



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

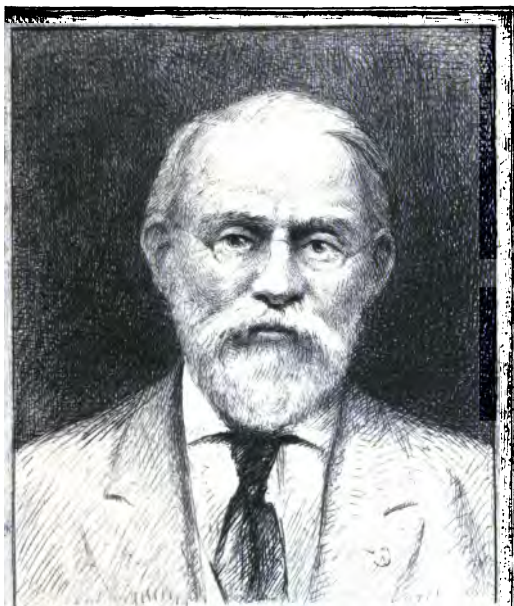
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Z

1007

, B524



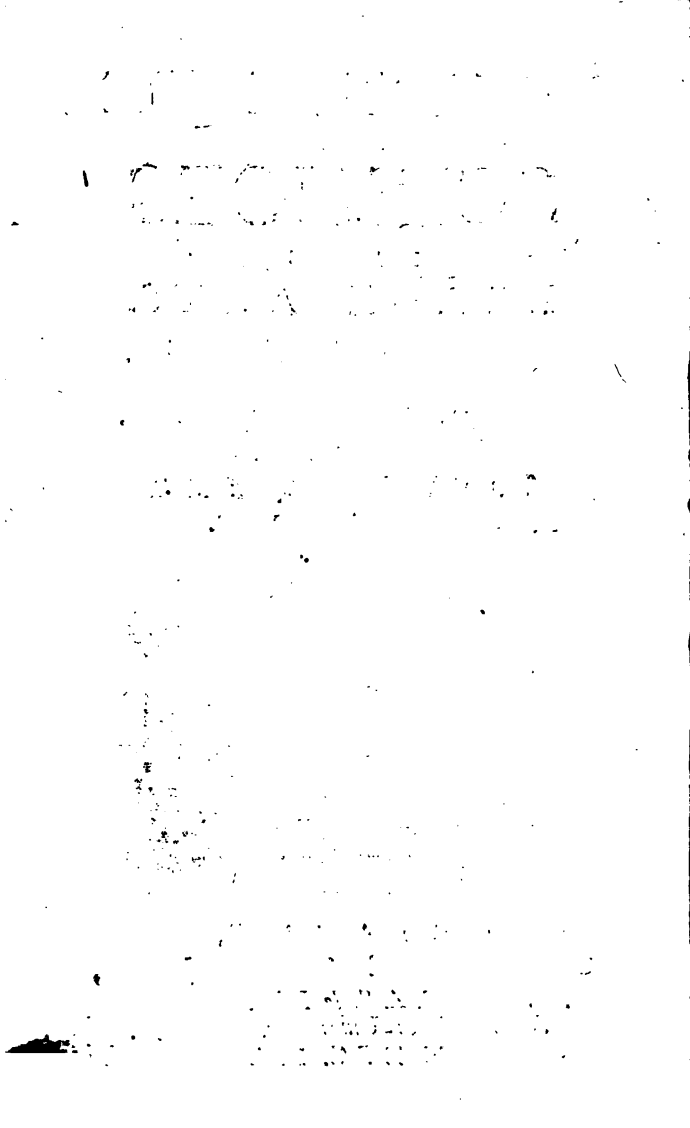
BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES

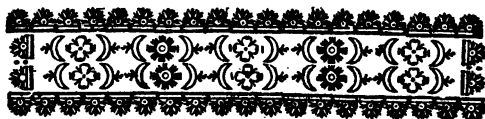
ET DES
BEAUX ARTS.
POUR LES MOIS
DE
JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE.

M D C C L I X.
TOME DOUZIEME.
PREMIERE PARTIE.



A LA H A T E,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,
Libraire de S. A. S. le Prince Stadhouder.
des Provinces-Unies &c. &c. &c.
M. D C C. LIX.





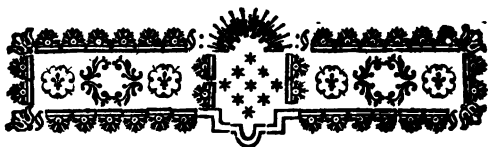
Dunning
Gottschalk
11-27-39
39327

T . A . B . L . E D E S A R T I C L E S .

- I. *Histoire d'ECOSSE pendant les
Règnes de MARIE &c de JA-
QUES VI. &c. par GUIL.
ROBERTSON D. en T. .* Pag. I.
- II. *Histoire de GUSTAVE ADOLPHE
Roi de SUEDE &c. par Mr.
WALTER HARTE* 22.
- III. *MOERIDIS ATTICISTAE Lexicon
Atticum &c. ex edit. Jo.
PIERSONI.* 35.
- IV. *OEUVRES de Monsieur DE FON-
TENELLE.* 40.
- V. *LA SAINTE BIBLE avec un com-
mentaire &c. TOME V.
PREMIERE PARTIE CONTE-
NANT LE PREMIER LIVRE
DE SAMUEL &c.* 58.
- VI. *Premier Essai Critique sur les E-
crits qui regardent la Suisse.
Par Mr. T. E. HALLER.* 82.
- VII.

TABLE DES ARTICLES.

- VII. DICTIONNAIRE HISTORIQUE
Éc. par PROSPER MAR-
CHAND. Tome II. second Ex-
trait. Pag. 87.
- VIII. MEMOIRE dans lequel on prouve
que les Chinois sont une Colo-
nie Egyptienne Éc. par Mr.
l'Abbé BARTHELEMY Éc. 113.
- IX. DISSERTATION *ur une Colonie*
Egyptienne établie aux Indes.
Par Mr. F. S. SCHMIDT. . 130.
- X. ESSAI SUR LE BEAU, *par le*
P. ANDRE J. Éc. . . . 147.
- XI. ANTHOLOGIA *Veterum Epi-*
grammatum & Poëmatum
Éc. cura PETRI BURMANNI
SECUNDI. 165.
- XII. LETTRES, MEMOIRES & NE-
GOCIATIONS du Chevalier
CARLETON Éc. 183.
- XIII. *Histoire de l'Academie Royale des*
Sciences & Belles - Lettres.
Année 1756. à BERLIN. . 208
- XIV. NOUVELLES LITTERAIRES. 229.
- .. BIBLIO-



BIBLIOTHEQUE

D E S

SCIENCES

E T D E S

B E A U X A R T S.

P O U R L E S M O I S

D E

J U I L L E T , A O Û T , S E P T E M B R E .

M D C C L I X .



ARTICLE PREMIER.

The History of Scotland &c.

O U

**Histoire d'Ecosse pendant les Règnes
de MARIE & de J A Q U E S V I , j u s q u ' à
Tome XII. Part. I. A l'a-**

l'avènement de ce Prince à la couronne d'Angleterre, précédée d'un tableau abrégé de l'Histoire d'Ecosse avant ce période; & suivie d'un recueil de quelques papiers originaux, par GUILLAUME ROBERTSON Dr. en Th. 2^{de} Edition. *Londres* 2 vol. 4. Ivol. pp. 437. II vol. pp. 416.

„  E mets ce Livre au jour, dit
 „ l'Auteur à la tête de sa Pré-
 „ face, avec toute la défiance
 „ & l'inquiétude naturelle à
 „ un Auteur qui publie son
 „ premier ouvrage. Il est prudent peut-
 „ être de me taire sur le tems, que j'y ai
 „ employé, & sur la peine que j'ai prise
 „ pour le rendre digne de l'approbation du
 „ Public, jusqu'à ce que je sache s'il ob-
 „ tiendra jamais cette approbation.

Mr. ROBERTSON peut hardiment nous dire aujourd'hui ce que cette histoire lui a coûté; le Public a prononcé tout d'une voix; la lecture de l'ouvrage a confirmé amplement le préjugé favorable que donnoit de l'Auteur ce début modeste & délicat; une seconde édition a suivi de près la première enlevée presque aussi-tôt qu'elle a paru; & probablement ce morceau fera placé à côté des meilleurs ouvrages en ce genre. Le sujet très-intéressant en lui-

lui-même, le devient infiniment davantage entre les mains de l'Auteur, par l'art avec lequel il a su arranger & présenter les faits, par la noblesse, la facilité, la netteté, la simplicité, & l'élégance de son style, par la justesse, l'importance & la délicatesse de ses réflexions toutes naissantes des faits, par l'amour de la vérité, & l'impartialité qu'il montre d'un bout à l'autre de son livre, par le ton de sagesse, de probité, & d'humanité qui règne par-tout.

En attendant que cet ouvrage soit traduit en François, nous croyons que nous ferons plaisir à nos Lecteurs qui n'entendent pas l'Anglois, de confirmer le jugement que nous en portons par quelques extraits un peu étendus.

MR. ROBERTSON nous apprend dans sa Préface, quelles sont les sources dans lesquelles il a puisé ses matériaux, & qui l'ont mis en état de rectifier ce que des Auteurs prévenus de différens partis avoient écrit sur ces tems-là. Les collections de *Cécile* augmentées par *Cotton*, la Bibliothèque des Avocats à Edimbourg, le *Muséum Britannique*, une collection de papiers concernant le Règne d'Elizabeth faite par le Dr. *Forbes*, & appartenant à Milord *Roylton* savant protecteur des Savans qui l'a communiquée à notre Auteur, & plusieurs autres manuscrits encore, qui lui ont été procurés de différens côtés, tout

4. BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

cela formant un grand nombre d'immenses volumes, tels sont les vastes champs dans lesquels il a moissonné pour en tirer le présent précieux qu'il fait au Public.

Le 1^{er}. Livre contient un tableau abrégé de l'histoire d'Ecosse jusqu'à la mort de Jaques V. Obscure comme celle de toutes les autres nations dans son origine, une circonstance particulière a jetté un voile presque aussi épais sur les événemens plus récents. Vers la fin du 13. siècle *Edouard I.* Roi d'Angleterre prétendant que l'Ecosse étoit un Fief de sa Couronne détruisit autant qu'il le put tous les monumens qui pouvoient prouver l'antiquité & l'indépendance de ce Royaume. Quelques Chroniques imparfaites échapèrent à ce Prince: *Fordun* dans le 14^e. Siècle, *Boethius*. au commencement du 16^e. en formèrent des histoires, où ils montrent une égale crédulité. *Buchanan* quelques années après entreprit le même ouvrage; " & si son
 „ exactitude & son impartialité étoient
 „ en quelque proportion avec l'élégance
 „ de son goût & la pureté & la force de
 „ son stile, son histoire pourroit être mise
 „ à coté des productions des anciens les
 „ plus admirées; mais au lieu de rejeter les fables peu vraisemblables des
 „ Chroniqueurs, il s'est donné beaucoup
 „ de peine pour les orner, & a revêtu
 „ de toutes les beautés & de toutes les
 „ „ graces

„ graces de la fiction , ces légendes qui
 „ auparavant n'en avoient que l'absurdité
 „ & l'extravagance. „

L'histoire d'Ecosse peut se diviser commodément en quatre périodes; la 1^{re}. depuis l'origine de la Monarchie jusqu'au Règne de *Kenneth* II. qui vainquit les Pictes, & réunit sous une seule Monarchie tout le Pays qui s'étend du mur d'Adrien jusqu'à la Mer du Nord. La 2^e. depuis la conquête de *Kenneth* jusqu'à la mort d'*Alexandre* III. La 3^e. jusqu'à la mort de *Jacques* V. La 4^e. jusqu'à l'avènement de *Jacques* VI. à la Couronne d'Angleterre.

La 1^{re}. période est „ la région des fa-
 „ bles & des conjectures, & doit être a-
 „ bandonnée à l'industrie & à la crédulité
 „ des antiquaires. La vérité commence
 „ à luire dans la seconde, avec une clarté
 „ foible d'abord, & qui augmente insensiblement; mais les événemens arrivés
 „ pendant ce tems-là ne méritent pas
 „ des recherches particulières ou pénibles.
 „ Dans la 3^e. période, l'histoire d'Ecosse
 „ devient plus authentique, à la faveur
 „ des registres conservés en Angleterre;
 „ non seulement on y trouve les événemens,
 „ mais on en explique les causes
 „ & les effets, on développe les caractères
 „ des acteurs, on y peint les mœurs du
 „ siècle, on y fait remarquer les révolutions
 „ arrivées dans la constitution:
 „ un Ecossois doit commencer là à étudier

6 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

„ Histoire de son Pays: & dans la 4^e. période les affaires de ce Royaume sont si fort mêlées avec celles des autres Nations, que son histoire devient très digne de l'attention des étrangers.

La troisième période est touchée légèrement dans le premier Livre. L'Auteur rapporte d'abord l'origine de la dispute sur l'indépendance de l'Ecosse, occasionnée par les prétentions de Bruce & de Baliol à la Couronne: les deux compétiteurs ayant pris pour arbitre *Edouard* Roi d'Angleterre, ce Prince habile en profita pour se faire prêter par eux & par tous les Nobles du Pays un serment de fidélité comme à leur Souverain & à leur Seigneur lige. On trouve ensuite une dissertation très-bien faite sur l'origine & sur la nature du gouvernement féodal, le seul établi dans tous les Royaumes de l'Europe au commencement du 14^e. Siècle. C'est peut-être ce qu'on a dit de mieux en aussi peu de pages sur cette intéressante matière. Voici comment notre Auteur débute, ce morceau mérite d'être rapporté en entier.

„ Il paroît que la plupart des Nations
„ du Nord, avant que de sortir de leurs
„ habitations pour conquérir le monde,
„ n'étoient point soumises au gouvernement des Rois, & que dans les lieux
„ mêmes où le gouvernement monarchique étoit établi, le Prince n'avoit
„ que peu d'autorité. Général plutôt que
„ Roi,

„ Roi, son pouvoir militaire étoit grand,
 „ sa juridiction civile n'étoit presque rien.
 „ L'Armée qu'il conduisoit étoit composée
 „ non de Soldats qu'on put contraindre de
 „ servir, mais de gens qui suivoient vo-
 „ lontairement ses drapeaux. Ils con-
 „ queroient non pour leur Chef, mais
 „ pour eux-mêmes; & comme ils étoient
 „ libres dans leur pays, ils ne renonçoient
 „ pas à leur liberté quand ils s'établissoient
 „ ailleurs. Ils n'exterminoient pas les ha-
 „ bitans des pays qu'ils subjugoient; mais
 „ faissant la plus grande partie de leurs
 „ terres, ils prenoient leurs personnes sous
 „ leur protection; & comme la difficulté
 „ de maintenir une nouvelle conquête,
 „ jointe au danger d'être attaqués par de
 „ nouveaux conquérans, les mettoit dans
 „ la nécessité d'être toujours en posture de
 „ défense, la forme de gouvernement
 „ qu'ils établissoient étoit entièrement mi-
 „ litaire, & ressembloit beaucoup à celle
 „ à laquelle ils étoient accoutumés dans
 „ leur pays natal. Leur Général restant
 „ toujours à la tête de la colonie, on lui
 „ assignoit une partie du territoire con-
 „ quis; le reste, sous le nom de bénéfice
 „ ou de fief, étoit partagé entre ses prin-
 „ cipaux Officiers. Comme la sûreté
 „ publique exigeoit que ces Officiers fus-
 „ sent en toute occasion prêts à paroître
 „ en armes pour la défense commune, &
 „ restassent soumis à leur Général, ils

„ s'engageoient à entrer en campagne
 „ quand ils seroient appelés, & à servir
 „ avec un nombre d'hommes proportion-
 „ né à l'étendue de leur territoire. Ces
 „ grands Officiers partageoient de nouveau
 „ leurs terres entre ceux de leur suite, &
 „ attachoient la même condition à cette
 „ concession. Un Royaume féodal étoit
 „ proprement le camp d'une grande Ar-
 „ mée, les idées militaires y regnoient, il
 „ y avoit une subordination militaire, &
 „ la possession d'une terre étoit la paye que
 „ les soldats recevoient pour leurs servi-
 „ ces personnels. En conséquence de ces
 „ notions la possession des terres n'étoit
 „ accordée que pour un tems arbitraire,
 „ & les Rois étoient électifs. En d'autres
 „ termes, un Officier qui déplaisoit à son
 „ Général étoit privé de sa paye, & celui
 „ qui étoit le plus capable de conduire
 „ une armée étoit choisi pour la com-
 „ mander. Tels furent les premiers ru-
 „ dimens ou l'enfance du gouvernement
 „ féodal “.

Notre Auteur explique après cela les
 principaux changemens arrivés dans ce
 système; les Rois devinrent héréditaires,
 & les fiefs devinrent perpétuels; mais cela
 ne changea point l'esprit aristocratique de
 la constitution féodale. Les revenus du
 Roi étoient très-modiques, il n'avoit point
 d'Armée toujours sur pied, & point de
 Jurisdiction propre. Ces trois points sont
 repris

repris & développés avec beaucoup de netteté & de précision dans quelques pages, où l'on explique l'accroissement excessif de l'autorité des Nobles, en conséquence des limites de celles du Roi. Aux causes générales de ce trop grand pouvoir dans tous les gouvernemens féodaux, s'en joignent de particulières à l'Ecosse, dont l'intelligence répand un grand jour sur toute l'histoire de ce pays, & sur le morceau particulier que Mr. ROBERTSON donne au public.

Ces causes sont 1. la nature du pays montagneux & coupé par des marais & des rivières, ce qui donnoit à un Baron mutin les moyens de défier la puissance de son Souverain, & de lui faire la loi. 2. Le petit nombre des grandes villes qui donnent naissance aux loix & à la subordination & dont le défaut entraîne un défaut presque entier de police comme en Pologne & en Tartarie. 3. La division du pays en *clans* ou tribus, qui attachoit chacun à son Seigneur particulier. 4. Le petit nombre des Nobles. 5. Les ligues qu'ils formoient entr'eux envers & contre tous. 6. Les guerres fréquentes de l'Ecosse & de l'Angleterre, à cause desquelles les Seigneurs qui étoient sur les frontières se trouvoient toujours à la tête d'un peuple guerrier. 7. Les fréquentes minorités qu'il y eut en Ecosse. On trouve ici une suite d'événemens favorables au pouvoir des Nobles, occasionnés

par ces minorités; après quoi l'Auteur rapporte les efforts successifs que firent les Rois pour étendre leur autorité, & pour humilier les Nobles; il fait passer à cette occasion en revue les principaux événemens de huit regnes depuis *Robert Bruce* jusqu'à *Jacques V.* & finit ce premier Livre par un tableau très-bien fait de l'état de l'Europe au commencement du 16^e. siècle. Nous nous contentons d'indiquer ces articles, pour passer au principal objet de cette histoire, au règne de *MARIE*.

Jacques V. étant mort au milieu des efforts inutiles qu'il avoit faits pour humilier les Nobles, laissa la couronne à sa fille *Marie* née quelques jours auparavant le 14. Dec. 1542, & son Royaume alarmé de tous les maux dont le menaçoient une longue minorité. Deux concurrens, le Cardinal *Beaton* & *Jacques Hamilton* Comte d'Arran le plus proche héritier de la Reine, se disputèrent la Régence; Arran l'emporta; mais bientôt le Cardinal trouva le moyen d'attirer à lui toute l'autorité réelle, dont il ne jouit cependant pas long tems ayant été assassiné par *Norman Lesly* fils aîné du Comte de *Rotbes* qui avoit à se plaindre de lui.

Marie de Guise Reine Douairiere d'Ecosse, qui depuis cette mort avoit eu une part considérable à la direction des affaires, en profita pour favoriser les intérêts de la France à laquelle elle étoit attachée
par

par le sang & l'inclination; elle scut engager les Ecoffois à offrir la jeune Reine en mariage au Dauphin fils aîné de *Henri II.*, & à l'envoyer en France pour y être élevée, résolution téméraire dictée par leur haine pour l'Angleterre, & qui fut une source de calamités pour eux-mêmes & pour leur Souveraine. Ils ne tardèrent pas à s'en repentir. Les troupes Françoises envoyées pour les protéger contre les Anglois, prétendoient leur donner la loi; & le génie particulier de cette Nation augmenta le dégoût que cette conduite inspiroit aux Ecoffois. " Les François, dit à cette occasion notre Auteur, étoient alors ce qu'ils sont aujourd'hui, une des nations les plus polies de l'Europe. Mais il est à observer que dans toutes leurs expéditions, soit au Nord soit au Sud, leurs manières ont toujours été incompatibles avec celles de tous les autres peuples. Les nations barbares sont attachées à leurs usages, parce qu'elles n'ont pas assez de connoissances & assez de goût, pour découvrir la convenance & les raisons des coutumes qui diffèrent des leurs. Les nations qui tiennent le premier rang en politesse sont ordinairement également entêtées de leur prééminence. Tels étoient les Grecs autrefois; tels sont aujourd'hui les François. Pleins d'eux-mêmes, & parce qu'ils sont imités par leurs voisins, ac-

,, cou-

„ coutumés à considérer leurs modes
 „ comme le modèle de l'élégance, ils
 „ dédaignent de se contraindre, de renon-
 „ cer pour un tems aux manières distinc-
 „ tives de leur nation, ou de se prêter à
 „ ce qu'il peut y avoir de différent chez
 „ les autres. Par cette raison la conduite
 „ de leurs troupes a été insupportable aux
 „ étrangers dans toute occasion, les a tou-
 „ jours exposé à la haine, & a souvent
 „ causé leur ruine. Dans ce siècle ils en-
 „ vahirent quatrefois l'Italie par leur va-
 „ leur, & la perdirent autant de fois par
 „ leur insolence. Les Ecoissois naturelle-
 „ ment fiers & colères, & les moins ca-
 „ pables de tous les peuples de souffrir la
 „ plus légère marque de mépris, n'étoient
 „ pas d'humeur à admettre toutes les pré-
 „ tentions de ces hôtes présomptueux....

Cependant *Marie de Guise*, ambitieuse & hardie comme ses frères, entreprit & vint à bout, par son habileté, de se faire céder la régence par *Arran*. Un des principaux moyens qu'elle employa fut de caresser les Réformés déjà en grand nombre dans l'Ecosse, & ennemis du Régent.

Mr. ROBERTSON fait à cette occasion une digression très-intéressante sur les progrès de la Réformation.

„ Le retour des Sciences, dit-il, dans
 „ les 15^e & 16^e siècles réveilla les hommes
 „ de la léthargie dans laquelle ils avoient
 „ été plongés pendant si long-tems. L'es-
 „ prit

„ prit humain sentit ses forces, brisa les
 „ fers de l'autorité qui l'avoient tenu en-
 „ chaîné si long-tems, & osant se mou-
 „ voir dans une plus grande sphère, por-
 „ ta ses recherches dans toutes sortes de
 „ sujets avec hardiesse, & avec un suc-
 „ cès surprenant. La Religion fut un des
 „ premiers objets qui fixa son attention.
 „ Long-tems avant que *Lutber* publiât ces
 „ fameuses thèses qui ébranlèrent le trône
 „ papal, les Sciences & la Philosophie a-
 „ voient découvert aux Italiens l'impos-
 „ ture & l'absurdité de la religion domi-
 „ nante. Ce peuple subtil & raffiné, con-
 „ tent de jouir de ces découvertes en se-
 „ cret étoit peu disposé à s'exposer aux
 „ dangers du rôle de Réformateur, & con-
 „ clut que la connoissance de la vérité é-
 „ toit le privilège du Sage, & que les es-
 „ prits vulgaires devoient être intimidés
 „ & gouvernés par les erreurs populaires.
 „ Animés d'un zèle plus noble & plus
 „ désintéressé les Théologiens Allemands
 „ arborèrent hardiment l'étendard de la
 „ vérité, & la défendirent avec une intré-
 „ pidité invincible, qui mérite l'admira-
 „ tion & la reconnoissance de tous les siè-
 „ cles.

„ Du cœur de l'Allemagne les opinions
 „ de *Lutber* se répandirent avec une rapi-
 „ dité prodigieuse dans toute l'Europe, &
 „ par-tout mirent en danger ou renverse-
 „ rent le système ancien, mais mal fon-
 „ dé.

„ dé. La vigilance & l'adresse de la cour
 „ de Rome, la puissance & la bigoterie
 „ de la maison d'Autriche supprimèrent
 „ d'abord ces opinions dans les Etats du
 „ Sud. Mais le fier génie du Nord irrité par
 „ des abus multipliés ne put ni être adouci
 „ par les mêmes artifices, ni dompté par
 „ la même force; encouragé par quelques
 „ Princes, dont les uns agissoient par pié-
 „ té & les autres par avarice, il surmon-
 „ ta aisément les foibles oppositions d'un
 „ clergé ignorant & déréglé dans ses
 „ mœurs.

„ Il paroît que la superstition du papif-
 „ me étoit montée à son plus grand excès
 „ dans les extrémités de l'Europe. La force
 „ d'imagination, & la sensibilité d'orga-
 „ nes particulières aux habitans du midi
 „ les rendoient susceptibles des impressions
 „ les plus profondes d'une terreur & d'une
 „ crédulité superstitieuses. L'ignorance &
 „ la barbarie n'étoient pas moins favora-
 „ bles aux progrès du même esprit parmi
 „ les nations du Nord. Elles savoient
 „ peu, & étoient disposées à tout croire.
 „ Les absurdités les plus frappantes ne
 „ heurtoient pas leurs entendemens gros-
 „ siers, & les fictions les moins vraisem-
 „ blables étoient reçues avec un assenti-
 „ ment & une admiration implicites.

„ En conséquence la forme de papisme
 „ qui avoit lieu en Ecosse, étoit de l'es-
 „ pèce la plus bigote & la plus grossière. Les

„ doc-

„ doctrines les plus propres à choquer l'en-
 „ tendement humain, & les légendes les
 „ plus incroyables étoient proposées au peu-
 „ ple sans aucun effort pour les pallier ou
 „ les déguiser; jamais on ne mit en doute
 „ que les unes ne fussent raisonnables, &
 „ les autres vraies.

„ Le pouvoir & les richesses des Ecclé-
 „ siastiques alloient de pair avec les pro-
 „ grès de la superstition; qui ne garde au-
 „ cune mesure dans son respect & sa li-
 „ beralité envers ceux dont le caractère est
 „ regardé comme sacré....”

L'Auteur continue après cela à rapporter
 les causes tant générales que particulières
 à l'Ecosse du pouvoir qu'y avoient les Ec-
 clésiastiques. Telles sont les riches dons
 qu'ils avoient reçus de la piété des Rois;
 la nature de leurs possessions qui leur fai-
 soient un grand nombre de créatures; la part
 qu'ils avoient à l'administration; un respect
 incroyable pour leur caractère, la réputa-
 tion de savoir, dont ils jouissoient exclusi-
 vement; leur célibat qui fixoit toute leur
 attention sur les intérêts de leur ordre; la
 nature de leurs fonctions, qui leur don-
 noient accès en tout temps auprès de tou-
 tes sortes de personnes & des malades en
 particulier à qui ils enseignoient à com-
 poser avec le „ Tout-Puissant pour leurs
 „ péchés, en enrichissant ceux qui se di-
 „ soient ses serviteurs” &c.

Mais

Mais leurs richesses jointes à leur extrême indolence, leur ignorance & l'obligation au célibat introduisirent la corruption des mœurs parmi eux. Le Cardinal Beaton célébra avec une pompe publique le mariage de sa fille naturelle avec le fils du Comte de *Crawfurd*, & continua jusqu'à la fin de ses jours à vivre dans un commerce criminel avec la mère de cette batarde; les autres Prélats ne vivoient pas d'une façon plus exemplaire que leur Primat. On comprend sans peine combien les Réformateurs surent tirer parti de cette corruption.

Les différentes révolutions qu'essuya la Réformation, & les divers chocs que reçut l'autorité de la Regente sont le principal objet du reste de ce 2d. livre. Après avoir favorisé les Protestans dans le tems qu'elle croyoit avoir besoin d'eux, cette Princesse se déclara enfin ouvertement contre eux; & eut l'imprudence de dire à ceux qui lui rappelloient ses premiers engagements, „ qu'il ne falloit pas trop rappeler les promesses des Princes, ni en exiger l'exécution, à moins qu'ils n'y trouvasse leur convenance ". Après plusieurs traités obtenus, & violés de la part de la Reine, & après bien des remontrances inutiles, les Pairs, les Barons & les Députés des bourgs attachés au parti protestant formèrent enfin une convention, dans la-

laquelle on prit d'un consentement unanime la résolution extraordinaire de lui ôter la régence.

„ L'acte dressé à cette occasion „, dit notre Auteur dans une note qui termine le 2d. livre, „ & la lettre que les Seigneurs „ de la *congrégation* „ (c'est le nom qu'on donnoit aux protestans unis pour soutenir leur liberté) „ écrivirent à la Reine, subsistent encore aujourd'hui. On y voit „ non seulement cet esprit mâle & intrépide naturel à des hommes capables „ d'une résolution si hardie; mais encore „ une précision & une force d'expression, „ qu'on est surpris de trouver dans un siècle si peu poli. On peut faire la même „ remarque par rapport aux autres écrits „ publics de ce tems. L'ignorance & le mauvais goût d'un siècle, peuvent rendre les „ compositions des auteurs de profession „ obscures, gênées, ou absurdes; mais le „ langage des affaires est à peu près le même dans tous les tems; & toutes les fois „ que les hommes voyent clairement les „ objets, & sont fortement intéressés, ils „ s'expriment avec clarté & avec force”. Il faudroit s'arrêter presque à chaque pas si l'on vouloit rapporter tous les traits de ce genre, qui marquent le goût & le jugement de l'Auteur, & son attention à profiter de toutes les occasions de faire des réflexions intéressantes.

La Reine appuyée par les François, & la congrégation aidée de l'argent & des troupes d'Elizabeth, soutinrent leurs prétentions réciproques avec différens succès pendant près de huit mois après cette hardie résolution, au bout desquels la Reine mourut pendant que les Anglois étoient occupés au siège de Leith tenue par les François pour cette Princesse.

On trouvera dans cet ouvrage plusieurs preuves de l'habileté avec laquelle Mr. ROBERTSON fait manier le pinceau dans les portraits qu'il fait des principaux personnages qui brillent dans son histoire. Voici celui qu'il fait de la Régente.

„ Jamais Princesse ne posséda plus de
 „ qualités capables d'illustrer son adminis-
 „ tration, ou de rendre son peuple heu-
 „ reux ; avec autant d'habileté que de
 „ discernement, avec une prudence égale
 „ à son intrépidité, elle étoit douce, &
 „ pleine d'humanité sans foiblesse, zélée
 „ pour sa religion sans bigoterie, aimant
 „ la justice sans rigueur. Une seule dispo-
 „ sition, & qui encore étoit un excès de
 „ vertu plutôt qu'un vice, empoisonna
 „ toutes ces grandes qualités, & rendit
 „ son gouvernement malheureux & son
 „ nom odieux. Dévouée aux intérêts de
 „ la France, son pays natal, & attachée
 „ avec passion aux Princes de Lorraine
 „ ses frères ; elle s'écarta pour leur plaisir
 „ de

„ de toutes les maximes, que sa propre
 „ sagesse ou son humanité lui auroient dic-
 „ tées. Elle survêcut à la réputation & à
 „ la faveur du peuple qui lui avoient frayé
 „ le chemin au premier rang du royaume;
 „ & plusieurs traits de fausseté, &
 „ quelques uns de sévérité sur la fin de sa
 „ régence lui firent perdre entièrement
 „ l'affection d'un peuple qui avoit eu une
 „ fois en elle une confiance sans bornes.
 „ Mais ses ennemis même attribuèrent
 „ ces actions condamnables à sa facilité
 „ plutôt qu'à la méchanceté, & pendant
 „ qu'ils accusoient ses frères & les conseil-
 „ lers François de cruauté & d'emporte-
 „ ment, ils continuoient à louer sa pru-
 „ dence & sa douceur ”.

La mort de cette Princesse fut suivie d'un
 traité de paix, fait à Edimbourg, ménagé
 par les Ambassadeurs de la France &
 d'*Elizabeth*, par lequel entr'autres articles
 les Nobles d'Ecosse obtinrent à titre de fa-
 veur au nom de François II. & de leur
 Reine *Marie* son épouse tout ce qu'ils de-
 mandèrent pour leur sûreté personnelle ou
 pour le bien public ; le droit d'*Elizabeth*
 à la couronne d'Angleterre fut reconnu par
 la France qui l'avoit contesté jusques-là, &
 François & Marie s'engagèrent à ne pren-
 dre jamais le titre ni les armes de Roi &
 de Reine d'Angleterre.

Par ce traité l'autorité souveraine se trou-

va entre les mains de la congrégation, qui bientôt après fit assembler un parlement, où l'on régla les affaires de la Religion, & où l'on défendit de célébrer le culte public selon les rites de l'Eglise Romaine.

Peu de tems après, savoir le 4^e. Décembre 1560. mourut François II. qui avoit épousé *Marie d'Ecosse* le 14^e. Decemb. 1557, & avoit régné en France depuis le 8. Juillet 1559. Marie accablée de cette perte, haïe par la Reine Mère *Catherine de Médicis* qui ne pouvoit lui pardonner l'ascendant qu'elle avoit eu sur son époux, se retira de la Cour de France pour aller à Rheims, d'où bientôt elle fut invitée à passer en Ecosse pour y prendre les rênes du Gouvernement. Elle hésita long-tems avant que de répondre à cette invitation, & il fallut toute l'impatience de son peuple, les sollicitations des Guises ses oncles, & sur-tout le mépris étudié & mortifiant de la Reine Mère pour l'engager à renoncer à l'élégance, à l'éclat, & aux plaisirs d'une cour polie, & à s'aller confiner dans une cour barbare, au milieu de sujets turbulens.

Ce fut alors que commencèrent cette jalousie particulière & cette discorde entre *Elizabeth* & *Marie*, qui répandirent l'amertume sur la vie de celle-ci, & abrégèrent ses jours.

Les difficultés que fit Marie de ratifier le

6^e. Article du traité d'Edimbourg, par lequel les Ambassadeurs François en son nom avoient reconnu le droit d'*Elizabetb* aux couronnes d'Angleterre & d'Irlande, & avoient promis qu'elle ne porteroit plus à l'avenir les titres & les armes de ces royaumes, furent l'occasion de l'animosité de ces deux Reines, mais une rivalité d'un autre genre, la jalousie de beauté à laquelle *Elizabetb* se montra toujours trop sensible augmenta la violence de leur haine politique. „ En jugeant de la conduite des „ Princes ” dit à cette occasion notre judicieux auteur, „ nous attribuons d'ordinaire trop aux motifs politiques & trop „ peu aux passions qui leur sont communes avec le reste du genre humain. Pour „ expliquer la conduite actuelle d'*Elizabetb*, „ aussi bien que celle qu'on lui verra tenir dans la suite à l'égard de Marie, il ne faut pas la considérer toujours „ comme Reine, il faut la regarder aussi „ quelque-fois comme femme ”. La justice de cette remarque sera confirmée amplement dans un autre extrait, dans lequel nous suivrons plus particulièrement l'histoire de l'infortunée Marie.





ARTICLE SECOND.

The History of the Life of GUSTAVUS ADOLPHUS &c.

C'est-à-dire,

Histoire de GUSTAVE ADOLPHE Roi de SUÈDE surnommé le GRAND. par Mr. WALTER HARTE M. A. Chanoine de Windsor. *Londres*, 1759. 2 vol. 4. 1. vol. pp. 452. outre la préface &c. 2 vol. pp. 350, sans le supplément, & la table des matières.

L'Histoire ne présente guère d'objets plus intéressans que le Prince qui fait le sujet de cet ouvrage. Ses grandes qualités, sur-tout militaires, le rôle qu'il joua dans l'Europe, regardé par les uns comme un Attila qui venoit du fonds du Nord renouveler ces scènes d'horreur que les ancêtres de ses sujets avoient données autrefois; reçu au contraire avec plus de raison par les autres comme un libérateur envoyé du ciel

ciel pour défendre ou rétablir leurs libertés civiles & religieuses; la rapidité de ses conquêtes; la puissante maison d'Autriche tremblante devant lui; ses anciennes bandes, ses Généraux réputés invincibles pliant par-tout devant ce redoutable Monarque; la fin tragique de ce Prince presque au commencement de sa brillante carrière assez longue cependant pour avoir immortalisé son nom; les suites de son entreprise & de ses victoires qui se terminèrent enfin, par l'habileté des Généraux & des Ministres qu'il avoit formés, à une paix qui sembloit devoir assurer pour toujours le repos & la liberté de l'Empire; telles sont les idées que réveille le nom du grand GUSTAVE; tels sont les objets intéressans que son histoire annonce à la curiosité du lecteur.

Il est surprenant après cela qu'il se soit écoulé un si long-tems sans que sa vie ait été donnée au public par quelque bon Historien; car il ne faut pas donner ce nom au seul dévancier qu'ait eu Mr. HARTB, comme biographe de GUSTAVE, Auteur dont l'ouvrage n'est selon lui qu'une compilation abrégée & superficielle „ extraite „ des égoûts des gazettes du tems, en sorte que si l'on pouvoit ranger les Histoires dans des classes graduées de perfection, comme *de Piles* a fait un baromètre intellectuel pour estimer le mérit

„ te des peintres, je ne me ferois aucun
 „ scrupule de placer *de Prade* dans le plus
 „ bas degré d'excellence: cependant pour
 „ lui rendre justice, il ne vise à rien, &
 „ il n'est rien ”.

On ne pourra pas certainement en dire
 autant de notre Auteur sans lui faire une
 grande injustice. Il paroît qu'il s'est don-
 né des peines infinies, & qu'il a visé à fai-
 re une excellente histoire. Si une vaste
 lecture, si des recherches infatigables, si
 des voyages dans tous les lieux où se sont
 passées les scènes qu'il raconte, si le soin
 & la facilité de se procurer quantité de
 mémoires particuliers, enfin si les meilleu-
 res intentions du monde secondées d'efforts
 constans & assidus pouvoient faire une bon-
 ne histoire, celle-ci en seroit une certaine-
 ment. On doit savoir gré en particulier à
 Mr. HARTE des motifs qui l'ont engagé
 comme Ecclésiastique à écrire l'histoire de
 Gustave plutôt que celle de quelque autre
 héros: „ C'est uniquement, dit-il, le ca-
 „ ractère de probité, de grandeur d'ame,
 „ de vertu, de piété qu'on trouvera qu'il
 „ soutient constamment; pour vos héros
 „ guerriers, je remets à d'autres le soin de
 „ les célébrer ”. Il ne trouve qu'un seul
 défaut dans son héros, c'est qu'il étoit un
 peu colère, à cela près un modèle parfait
 de vertu: aussi l'objet & la morale de son
 livre est uniquement ceci que *l'homme reli-*
 gieux

gieux & l'honnête homme, toutes choses égales d'ailleurs, doit être naturellement le plus brave.

Malgré tous ces avantages, toutes ces peines, toutes ces bonnes intentions, tous ces talens acquis, il nous paroît cependant que cette histoire n'est pas un chef d'œuvre, qu'on auroit pu faire quelque chose de mieux avec d'aussi bons matériaux, que si „ l'attention du lecteur se soutient „ dans tout le cours de cet ouvrage, & si „ la jeunesse guerrière y trouve *l'utile* même „ *lé avec l'amusant* ” comme l'auteur l'espère, ce sera à la nature du sujet, & non à la manière dont il est traité qu'il faudra l'attribuer. Les faits ne sont point liés d'une manière intéressante; des longueurs inutiles, des répétitions fréquentes embarrassent la narration, & le stile est tantôt rampant tantôt enflé jusqu'à être burlesque. Des réflexions souvent insipides ou triviales, quelquefois contradictoires, y sont amenées à force de bras, & interrompent fréquemment la narration sans utilité & sans agrément.

Avec tous ces défauts cette histoire mérite d'être lue, on y trouvera bien des anecdotes entièrement neuves, plusieurs fautes & anachronismes d'autres auteurs relevés & corrigés; & après tout le héros qui fait le sujet de cette histoire, écrite du moins avec exactitude, mérite bien qu'on passe par dessus quelques défauts dans l'ha-

billement dont on l'a revêtu. Du reste on ne trouvera pas ici son portrait ou les principaux traits de son caractère rassemblés sous un coup d'œil ; l'Auteur en partie par modestie & par défiance de ses forces, en partie par mépris pour ce genre de composition, ne donne point les portraits de ses héros, il les laisse faire aux lecteurs sur le recueil des faits qu'il a rassemblés sous leurs yeux (*).

On trouve à la tête de cette histoire une dissertation assez intéressante sur l'état militaire de l'Europe au commencement du 17^e. siècle, & sur les usages & les mœurs de ces tems-là. On y remarque entr'autres choses que plusieurs des Généraux de Gustave ne savoient ni lire ni écrire, & l'on raconte qu'un soir dans un conseil de guerre, quelques lettres interceptées ayant été apportées au Roi qui n'avoit pas la vue bonne, il s'adressa successivement pour les faire lire à plusieurs de ses Généraux, qui s'excusèrent l'un sur ce qu'il n'avoit pas ses lunettes, l'autre sur une inflammation qu'il avoit aux yeux.

Il ne nous est pas possible de suivre notre Auteur dans tout le cours de ce long ouvrage, d'où il y a, malgré ses défauts, mille choses intéressantes à recueillir: un des endroits par lesquels Mr. HARTÉ se distingue le plus c'est l'exactitude de ses de-

(*) Vol. 2. p. 56.

descriptions de bataille, & les détails où il entre dans ces occasions, celle de la bataille de Leipfick, & de ses circonstances avec les réflexions de l'Auteur occupe plus de 34 pages: le portrait qu'il fait entr'autres des conjonctures dans lesquelles elle fut donnée à quelque chose de fort intéressant; nous choififions ce morceau pour donner au lecteur, un échantillon du ftil, du goût, & de la manière de notre Historien.

Quelques jours avant l'approche de l'armée protestante, Tilli (Général des Impériaux) envoya, fuyant le rapport de plusieurs Historiens, un trompette au Roi, & fclon une coutume qui n'étoit pas extraordinaire dans ces tems-là, l'invita à marcher à lui en *brave Cavalier*, & à lui livrer bataille. *Ami*, dit Gustave au melfager, avec un air de dédain, *dites à votre maître que je fuis un Roi auffi bien qu'un Cavalier, & que je ferai mon affaire de le trouver bientôt*. Après que le trompette fut parti, le Roi fe tourna vers fes Généraux avec un air de dépit, & leur dit qu'il *avanceroit avec plaifir pour faire combattre une couronne & deux bonnets d'Electeur* (1) *d'un côté, & la carcaffe d'un vieux Caporal* (2) *de l'autre*.

Ceux

(1) L'Electeur de Saxe & de Brandebourg alliés de Gustave.

(2) Gustave difoit communément que Tilli étoit

Ceux de l'armée de Tilli qui avoient la superstition d'ajouter foi aux présages furent fort abattus, en remarquant que, par pur hazard, le Général avoit tenu un conseil de guerre deux jours avant la bataille dans la maison d'un homme dont l'occupation étoit de marcher à la tête des convois funèbres. Pappenheim lui-même, qui jusqu'alors s'étoit moqué des présages, donna quelque signe d'inquiétude à l'occasion de celui-ci.

D'un autre côté les troupes du Roi furent enflées de courage en voyant quelques minutes avant le combat un pigeon ramier se percher sur un de leurs étendars.

„ Il sembloit qu'on étoit convenu d'une
 „ bataille décisive, car les grands Géné-
 „ raux n'ont besoin que d'un coup d'œil
 „ pour comprendre les mouvemens & les
 „ intentions l'un de l'autre. On acquiert
 „ cette sorte de pénétration militaire en
 „ connoissant précisément les facultés &
 „ les intérêts de l'ennemi, & en se met-
 „ tant à sa place, avec les mêmes besoins
 „ & le même degré de capacité. De-là
 „ rarement de fausses marches les allar-
 „ ment-

toit un vieux Caporal, *Walstein* un enragé, mais *Pappenheim* un soldat, & que de tous les Généraux ennemis il ne craignoit que ce *balafre*. *Pappenheim* portoit sur son corps les marques de 100 blessures quoiqu'il n'eût alors que 37 ans.

„ ment-elles, ou les attirent-elles dans
 „ une situation désagréable. Quoi qu'il en
 „ soit Tilli étoit dans des circonstances
 „ bien propres à exciter la compassion; il
 „ alloit entrer dans sa soixante & dixième
 „ année; il se cherchoit en vain lui-même
 „ dans son propre cœur. L'affaire de
 „ Magdebourg (3) étoit un poids sur sa
 „ conscience, & l'âge avoit diminué son
 „ autorité dans l'armée. L'ardeur de Pap-
 „ penheim (qui commandoit sous lui) le
 „ précipitoit dans des dangers continuels,
 „ & le desir de combattre, à quelque prix
 „ que ce fût, que témoignoit les jeu-
 „ nes Officiers, sembloit lui reprocher ou
 „ qu'il manquoit de résolution, ou qu'il
 „ n'étoit plus ce qu'il avoit été. Il est au-
 „ dessus de mes forces de décrire les émo-
 „ tions qu'éprouvoit ce Général dans ces
 „ circonstances. Il n'avoit jamais essuyé
 „ d'affront dans les armes, au contraire
 „ il avoit été vainqueur dans trente-six
 „ batailles rangées ou affaires considéra-
 „ bles ". En un mot (*cet en un mot n'est
 pas précisément la meilleure liaison avec ce
 qui suit, mais nous suivons notre auteur*)
 „ En un mot, un des plus grands mal-
 „ heurs qui puisse arriver à un Général,
 „ c'est de survivre à sa prospérité ou d'être
 „ tre

(3) Où il y avoit eu un massacre affreux par ses
 ordres.

„ tre chargé du commandement quand il
 „ est trop vieux. Ainsi Alexandre de Parme
 „ seroit mort le plus illustre guerrier
 „ de son siècle, si après le siège d'Anvers,
 „ il eut renoncé à la guerre, comme ses
 „ amis le lui conseilloient..... Tel fut
 „ le malheur de Tilli qui avoit manqué
 „ ce que Tacite appelle élégamment *opportunitatem mortis*. Il avoit affaire à présent
 „ avec un guerrier revêtu du commandement
 „ suprême illimité, avec un héros vigilant,
 „ habile, intrépide, dans la fleur de l'activité & du jugement;
 „ & quoique les troupes Impériales fussent
 „ les plus fières, & les mieux conditionnées
 „ que l'Europe eut vues jusqu'alors.... il y
 „ avoit lieu de craindre un corps de troupes
 „ qui, quoique relativement novices dans la
 „ pratique de la guerre, étoient sobres, patientes,
 „ & vertueuses, mieux disciplinées, mieux
 „ habillées, mieux nourries, entièrement
 „ soumises à leurs Officiers, & ayant une
 „ confiance absolue dans un chef qui étoit
 „ supérieur à Tilli dans l'art de se servir de
 „ l'artillerie, & d'arranger son armée. Toute
 „ l'Europe avoit les yeux ouverts sur cet
 „ événement intéressant, & si le lecteur
 „ combine toutes ces circonstances, doit-il
 „ s'étonner de ce que le pauvre Tilli pâlit
 „ une ou deux fois en voyant l'armée Suedoise,
 „ s'avançant pour l'attaquer dans le plus bel
 „ ordre de bataille, ran-

„ gée sur des principes qui lui étoient in-
 „ connus, s'approchant lentement, & en
 „ silence avec cette contenance ferme &
 „ résolue qui ne présage rien de bon à ce-
 „ lui qui est attaqué? ”

Notre Auteur développe après cela assez
 au long les raisons qu'auroit eu Tilli d'é-
 viter le combat, & qui l'auroient engagé
 à le faire si Pappenheim & les jeunes gens
 ne l'avoient emporté.....

„ Les deux armées n'étant plus qu'à
 „ trois miles l'une de l'autre ” continue
 Mr. HARTE, „ Sa Majesté, la veille de
 „ la bataille, assembla tous les Généraux
 „ qui servoient sous lui, & les ayant ran-
 „ gés en cercle autour de lui au milieu de
 „ la plaine, (car les Suedois couchèrent
 „ cette nuit en plein air) il leur dit fran-
 „ chement, voyant leur résolution sur
 „ leurs visages, qu'ils alloient combattre
 „ le lendemain des troupes bien différen-
 „ tes des Polonois & des Cosaques. *Camarades*
 „ *dit-il, je ne vous cacherai pas le*
 „ *danger, vous aurez un ouvrage digne de*
 „ *vous; Je ne suis point d'humeur de ra-*
 „ *baïsser le mérite de troupes de vétérans*
 „ *tels que les Impériaux; mais je connois à*
 „ *fonds mes Officiers, & j'aurois honte de*
 „ *les tromper. Je prévois aussi que nous trou-*
 „ *verons les ennemis plus nombreux que nous,*
 „ *mais mes amis, Dieu est juste, ... sou-*
 „ *venez-vous de Magdebourg.*

„ Quel-

„ Quelques minutes auparavant il avoit
 „ fait le tour de son armée, & avoit dit
 „ aux différens corps de troupe, avec un
 „ air de gayeté, ce que chacun auroit à
 „ faire le jour suivant ”.....

Ces préliminaires sont suivis d'une fort longue digression, un peu impatientante pour le lecteur, sur les changemens que Gustave avoit fait dans l'habillement & les armes de ses troupes, dans la manière de les arranger & de combattre. Cette digression, qui auroit pu venir aussi bien ailleurs, est accompagnée d'une planche à laquelle elle renvoie, & sans laquelle il seroit difficile de la suivre. Il y a encore une planche pour l'intelligence de la bataille elle-même, dont nous supposons que les gens du métier liront avec plaisir les détails qu'il seroit trop long d'insérer ici.

A la relation de cette bataille, notre Auteur a joint deux lettres écrites l'une par Tilli à un de ses amis 16 jours après sa défaite, l'autre par Gustave au Roi d'Angleterre Charles I. pour lui annoncer sa victoire. Celle-ci contient les circonstances générales de la bataille, dont ce Prince pieux rapporte sagement la gloire à l'Étre suprême. La lettre de Tilli est un modèle de résignation Chrétienne, nous la transcrivons toute entière, & nous terminerons par-là cet extrait.

MONSIEUR,

„ Après tant d'affaires fatigantes &
 „ épineuses que j'ai eues sur les bras pen-
 „ dant la campagne précédente, & qui
 „ ont interrompu notre commerce episto-
 „ laire, j'avois espéré de vous mander en-
 „ fin quelque nouvelle intéressante d'une
 „ espèce avantageuse. Mais il a plu à
 „ l'Etre suprême d'en ordonner autrement,
 „ & de nous visiter par un châtiment é-
 „ clatant. M'étant rendu maître le sep-
 „ tième de ce mois de la ville & de la
 „ citadelle de Leipfic (dans la vue, con-
 „ formément aux ordres que j'avois re-
 „ çu, de contraindre l'Electeur de Saxe,
 „ d'obéir à Sa Majesté Impériale, & de
 „ renoncer au traité de Leipfic) le Roi
 „ de Suède, soutenu des forces du dit E-
 „ lecteur, & de l'Electeur de Brandebourg,
 „ s'est avancé sur moi tout à coup, & m'a
 „ forcé d'entrer dans un engagement géné-
 „ ral, dans lequel, après une longue &
 „ opiniâtre résistance, nos troupes fort in-
 „ férieures en nombre (1) & fort incom-
 „ modées par les brouillards, la poussière,
 „ re, & le feu continuel de l'artillerie de
 „ l'en-

(1) Tilli avoit selon le calcul de notre Auteur au
 moins cinq mille hommes de plus que Gustave, &
 selon d'autres 10 ou 12 mille; & presque toute
 l'armée Saxonne prit la fuite.

Tome XII. Part. I.

C.

„ l'ennemi, ont eu le malheur de se met-
 „ tre en désordre insensiblement & enfin
 „ de quitter le champ de bataille. Cela
 „ peut s'appeller le revers de toutes nos
 „ prospérités passées, sur lesquelles nous
 „ nous étions laissés endormir, au lieu de
 „ poursuivre vigoureusement notre pointe.
 „ Veuille le Tout-puissant, qui s'est pro-
 „ posé peut-être de nous réveiller, & de
 „ nous éguillonner par ce désastre, nous
 „ inspirer pour l'avenir une double portion
 „ d'attention & de zèle . . . La perte &
 „ la confusion du côté des Ennemis ont
 „ été très-considérables; ils n'ont pas pour-
 „ suivi leur avantage, avec assez de vi-
 „ gueur pour empêcher la retraite d'une
 „ partie de nos troupes, que je suis occu-
 „ pé à présent à former, & à mettre en
 „ ordre le mieux qu'il m'est possible. Pour
 „ ce qui regarde ma personne, Dieu m'a
 „ tellement protégé que de deux coups de
 „ feu qui m'ont touché, l'un a seulement
 „ percé mes habits, & l'autre m'a fait
 „ une contusion dans les reins, qui n'est
 „ accompagnée d'aucun symptôme dange-
 „ reux (2). Je suis" &c.

ARTI-

(2) (Note de l'Auteur) Tilli n'est pas tout à fait
 sincère en ceci; car il ne dit mot des coups que
 Langsfritz lui donna avec la crosse de sa carabine, &
 dont les meurtrissures lui causèrent un tourment
 insupportable. Mais ce vieux Général connoissoit les
 délicatesses du point d'honneur; *Lex non supponit*
odiofa.



ARTICLE TROIZIEME

ΜΟΙΡΙΑΘΣ ΑΤΤΙΚΙΣΤΟΥ Αέζαις Ἀττικῶν
καὶ Ἑλλήνων κατὰ σοιχεῖον. ΜΟΗΡΙ-
DIS ATTICISTÆ *Lexicon Atticum*
cum Jo. Hudsoni, Steph. Bergleri,
Claud. Salliorii, aliorumque notis.
Secundum ordinem MSS^{orum} resti-
tuit, emendavit, animadversioni-
busque illustravit JOANNES PIERSON-
NUS. Accedit ΑΙΑΙΟΥ ΗΡΩΔΙΑΝΟΥ
Φιλέταιρος AELII HERODIANI
Philetærus e MS nunc primum edi-
tus: Item ejusdem *Fragmentum* e
MSS emendatius atque auctius.
Lugd. Batav. apud P. van der Eyk
& C. de Pecker 1759. grand 8°. de
680. pages sans la Préface qui en
a 66.

MR. JEAN PIERSON, qui tout jeun
ne encore se fit si avantageusement
connoître par l'Ouvrage qu'il publia il y a
quelques années sous le titre de *Verosimi-*
lium libri duo, donne de nouvelles preuves
de son habileté dans la belle Edition de
ΜΟΗΡΙΣ que nous annonçons. C'est un

Dictionnaire Attique où les mots & les façons de parler qui étoient propres aux Athéniens sont rendus par des termes communs à tous les Grecs. Car il faut savoir qu'outre les trois principaux Dialectes, l'*Attique*, le *Jonique* & le *Dorique*, il y avoit encore le langage commun ἡ κοινὴ διάλεκτος qu'on appelloit aussi Ἑλληνική. Il étoit formé des mots communs à tous les Grecs, & dans les Livres des Auteurs Athéniens on trouve quantité de ces termes *communs*, parce qu'en effet il y avoit dans le langage Attique sans comparaison plus de mots communs à tous les Dialectes que de ceux qui étoient particuliers aux Athéniens. Mais ceux-ci, sçavoir les termes & les manières de parler proprement Attiques, n'étant guère entendus des autres Grecs, les Grammairiens, particulièrement ceux du premier & du second siècles de l'Ere Chrétienne, crurent devoir les interpréter par des mots communs (κοινὰ, Ἑλληνικά) c'est-à-dire, vulgairement entendus des Grecs d'alors, & ils rendirent par-là un important service à leurs Contemporains, & surtout à la Postérité. Sans leur travail les Auteurs Athéniens seroient intelligibles aujourd'hui & nous ne pourrions pas goûter les finesses de ces excellens Originaux, si les Grammairiens n'eussent eu soin d'expliquer ces manières de parler particulières au langage Atti-

Attique. MOERIS, que Mr. PIERSON croit avoir vécu dans le second siècle, est un de ceux qui se sont rendus les plus utiles à cet égard. Son *Dictionnaire* longtemps enterré dans les Bibliothèques où il n'étoit connu que d'un petit nombre de Savans, fut enfin imprimé à Oxford en 1712. par les soins du célèbre Mr. Hudson. Mais outre que cette Edition étoit devenue assez rare, elle avoit été faite sur un MS. fort défectueux. Divers Savans ont donc pensé à en procurer une nouvelle, entr'autres Mr. l'Abbé Sallier, Mr. Schlæger, & Mr. Stoeber Recteur du Gymnase de Strasbourg. Tous les trois ont en effet travaillé sur MOERIS, ont collationné plusieurs MSS., ont recueilli une multitude de diverses leçons, ont fait des Notes, des Scholies &c. mais divers obstacles les ont empêchés d'achever leur entreprise. Heureusement leur travail n'a pas été tout-à-fait perdu. Quelques remarques de Mr. Schlæger & toutes celles de Mrs. Sallier & Stoeber sont tombées entre les mains de Mr. Bernard cet habile Médecin d'Amsterdam qui donna il y a deux Ans une belle Edition des *Dictions Attiques* de Thomas Magister (1), Ouvrage qui a beaucoup de rapport avec celui de MOERIS. Les occupa-

(1) Voyez *Biblioth. des Sciences* Tom. VII. Part. II. pag. 419.

cupations de Mr. Bernard ne lui permettant pas de faire pour MORIS ce qu'il a fait avec tant de succès pour Thomas, il a généreusement communiqué à Mr. PIERSON les Scholies des trois Savans dont nous avons parlé plus haut. Muni de ces secours, & de ceux de quelques illustres Amis tels que Mrs. Alberti, Pierre Burman Secundus, Abraham Gronovius, David Rubnkenius &c., Mr. PIERSON nous donne aujourd'hui une Edition de MORIS incomparablement supérieure à celle de Hudson. Ses propres Observations, dont le nombre est très-considérable, sont savantes, judicieuses & éclaircissent une multitude de passages des anciens Ecrivains Attiques. Il n'a pas moins utilement travaillé sur les deux petits Ouvrages d'ÆLIUS HERODIANUS qui terminent ce Volume. Le premier de ces morceaux n'avoit encore jamais été imprimé & a été donné à notre savant Editeur par Mr. Rubnkenius. Celui-ci le tenoit de Mr. Capperonnier qui en sa faveur avoit pris la peine de le copier d'un des MSS. de la Bibliothèque du Roi de France. Au reste comme Mr. PIERSON n'avertit pas que son *Hérodien* n'est pas le même que celui qui s'est rendu si célèbre par son Histoire de quelques Empereurs, il semble qu'il les confonde l'un avec l'autre. Mais outre que le prénom d'*Ælius* n'est jamais donné à *Hérodien* l'Historien, il paroît que celui-ci est postérieur

rieur de près de cinquante ans à *Hérodien* le Grammairien. On ne sera pas fâché de trouver ici ce qu'en dit Mr. de Tillemont (2). " Apollonius d'Alexandrie
 „ surnommé Dyscole — fut père d'un Hé-
 „ rodien qui écrivit beaucoup de choses
 „ sur la Grammaire, & qui vivoit du
 „ tems de M. Aurèle selon Suidas. C'est
 „ cet Hérodien qu'Ammien dit avoir été
 „ (3) exact dans la science des arts jus-
 „ qu'au scrupule: (car cela convient fort
 „ bien à un Grammairien) & Ammien
 „ le met entre les grands hommes qu'a
 „ produits le Musée d'Alexandrie. Sylbur-
 „ ge croit que cet Hérodien est celui dont
 „ nous avons l'histoire des Empereurs de-
 „ puis la mort de M. Aurèle jusqu'au
 „ règne de Gordien, c'est-à-dire, jusqu'à
 „ l'an 238. Ainsi il pouvoit être né sous
 „ M. Aurèle; mais on ne dira jamais que
 „ c'est le tems où il a vécu: Et il dit lui-
 „ même qu'il commence après la mort
 „ de ce Prince à faire l'histoire de ce qu'il
 „ a vu & appris dans toute sa vie. L'esprit
 „ noble & élevé que l'on voit dans son
 „ Histoire, paroît aussi fort différent de
 „ cette basse exactitude ordinaire aux
 „ Gram-

(2) *Hist. des Empereurs* T. II. pag. 699. dans *Marc-Aurèle* Art. 34. Edition de Bruxelles 1711. in 12.

(3) *Artium minutissimus sciscitator.*

„ Grammairiens, & qu'on remarque sur-
 „ tout dans Hérodien d'Alexandrie. Vos-
 „ sius parle séparément de l'un & de l'autre,
 „ sans dire qu'ils aient eu rien de
 „ commun ”.



ARTICLE QUATRIEME.

OEUVRES de Monsieur DE FONTENELLE. *Nouvelle Edition.* Tom. IX. 420. pag. in 8. Tom. X. 408. pag. A Paris au Palais chez M. Brunet, 1758.

MR. DE FONTENELLE a joui si long tems d'une estime & d'une admiration générale dans la République des Lettres, ses Ouvrages divers ont toujours été reçus du Public avec tant d'avidité & d'applaudissement, qu'il ne faut pas s'étonner qu'on en multiplie les Editions, & qu'on ne veuille rien laisser perdre de tout ce qui est sorti de la plume de ce grand homme.

Les deux Volumes que nous annonçons, contiennent un grand nombre de Pièces qui avoient déjà été imprimées séparément, ou dans différens Journaux, dans les Mercurès & autres Recueils, mais ils nous

nous offrent aussi divers morceaux qui n'avoient jamais vû le jour. Mr. l'Abbé *Trublet* les ayant presque tous indiqués dans les *Mercur*es d'Avril, de Septembre & d'Octobre 1757, le Libraire *Brunet* a crû rendre service au Public de les rassembler, & d'en donner d'abord une Notice dans un Avertissement.

Après l'Eloge de Mr. DE FONTENELLE par Mr. de *Fouchy*, suivi de son Portrait par Mad^e. la Marquise de *Lambert*, & de quelques autres petites pièces qui le caractérisent, on trouve dans le Tom. IX.

I. *Doutes sur le Système physique des causes occasionnelles.* Ils furent imprimés à Rotterdam en 1686. On a réuni ici cet Ouvrage, la Critique qui en fut faite, la Réponse à cette Critique, & la Replique à cette réponse.

II. *Lettre contenant quelques Objections contre les Entretiens sur la Pluralité des mondes, & la Réponse que Mr. D. F. y fit, & que Mr. Basnage de Beauval, auquel elle étoit adressée, inséra dans son Histoire des Ouvrages des Savans, en Septembre 1699.*

III. *Tbéorie des Tourbillons Cartésiens,* Ouvrage composé depuis bien long-tems, mais que Mr. D. F. ne publia qu'en 1752. & sans nom d'Auteur, quoiqu'il ne le désavouât point.

IV. *Fragmens sur la Raison humaine, sur l'Esprit humain, & sur l'Instinct, trou-*

vés en manuscrit dans le Cabinet de l'Auteur.

V. Un Ecrit sur l'Histoire, dont quelques morceaux se trouvent déjà dans celui de l'Origine des Fables, inséré dans le Tome III. p. 270. Ces deux Ecrits ne sont que des matériaux amassés pour un Ouvrage plus étendu que Mr. DE FONTENELLE avoit dessein de composer sur l'Histoire.

VI. Plan de ce que Mr. D. F. nommoit sa République, ou Fragment des Loix par lesquelles il prétendoit la gouverner.

VII. Eloge de Mr. Perrault, tiré de l'Histoire des Ouvrages des Savans par Mr. de Beauval Tom. IV.

VIII. Eloge de Mad. la Marquise de Lambert, faussement attribué à Mad. Vatry.

IX. Description allégorique de l'Empire de la Poésie, &c. Parallele de Corneille &c. de Racine, Pièces très-connues & plusieurs fois imprimées.

X. Remarques sur quelques Comédies d'Aristophane, sur le Théâtre Grec &c. Manuscrit trouvé dans le Cabinet de Mr. D. F.; Ouvrage de sa première jeunesse.

Le X. Volume, divisé en deux Parties, l'une de Prose & de Prose sérieuse, l'autre de Vers au de Prose de pur agrément, commence par trois Préfaces; celle de l'ancienne Histoire de l'Académie des Sciences, imprimée en 1733; celle de l'Analyse des Infiniment petits par Mr. le M. de l'Hôpital,

en 1696; & enfin celle des *Elémens de la Géométrie de l'Infini*, 1717.

Vient ensuite un Discours lû par Mr. D. F. dans l'assemblée publique de l'Académie des Sciences en 1735, pour annoncer le Voyage de quelques Académiciens au Pérou.

Enfin plusieurs Avertissemens imprimés à la tête des premières Editions de quelques-uns des Ouvrages de l'Auteur, finissent cette première Partie.

Dans la Seconde, on trouvera les Opéra de *Psyche* & de *Bellerophon*. Ils ont paru dans le tems sous le nom de *Thomas Corneille*, cependant on est certain qu'ils sont de Mr. D. F. à l'exception des Fêtes ou Divertissemens, & de ce qu'on appelle *canovas*.

On y verra ensuite le *Retour de Climène*, *Pastorale en un acte, en vers*, qui n'a paru que dans la première Edition des *Ecloques*.

A cette *Pastorale* en succède une autre en trois Actes en vers, intitulée *Enone*, mais l'on n'en a point trouvé la fin, ni dans le manuscrit de Mr. D. F., ni autre part.

On nous donne après cela un *Prologue*, en vers libres, d'une Comédie intitulée *Pygmalion Prince de Tyr*. Cette Comédie ne s'est point trouvée, & l'on ignore si Mr. D. F. l'a faite.

La Comète, Comédie en un Acte en prose, avoit été représentée sous le nom de *Mr. De Vise*, en 1681. *Brutus*, Tragédie, avoit été représentée en 1690. & imprimée en 1691. sous le nom de *Madelle. Bernard*. On les restitue ici l'une & l'autre à *Mr. D. F.*, qui en est le véritable Auteur.

Il disputa le Prix de l'Académie Française en 1675, 1677 & 1687. On verra avec plaisir les trois Poèmes qu'il présenta dans ce dessein. Et l'on ne lira pas avec moins de satisfaction, la traduction en vers de deux Pièces latines du P. *Commire* Jésuite, l'une au grand *Condé sur ce qu'il ne vivoit que de lait* ; l'autre *sur le rétablissement de la Santé du Roi* en 1687.

Enfin ce Volume est terminé par plusieurs petites pièces de Poésie, dont la plupart n'avoient point encore vu le jour.

Tout cela n'épuise point le *Porte-feuille* de *Mr. D. F.*, car on nous promet encore un XI. Volume de ses Oeuvres, qui contiendra un grand nombre de ses *Lettres*, & diverses autres Pièces en vers & en prose.

Contens d'avoir simplement indiqué le contenu des deux Tomes que nous annonçons, nous passerons sous silence toutes les Pièces qui avoient déjà paru, & ne nous arrêterons quelques instans, qu'à celles qu'on publie ici pour la première fois.

Les Fragmens sur la Raison humaine, sur l'Es-

l'Esprit humain & sur l'Instinct, ne sont que des pensées jetées sur le papier sans beaucoup d'ordre & de précision, & seulement pour les retrouver & les développer dans la suite. Il y a apparence que Mr. D. F. les destinoit à servir de matériaux pour la composition de quelque Ouvrage plus étendu sur ces Objets intéressans, mais qu'il n'a pas exécuté. Peut-être eût-on mieux fait de supprimer ces morceaux, trop interrompus par de fréquentes lacunes & de nombreux &c., pour qu'on puisse toujours saisir la pensée de l'Auteur, démêler son but & son système, suivre sa marche & s'instruire par ses raisonnemens. Si l'on y trouve des passages fort clairs & bien exprimés, il y en a aussi d'obscurs, & dont il faut deviner le sens. En un mot ces Fragmens défectueux ne présentent pas même la simple Esquisse d'un tout, qui puisse faire beaucoup d'honneur à la Métaphysique de Mr. D. F.

Il en est tout autrement de sa *Dissertation sur l'Histoire*. Elle étoit digne d'être conservée. Son but est de montrer que l'Histoire n'est guère utile de la manière dont on entend communément qu'elle l'est, mais qu'elle peut l'être beaucoup d'une certaine autre manière que bien peu de gens connoissent.

Dans ce dessein, il fait l'histoire de l'Histoire même. L'ignorance des premiers

miers hommes étoit pour eux une source de surprises continuelles. Chaque nouvel événement leur paroissoit un prodige. Tout les étonnoit. Cet étonnement se marquoit par leurs exagérations dans le récit des faits qu'ils racontotent à leurs Enfans. De bouche en bouche par de nouvelles exagérations, ces faits se chargeoient de diverses faussetés. On voulut en trouver les causes & les expliquer, & l'on n'enfanta que des systèmes aussi fabuleux, aussi ridicules que les phénomènes dont on cherchoit l'explication, parce qu'on n'en chercha le principe & les ressorts que dans les choses les plus connues & les plus familières. Ainsi l'on voyoit couler une Rivière. D'où vient-elle? se demanda-t on. Et après une longue meditation, on trouva fort heureusement qu'il y avoit quelqu'un qui versoit toujours cette eau d'une cruche. Mais qui lui fournissoit toujours cette eau? Le spectateur n'alloit pas si loin. De l'ignorance naquit le goût du merveilleux, qui produisit les Fables, ensuite les Romans, & les faux Ornaments dont on crut embellir les Histoires véritables.

L'ignorance diminua peu à peu, & par conséquent on vit moins de prodiges on fit moins de faux systèmes, les Histoires furent moins fabuleuses. Alors on crut que l'Histoire pouvoit être utile pour conserver le souvenir des choses qui faisoient honneur aux Nations, ou pour établir leurs droits,

ou

ou pour fournir des exemples de vertu.

On en vint donc à écrire les faits selon la vérité, mais on les écrivit d'abord très-confusément, très-sèchement, & presque sans en exposer les motifs, sans raisonner sur le caractère des hommes.

Enfin on imagina une autre manière d'écrire l'histoire, qui a été en usage dans tous les siècles polis & savans. Les Historiens tachèrent de remonter jusqu'aux principes des Evenemens, & bâtirent ainsi le mieux qu'ils purent un système d'Histoire, mais système malheureusement plus incertain encore & plus sujet à caution que ceux de Philosophie. *Tacite* & *Des Cartes* paroissent à notre Auteur deux faiseurs de systèmes également hardis & suspects.

Voilà l'Histoire de l'Histoire. Qu'elle est donc à présent l'*utilité* qu'on peut en retirer? Notre Auteur appelle *utile*, quant à ce qui regarde l'Esprit, tout ce qui nous conduit ou à nous connoître, ou à connoître les autres. Ces deux choses sont à peu près également utiles, parce que souvent on se connoit mieux dans les autres que dans soi-même, & qu'après tout il est fort à propos de savoir comment sont faits ces hommes avec qui l'on a tant de liaisons différentes.

Mais comment faut-il étudier l'histoire pour en tirer ces deux sortes d'utilités? Il faut s'y prendre tout autrement qu'on ne le fait ordinairement. Entasser dans sa tête
faits

faits sur faits, retenir bien des dattes, se remplir l'Esprit de Guerres, de traités de paix, de mariages, de généalogies, voilà ce qu'on appelle savoir l'histoire. Mais ceux qui sont chargés de cette sorte de science-là, savent-ils quels sont les ressorts du cœur humain qui ont causé tous ces événemens? Ils n'en ont pas le moindre soupçon. Et à quoi ce grand amas de faits dont ils ignorent les principes, peut-il leur servir? „ J'aimerois autant, dit Mr. D. „ F., qu'un homme apprit l'histoire de „ toutes les pendules de Paris, en quel „ tems & par quel Ouvrier chacune d'el- „ les s'est déréglée; lesquelles sonnent plus „ clair que les autres; mais qu'il ne se sou- „ ciât nullement de savoir comment cet- „ te machine est composée, & quels res- „ sorts la font jouer. ”

L'Histoire n'est donc bonne à rien, si elle n'est alliée avec la Morale. Son utilité n'est pas dans tous ces faits différens qu'elle nous présente, mais dans l'ame de ces faits qu'elle nous laisse le plus souvent à découvrir. Ce n'est point l'histoire des Révolutions des Etats qu'il faut étudier, mais sous cette histoire, il faut développer celle des Erreurs & des Passions humaines qui est cachée, & donner tous ses soins à l'apprendre exactement.

Quelcun qui auroit beaucoup d'Esprit & qui auroit bien étudié la Nature humaine, pourroit, sans avoir lu l'histoire, deviner
l'his-

l'histoire passée du Genre humain & même son histoire à venir. Il diroit : la nature humaine est composée d'ignorance, de crédulité, de vanité, d'ambition, de méchanceté, d'un peu de bon sens & de probité par-dessus tout cela, mais dont la dose est fort petite en comparaison des autres ingrédiens. Donc ces gens-là feront une infinité d'établissémens ridicules, & un très-petit nombre de sensés ; ils se battront souvent les uns avec les autres, & puis feront des traités de paix, presque toujours de mauvaise foi ; les plus puissans opprimeront les plus foibles &c. Ensuite de ces principes généraux, cet homme pourroit imaginer un détail infini d'évenemens. Après quoi, s'il lisoit l'histoire, elle serviroit à lui démontrer la solidité de ses Etudes, elle l'assureroit qu'il a bien connu les hommes, & lui donneroit le plaisir de voir dans une longue suite d'évenemens réels, l'accomplissement de ses prédictions.

Changeons de point de vûe ; on peut aussi rendre l'étude de l'histoire infiniment utile, si l'on y cherche moins le détail des faits, que la source des erreurs de l'Esprit humain, la connoissance des passions du cœur, & ce qui en est l'effet, les mœurs des hommes, leurs coutumes, leurs différens usages.

Ordinairement on ne voit dans les histoi-
Tome XII. Part. I. D *res*

res que des guerres, des conquêtes, des conjurations, mais la différence des mœurs n'est point assez marquée; les Grecs ne sont point assez Grecs, ni les François assez François; on ne me fait point entrer assez avant dans les vrais caractères qui distinguent les Peuples. Ne me seroit-il pas bien plus utile de voir, au lieu de ce grand mouvement qui ne se fait que sur la surface de la terre, celui qui se fait continuellement dans les Esprits des Nations; de remonter à l'origine de leurs égaremens; de suivre le jeu ou les folies de leurs passions; de démêler ces goûts qui se succèdent insensiblement les uns les autres, cette espèce de guerre qu'ils se font en se chassant & en se détruisant, cette révolution éternelle d'opinions & de coutumes, qui varient sans fin la scène de ce monde? Je sens que le détail de tout cela ne plairoit pas seulement à ma curiosité, mais contribueroit avantageusement à me connoître, à me perfectionner moi-même, & à diriger mes sentimens & ma conduite envers mes semblables.

De toutes les Loix que Mr. D. F. avoit dressées pour ce qu'il nommoit *sa République*, nous n'en rapporterons qu'un petit nombre, comme des échantillons de sa façon de penser en fait de Politique.

I. On ne pourra parvenir aux Charges, à moins que d'avoir un certain bien.

Quand on sera parvenu à une Charge, le bien ira à ceux qui devront hériter, de la même manière que si on étoit mort, & on ne subsistera plus que d'une pension du Public.

III. Il n'y aura que ceux dont le bien passera deux mille Ecus de rente, qui payeront de certaines taxes, proportionnées à ce qu'ils auront par de-là les deux mille Ecus; & ces taxes seront les seuls subsides de l'Etat.

IV. Le Fils d'un Magistrat ne le pourra jamais être.

VIII. Tous les Citoyens seront Soldats & obligés d'aller à la Guerre.

XI. Les Femmes pourront répudier leurs Maris, sans en pouvoir être répudiées, mais elles seront un an après, sans se remarier.

Les Remarques sur le Théâtre des Grecs, ouvrage que Mr. D. F. n'a ni fini, ni travaillé avec soin, ne nous présentent que les Jugemens qu'il avoit portés dans sa Jeunesse sur quelques Comédies d'Aristophane. La Critique qu'il en fait, est souvent assez juste, mais elle ne dit rien de nouveau ni de fort intéressant, & l'on n'y aperçoit point ce goût fin & délicat qui distingue ses autres Ouvrages. Nous n'en rapporterons qu'un seul trait. „ Les Ha-

6 rangueuses sont assez plaisantes. Ce
 22 dessein de donner le Gouvernement aux
 22 Femmes, me paroît une Satyre assez
 22 fine du mauvais Gouvernement des
 22 Hommes; & je crois que la Pièce eût
 22 été meilleure, si elle eut roulé toute
 22 entière sur cette satyre. Mais je ne vois
 22 point où aboutit cette communauté de
 22 biens que les Femmes veulent établir;
 22 cela ne produit rien d'agréable. Il n'en
 22 est pas de même de la Loi par laquelle
 22 le elles ordonnent qu'il faudra passer par
 22 une Vieille pour parvenir à une jolie
 22 Personne; les scènes qui sont sur cela,
 22 sont plaisantes. A la vérité, il y a bien
 22 des Ordures, tant dans la bouche des
 22 hommes, que dans celle des femmes.
 22 Mais le siècle étoit naïf. Je crois qu'il
 22 n'y avoit alors que les hommes qui al-
 22 laissent à la représentation des Comédies;
 22 car les femmes Grecques étoient fort
 22 resserrées. C'est-là peut-être la cause
 22 de la grossièreté qui est quelquefois dans
 22 le style des Comiques. "

Le Prologue de la Comédie projetée de
 Pygmalion Prince de Tyr, est un morceau
 plein de sel & d'agrément. Ce Pygma-
 lion est celui qui devint amoureux d'une
 belle statue qu'il avoit faite. Mr. D. R.
 le représente comme insensible à tout au-
 tre plaisir qu'à ceux de la sculpture. L'A-
 mour, l'Hyménée & la Gloire s'excitant
 mu-

mutuellement à se venger de l'indifférence de ce Prince, l'Amour propose pour cet effet de s'adresser à la Folie & d'implorer son secours. La Gloire est trop glorieuse pour recourir à la Folie, qui paroît fort à propos, qui traite cavalièrement les trois Divinités comme des Vassales qui lui doivent tous leurs succès, & qui enfin imagine un'Expédient pour les venger de Pygmalion. C'est-là le sujet de ce Prologue, où il y a des choses fines & plaisantes sur l'Empire de la Folie dont les Amans, les gens mariés & les Héros suivent les Loix sans s'en douter.

S C E N E I V.

L'Hymenée *parlant à la Folie qui est sur son Throne, & qu'à la Raison enchainée à ses pieds.*

Grande Divinité, maltresse des Humains
Toi, qu'en mille façons tout l'Univers adore,
Toi, dont on suit toujours les ordres souverains,
Soit qu'on le sache ou qu'on l'ignore,
Toi, dont l'Empire est affermi
Par la glorieuse défaite
Du sens commun ton ennemi,
Qui pour jamais du monde a fait retraite !
L'Amour, l'Hymen, la Gloire implorent ton appui.
Tu n'as point de sujets qui te soient plus fidèles ;
Par ton propre intérêt embrasse nos querelles ;

94 BIBLIOTHIQUE DES SCIENCES,

Si nos Divinités se vengent aujourd'hui ,
Tu te vengeras avec elles.

Du fier Pygmalion nous nous plaignons tous trois ;
Il méprise l'Amour, il hait le Mariage ;
La Gloire ne peut rien pour toucher son courage ;
Vois , Déesse , combien tu perdras de tes droits ,
Si ce Pygmalion est sage.

LA FOLIE.

Vous, qui de mon Empire êtes les vrai soutiens ,
Ministres de mes Loix , Amis de la Folie !
Répondez vous de moi : même intérêt nous lie ;
Tous vos Ennemis sont les miens.
Surtout , Amour , Hymen , c'est par vous que s'élève
Un pouvoir qui ne peut subsister que par vous.
L'Amour seul commence les foux ,
Mais c'est l'Hymen qui les achève.

LA GLOIRE.

Ne spécifiez rien , Déesse , à mon égard ;
Je n'entens pas ici que l'on me joie :
Car le Discours de l'Hymen , pour ma part
Sans façon je le désavoue.
C'est malgré moi qu'il m'arrête en ces lieux ,
Je ne l'ai point prié de porter la parole ;
Je ne vous connois point.

LA FOLIE.

Je vous en aime mieux ,
Vous en êtes d'autant plus folle.
Que l'on me reconnoisse ou non

Pour

Pour son unique Souveraine ,
Cela ne me met guere en peine ,
Et l'un & l'autre est toujours bon.
Et même qui prétend ne me pas reconnoître ,
Me fait plus de plaisir que qui me reconnoît.
Les plus grands foux sont ceux qui ne pensent pas l'être ;
C'est ne l'être pas trop que de savoir qu'on l'est.
Mon culte est rempli de mystère ,
Je me déguise aux miens , me dérobe à leurs yeux ,
Et jamais on ne me sert mieux
Que quand on ne le croit pas faire.
Cachée à la plupart de mes Adorateurs ,
En changeant mon vrai nom, j'ai l'art de les surprendre.
Sous des noms empruntés , je reçois des honneurs
Qu'à la Folie on ne voudroit pas rendre.
Ainsi lorsqu'à l'Amour on dresse des Autels ,
L'Erreur n'est que de nom , c'est à moi qu'on les dresse.
Quand la Gloire se rend maitresse des mortels ,
C'est sous son nom que je m'en rends maitresse.

L'AMOUR *à la Gloire.*

Ces raisonnemens sont pressans.
Voyez comme on se trompe en gens ;
On a de la Folie une mauvaise idée.
Vous n'étiez pas persuadée
Qu'elle parlât de si bon sens.

L A F O L I E.

C'est un effet de mon adresse ,
C'est de ma Politique un des plus fins ressorts.
J'ai trouvé le secret d'imiter la Sagesse ,
Et d'en prendre tous les dehors.
Par où nous distinguer , lorsqu'on nous examine ?

Il faudroit avoir de bons yeux.

J'ai copié son sérieux.

Une ombre de bon sens dans mes discours domine,

Et qui croiroit qu'elle raisonnât mieux ?

Mais j'ai fait encor plus, j'ai passé mon modèle.

La Sagesse à moins l'art d'être sage que moi.

Qu'on choisisse entre nous, on me prendra pour elle.

Et l'Univers peut vous en faire foi.

On croit que l'une à l'autre est opposée,

Et que la différence en est sensible; Abus !

Nous nous touchons, la méprise est aisée;

Un point nous sépare & rien plus.

Ces Sages dont le monde est aujourd'hui la dupe,

Voyez quel est l'objet dont leur ame s'occupe;

La Sagesse. Après elle ils ont couru long-tems;

Et comment à leurs soins seroit-elle échappée ?

Au lieu d'elle, ils m'ont atrapée,

Et je les ai rendus contents.

Ils alloient à leur but par cent diverses routes,

Chacun d'eux choisissoit la meilleure pour soi;

Elles s'entrevalaient bien toutes,

Elles n'aboutissoient qu'à moi.

La Folie conclut enfin ce Prologue d'un air triomphant par ce Pronostic qui ne fait pas autrement honneur à l'humanité,

Je fais manier les Esprits,

Aussi de jour en jour, je fais mieux mes affaires.

Ma domination s'établit toujours mieux.

Les hommes d'à présent sont plus fous que leurs Pères,

Leurs fils enchériront sur eux.

Les petits-fils auront plus de chimères

Que leurs extravagans Ayeux.

Nous finirons cet Extrait par deux des petites
Pièces de Poësie qui terminent le Xe. Volume.

SUR UNE ABSENCE.

Aurois-je trahi mes sermens ?
L'Absence dans mon cœur produit des changemens :
Une plus vive ardeur m'enflame & me devore ;
J'en sens mille fois plus encore
Que l'Amour qui m'occupe, est mon unique Loi.
Ah ! Puisse l'Objet que j'adore ,
En être changé comme moi !

**VERS SUR LE REPROCHE qu'on avoit fait
à l'Auteur d'être Normand.**

Belle Iris ! On est ce qu'on peut ,
Je suis Normand, je le confesse ,
Fort peu lié par ma promesse ,
Si mon intérêt ne le veut.
Avec un pareil caractère ,
Vous craignez un engagement.
Mais , Iris , jugez sainement ,
Quel intérêt j'ai de vous plaire.
Pour être fidelle & sincère ,
Il me suffit d'être Normand.





ARTICLE CINQUIEME.

LA SAINTE BIBLE, OU LE VIEUX
ET LE NOUVEAU TESTAMENT. *Avec*
un commentaire Littéral & composé
de Notes choisies, & tirées de divers
Auteurs Anglois. TOME CINQUIEME
PREMIERE PARTIE CONTENANT LE
PREMIER LIVRE DE SAMUEL. A
AMSTERDAM. chez Marc Michel Rey
MDCCLX. vol. in 4. de 247 pp. &
52 pour la Préface, & les Dis-
sertations du P. D. Calmet & de
Mr. Stackhouze sur 1 Sam. XXVIII.
II & 12.

Nous fimes espérer, en annonçant la
2^{de} Partie du T. IV, de cet impor-
tant Ouvrage, que la suite ne se feroit pas
long-tems attendre. Nous ne nous flattions
pas cependant de la voir paroître si-tôt,
non que nous ignorâmes ce que l'on peut
se promettre du vaste savoir, du Zèle &
de l'application infatigables de l'Auteur.
Mais sachant aussi combien de difficultés
accompagnaient une entreprise telle que
celle-

celle-ci, nous n'osions compter, quelque justice que nous rendions d'ailleurs à M. CHAIS, qu'elles lui permissent de répondre si-tôt à nos vœux, & de satisfaire le juste empressement de ceux qui prenant à cœur les intérêts de la Religion aiment à en puiser dans *les Saintes Lettres*, les connoissances salutaires. Cette promptitude dans l'exécution donne au savant Commentateur un nouveau droit à la reconnoissance du Public, qui retrouvera d'ailleurs dans ce Volume tous les avantages qui lui ont si bien fait recevoir les précédens. L'érudition la mieux ménagée, la plus exacte impartialité dans l'exposition des divers sentimens des interprètes, une modération qui ne se dément jamais, une attention soutenue à éviter les questions inutiles & tout ce qui peut sentir l'aigreur de la controverse; même habileté à éloigner ou à lever les difficultés, même Zèle à venger la Révélation des outrages de ses ennemis; même retenue à prononcer lorsque l'on ne peut pas fonder ses décisions sur les preuves les plus claires & les plus solides; même sagacité dans le choix de ces preuves, même sagesse enfin à les présenter de la manière la plus propre à faire impression sur les Esprits non prévenus & qui ne cherchent que la vérité. Ce que nous allons mettre sous les yeux du lecteur justifiera suffisamment le jugement que nous en portons.

Arrêtons nous d'abord à la Préface ; tout ce qu'elle contient est instructif & intéressant. Les deux Livres de *Samuel* originellement ne faisoient qu'un seul & même corps. Continuant l'Histoire des Juges & commençant celle des Rois du Peuple d'Israël, il étoit naturel de leur assigner la place qu'ils tiennent dans le Canon des Ecritures. Les LXX les nomment le 1^{er} & 2^e Livre des Règles ; la Vulgate le premier & le second Livre des Rois ; nos versions d'après l'Hebreu le 1^{er} & 2^e de *Samuel*. Non que ce Prophète en soit le seul & unique Auteur ; on ne peut même lui attribuer que les XXIV premiers Chapitres du 1. Livre, puisque sa mort est rapportée dans le XXV. ; mais Samuel ayant écrit jusques là, quelqu'un de ses Disciples a continué l'histoire jusqu'à la fin du règne de David, & l'a donnée sous le nom de ce Prophète, parce que ce n'étoit que la suite des événemens dans les quels Dieu l'avoit fait intervenir, & qu'il avoit ou préparés ou annoncés par son ministère. Il ne faut pas dissimuler cependant que plusieurs Critiques soutiennent que Samuel n'a eu aucune part dans la composition de ces deux Livres, & qu'ils appuient leur sentiment sur des passages même tirés des XXIV Chapitres du premier qu'on prétend qu'il a écrits. L'Auteur n'en dit que deux mots dans sa Préface, mais il répond en détail à ces objections dans son Commentaire sur les

pal-

passages d'où elles sont tirées. Il y fait très-bien voir, ou que ces endroits peuvent être partis de la plume de Samuel, ou que ce sont tout au plus des gloses ou des parenthèses ajoutées dans la suite pour éclaircir des choses que l'éloignement des tems, ou le changement des circonstances avoient pu rendre obscures.

Quant à la fin du 1. Livre, & à tout le second, l'Auteur paroît approuver la conjecture des Docteurs Juifs, qui les croient de la main des Prophètes *Gad & Nathan*. Cette opinion n'est en effet rien moins que destituée de vraisemblance, puisqu'on lit 1 Chron. XXIX. 29. *que les faits de David, tant les premiers que les derniers, sont écrits au Livre de Samuel le Voyant, & aux Livres de Nathan le Prophète, & aux Livres de Gad le Voyant.*

Les Savans qui ne reconnoissent pas Samuel pour Auteur de ces Livres les attribuent, les uns à *Jérémie*, les autres à *Esdra*s, à *Esaïe*, ou à *David* lui-même: on peut voir dans les notes sur 1 Sam. V, 5. VI, 18. VII, 1, 2, 15. IX, 9. XIII, 1. KIV, 14. &c. &c. les raisons sur lesquelles ils se fondent, & les réponses que leur oppose M. CHAIS. D. Calmet se contente de dire, que ces Livres ont pû être composés par quelqu'un qui les aura rédigés sur le Mss. de Samuel & mis dans la forme où nous les avons. Une conjecture si hasardée

dée n'étoit guère digne de ce savant Abbé.

Peu d'accord sur l'Auteur de ces Livres les Interprètes en reconnoissent néanmoins tous d'une voix l'authenticité: il n'y a pas plus de doute là-dessus que sur les choses qu'ils contiennent. C'est un récit abrégé de ce qui s'est passé de plus remarquable sous la préfecture d'Héli, & de Samuel; le changement arrivé dans le Gouvernement du Peuple Hébreu, & l'histoire des deux premiers Rois que Dieu lui donna par le ministère de Samuel. Le changement dont on vient de parler, ne tombe que sur la forme extérieure ou l'administration du Gouvernement, qui n'en resta pas moins une vraie Théocratie, quoique Dieu eût substitué des Rois, & même depuis David des Rois héréditaires, aux Juges qu'il suscitoit extraordinairement à ce Peuple. C'est ce dont à notre avis ne permettent pas de douter les raisons alléguées par notre Auteur d'après le savant & ingénieux DR. WARBURTON (1). Les voici;

1. Les Israélites dégoutés de la forme de leur gouvernement, voulurent avoir un Roi. Dieu le leur accorda; mais ils ne le choisirent pas eux-mêmes, & ils ne l'obtinent pas tel qu'ils le souhaitoient. Ils en vouloient un comme ceux des autres nations, c'est-à-dire absolu, qui n'auroit eu

(1) Div. Legat. of Moses. T. II. P. II. L. 5.
Sect. 3. p. 73 & suiv. de la 3. edit.

eu de conseils à prendre que de lui-même, un Despote, en un mot. Or c'est ce que ne furent jamais les Rois des Juifs; ils ne gouvernèrent qu'en qualité de Lieutenans & de Vicaires toujours dépendans de celui qui les avoit établis. 2. Tout pouvoir législatif fut refusé au nouveau Monarque, l'exécutif seul lui fut confié. 3. Dieu en use envers les Rois comme un Souverain envers ses Lieutenans ou Vicerois, il leur fait donner des ordres, il les établit & les dépose; il ajoute ou retranche à leur domination & à leur autorité selon sa sagesse & ses vues. 4. La même punition étoit décernée contre ceux qui maudissoient le Monarque, & contre ceux qui blasphémoient le Seigneur, parce que les premiers *maudissoient l'Oint de l'Eternel* (2). Ce titre, que dans la suite on a étendu à tous les Rois, convenoit très-bien & peut-être uniquement à ceux des Juifs, parce qu'en effet ils étoient établis & oints *de par l'Eternel* pour exercer en son nom & de sa part, l'autorité qu'il leur confioit. Aussi, en 5. lieu, est-il souvent dit des Rois des Hébreux qu'ils *sont assis sur le Trône de l'Eternel* qu'ils *sont Rois pour l'Eternel*, que le Royaume de *l'Eternel est entre leurs mains* (3). Dans les
Pseau.

(2) 1 Sam. XIX. 21.

(3) 1 Chron. XXIX. 23. 2 Chron. IX. 8.

Pseaumes & dans les Prophètes Dieu est fort souvent appelé Roi de Sion, le Souverain, le Roi d'Israël. Les exemples en sont fréquens. Enfin l'idolatrie punie de mort sous l'ancien Gouvernement, le fut encore sous la Monarchie, parce qu'elle étoit tout à la fois un crime de Lèze-Majesté Divine & humaine, contraire en même tems & au respect dû à la Majesté infinie de l'Etre suprême, & à l'obéissance que les Juifs avoient jurée à Dieu comme au Chef unique & au Souverain absolu de la Nation.

A ces raisons du savant Anglois M. CHAIS ajoute deux remarques, qui leur donnent beaucoup de poids & nous paroissent mettre la chose absolument hors de conteste. La première est que Dieu, en accordant un Roi aux Israélites, lui fit en même tems prescrire par le Prophète, les instructions & les maximes qu'il devoit suivre dans l'exercice de son autorité. *Samuel*, est-il dit 1 Sam. X. 25. *prononça le droit du Royaume, & l'écrivit dans un Livre le quel il mit devant l'Eternel.*

Tout ce Livre depuis l'époque du Couronnement de Saül, (& c'est ici la 2de remarque de notre Auteur) est moins l'histoire de ce Prince que celle des dispensations de la Providence pendant tout le tems de son règne.

Les instructions que le Prophète lui donne,

né, les ordres qu'il lui porte de la part de Dieu sur les entreprises qu'il doit former & sur la manière de les exécuter, les reproches, les censures, les menaces qu'il lui fait, sa rejection totale qu'il lui annonce, l'élection & l'onction de David, ses exploits, ses succès, ses traverses, tout annonce également que Dieu, en donnant un Roi aux Hébreux, s'étoit cependant toujours réservé l'Empire suprême sur la Nation & que par conséquent la Théocratie subsistoit avec la Royauté. Toute la suite de l'Histoire des Monarques Hébreux confirme cette vérité. (4).

A ces remarques succèdent quelques réflexions sur l'utilité qu'on peut tirer de la lecture de ce Livre. Les crimes d'Ophni & Phinéas, fils du grand Prêtre *Héli*, la coupable indulgence du Pontife, la terrible catastrophe qu'elle attira sur ce père infortuné & sur sa postérité ; toute l'histoire de Saül depuis son élévation, celle de David, ses vertus, son zèle, ses chutes mêmes sont pour nous une source abondante des plus importantes instructions.

Que le contraste entre la conduite de Samuel & celle de ses fils en qualité de Juges du peuple fournit d'utiles leçons aux Souverains & aux Magistrats ! Quel modèle ne nous offre point Jonathan dans les différentes

(4) Voyez de plus sur cette matière le Commentaire de notre Auteur sur le Ch. XVII. du Deuter.

tes relations de la vie! „ Que son caractère est beau ! que sa prudence envers son père est sage ! que son amitié pour David est noble ! quelle fermeté que la sienne dans les périls ! quelle valeur que celle qu'il montre au besoin , & qu'en lui le Héros est tout à la fois grand & aimable ” !

La Chronologie de ce Livre est un peu embarrassée & donne lieu à des difficultés qu'il n'est pas toujours aisé de résoudre ; c'est ce qui a porté le savant Commentateur à y joindre une Table Chronologique que l'on consultera avec fruit & avec utilité.

Les deux Dissertations annoncées dans le Titre roulent sur un fait bien singulier & bien extraordinaire dans toutes les circonstances C'est l'apparition de Samuel à *Saül*. Quelque parti qu'on prenne, quelque système que l'on adopte (& les Interprètes de l'Ecriture en ont assurément proposé un assez bon nombre) les difficultés se présentent en foule, & de telle nature qu'elles ne paroissent jamais pouvoir être entièrement levées. La Dissertation de D. CALMET est connue depuis longtems, ce célèbre Bénédictin rapporte les divers sentimens sans se décider pour aucun. On le voit de même, dans son Commentaire sur le Ch. de *Samuel* qui contient le récit de ce fait, incertain & flottant entre les diverses hypothèses des Savans , pencher tantôt vers ceux qui regardent tout le manège de la Pythonisse comme une pure imposture, & tan-

tantôt vers ceux qui pensent que *Samuel* apparut réellement, sans croire néanmoins que cette apparition fut l'ouvrage du Démon ni l'effet des évocations de la Pythonisse, & sans rien affirmer sur la manière dont elle se fit.

Mr. STACKHOUSE dont la dissertation paroît pour la première fois en notre langue, est plus décidé, il se déclare pour un sentiment, & l'appuie de bonnes raisons. M. CHAIS à qui l'on est redevable de la Traduction de cette pièce, suit Mr. STACKHOUSE dans son Commentaire, c'est sans doute un préjugé favorable pour le sentiment du savant Anglois: nous avouons cependant que ce sentiment, quelque ingénieux & bien présenté qu'il soit, laisse encore plus d'un scrupule dans l'esprit d'un lecteur attentif. On en jugera par cet exposé au quel nous nous bornons, sans toucher à la partie de la Dissertation où l'auteur rapporte & réfute les opinions différentes de la sienne. Il établit donc que l'apparition de *Samuel* fut réelle, qu'en effet l'ame du Prophète prit une forme visible & se montra aux yeux du Roi. Tout le détail, toutes les circonstances du fait, tous les endroits tant des Livres Canoniques, que des Apocryphes, où il en est parlé, mènent à cette Conclusion. Mais de qui cette apparition fut-elle l'ouvrage? „ On ne peut l'attribuer ni à l'opération du Démon, ni aux évocations de la Pythonisse. Il faut donc reconnoître qu'elle fut l'ouvrage de la

„ main divine , le fruit de la volonté su-
 „ prême du grand Etre , qui est le souve-
 „ rain Seigneur des vivans & des morts ,
 „ la suite immédiate d'une dispensation
 „ particulière de son adorable Providence.
 „ On le voit au mouvement d'effroi dont
 „ la Pythonisse se sentit frappée , lorsque
 „ contre son attente Samuel lui apparut.
 „ Tout annonce dans sa surprise extrême ,
 „ que cette apparition n'étoit pas le fruit
 „ de son art , mais l'œuvre d'une main
 „ supérieure ”. La frayeur de cette fem-
 „ me , prouve en effet qu'elle vit ici quelque
 „ chose de très-différent de ce qui se pas-
 „ soit à l'ordinaire dans ses opérations magi-
 „ ques , & qui ne pouvoit être attribué à la
 „ vertu de ses enchantemens. *Elle s'écria à*
 „ *haute voix* , dit l'Ecriture , „ & ce cri sans
 „ doute étoit l'effet naturel de la persua-
 „ sion intime où elle fut que la puissan-
 „ ce de Dieu faisoit paroître Samuel ”.
 Tel est le résultat des recherches & des rai-
 sonnemens de Mr. STACKHOUSE ; tel est
 le fonds de son système suivi par M. CHAIS
 dans son Commentaire , comme nous l'a-
 vons déjà dit , mais étendu , éclairci , con-
 firmé par de nouvelles raisons qui lui don-
 nent tout le degré de probabilité dont il est
 susceptible. Mr. l'Abbé d'Artigny , dans ses
Nouveaux Mémoires d'Histoire & de Littéra-
ture , T. V. Art. 83. avance la même opi-
 nion que Mr. STACKHOUSE soutient ici.
 M. CHAIS a extrait de cet article ce qui
 fait

fait à son but, & l'a ajouté à ce Vol. à la suite des deux Differtations dont nous avons parlé.

Il est tems de faire connoître le Commentaire même, & d'en détacher quelques remarques, par les quelles on pourra juger de tout l'Ouvrage. Il est bon cependant d'avertir d'avance que nous les prenons au hazard & sans choix. Nous tombons donc d'abord sur le Chap. VI. dans lequel il est parlé du renvoi de l'Arche par les Philistins. Elle fut reçue par les habitans de Beth-Sémès dont les transports de joye furent bientôt changés en deuil; car, dit l'Historien au v. 19. *L'Eternel frappa des gens de Beth-Sémès, parce qu'ils avoient regardé dans l'Arche de l'Eternel: il frappa, dis-je, du peuple cinquante mille & soixante-dix hommes.* Quelle étonnante sévérité! L'on ne disconvient pas que les Beth-Sémites ne fussent coupables, mais y a-t-il de proportion entre leur faute & la peine dont elle fut suivie? Conçoit-on d'ailleurs que le petit territoire de Beth-Sémès ait pu fournir un si grand nombre de victimes? Telles sont les objections auxquelles donne lieu ce récit de l'Historien sacré. Le Commentateur répond à la première. Que les Beth-Sémites étoient très-coupables, puisqu'ils avoient péché volontairement contre une loi expresse & très-con nue qui défendoit même aux Lévités sous peine de mort de regarder à découvert l'Arche de

l'Alliance & les Vases sacrés(5). Ils avoient péché publiquement, en corps, & sans doute les Lévités & les Prêtres avec le peuple. Peut-être même avoient-ils commis des irrévérences que l'Auteur sacré n'a pas jugé à propos de rapporter. On pourroit ajouter, à ce qu'il nous paroît, que par cet exemple de rigueur Dieu vouloit montrer aux Israélites, que quoiqu'il eût permis dans sa juste colère, que son Arche tombât entre les mains des Philistins, elle n'en étoit ni moins respectable, ni moins sacrée pour les Hébreux. Mais ces raisons ne lèvent pas la grande difficulté prise du nombre des morts. Voici là-dessus les remarques de M. CHAIS. On lit aujourd'hui dans l'Hebreu, *il frappa dans le peuple 70 hommes, 50000 hommes*, ce qui ne fait point de sens. Le Chaldéen porte, *il frappa 70 hommes & dans le peuple 50000*. supposant sans doute que Dieu fit mourir 70 Beth Sémites & 50000 Israélites qui étoient accourus des lieux circonvoisins, ce qui laisse néanmoins toujours subsister la difficulté. Les versions Arabe & Syriaque diminuent de beaucoup le nombre en question, on y lit, *il frappa du peuple 5000 hommes*. Le changement d'un seule Lettre dans l'original a pu effectivement de 5070 hommes en faire 50070. Josèphe ne suppose que 70 B th Sémites punis de mort; Abarbanel adopte cette

cette supposition & prétend la concilier avec la leçon du Texte Hébreu, par cette explication, *Dieu frappa d'entre les Beth Sémites 70 hommes, de même qu'il en avoit frappé de mort jusqu'à 50000 dans le pays des Philistins.* Le célèbre *Bocbart* a beaucoup mieux rencontré; il croit que l'on décima les coupables, comme cela se pratique dans les armées, & qu'il faudroit traduire, *il frappa du peuple 70 hommes, savoir 50 de 1000 ou $\frac{1}{20}$ du tout.* Selon ce calcul il y auroit eu dans Beth-Sémes, 1400 habitans, car $\frac{1}{20}$ de 1400 est 70. *Bocbart* montre que l'insertion de la particule *de* n'a rien de contraire au génie de la Langue, en citant plusieurs passages où les Interprètes la suppléent de même (6). Si l'on objecte qu'il renverse l'ordre du texte qui porte 50070, & non pas 70 hommes savoir 50 de 1000, il fait voir d'après St. Jérôme que les Hébreux quand ils expriment une somme totale, commencent toujours par le plus petit nombre & finissent par le plus grand.

Cette conjecture a donné lieu à une autre, avancée par M. le Clerc qui traduit, *il frappa 70 hommes de 50000.* supposant qu'il y avoit 50000 coupables, mais que Dieu usa d'indulgence & n'en punit que 70. Cette conjecture, dit M. CHAIS, est très-simple

(6) V. Exo. XIX. 19. XXXVI. 8. 19, 34, 35. Jos. X. 13. &c.

ple & très-naturelle. Il nous semble cependant qu'elle a un défaut qui ne se trouve point dans celle de *Bocbart*, elle fait monter trop haut le nombre des coupables. Tout se passa en fort peu de tems, & ce fut apparemment dans les premiers momens que, soit simple curiosité, soit zèle précipité, dans la crainte que l'on n'eût touché à l'Arche, les Beth-Sémites y regardèrent. Avant que l'arrivée de l'Arche se fut répandue aux environs de Beth-Sémès & y eût attiré cette foule de peuple, il dut s'écouler assez de tems pour donner lieu à la réflexion, & arrêter une entreprise aussi téméraire, & aussi contraire à la loi que l'étoit celle dont il s'agit. La conjecture de *Bocbart* rend à notre avis le fait à tous égards & plus vraisemblable & plus naturel. Quoi qu'il en soit on tire de la fin du *ŷ*. une objection contre l'une & l'autre, *le peuple mena deuil, y est-il dit, parceque l'Eternel l'avoit frappé d'une grande plaie*. Etoit-ce donc une si grande plaie, demande-t-on, que la mort de soixante & dix personnes? Oui répond Mr. CHAIS, en supposant avec Joseph que Beth-Sémès n'étoit qu'un village, & que tous ceux qui périrent étoient Beth-Sémites. Cette supposition, très-raisonnable en elle-même, a de plus l'avantage d'être assez conforme au Texte sacré, qui paroît imputer aux seuls Beth-Sémites d'avoir regardé dans l'Arche.

Effrayés des suites qu'avoit eue leur témé-

mérité, les habitans de Beth-Sémès n'offrent garder le sacré dépôt qu'ils avoient d'abord reçu avec tant de joye ; ils le remirent à ceux de Kiriath-Jéarim. Or il arriva, dit l'Histor. Sac Ch. VII. 2. 4. *que depuis que l'Arche de l'Eternel fut posée à Kiriath-Jéarim, il se passa un long tems, c'est à savoir vingt années, & toute la maison d'Israël gémit après l'Eternel. Et Samuel parla à toute la maison d'Israël en disant : si vous vous retournez de tout votre cœur à l'Eternel, ôtez de devant vos yeux les Dieux des étrangers &c.* Ces paroles paroissent fort claires, elles donnent cependant lieu à plus d'une difficulté. Samuel n'aura-t il pendant les 20 ans, dont parle le texte, fait aucun effort pour ramener le Peuple au culte du vrai Dieu ? ou s'il en a fait, comment a-t il eu si peu de succès ? d'ailleurs il est dit au *ŷ. 13.* que les *Philistins furent abaissés tout le tems de Samuel*, & ici l'on suppose que les Hébreux furent dans l'oppression pendant 20 ans (& la préfecture de Samuel n'a pas duré davantage) car ce ne fut qu'au bout de ce terme que *la maison d'Israël gémit après l'Eternel.* M. CHAIS concilie heureusement tout cela par un arrangement très-simple. Il suppose qu'on peut regarder la fin du *ŷ. 2.* comme une parenthèse destinée à avertir que depuis l'arrivée de l'Arche à Kiriath-Jéarim il se passa 20 ans pendant

dant les quels les Israélites jouïrent de la protection de l'Eternel , après quoi vient le récit des premières actions du Prophète , & de la manière dont il procura ce bonheur au Peuple Hébreu. Mais les mots *gémît après l'Eternel* ne renversent-ils pas cette supposition ? M. CHAIS répond que ces mots peuvent être rendus autrement , avec la Vulgate & la paraphrase Chaldaïque , *toute la maison d'Israël se reposa après le Seigneur* ; ou avec les LXX , *regarda au Seigneur* , ce qui signifie que pendant ces 20 ans , les Israélites s'affermirent dans la crainte du Seigneur , devinrent fidèles à son culte , & jouïrent des effets de sa protection énoncés *ŷ. 10. 14.*

Déférant aux exhortations du Prophète les Enfans d'Israël s'assemblèrent à Mitspa & y célébrèrent un jeûne solennel Ils y *puisèrent de l'eau* , dit l'Ecriture , *qu'ils répandirent devant l'Eternel*. Que faut-il entendre par là ? c'est sur quoi les Interprètes ne sont point d'accord. C'est selon les uns , une métaphore qui marque l'abondance des larmes que les Israélites versèrent à Mitspa. Selon d'autres c'est une action symbolique par la quelle les Hébreux vou'oient désigner l'épanchement de leur cœur par la prière. Bochart a cru qu'ils vouloient signifier par-là l'expiation de leurs péchés que Dieu alloit oublier comme on oublie des eaux répandues à terre.

Jo-

Joseph veut que c'ait été une véritable libation. Un Savant (7) conjecture que cette eau fut répandue pour nettoyer le terrain sur le quel on devoit élever des autels pour y offrir des sacrifices à l'Eternel. *Constantin l'Empereur* trouve ici la même Cérémonie que l'on observoit le dernier jour de la fête des Tabernacles. On sait que l'on alloit à la fontaine de Siloé puiser de l'eau, qu'on l'apportoit dans le Temple au Sacrificateur, qui, après l'avoir mêlée avec du vin, en faisoit des lustrations sur l'autel. Enfin *Sebastien Schmidt* & le Pere *Hardouin* estiment que l'on répandit cette eau dans le dessein d'obliger les Israélites de jeuner à toute rigueur, c'est-à-dire, sans boire comme sans manger; qu'on la répandit devant le Seigneur, c'est-à-dire, en le prenant à témoin de l'exacritude avec la quelle on vouloit garder ce jour de jeûne. *Schmidt* dit simplement que les Israélites répandirent l'eau qu'ils avoient dans leurs cruches afin que personne ne bût ce jour-là; mais le Pere *Hardouin* étend cela à toute l'eau qui étoit dans les puits de Mitspa. Entre ces diverses opinions celle de *l'Empereur* est ingénieuse, mais M. CHAIS montre fort bien qu'elle n'est que cela. Le sentiment de *Schmidt* & du Pere *Hardouin* ne le paroitra pas

(7) Fortunat. Scacchus Myroth. Elæochrism, Sac. II. c. 31.

pas assez aux yeux de bien des gens; moins simple & moins naturel il n'en trouveroit que plus de sectateurs.

Les Israélites ne persévérèrent pas long-tems dans les bonnes dispositions où ils s'étoient montrés à Mitspa. Quelques abus que les fils de Samuel se permirent dans l'exercice de l'autorité que leur père affoibli par les années leur avoit confiée, dégoutèrent ce Peuple inconstant de la forme de gouvernement qui avoit été en usage depuis Josué jusqu'alors. Il demanda un Roi & un Roi tel que celui des Nations voisines de la Palestine. Cette demande téméraire affligea le Prophète, & irrita le Seigneur, elle lui fit dire que les Israélites *l'avoient rejeté afin qu'il ne règât point sur eux*. La Théocratie étoit-elle donc incompatible avec le gouvernement monarchique? On a fait voir le contraire dans la Préface & ailleurs; Dieu même avoit donné aux Juifs des loix qui supposoient qu'ils seroient un jour gouvernés par des Rois. Quel est donc leur crime lorsqu'ils en demandent un? Les Interprètes ne sont pas embarrassés à répondre à cette question. Ils trouvent dans la conduite des Juifs, un esprit de légèreté, d'inquiétude, de défiance, d'impatience, d'ingratitude, de rébellion contre Dieu. Ils y voyent un mauvais but en ce que le Peuple demande *un Roi comme ceux des autres Nations*. Il est assez apparent en effet que les Hébreux ne vou-

lurent altérer la forme de leur gouvernement que dans le dessein de changer l'objet de la Religion. Tel est le sentiment d'un célèbre Rabbin, (8) *le Gouvernement monarchique, dit-il, doit son origine à l'Idolatrie à la quelle les voisins des Israélites étoient adonnés, & qui ne pouvoit être établie que par un Gouvernement contraire à celui que Dieu avoit établi.* Ce sentiment n'est pas particulier à Abarbanel, les Juifs s'accordent à reconnoître que ce sont les Rois qui ont trompé Israël, & qui l'ont détourné du culte du vrai Dieu, jusqu'à ce qu'il ait été emmené captif à Babylone.

Il s'est trouvé dans plus d'un tems & dans plus d'un lieu, des gens qui ont manqué de sens ou de pudeur au point de vouloir fonder le pouvoir absolu & arbitraire des Rois sur les vs. 10 — 17. du Ch. VIII. de ce Livre. Jamais l'Esprit de flatterie n'a rien dicté de plus faux, de plus absurde, de plus contraire en même tems à toutes les règles de la saine critique dans l'interprétation de l'Ecriture, à la doctrine même des Livres sacrés, & aux préceptes de la raison, & aux maximes de la vraie politique. Qu'on lise les sages remarques du Pasteur de la Haye sur ces versets, & l'on verra que tout ce que l'on peut en conclure, c'est que Dieu, tout irrité qu'il étoit contre les Israélites, daigne encore leur faire mettre devant
les

(8) Abarbanel in h. 1.

les yeux les dangers auxquels ils s'exposeroient, & les abus qui résulteroient du gouvernement Monarchique par le mauvais usage que les Rois feroient de leur autorité.

Nous ne finirions point si nous voulions nous arrêter à tout ce que nous trouvons de judicieux, de clair, de solide & d'excellent dans les notes qui composent ce commentaire. Nous ne prétendons pas cependant que toutes, sans la moindre exception, soient absolument marquées au même coin.

Nous ne dissimulerons point même que, sans parler du petit nombre de celles, où M. CHAIS ne nous paroît pas s'être toujours déterminé pour le sentiment que nous croirions le mieux fondé, il en est quelques-unes où l'on apperçoit combien il est difficile de se défendre de toute contradiction dans un Ouvrage dont les matériaux sont empruntés d'Auteurs si souvent opposés dans leurs décisions. Sur ces mots par ex. du Chap. XXIV. vs. 9. *David sortit de la caverne . . s'inclina le visage contre terre & se prosterna*, le Commentateur dit „ que David appuyé sur son intégrité, plein de confiance en Dieu & en ses promesses suivit son beau père, & se livrant sans crainte à ce persécuteur obstiné il se jeta à ses pieds de la manière la plus respectueuse pour l'assurer de sa tendresse & de sa fidélité ”; & dans

dans la note sur le vs. 17. on dit que Saül trop éloigné de David pour le voir distinctement ne l'étoit pas trop pour l'entendre. N'y a-t-il point quelque contradiction entre ces deux remarques? Il y a aussi quelque chose à redire dans la note sur Chap. XXX. vs. 6. Ce n'étoient pas les habitans de Tziklag qui vouloient lapider David, c'étoient les propres gens, comme le dit notre Auteur dans l'Argument du Chapitre & dans sa Note sur les vs. 19 & 20. Ces inattentions sont inévitables dans un ouvrage de longue haleine, & où il faut combiner tant de sentimens différens. Nous sommes surpris de n'en pas trouver davantage dans celui-ci. C'est donc le cas de dire avec Horace:

*Verum ubi plura nitent in carmine; non ego
paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit
Aut humana parum cavit natura.*

Ce premier Livre de Samuel contient une partie fort intéressante de l'histoire de David; nous souhaiterions que le Commentaire de M. CHAIS fût sur tout lû, & lû attentivement par deux sortes de personnes qui ne gardent point de milieu en parlant de ce Prince illustre à tant de titres. Les uns le blâment, le condamnent avec le plus injuste excès, les autres le louent avec

vec un zèle que la sagesse ne dirige pas toujours. Ceux-là ne lui reconnoissent presque aucune vertu, pendant que ceux-ci semblent oublier qu'il étoit homme. Qu'ils étudient ce Commentaire, ils trouveront que la justice que l'on rend aux qualités Héroïques de David n'empêche point de convenir de ses fautes. Si l'on parle avec transport de sa valeur, de sa fermeté dans les périls, de sa constance, de sa générosité, de sa confiance en Dieu, de sa piété, de son zèle, de son amour pour la justice, pour la religion, l'on reconnoit aussi avec candeur que dans plus d'une occasion sa vertu souffrit de tristes éclipses. D'un autre côté les ennemis de David, qui seroient peut-être ses panégyristes s'il étoit moins loué dans l'Ecriture, pourront voir ici que rien n'est plus injuste que leur acharnement contre la mémoire d'un Prince qui, malgré ses écarts & ses chutes, méritera cependant toujours d'être compté parmi les plus grands hommes qui furent jamais. Le glorieux titre d'*homme selon le Cœur de Dieu*, que les Livres sacrés lui donnent, anime les ennemis de la Révélation à lancer contre lui des traits qu'ils prétendent devoir retomber sur elle. Les autres au contraire croient souvent être obligés de faire tous leurs efforts pour justifier ce titre dans toute son étendue. On se trompe de part & d'autre, peut-être faute d'attention au vrai sens

tens des termes. Car à prendre cet éloge dans sa signification originale, il ne fut donné à David que par opposition à Saül, & par rapport aux vues de la Providence dans le Gouvernement du peuple Hébreu, vues aux quelles David répondoit avec une soumission, une exactitude, dont son prédécesseur s'étoit trop souvent écarté. Pris de cette façon l'éloge convient exactement à David, & il l'a pleinement justifié par toute sa conduite en qualité de Roi du Peuple de Dieu. Si du reste il s'écarta du devoir en bien des rencontres, il n'y a pas de doute que ce ne fut toujours en homme qui respecte la vertu, qui déploroit ses foiblesses, & qui se corrigeant enfin dans les sentimens d'une sérieuse repentance, se consacra à Dieu tout entier & de tout son cœur. C'est ce que dit Mr. CHAIS sur le Ch. XXVII. & tout Lecteur impartial y souscrira sans peine; c'est le langage de la vérité & de la raison. Le célèbre Commentateur ramène & étend les mêmes idées sur plusieurs autres endroits de ce Livre. Nous ne citons aucun exemple, nous aurons plus d'une occasion d'y revenir & de nous y étendre en parlant du second Livre de Samuel qui, à ce que nous apprenons, suivra celui-ci d'assez près; malgré les nombreuses occupations de l'Auteur. Il est à présumer au moins que le Public encouragera le Libraire à féconder, comme il a si bien commencé, le travail

& la diligence de l'Auteur. Nous ne ferons que rendre justice au Sr. *Rey* en assurant qu'il ne se relâche point dans l'exécution. Celle de ce volume-ci lui fait assurément honneur. Outre que l'impression est élégante, elle est aussi fort correcte, & les citations sont très-exactes.



ARTICLE SIXIEME.

GOTTLIEB EMANUEL HALLER'S
erster Versuch einer critischen Ver-
zeichniss aller Schriften welche
die Schweiz angehen.

C'est-à-dire,

Premier Essai critique sur les Ecrits
qui regardent la Suisse, par Mr.
THEOPHILE EMANUEL HAL-
LER. A Berne chez *Abraham Wag-*
ner 1759. 8. de 146 pag. sans la
Préface & la Table.

Q Uand on jette les yeux sur les Catalo-
gues des Historiens des divers Pays,
qui ont été publiés, on diroit que la Suisse
en

en a eu à peine quelques-uns. Le nombre en est cependant très-considérable & le mérite de plusieurs n'est point assez connu. Mr. E. *Bertrand* a déjà fait dans une lettre à Mr. *de Dangeul* une énumération des ouvrages dont un Etranger qui veut connoître l'Histoire de la Suisse peut se contenter. Cette lettre a été insérée dans l'*Année Littéraire*, & dans le *Journal Helvétique*. Le but de Mr. THEOPHILE HALLER est plus étendu. Il embrasse tous les écrits imprimés & manuscrits qui ont parlé de la Suisse. Fils du grand ALBERT HALLER son nom prévient sans doute en faveur de ses recherches. *Scheuchzer* avoit aussi projeté un pareil catalogue, & on l'a en manuscrit. Dans son catalogue des ouvrages sur l'Histoire Naturelle, qui fut le prodrome de son Histoire Naturelle de la Suisse, il rassembla aussi le titre de tous les écrits sur cette partie intéressante de la Philosophie par rapport à la Suisse. Depuis ce tems-là divers Auteurs ont encore travaillé à éclaircir divers objets de l'Histoire Naturelle Helvétique, MM. *Haller*, *Gesner*, les Auteurs des Actes Helvétiques de la Société de Bâle, ceux de la description du Canton de Bâle, MM. *Altmann*, *Bertrand*, *Sultzer* &c. MM. *Bodmer* & *Breitinger* ont aussi travaillé à une Bibliothèque Helvétique. Mr. HALLER plus étendu dans son plan embrassera tous les Ecrivains, qui

ont écrit sur la Suisse; Histoire Civile, Ecclésiastique, Naturelle, Histoire des Loix, Histoire Littéraire, Biographie, Diplomatique, tous les Auteurs trouveront ici leur place. Chaque volume sera partagé en quatre livres: Ecrits sur la Suisse en général: Ecrits sur chaque Canton en particulier: Ecrits sur les Alliés des Suisses: Ecrits sur les sujets des Suisses. Dans chacune de ces classes l'Auteur suivra l'ordre des matières & autant qu'il se pourra celui de *J. le Long* dans la Bibliothèque Historique de la France. *M. H.* avoit d'abord fait imprimer en 1757. un in 4. de 16 pages sous le titre de *specimen historiæ Helveticæ*. Pour rendre son ouvrage plus utile à sa Patrie il a cru devoir le composer désormais en Allemand. Son livre mérite d'être annoncé au Public, mais il n'est pas susceptible d'un extrait. L'Auteur indique le titre d'un Ouvrage manuscrit ou imprimé: Il en expose ensuite en peu de mots le dessein: Il en decouvre l'Auteur, s'il est anonyme ou pseudonyme, & il ajoute quelques remarques critiques. Ce Volume comprend 163 articles, d'où on peut conclure qu'ils sont fort courts. Des tables générales serviront à la fin à ranger les livres qui ont le même objet, ou à rapprocher les Auteurs ou les matières. On trouvera peut-être à redire de ce que *Mr. HALLER* se contente de rapporter le titre de

de quelques Pièces, sans y joindre son jugement, & de ce que il s'étend si peu sur quelques autres livres importans ou considérables. N'auroit-il pas pû en dire davantage par exemple sur les X. tomes de l'Histoire des Helvétiens par Mr. le Baron d'Alt, Avoyer de Frybourg? Il lui reproche avec bien de la raison sa partialité en faveur des Catholiques contre les Réformés. On ne reconnoit plus le Magistrat, le Militaire, le Chef d'un Canton allié. C'est un Controversiste, un déclamateur, qui oublie ce qu'il doit à la Confédération. On est surpris de retrouver dans une Histoire Civile les syllogismes des Théologiens polémiques avec force injures. C'est pourtant un Ouvrage que Mr. Fréron a loué, sans dire un mot de ces écarts. Mr. de Zurlauben, plus judicieux, dit dans son Histoire Militaire des Suisses, que Mr. d'Alt a montré trop de chaleur en épousant le parti des Cantons Catholiques. Jusques à quand un zèle amer aveuglera-t-il les hommes au point de les rendre si peu équitables les uns envers les autres? On peut encore relever bien des fautes dans cet Historien qui semblent impardonnables. Il est à 5 ou 6 lieues de Berne & il se méprend sur l'essentiel de son gouvernement. La ville de Berne est divisée, dit-il, en 4 corps, qu'on nomme Abbayes. Châcune d'elles choisit deux Banerets, qui de quatre en

quatre ans, tour à tour, exercent leur emploi, & ont outre cela un Bailliage à vie (1). Il y a là presque autant d'erreurs que de mots. On compte douze Abbayes & non pas quatre: Quatre, il est vrai, ont des prérogatives, comme celles de fournir de leur corps deux Sezeniers, tandis que les autres n'en ont qu'un. C'est d'entre les Senateurs de ces 4. Abbayes, s'il y en a, ou d'entre les anciens Baillifs, que les deux cent & non l'Abbaye choisit quatre Banerets, qui ne font point à vie, non plus que leur Bailliage, mais seulement pour quatre ans. En lisant l'Etat & les Délices de la Suisse, Mr. d'Alt auroit pu s'instruire (2) & se garantir de cette méprise aussi bien que de celle que Mr. Haller lui reproche encore avec fondement au sujet du Canton de Lucerne. L'Ouvrage de Mr. H. aura une douzaine de Volumes. Il est à souhaiter que tous les Savans de la Suisse lui ouvrent leur Bibliothèque, ils ne sauroient mettre leurs richesses en de meilleures mains.

(1) Tom. I. pag. 113.

(2) Tom. II. pag. 128 & suiv.





ARTICLE SEPTIEME.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE
&c. par PROSPER MARCHAND,
Tome II. K-W. La Haye chez Pierre
de Hondt 1759. in folio pp. 328.
sans la Table des Matières.

Second Extrait ().*

Nous nous sommes proposés deux choses dans nos Extraits de ce Dictionnaire, l'une de le faire connoître & d'inspirer le desir de l'acquérir: l'autre de satisfaire ceux de nos Lecteurs qui ne se soucieront pas de l'acheter, & qui seroient cependant bien aises qu'on leur recueillît ce qui s'y trouve de plus curieux. Cette seconde vue nous a obligé à nous étendre plus que nous n'aurions fait si nous n'avions eu que la première; mais après tout il faut se borner, & nous comptons bien que ce sera ici notre dernier Extrait.

RANCHIN, (Guillaume) Ecrivain François

(1) Voyez le premier dans le Trimestre précédent de cette Bibliothèque. Nous avons aussi donné deux Extraits du premier Tome *Biblioth. des Sciences* T. IX. pag. 196. & T. X. pag. 25.

çois de la fin du XVI siècle & du commencement du XVII, Antécenseur dans l'Ecole de Montpellier, & Avocat Royal de la Cour des Aides de Toulouse, a fait entr'autres Ouvrages, dont on nous donne ici la Liste, une excellente *Révision du Concile de Trente, contenant les Nullités d'icelui; les Griefs du Roi de France, & autres Princes Chrestiens; de l'Eglise Gallicane & autres Catholiques*: imprimée sans autre indication que M. DC., in 8. Mr. FREYTAG, *Analector. de Libris rar.* pag. 266 croit reconnoître à la marque ou devise de l'Imprimeur, que cette Edition est de Geneve. Quoi qu'il en soit elle est assez rare, & il seroit bien à souhaiter qu'on en fit une nouvelle. C'est un Livre plein de Recherches curieuses, de Réflexions également sages & solides, de Témoignages authentiques des Ecrivains les plus respectables, en un mot l'un des meilleurs Ecrits qui ayent jamais été faits contre Rome.

„ Il est d'autant plus digne d'attention,
 „ que, n'étant point composé par un Pro-
 „ testant, mais par un bon Catholique
 „ Romain, on n'a pas à y craindre cet es-
 „ prit de parti si ordinaire & si nuisible entre
 „ gens de différente Communion. On peut
 „ donc très-bien le mettre dans la classe
 „ des *Vargas*, des *Malvendas*, des *Paolo*
 „ *Sarpis*, des *Richars* (2), des *Gillots*, des
 „ *Du*

(2) Ne doit-ce pas être *Richers*? Il n'y a aucun
 Au-

„ *Du Puis*, & autres illustres Catholiques
 „ opposés aux Maximes Italiennes du
 „ Concile de Trente & de la Cour de Ro-
 „ me ”. La *Bibliothèque Bodléienne* parle
 d’une Traduction Angloise de cet Ou-
 vrage de *Ranchin*. A cette occasion Mr.
 M. remarque qu’il y a bien des négligen-
 ces & des inexactitudes dans cette Biblio-
 thèque, témoin par exemple *Nicolao Tro-
 no*, Doge de Venise, fort plaisamment
 métamorphosé en *Libraire* ou *Imprimeur*
 Tom. II. pag. 395. A la fin de cet Arti-
 cle notre Auteur dit quelque chose de deux
 autres *Ranchins* qui se sont fait un nom
 dans la République des Lettres: *François*
 Professeur en Médecine à Montpellier, &
Etienne dont Mr. M. fait seulement qu’il
 étoit Jurisconsulte & Avocat, ignorant
 d’ailleurs où il faisoit son séjour & dans
 quel tems il mourut. Nous trouvons (3)
 qu’il a été Professeur en Droit aussi dans
 l’Université de Montpellier & qu’il est mort
 en 1583, âgé de 73 ans. On fait beaucoup
 de

Auteur du nom de *Richard* qui ait écrit contre le Con-
 cile de Trente & les prétentions des Papes. Mais
 tout le monde connoît ce fameux Livre de la *Puis-
 sance Ecclésiastique & Politique*, qu’*Edmond Ri-
 cher* publia en 1611 & qui déplut si fort à la
 Cour de Rome.

(3) *Dictionnaire Historique portatif*, Art. *Ran-
 chin*, la Haye 1754.

de cas de ses *Miscellanea Decisionum Juris*, & ils ont été traduits en François.

On lira avec plaisir l'Article SAINT REAL. Il est vrai que presque tout le Texte de cet Art. avoit déjà été imprimé, sous le titre d'*Avertissement*, à la tête des Editions de 1722, 1724, & 1725. du Recueil des Oeuvres de l'Abbé de S. Réal. Dans cet Avertissement composé par Mr. M. lui-même, on trouve sur l'aimable Ecrivain qui en fait le sujet, la plupart des particularités historiques qui reparoissoient dans ce Dictionnaire, & c'est ce qui nous empêche de nous y arrêter ici. Mais les Remarques que notre Lexicographe fait sur son Texte sont nouvelles, & presque toutes très-curieuses. Il nous apprend, par exemple, que le Docteur Boileau accusa l'Abbé de S. Réal de Socinianisme, parce que dans sa *Vie de Jésus-Christ* il n'avoit fait aucune mention de la Divinité du Sauveur, & parce que dans cette Traduction du 38 verset du Chap. X. de St. Marc; *Pourvez-vous boire le même Calice que moi & être régénérés du même batême que JE DOIS L'ETRE*, il sembloit supposer que N. S. avoit besoin d'être régénéré. C'étoit là sans doute une mauvaise traduction, mais en conclure comme le faisoit le Dr. Boileau que l'Abbé de St. Réal étoit Socinien, c'étoit raisonner à la *Jurieu*, & montrer que chez les Catholiques Romains comme parmi les Protestans on hazarde quelquefois
bien

bien légèrement des accusations de Socinianisme. Quoi qu'il en soit *Boileau* doutoit si peu du Socinianisme de son Adversaire qu'il fit une vigoureuse sortie contre les treize Docteurs qui avoient approuvé la *Vie de Jésus-Christ*. A cette occasion Mr. M. s'égaye un peu aux dépens des Censeurs de Livres & n'a garde d'oublier le Président *Cousin* qui approuva le *Télémaque* comme étant *fidèlement traduit du Grec*.

Mais pour en revenir à Mr. de S. Réal, notre Auteur, qui d'ailleurs lui rend justice & reconnoit que *c'étoit un Homme de beaucoup d'esprit, de goût & de pénétration, & certainement un de nos bons Ecrivains*, le taxe cependant d'une *vanité inexprimable*, mais l'unique preuve qu'il en apporte a bien l'air d'être fautive; la voici. „ S'entretenant „ un jour avec quelques autres beaux-es- „ prits de Paris, de la qualité de *Grand- „ Homme*, & du petit nombre de Person- „ nes, qui méritoient véritablement ce Ti- „ tre, les uns proposèrent Alexandre, les „ autres Annibal, quelques-uns César, & „ presque tous Louis XIV: & ce dernier „ nom, qu'il ne respectoit pas extraordi- „ nairement, réveillant tout d'un coup sa „ mauvaise humeur & son amour propre: „ *Vous vous trompez tous*, leur dit-il brus- „ quement, *il n'y a véritablement de Grands- „ Hommes, que Scipion, Jésus-Christ & „ moi--*. Ceux qui m'ont fait part de cet- „ te ridicule saillie, prétendoient la tenir „ de

„ de Mr. de Fontenelle, l'un de ceux en
 „ présence de qui elle fut avancée ". Nous
 observons là-dessus 1. que toute cette hi-
 storiette, qui n'est fondée que sur un simple
 oui dire, est plus que suspecte; 2. que si
 l'Abbé de *St. Réal* a dit l'extravagance
 qu'on lui prête, il seroit absurde de croire
 qu'il eut parlé sérieusement. Ce n'étoit
 qu'une indécente saillie produite sans doute
 par la mauvaise humeur qu'on lui suppose
 contre Louis XIV.

Mr. M. réussit mieux à prouver que l'Ab-
 bé de *St. Réal* s'est quelquefois trompé dans
 ses Ecrits. Plusieurs de ses méprises sont
 relevées ici, & quelques-unes sont assez
 considérables. Mais nous ne saurions goût-
 ter la réflexion que notre Auteur fait sur le
 passage que nous allons transcrire: „ La
 „ mort anéantit tous les mouvemens de
 „ jalousie, d'envie, d'aversion naturelle,
 „ ou de quelque autre animosité secrète;
 „ & ce qui étoit un sentiment d'envie con-
 „ tre un vivant change de nature s'il dure
 „ encore après sa mort, & n'est plus qu'é-
 „ mulation. Nous estimons trop la vie,
 „ pour envier encore ceux qui n'en jouis-
 „ sent plus: la privation de ce bien ren-
 „ fermant la privation de tous les autres
 „ dont il est le fondement, elle est regar-
 „ dée comme le plus grand des maux; &
 „ en cette qualité, elle assouvit la haine
 „ la plus implacable: on ne sauroit haïr
 „ ce qui n'est plus ". Mr. M. n'est pas de
 cet

cet avis, *Tout cela, dit-il, est plus ingénieux que solide, & rien ne prouve mieux combien il est mal fondé, que l'expérience continuelle, qui nous fait voir tous les jours, que la haine contre certaines Nations, contre certains Partis, contre certaines Sectes, ne finit point : & que celle contre certains Auteurs dure depuis des siècles entiers, & même depuis qu'on a commencé d'écrire ; témoin les animosités contre Homère, dont nous voyons à tout moment de nouvelles preuves.* Cet exemple nous paroît bien mal choisi. Mr. de St. Réal soutient que ceux qui ont haï quelqu'un pendant sa vie sentent leur haine s'éteindre après sa mort. Il ne falloit donc pas pour le réfuter parler d'Homère mort il y a près de trois mille ans, & qu'assurément personne ne hait aujourd'hui, car entre critiquer un Auteur mort & le haïr il y a bien de la différence. Mr. M. auroit peut-être mieux réfuté l'ingénieux Abbé en se citant lui-même, car divers endroits de ce Dictionnaire & particulièrement l'Article MARTIN (*David*) semblent prouver que notre Lexicographe savoit haïr ses ennemis après leur mort.

SCHORUS ou SCHORIUS (*Henri*). Ce qu'on trouve ici touchant cet Ecrivain Flamand du XVI Siècle, ne mérite guère d'être lu. Mais à propos de ce que les Dictionnaires Géographiques ne disent rien d'un lieu nommé *Surbourg* dont *Schorus* étoit Prévôt, notre Auteur donne une notice

tice fort longue de tous les Dictionnaires de Géographie depuis celui d'*Etienne de Byzance*, jusqu'à celui de Mr. *Vosgien*. Ce morceau est curieux ; mais à coup sûr Mr. M. n'étoit pas ami de feu Mr. *Bruzen la Martinière*, dont il maltraite cruellement l'énorme Dictionnaire. En parlant d'*Etienne de Byzance*, il rapporte une singulière bévue du P. *Lubin*. Ce Religieux Augustin, Auteur de divers Traités Géographiques, trouva bon de métamorphoser *Etienne de Byzance* en *Etienne des Villes*, prenant honnêtement le titre Grec de son Livre *Στεφάνος περι Πολέων*, ou le Latin *Stephanus de Urbibus*, pour le nom de l'Auteur même. Cette bévue nous rappelle une plaisante méprise Géographique du Sieur de *Fer*. On sait que sa Carte de Tartarie est copiée sur celle de Mr. *Witsen*. Or le Géographe François voyant dans la Carte qu'il copioit ces mots *Deserta Loca* ne douta point qu'ils ne signifiaient *les Deserts de Loques* & les traduisit de cette manière.

Quelque long que soit l'Article *SERRES* (*Jean de*) on le lira avec plaisir. Ce Ministre Réformé, célèbre par son *Inventaire de l'Histoire de France*, & par quantité d'autres ouvrages, a été fort décrié non seulement par les Catholiques Romains, mais aussi par les Protestans. Ceux-ci l'ont accusé d'avoir contribué au changement de Religion de Henri IV, d'avoir favorisé les des-

seins

feins de la Cour au désavantage de son parti, & d'avoir enfin abandonné la Religion Réformée pour passer dans la Romaine. Mr. M. entreprend de le justifier & voici le précis de ce qu'il en dit: 1. De Serres a toujours été honorablement traité, même après sa mort, par les Synodes des Eglises Réformées. 2. Le célèbre *Du Plessis-Mornay* eut constamment pour lui une singulière estime. 3. S'il avoit embrassé la Religion Romaine, on le verroit comme *Cayet* & tant d'autres dans les Listes des Apostats que les Eglises Réformées ne manquoient point de faire mettre à la fin de chacun de leurs Synodes. 4. Peu de tems avant sa mort il écrivit encore à *Cassaubon*, qu'il consacroit le reste de sa vieillesse au service de la même Eglise à laquelle il avoit donné sa jeunesse. De tout cela Mr. M. conclut qu'il arriva à *de Serres* ce qui arrive ordinairement aux Personnes d'un esprit doux & modéré qui sont presque toujours exposées aux injures & aux violences des esprits ardens de leur parti. *De Serres* étoit fort pacifique, grand ami de la concorde, & l'un de ces Conciliateurs de Religion qui ne satisfont d'ordinaire aucun des partis qu'ils veulent accorder, & qui s'attirent infailliblement la haine du leur.

Il y a peu de Savans qui ne connoissent
Le Platonisme dévoilé, ou Essai sur le Verbe
Pla-

Platonicien, Ouvrage où l'on prétend prouver que les premiers Ecrivains Chrétiens ont tiré leur *Trinité*, & leur λογος, des Ecrits de Platon mal entendus. Mais si cet Ouvrage est bien connu, l'Auteur l'est très-peu, & c'est ce qui nous détermine à transcrire ici tout le Texte de l'Article que Mr. M. en donne :

„ SOUVERAIN (.....) Ecrivain Fran-
 „ çois, ainsi que son nom le témoigne,
 „ mais si peu connu, qu'on ne fait pas
 „ même son prénom, ou son nom de Ba-
 „ tême. Tout ce qu'on connoit de lui a-
 „ vec quelque certitude, est, qu'il étoit du
 „ Bas Languedoc, & qu'il a été Ministre
 „ de quelque Eglise Réformée de la Pro-
 „ vince de Poitou, mais sans qu'on puisse
 „ dire précisément en quel endroit : qu'il
 „ fut déposé du Ministère, à cause de son
 „ attachement à l'Arminianisme, par un
 „ des derniers Synodes des Eglises Réfor-
 „ mées de France, deux ou trois ans a-
 „ vant la révocation de l'Edit de Nantes :
 „ qu'après cette révocation il passa dans
 „ les Provinces Unies des Pays-Bas, où,
 „ lors de l'Assemblée générale des Ministres
 „ François dans la grande Eglise de Rot-
 „ terdam, il refusa de souscrire à la Doc-
 „ trine du Synode de Dordrecht touchant
 „ la Prédestination : que de-là, conjointe-
 „ ment avec cinq autres Ministres de mê-
 „ me opinion, il se retira en Angleterre,
 „ où

„ où il se joignit à l'Eglise Anglicane, dans
 „ laquelle il fut fort soupçonné de Soci-
 „ nianisme: qu'il y mourut très-peu de
 „ tems avant la fin du XVII siècle: &
 „ enfin qu'il laissa deux Ouvrages de Théo-
 „ logie, la publication d'un desquels fit
 „ alors beaucoup de bruit (4). S'il en
 „ faut croire l'Editeur de cet Ouvrage, c'é-
 „ toit un Homme de fort bon caractère.
 „ Les cinq autres Ministres François qui
 „ se retirèrent avec lui en Angleterre, &
 „ qui s'y lièrent d'abord de sentimens &
 „ d'amitié avec *Colomiés* qui y demouroit
 „ depuis long-tems, étoient Mr *Lombard*,
 „ *Du Temps*, *Maïou*, *De Lortie*, & *Le*
 „ *Cène* ". Dans les Remarques on trouve
 quelques particularités assez curieuses sur
 cette *Pleiade* de Ministres soupçonnés de So-
 cinianisme. Celui sur qui notre Auteurs'é-
 tend le plus est Mr. *le Cène*, mais presque
 tout ce qu'il en dit se voit déjà dans le Dic-
 tionnaire de Mr. *de Chausépîé*, sans en ex-
 cepter l'impudent plagiat d'un Anglois qui
 s'est désigné par les lettres H. R. Peu de
 tems après que Mr. *le Cène* eut publié son
Projet d'une Traduction Françoisé de la Bi-
ble, cet Anglois s'avisa de le traduire en
 sa Langue, de se l'approprier, & de le dé-

(4) C'est le *Platonisme dévoilé*. L'autre Ou-
 vrage est une *Dissertation sur l'Evangile de St.*
Jean, mais qui n'a jamais été publiée.

Tome XII. Part. I.

G

dédier au Clergé Anglican, comme si c'eût été son propre Ouvrage. *Je ne crois pas*, dit M. M. *que dans toute l'Histoire Littéraire on voie un Brigandage plus complet ni plus impudent*. En voici un néanmoins plus effronté encore, puisque le Plagiaire ne se donna pas seulement la peine de traduire en une autre Langue l'Ouvrage dont il s'emparoit. Au commencement de ce siècle parut, d'abord à Paris, ensuite à Amsterdam *l'Art de connoître les Hommes* par Mr. l'Abbé de Bellegarde. Or ce Livre n'est à quelque renversement d'ordre près que le *Traité de la fausseté des Vertus Humaines* par M. Esprit. Mais quoique l'Abbé de Bellegarde paroisse sur le Titre de *l'Art de connoître les Hommes*, il est certain que cet énorme plagiat ne doit pas être mis sur son compte. Cet Auteur d'ailleurs très-superficiel écrivoit avec trop de facilité & avoit trop bonne opinion de lui-même pour copier mot à mot les Ouvrages d'autrui. Aussi découvrit-on quelque tems après que le Plagiaire étoit un nommé *Louis des Bans*. Comme il n'avoit mis que ces Lettres initiales de son nom L. D. B. à la tête de l'Edition de Paris, *Etienne Roger* Libraire d'Amsterdam crut que ces Lettres désignoient l'Abbé de Bellegarde, & mit son nom tout entier dans l'Edition qu'il fit en Hollande.

L'artice SUZE (*Henriette de Coligni, Comtesse de la*) est très-amusant. L'Auteur

y a rassemblé toutes les particularités de la
 vie de cette spirituelle Dame, qui sont
 dispersées en divers Ouvrages. Une des
 moins connues est celle-ci que Mr. M. a
 tirée des *Mélanges de Littérature* par Mr.
Ancillon. „ Madame de la Suze étoit une
 „ Dame fort sérieuse; mais qui étoit fort
 „ gaie dans le particulier, & avec les gens
 „ qu'elle connoissoit: elle avoit même
 „ quelquefois des transports de joie, qui
 „ la portoient loin... Elle engagea un jour
 „ Mr. *Bruguier*, Ministre à Lumigni &
 „ depuis à Nîmes, où il est mort, à tra-
 „ vailler avec elle à mettre l'*Oraison Domi-*
 „ *nicale* en vers burlesques; & fut cause
 „ par là que ce Ministre fut sur le point
 „ d'être déposé. Il l'eût été en effet, si
 „ on n'eût considéré au Synode, que c'é-
 „ toit un jeune homme plein de feu, &
 „ qui avoit été sollicité par une Dame de
 „ grande considération, pour laquelle il
 „ devoit avoir beaucoup de déférence (5);
 „ & si on n'eut considéré qu'il avoit de
 „ grands dons, & que s'étant corrigé &
 „ repenti de sa faute, il pouvoit être un
 „ jour (comme il l'a été en effet) d'une
 „ grande utilité à l'Eglise de Dieu. Il fut
 „ „ feu-

(5) Me. de la Suze étoit arrière-petite-Fille de
 l'Amiral de Coligni, & lors de l'aventure en ques-
 tion elle étoit vraisemblablement encore Réformée.
 elle se fit Catholique-Romaine en 1653.

„ seulement vivement censuré en plein
 „ Synode, & averti que s'il retomboit dans
 „ une pareille ou moindre faute, on ne
 „ la lui pardonneroit pas ". Il y a beau-
 coup d'apparence, comme le remarque
 Mr. M., que la mauvaise & impertinen-
 te mode qui régnoit alors de tout mettre en
 vers burlesques, sans en excepter même
 les exorcismes & les préparations à la mort,
 fut principalement ce qui entraîna M^e. de
 la Suze & Mr. Bruguier dans cet étrange
 égarement. Notre Auteur rapporte à cet-
 te occasion divers exemples très-singuliers
 de cette fureur pour le burlesque.

Pour en revenir à M^e. de la Suze, Mr.
 de Beauval l'appelle *la Mère des tendres E-
 légies*, & il est vrai qu'elle excelloit dans
 ce genre de Poésie. Cela n'est pas éton-
 nant, elle exprimoit ce qu'elle sentoit, é-
 tant elle-même fort passionnée & n'ayant
 jamais pu se persuader que l'Amour fût un
 mal. *Elle eut*, dit M. d'Aunoy, *Elle eut*
toute sa vie le cœur-aussi galant que l'esprit,
 & ce fut ce grand penchant à la tendresse
 qui donna lieu à ce joli couplet de Chanson :

Le jour que naquit Chatillon ,
 On sonna double Carillon
 Dans tous les Clochers de Cythère.

Lere la,
 Lere lanlere;
 Lere la,
 Lere lanla.

Elle

Elle a été accusée d'avoir pris un de ses plus beaux vers dans Pétrarque.

*s'Amor non e, che dunque è quell' ch'io sento?
Et si ce n'est Amour, qu'est-ce donc que je sens?*

A la vérité *Ménage* s'est donné beaucoup de peine pour prouver qu'il n'est pas impossible que deux Poètes ayent la même pensée & l'expriment de même. Mais Mr. M. remarque qu'il avoit un intérêt tout particulier à défendre cette cause: „ Il „ étoit fortement accusé, non seulement „ d'avoir pillé des Demi-vers & des Vers „ entiers à différens Auteurs, chose qu'il „ soutient être très-permise & même loua- „ ble; mais encore de s'être approprié „ des ouvrages entiers, comme *Historia „ Philosophica* de Jonsius, qu'il a fait „ entrer dans son Commentaire sur *Diogé- „ ne Laërce*; les *Parerga* de Scipion Gen- „ tilis sur les *Pandectes*; qu'il a tout refon- „ dus dans les *Amœnitates Juris*; & les „ *Observations* de Mr. Chevreau sur *Mal- „ berbe*, qu'il revit & publia sous le mê- „ me titre. Ses anciens amis, après avoir „ long-tems essuyé les travers de sa *vani- „ té insupportable* & redouté les fâcheux „ effets de son ressentiment toujours excessif, „ n'ont pu se dispenser enfin de lui repro- „ cher, de n'avoir jamais rien fait de lui- „ même, qui ne fut ou imité ou dérobé „ d'aut

„ d'autrui, comme l'en ont convaincu ceux
 „ qu'il a provoqués par son procédé mépri-
 „ sant & mordant, & de n'avoir fait de
 „ bons vers, que parce qu'ils sont composés
 „ de lambeaux d'Auteurs, que son travail
 „ & sa mémoire, qui lui tiennent lieu d'es-
 „ prit & de sens, lui fournissent (6). Il s'é-
 „ toit tellement accoutumé à cette injuste
 „ pratique, qu'il en avoit acquis les ti-
 „ tres de Parasite de tous les Livres, & de
 „ Voleur des grands chemins du Parnasse ;
 „ témoin cette Epigramme aussi ingénieuse
 „ que sanglante, qui fut autrefois déco-
 „ chée contre lui,

„ *Lesbia nulla tibi est, nulla est tibi dicta*
 „ *Corinna,*
 „ *Carmine laudatur Cyntbia nulla tuo ;*
 „ *Sed, cum doctorum compiles scrinia*
 „ *vatum,*
 „ *Nil mirum si sit culta Laverna tibi*".

Pour entendre ce dernier Vers il faut sa-
 voir que Ménage s'étant choisi pour Mai-
 tresse Poétique M^{le} de la Vergne, il l'ap-
 pelloit en Latin *Laverna* : & personne n'ig-
 nore que *Laverna* étoit la Déesse des vo-
 leurs.

Nous recommandons la lecture de l'Ar-
 ticlé

(6) *Mélanges de Littérature*, par Chapelain
 pag. 187. 188, & 96.

ticle *TAXÆ SACRÆ CANCELLARIÆ ET POENITENTIARIÆ ROMANÆ ET APOSTOLICÆ*. Il est plein de recherches curieuses sur ce fameux Livre. Mr. M. en connoissoit *quarante-trois* Editions tant Latines, que Françoises & Flamandes, dont il donne ici une notice assez étendue. Sur la fin de cet Article il observe, qu'on pourroit bien mettre au rang de ces *Taxes*, les *Pénitenciers*, ou Recueils de *Canons Pénitenciaux*, des divers Diocèses des Eglises Grecque & Latine, puisqu'à la fin des listes qu'ils donnent des péchés, & des Pénitences qu'ils en ordonnent, ils ajoutent ordinairement, qu'on peut les racheter, ou en obtenir le pardon, par certaines Aumones. Ce que notre Auteur dit de ces *Pénitenciers*, est principalement tiré des *Lettres Historiques & Dogmatiques* que Mr. Cbais publia en 1751. sur les *Jubilés & les Indulgences de l'Eglise Romaine*.

Dans l'Article *TORRENTINUS* (*Hermanus*) nous apprenons que ce savant Grammairien, publia au commencement du XVI. siècle un Ouvrage qui doit être regardé comme l'original des *Dictionnaires Historiques*. C'est son *Elucidarius Carminum & Historiarum, vel Vocabularius Poëticus, continens Historias, Provincias, Urbes, Insulas, Fluvios, & Montes illustres: item Vocabula & Interpretationes Grecorum & Hebraicorum, una cum vocabulis communi-*

bus Saracenorum in Latinum translatis, & aliis in fine adjunctis. Impressus in Hagenaw, per industrium Henricum Gran, impensis circumspecti Viri Johannis Rynman, anno salutis nostre M. CCCC. X. Feria tertia ante Festum natiuitatis Marie Virginis. in 4. A l'occasion de ce Livre Mr. M. fait passer en revue la plupart des *Dictionnaires Historiques* qui ont été composés sur ce modèle. Une des plus étranges productions de ce genre est la *Bibliothèque Universelle &c.* par Paul Boyer, Sieur du Petit-Puy Paris 1649. in folio. Dans ce bizarre Ouvrage, il faut chercher les Articles par les dernières syllabes des mots qu'on y veut trouver; en sorte que c'est bien plutôt un *Dictionnaire de Rimes*, qu'un *Dictionnaire de mots rangés* selon l'ordre alphabétique, de leur première Lettre. Ainsi, par exemple, pour y trouver *César*, il faut chercher *ar*, ou *is* pour trouver *Paris*.

VERGECIO (*Angelo*) mal-à-propos appelé *Vergerius* par Bayle, étoit un savant Candiote, qui s'étoit transporté de Grèce en Italie, & d'Italie en France sous le Règne de François I. Il peignoit si admirablement les caractères de la Langue Grecque, que ce Prince le choisit pour dresser les modèles de ceux qu'il vouloit faire graver, frapper & fondre pour son Imprimerie Royale. Ménage observe dans son *Dictionnaire Etymologique*, que c'est la belle Ecriture du *Signor Angelo*, qui a donné lieu
au

au Proverbe vulgaire, *Ecrire comme un Ange.*

VIEUSSENS (*Messire Raymond de*). A la marge on nous avertit que cet Article ne vient pas de Mr. M. mais d'un Médecin, connu avantageusement dans la République des Lettres par divers bons Ouvrages, qui sont sortis de sa plume. On doit savoir gré au savant Editeur d'avoir publié cet Article, d'autant plus que, quoique les Ouvrages de Mr. *de Vieussens* l'aient mis au rang des plus célèbres Médecins que la France ait produits, il a néanmoins été entièrement omis dans les Dictionnaires Historiques, & même dans les Eloges de l'Académie Royale des Sciences dont il étoit un des Membres les plus distingués.

Un autre Article qui n'a pas été dressé par Mr. M. est celui de *'s Gravesande* (*Guillaume Jacob*) Nous avons déjà eu occasion d'avertir qu'il est tout entier de la composition de Mr. ALLAMAND. Disciple, Ami & successeur du célèbre Professeur de Leyde, personne n'étoit plus en état que lui de parler dignement de ce grand Homme & de ses Ouvrages. Nous avons d'abord dessein de rendre un compte détaillé de cet excellent Article. Mais dans les *vingt-huit* pages qui le forment tout est si curieux, si intéressant, si bien écrit, que nous serions trop embarrassés dans le choix. A la vérité nous pourrions extraire les principales particularités de la vie de M. *'s Gravesande*;

de ; mais nous voyons qu'elles se trouvent déjà dans le *Dictionnaire Historique portatif de Mr. l'Avocat* Edit. de la Haye 1754. Parmi les Articles que l'Editeur de Hollande a ajoutés à ce Dictionnaire il y en a un sur Mr. 's *Gravesande*. C'est un des plus longs de tout le Livre, & il doit avoir été dressé sur de bons mémoires, puisque tout ce qu'on y voit de la vie & du caractère de cet Homme illustre se trouve à présent confirmé par Mr. ALLAMAND, qui ne paroit cependant pas avoir eu connoissance de cet Article. Dans celui qu'il nous donne reparoissent donc tous les faits qu'on avoit déjà vus dans le *Dictionnaire portatif*. Mais on y trouve de plus des détails extrêmement curieux sur les disputes littéraires de Mr. 's *Gravesande*, de judicieux & de savans Extraits de ses Ouvrages, une Lettre très-longue & très-intéressante de Mr. *Jean Bernoulli* ; une de Mr. *de Fontenelle*, une autre de Mr. *de Voltaire* avec la Réponse de Mr. 's *Gravesande* ; une excellente notice d'un *Abrégé de Morale* que ce dernier avoit dessein de publier, & dans le quel il auroit déduit tous nos devoirs d'un seul principe, sçavoir du desir que nous avons tous d'être heureux ; des particularités sur la société qui composoit le *Journal Littéraire*, Société dont Mr. 's *Gravesande* étoit un des principaux Membres ; l'Histoire de la fameuse Machine d'Orffyreus &c. &c.

&c. Cet *Orffyreus*, car nous ne pouvons nous refuser au plaisir de produire au moins un échantillon du travail de Mr. ALLAMAND, Orffyreus, Saxon de naissance, étoit un de ces hommes remarquables par les talens qu'ils ont reçu de la nature pour certains arts, talens très-souvent accompagnés d'un singulier travers d'esprit. Il avoit un génie fait pour la Mécanique; & il s'appliqua presque uniquement à la découverte du Mouvement perpétuel. On fait que cette découverte est pour la Mécanique ce que celle de la Pierre Philosophale est pour la Chymie. Orffyreus après y avoir travaillé, dit on, pendant plus de 20 ans & avoir fait dans ce but plus de 300 machines différentes, parvint enfin à en construire une qu'il prétendoit être le Mouvement perpétuel. Il la fit d'abord à Géra dans le Voigtland en 1712; ensuite il la perfectionna en 1713, 1714, & 1715, à Draschwitz & à Merseburg en Saxe; mais piqué des railleries & des contradictions qu'il eut à essuyer de la part de ses compatriotes sur sa nouvelle découverte, il mit cette Machine en pièces, & chercha à la faire ailleurs. Le Landgrave de Hesse-Cassel l'invita fort à propos à venir à sa Cour, il s'y rendit d'abord: ce Prince lui accorda un appartement dans son Château de Weissenstein, & tout ce dont il avoit besoin pour construire une autre Machine

sem-

semblable à la précédente ; il y travailla avec ardeur, & dès qu'elle fut finie, le Landgrave suivi de toute sa Cour alla la voir, l'admira & après l'avoir scrupuleusement examinée ne douta pas que ce ne fût le Mouvement perpétuel, suffrage d'autant plus respectable que ce Prince étoit lui-même très-versé dans Mécanique. La grande réputation que Mr. *'s Gravesande* s'étoit acquise fit souhaiter au Landgrave d'avoir son avis sur cette Machine. Il l'invita donc à venir passer quelques semaines à sa Cour, & le célèbre Professeur s'y rendit dans les grandes vacances Académiques de l'année 1721. Sa surprise fut extrême à la vue de la fameuse Machine, il la trouva merveilleuse, & après l'avoir examinée avec tout le soin possible, il déclara qu'il ne pouvoit pas décider si c'étoit un Mouvement perpétuel ou non. Voici le compte qu'il en rendit lui-même au grand *Newton*, dans une Lettre que Mr. ALLAMAND rapporte en entier, mais dont nous ne pouvons transcrire que quelques morceaux — „ J'ai
 „ toujours été très-persuadé qu'on peut
 „ démontrer que le Mouvement perpé-
 „ tuel n'est pas contradictoire. Malgré
 „ cette persuasion j'étois fort éloigné de
 „ croire qu'*Orffyreus* fut assez habile pour
 „ découvrir le Mouvement perpétuel ; je
 „ regardois ce Mouvement comme ne
 „ de-

„ devant être découvert , qu'après plu-
 „ sieurs autres inventions , au cas qu'il
 „ le fût jamais. Depuis que j'ai exa-
 „ miné la Machine , je suis dans un
 „ étonnement, que je ne saurois expri-
 „ mer. L'Auteur a du génie pour les
 „ Mécaniques, mais n'est rien moins que
 „ profond Mathématicien ; cependant cet-
 „ te Machine a quelque chose de surpre-
 „ nant, quand même ce seroit une four-
 „ berie. Voici ce qui regarde la Machine
 „ même dont l'Auteur ne laisse voir que
 „ l'extérieur, de peur qu'on ne lui vole
 „ son secret. C'est un tambour d'environ
 „ 14 pouces d'épaisseur sur 12 pieds de
 „ diamètre ; il est très-léger, étant fait de
 „ quelques planches assemblées par d'au-
 „ tres pièces de bois, de manière qu'on
 „ verroit l'intérieur de tous côtés, sans une
 „ toile cirée qui couvre tout le tambour.
 „ Ce tambour est traversé d'un axe d'en-
 „ viron 6 pouces de diamètre , terminé
 „ par les extrémités, par des axes de fer
 „ de 3 quarts de pouce , sur lesquels la
 „ Machine tourne. J'ai examiné ces axes,
 „ & je suis très-persuadé, qu'il n'y a rien
 „ en dehors qui contribue au mouvement
 „ de la Machine. J'ai tourné le tambour
 „ très-lentement, & il est resté en repos,
 „ aussi-tôt que j'ai retiré la main, je lui
 „ ai fait faire un tour ou deux de cette
 „ manière. Ensuite, je l'ai fait mouvoir
 „ tant

„ tant soit peu plus vite , je lui ai fait
 „ faire de même un tour ou deux , mais
 „ a lors j'étois obligé de le retenir conti-
 „ nuellement ; car l'ayant lâché , il a pris
 „ en moins de deux tours sa plus grande
 „ célérité , de manière qu'il a fait 25 à
 „ 26 tours dans une minute. C'est le
 „ mouvement qu'il a conservé ci-devant
 „ pendant deux mois dans une chambre
 „ cachetée , dans laquelle il étoit impossi-
 „ ble qu'il y eût aucune fraude. S. A. Ser-
 „ fit ouvrir la chambre , & arrêter la Ma-
 „ chine après ce tems-là ; car comme ce
 „ n'est qu'un essai , elle n'est pas assez
 „ forte pour que les matériaux ne s'usent
 „ par une longue agitation. Mr. le Land-
 „ grave a été présent à l'examen que j'ai
 „ fait de la Machine. J'ai pris la liberté
 „ de demander à S. A. S. qui a vû l'in-
 „ térieur du tambour , si , lorsque la Ma-
 „ chine a été agitée , pendant un certain
 „ tems , rien n'étoit changé dans l'inté-
 „ rieur ; comme aussi , s'il n'y avoit pas
 „ quelques pièces dans les quelles on pour-
 „ roit soupçonner de la fraude : S. A. m'a
 „ assuré que non , & que la Machine est
 „ fort simple. Vous voyez , Monsieur ,
 „ que je n'en ai pas assez vû par moi-
 „ même pour assurer que j'ai une démon-
 „ stration que dans cette Machine le prin-
 „ cipe du mouvement , qui est certaine-
 „ ment dans le tambour , soit tel qu'il le
 „ faut

„ faut pour rendre le Mouvement perpe-
 „ tuel; mais aussi je crois qu'on ne sau-
 „ roit me nier d'avoir des présomptions
 „ fortes en faveur de l'Inventeur ” &c.
 On voit par cette Lettre, que le témoig-
 nage de Mr. 's *Gravesande* étoit aussi avan-
 tageux à Orffyreus qu'il étoit possible;
 n'ayant pas vu l'intérieur il ne pouvoit pas
 juger autrement de sa Machine: cepen-
 dant bien loin que cet homme bizarre en
 fut content, il fut si irrité de l'examen
 que le Philosophe de Leyde avoit fait, qu'il
 mit la Machine en pièces le jour même,
 & écrivit sur la muraille que c'étoit l'im-
 pertinente curiosité du Professeur 's *Grave-*
sande qui en étoit la cause.

„ Il est difficile, *dit M. ALLAMAND,*
 „ de déterminer ce qu'il faut croire de
 „ cette Machine — La plus forte objection
 „ qu'on puisse faire contre elle, c'est que
 „ le Mouvement perpétuel n'est pas possi-
 „ ble. La plus grande partie des Mathé-
 „ maticiens en conviennent, soutenir le
 „ contraire c'est se rendre ridicule, & don-
 „ ner mauvaise opinion de son habileté
 „ en Mécanique; de la même façon que
 „ c'est se faire passer pour Visionnaire, que
 „ de chercher la Pierre Philosophale en
 „ Chymie. Cependant je crois que plu-
 „ sieurs de ceux qui prononcent sur ceci,
 „ n'ont pas examiné la chose assez pro-
 „ fondément pour pouvoir en juger: & je
 „ doute

„ doute que jusqu'à présent on ait prou-
 „ vé l'impossibilité du Mouvement. Mr.
 „ *Gravesande* osoit dire plus, il croyoit
 „ qu'il y avoit moyen d'en démontrer la
 „ possibilité ; & c'est-ce qu'il entreprit de
 „ faire peu de tems après avoir examiné
 „ la Machine de Cassel. Bien des gens a-
 „ voient trouvé étrange qu'un aussi habi-
 „ le Mathématicien que lui eut avancé
 „ que le Mouvement perpétuel n'avoit
 „ rien de contradictoire. Il se crut obligé
 „ de rendre raison de ce qu'il avoit dit ; &
 „ il le fit dans une Dissertation intitulée
 „ *Remarques touchant le Mouvement perpé-*
 „ *tuel* ". Cette Pièce étant devenue si ra-
 „ re qu'il n'étoit presque plus possible de la
 „ trouver, Mr. ALLAMAND, à qui Mr.
 „ *Musschenbroek* l'a prêtée, s'est déterminé
 „ à l'insérer toute entière dans cet Article,
 „ mais elle est trop longue pour que nous la
 „ transcrivions ici, & il est plus que tems
 „ de terminer cet Extrait.





ARTICLE HUITIEME.

MEMOIRE dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie Egyptienne ; lu dans l'Assemblée publique de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres le 14. Nov. 1758. Avec un précis du Mémoire de M. l'Abbé BARTHELEMY sur les lettres Phéniciennes, lu dans l'Assemblée publique de la même Academie le 12 Avril 1758. Par M. DE GUIGNES, de l'Academie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Professeur au Collège Royal de France en Langue Syriaque, Censeur Royal, Interprète du Roi pour les Langues Orientales, & Membre de la Société Royale de Londres. A Paris chez *Du Saint & Saillant* MDCCLIX. in 8. de 79 pages.

Cette brochure plus intéressante & plus curieuse que bien des *in folio*, contient trois pièces de Littérature, qui toutes trois
Tome XII. Part. I. H ont

ont leur prix , & dont l'assemblage fait beaucoup d'honneur à M. DE GUIGNES. Convaincu que *les Chinois sont une colonie des Egyptiens*, & se hâtant de donner au Public le précis d'un ample Mémoire, qu'il a présenté sur ce sujet à l'Academie dont il est Membre, il a voulu d'abord exposer les raisons qui l'avoient porté à douter du fait, ensuite celles qui l'ont conduit à le croire, & enfin celles qui le lui persuadent.

I. Plusieurs Savans ont dit avant M. DE GUIGNES que les Chinois étoient une colonie Egyptienne. Il ne nomme que le célèbre Huet qui l'a ainsi avancé dans son *Histoire du Commerce des Anciens*. Nous pouvons y ajouter le P. Kircher dans sa *Cbine illustrée*, le P. Catrou dans son *Histoire du Mogol*, Kämpfer & Charlevoix dans celle du *Japon*, Niecamp dans celle de la *Mission Danoise* & divers autres, entr'autres M. la Croze qui dans le VI. Livre de son *Histoire du Christianisme des Indes* s'est attaché à développer les preuves que l'illustre Evêque d'Avranché n'avoit fait qu'indiquer. Ces preuves se tirent non seulement de la conformité des dogmes & du culte des deux nations, mais encore de la conformité de divers usages civils des Chinois avec ceux des Egyptiens. Leurs doubles lettres hiéroglyphiques & profanes, quelque affinité même de leur langue, la doctrine de la métempsychose, le culte de la vache, l'aversión constante à recevoir les négocians étran-

étrangers dans leur pays, tout cela, au jugement de M. *Huet*, ne permet pas de douter que les Egyptiens n'aient été les premiers maîtres des Chinois. *Kämpfer* insistoit encore sur la division du peuple en castes & en tribus à la Chine comme en Egypte, sur le respect pour les parens & pour les vieillards, sur le goût pour l'Astronomie & sur quelques autres traits communs aux deux peuples. Tous ces traits M. de *Mairan* les rassembla il y a quelques années, & en fit le sujet de plusieurs Lettres aux Missionnaires de la Chine avec prière de lui dire leur opinion sur la conséquence qu'on en tire. Le P. *Parennin* entreprit de répondre au savant Académicien. On a sa réponse dans le XXIV Recueil des *Lettres Edifiantes & curieuses*. Elle contient selon M. DE GUIGNES tout ce qu'on peut avancer de plus fort contre l'origine Egyptienne des Chinois; il en donne ici un long extrait & il avoue qu'il étoit tout à fait persuadé que le P. *Parennin* avoit raison, lors que l'événement dont nous allons parler l'a conduit à changer d'idées.

II. M. l'Abbé *Barthélemy* avoit lu à l'Académie un Mémoire sur les lettres Phéniciennes; là-dessus il conçut le dessein de travailler de son côté sur la manière dont les lettres alphabétiques auroient pû être formées, & pour se delasser s'étant avisé un jour de comparer l'Alphabet Phénicien du savant Abbé avec un Dictionnai-

re Chinois qui contenoit la forme des caractères antiques, il fut frappé d'y appercevoir une figure qui ressembloit à une lettre Phénicienne. Il suivit ce rapport il en trouva d'autres, & peu à peu aidé de ce fil, il parvint à une pleine conviction de cette origine des Chinois qu'il avoit d'abord jugée improbable. Comme donc c'est proprement du Mémoire de l'Abbé *Bartbélemy* que M. DE GUIGNES est parti, il a cru devoir en insérer ici le précis. C'est la seconde pièce de notre brochure; voici en deux mots ce qu'elle contient.

Les lettres Phéniciennes & les Samaritaines étoient originairement les mêmes: mais le tems y a apporté de si grandes variations, que pour les retrouver dans leur forme primitive, le seul parti qu'il y ait à prendre est de la chercher dans les monumens qui subsistent encore. Le docte Abbé a fait dans cette vue tout ce qu'on pouvoit attendre de sa pénétration. D'abord il a étudié 33 inscriptions Phéniciennes qu'en 1745. *Richard Pococke*, (c'est-à-dire le Dr. *Richard Pococke* aujourd'hui Evêque d'Ossery en Irlande) avoit trouvées dans l'ancienne ville de Citium en Chypre, & publiées dans le II. Tome de sa belle *description Angloise du Levant*. Mais ces inscriptions, presque uniquement composées de noms propres, ne contenoient que sept lettres déjà connues par les monumens Samaritains. L'Abbé *Bartbélemy* a eu recours

cours aux médailles pour perfectionner cet alphabet naissant. A force de conjectures il s'est flatté d'avoir trouvé 18 lettres. Mais il étoit réservé à d'autres monumens de le mieux instruire. Deux marbres trouvés à Malthe portoient l'un & l'autre une même inscription Phénicienne accompagnée d'une même inscription Grecque. M. le Commandeur *de Marne*, qui les avoit tirés de l'obscurité en 1735, les avoit fait graver par un artiste peu exact, & en avoit hazardé une explication peu satisfaisante (1). Le Marquis *Maffei* en l'examinant conçut des soupçons sur l'authenticité des deux marbres (2). On en fit parvenir la Copie à M. le Cardinal *de Polignac*. Ce Prélat la communiqua à l'Académie, & M. l'Abbé *Fourmont* crut voir qu'il s'y agissoit d'une pêche de corail, entreprise par les Tyriens, & dans laquelle ayant été troublés par les Lydiens ils avoient à cette occasion remporté un avantage considérable suivi d'une pêche beureuse & tranquille (3). L'Académie de Cortonne confirma l'explication de l'Abbé *Fourmont* (4); mais depuis, cette explication avoit trouvé bien des adversaires, Les Auteurs du nouveau traité de Diploma-

(1) Mem. de Trev. Janv. 1736.

(2) *Observat. Letter.* Tom. IV. p. 195.

(3) *Mem. de l'Acad. des Inscrip.* vol. IX.

(4) Tom. III. pag. 89.

matique, non-contens de la réfuter, ont prétendu que le monument *paroit dédié à Hercule en reconnoissance d'une grande victoire remportée par les Tyriens ou les Carthaginois à l'avantage principalement des Cosu-riens* (5). D'un autre côté le Commandeur de *Ciantat* a publié une copie de ce monument fort différente de celle de M. de Marne (6), & M. Gori (7) en a mis au jour une autre d'après le P. Lupi (8) très-différente encore de celle de M. de *Ciantat*; ainsi l'on ne savoit pas trop à quoi s'en tenir. M. l'Abbé *Bartbélemy* a été plus heureux. Au lieu de travailler sur des copies suspectes, il a eu l'avantage d'étudier les Inscriptions de Malthe sur les moules en plâtre que l'illustre Comte de *Caylus* le Mecène des Beaux-Arts avoit fait prendre sur les originaux mêmes & transporter de Malthe à Paris. Il s'est convaincu que l'inscription Grecque offre le sens de la Phénicienne, avec quelque différence seulement dans les noms propres, & voici ce qu'il a lû dans cette dernière: *Abdassar* $\epsilon\zeta$ mon frère *Afferemon* fils d'*Afferemon*, fils d'*Abdassar*, avons fait ce voeu à notre Seigneur *Malcartb* Divinité tutélaire de Tyr. *Puisse-t-il les bénir dans leurs courses incertaines, ou*
puis-

(5) Tom. I. pag. 656.

(6) *Ciant. de Antiq. Inscript.*(7) *Diffes. dell' alfab. pag. CII.*(8) Lupi *Lettere Philolog. Lett. XI.*

puisse-t-il les bénir après les avoir égarés !

Il est connu que *Malcartb* est le nom que les Tyriens donnoient à *Hercule* (9), & ce que ce monument nous apprend, que deux Tyriens autrefois jettés dans une île y ont adressé des vœux à cette divinité, n'est pas fort intéressant; mais les recherches qu'il a occasionnées à M. l'Abbé *Barthélemy*, méritent de l'attention par plus d'un endroit. D'abord elles doivent apprendre à tous ceux qui s'occupent des monumens antiques, à se défier de leurs conjectures quand elles ne sont pas formées sur l'inspection des originaux; & au Public, à ne pas trop compter sur les spéculations prématurées des plus habiles gens. Mais d'ailleurs les Inscriptions dont il s'agit sont devenues intéressantes entre les mains de l'ingénieux Abbé, par l'usage qu'il en a fait pour former un Alphabet Phénicien, avec le secours duquel il a déjà expliqué sans effort plusieurs Inscriptions, & interprété diverses médailles. On le trouve ici cet Alphabet, nettement gravé avec deux autres, dont l'un est tiré d'une inscription conservée à Carpentras & qu'on avoit cru Egyptienne, & l'autre composé sur les inscriptions de Citium publiées par M. *Pococke*. Enfin ce qui est remarquable, c'est qu'en finissant sa Dissertation, M. *Barthélemy*

(9) Philo Bibl. ap. Euseb. de Prep. Lib. 1.

lemy a pour ainsi dire prédit, que sa découverte (par la quelle au reste il s'est déjà assuré que la langue Phénicienne n'est autre chose que la Syriaque), ne sauroit manquer de répandre à quelque heure des lumières, soit sur ces caractères inconnus dont les Rochers du mont Sinaï sont couverts (10), soit principalement sur les mystères de la langue & de l'écriture des Egyptiens; & nous venons de voir qu'à peine il en avoit formé la conjecture, que l'événement l'a justifiée, puisque c'est l'inspection des nouveaux Alphabets Phéniciens qui a fait naître le Mémoire de M. DE GUIGNES.

III. Dans ce Mémoire, pour convaincre méthodiquement toute personne attentive, que l'écriture Chinoise tire son origine de l'Egyptienne, l'ingénieux Academicien expose d'abord le système de cette écriture. „ Elle n'est pas comme celle des „ autres peuples composée de plusieurs caractères dont la combinaison forme des „ syllabes & des mots; chaque caractère „ y est représentatif d'une idée, & tous se „ réduisent à trois élémens fort simples, „ la ligne droite, la ligne courbe, & le „ point. Ces élémens par leur position ou „ leur réunion produisent de nouveaux „ ca-

(10) Voyez cette Biblioth. des Sciences Tom. I, P. I. pag. 196 & suiv.

„ caractères qui se distribuent en 214 clas-
 „ ses : c'est ce qu'on appelle les clefs Chi-
 „ noises: ces 214 caractères radicaux, rap-
 „ prochés, unis, entrelassés forment tant
 „ d'autres combinaisons qu'on en fait mon-
 „ ter le nombre jusqu'à 70 ou 80 mille.
 „ On n'en sera pas surpris, dit Mr. DE
 „ GUIGNES, si l'on fait attention, que
 „ cette quantité renferme la somme des
 „ idées de toute une nation & répond à la
 „ somme des mots employés dans les au-
 „ tres langues.

„ La langue des Chinois ne suit pas une
 „ marche si savante que leur écriture.
 „ Composée d'un petit nombre de mono-
 „ syllabes & de sons, qui ne diffèrent dans
 „ la prononciation que par des tons... on
 „ n'y voit ni conjugaisons, ni déclinaï-
 „ sons, & si l'on y réunit deux caractères
 „ simples, le son avec lequel on exprime-
 „ ra le signe qui en résulte, n'aura point
 „ de rapport avec les sons qui convien-
 „ nent à chacun des caractères radicaux..

„ Mais par quel hazard la langue des Chi-
 „ nois est-elle si barbare & si peu travail-
 „ lée, pendant que le système de leur é-
 „ criture paroît si profond & si réfléchi?
 „ C'est un problème qui se résoudra bien-
 „ tôt de lui-même”. On avoit inutile-
 „ ment tenté de le résoudre en essayant d'a-
 „ nalyser la langue parlée des Chinois & de
 „ la rapprocher des Langues Orientales. M.

DE GUIGNES tenoit une autre route. Il étudioit les caractères radicaux de l'ancien Chinois très-différent des caractères du Chinois moderne; il croyoit y découvrir de purs Hiéroglyphes ou signes représentatifs des objets, par ex. la figure d'une tortue y désignoit cet animal, & par-là il entrevoyoit déjà beaucoup de conformité entre cette langue & l'Egyptienne; mais au fond le Chinois pouvoit abonder en hiéroglyphes, sans les avoir pris de l'Egyptien; d'ailleurs nulle trace dans la langue Chinoise de l'écriture alphabétique, très-surement connue en Egypte.

Embarassé de ces difficultés notre Auteur ne savoit comment les résoudre, lorsqu'aide de l'Alphabet Phénicien de M. *Bartbélemy*, il reconnut sensiblement le *Jod* & l'*Aleph* de la langue Phénicienne dans les anciens caractères radicaux des Chinois. „ Le *Jod* Phénicien est formé „ comme un trident sans queue, & placé „ obliquement: c'est avec un signe pareil „ que les Chinois désignent la main, & „ ce qu'il y a de singulier c'est que le mot „ *Jod* en Phénicien ou en Syriaque signifie „ aussi la main”. De même l'*Aleph*, qui chez les Phéniciens est la première lettre de l'Alphabet & signifie l'unité, la prééminence, l'action de conduire, signifie aussi tout cela en Chinois, & y a une figure toute semblable.

Ces

Ces deux exemples en frappant Mr. DE GUIGNES lui firent naître un soupçon, c'est que peut-être il entroit dans les Hiéroglyphes Chinois de véritables lettres, qui, dépouillées des traits qu'on y a ajoutés & qui les déguisent, pourroient produire un alphabet analogue à l'alphabet primitif de toutes les Nations, lequel doit subsister par partie dans les alphabets Orientaux, soit Hébreux, soit Arabes, soit Ethiopiens, soit Phéniciens. Plein de cette idée, il eut la patience de rassembler ces Alphabets, de les placer en autant de colonnes correspondantes, & considérant que parmi les Orientaux la plupart des lettres ont des significations propres, que le *Beth* par exemple y signifie une *maison*, le *Daletb* une *porte*, l'*Aïn* un œil, le *Schin* une *dent*, &c. il eut le plaisir de trouver qu'en Chinois le signe employé pour désigner une *maison*, est absolument le même que le *Beth* des Hebreux, & ainsi des trois exemples suivans & de divers autres.

Le savant Académicien ne s'en tint pas là. Il poussa ses recherches jusqu'à examiner si, en décomposant des Hiéroglyphes Chinois, il ne pourroit pas parvenir à savoir s'ils contiennent quelque mot Egyptien ou Phénicien; & ceci encore lui réussit. Ayant commencé par les caractères qui sont formés de deux lettres, il prit le mot de *Père*, & faisant abstraction du son
que

que les Chinois lui donnent dans la prononciation, il le trouva composé d'un J, & d'un D. ce qui fait *Jad* ou *Jod*, nom Cophte qui signifie *Père*. Un autre Hiéroglyphe composé d'un J & d'un M signifie en Chinois un *amas d'eau*, précisément comme *Jam* qui dans presque toutes les langues Orientales veut dire *la Mer*. Ainsi encore un hiéroglyphe composé d'un J & d'un F désigne en Chinois la *main*, & en Cophte *Jof* signifie la même chose. M. DE GUIGNES fit ensuite la même épreuve sur des Hiéroglyphes composés de trois élémens, & avec autant de succès. Il ne restoit plus qu'à changer de méthode, en décomposant des mots Phéniciens, pour voir s'ils se rapporteroient au Chinois, & ils s'y rapportèrent. Par exemple *Jada* ou *Jadang*, en Phénicien signifie *savoir, connaître*; ses racines sont un *Jod*, un *Daletb*, un *Aïn*. La première signifie comme on l'a dit, la *main*, la seconde une *porte*, la troisième un *œil*; prenez les trois anciens caractères Chinois qui désignent l'*œil*, la *porte*, & la *main*; réunissez-les, vous verrez paroître un Hiéroglyphe en usage parmi les Chinois & qui signifie *examiner, savoir*. Notre Auteur a fait une foule d'opérations semblables, qui toutes ont eu le même succès, & d'où il résulte sensiblement que l'ancienne écriture Chinoise n'étoit pas comme aujourd'hui hié-

hiéroglyphique, mais alphabétique, & qu'en cela elle avoit des rapports marqués avec les langues Phénicienne & Egyptienne.

A plus forte raison doivent-ils paroître frappans ces rapports dans les Hiéroglyphes Symboliques. L'Ecriture Chinoise en abonde comme l'Egyptienne. Le *Soleil* y est représenté par un *cercle*, la *Lune* par un *disque*; les *poissons*, les *tortues*, les *serpens* &c. par la peinture même de ces objets.

Enfin, & ceci est encore décisif, „ l'écriture Symbolique des Chinois offre les „ traits de ressemblance les plus évidens „ avec celle des Egyptiens”. On voit souvent sur les monumens de ceux-ci une ligne horizontale surmontée d'une boule; ce signe Symbolique dans l'écriture Chinoise signifie *très-haut*, *très-élevé* & c'est l'épithète qu'on donne à la Divinité. Chez les Chinois comme chez les Egyptiens la *baine* s'exprime par la représentation de deux animaux antipathiques, le *soleil* par un cercle avec deux animaux au milieu; & il en est ainsi d'une foule de Symboles communs aux deux peuples.

Mais, dit-on, si les Egyptiens étoient venus s'établir dans la Chine & y porter leur langue, l'on en trouveroit quelque trace dans la Tradition. Aussi M. DE GURIGNES ne doute-t-il pas qu'il ne s'y en trouve. Actuellement il y a dans la Chine une nation sauvage qui s'est retirée dans

dans les montagnes, & qui pourroit fort bien être un reste des anciens sauvages du pays, lesquels à l'arrivée des Egyptiens se retirèrent dans ces lieux écartés où ils ont conservé leur indépendance.

Voici un autre fait encore plus précis. Des Historiens Chinois attestent qu'il y a des peuples dans le pays de *Tatfin* qui ont une origine commune avec les Chinois; & qu'est-ce que ce pays de *Tatfin*? On appelle ainsi à la Chine tous les pays situés à l'occident de la Mer Caspienne, tels que la Syrie, la Phénicie, & l'Egypte.

Mais dans quel tems croit-on que la communication a pu s'être faite entre l'Egypte & la Chine? Pour répondre, l'Auteur observe que la Chronologie Chinoise ne commence proprement qu'à *Tu* le premier Roi de la première des XXII dynasties qui ont successivement gouverné, & qui tombe sur l'an 2207 avant J. C. Antérieurement à cette époque rien n'est lié dans l'Histoire des Chinois; le règne de *Fohi* est incertain; plusieurs même le retranchent de la liste des Empereurs. *Tu* a eu pour successeurs *Ki*, *Kang*, *Tchong* &c. M. DE GUIGNES a analysé ces noms selon son alphabet, car ils ne sont que de la langue parlée des Chinois & n'ont aucun rapport à leur langue écrite, ainsi il a fallu en chercher le sens dans les anciens caractères radicaux, & voici le résultat de
cette

cette recherche. Dans le nom d'*Tu* est le mot *men*, c'est Ménès Roi de Thèbes en Egypte; dans celui de *Ki* est *Jadoa*, c'est Athoes successeur de Ménès; dans celui de *Kang* est *Jabia*, c'est *Diabie's* troisième Roi de Thèbes; dans celui de *Tchoang*, *Pheraphi* c'est *Penphos* quatrième Roi de Thèbes, & ainsi des autres.

„ Il suit de là non seulement que les
 „ Chinois ont reçu des Egyptiens leur
 „ écriture, mais encore qu'ils se sont ap-
 „ proprié leurs Annales; il suit qu'ils ont
 „ placé à la tête de leurs Dynasties des
 „ Princes qui régnoient en Egypte, & que
 „ la communication s'est faite après le
 „ tems de Ménès". Notre savant Auteur
 conjecture qu'elle eut lieu vers l'an 1122
 avant J. C. „ Alors on voit dans l'histoi-
 „ re de la Chine une Prince qui la par-
 „ tage entre un grand nombre de Géné-
 „ raux pour les récompenser. Ces Géné-
 „ raux s'établissent dans les Provinces,
 „ rassemblent les peuples, & les soumet-
 „ tent à l'ordre. Ne reconnoit-on pas à
 „ ces traits l'origine & la formation d'un
 „ Empire? Ce n'est pas tout encore: l'an-
 „ cienne année Chinoise est la même que
 „ celle des Egyptiens. Les Chinois don-
 „ nent au fleuve *Hoang* le nom de *fleu-*
 „ *ve noir* sous lequel les Egyptiens dési-
 „ gnoient le Nil; les grands travaux pour
 „ arrêter les débordemens du fleuve noir
 „ se

„ se font également à la Chine & en Egypte, & sont accompagnés par-tout des mêmes circonstances ”.

Voilà donc bien des faits, bien des indices qui prouvent qu'une partie de l'histoire des Egyptiens est en dépôt dans les annales Chinoises. Que ne promet pas cette première découverte entre les mains d'un homme aussi pénétrant, aussi judicieux, aussi versé dans la connoissance de l'histoire & des langues Orientales que l'est le célèbre Auteur de l'*Histoire des Huns* ! Qui fait si par ses lumières & par ses soins ingénieux nous ne touchons pas au moment où bien des mystères vont se développer au moyen d'une clé trouvée dans la langue Chinoise aux anciens Hiéroglyphes des Egyptiens ? On peut tout espérer du génie & de la sagacité de M. DE GUIGNES. Apparemment que dans la suite, reprenant l'examen des réponses du P. *Parennin* à Mr. de *Mairan*, il suggérera aux personnes qui s'intéressent à ces matières les moyens de se satisfaire sur des objections qui l'avoient lui-même ébloui. Sa modestie l'empêche de rien promettre, mais les questions par lesquelles il termine son Mémoire, & la réponse qu'il y fait en disent assez. Nous nous faisons un devoir de les transcrire en finissant & sans rien changer aux expressions du savant Auteur.

„ Que

„ Que deviennent, dit-il, les Chinois,
 „ & cette durée immense qu'ils attribuent
 „ à leur Empire, & toutes ces divisions en
 „ tems historiques, incertains & fabuleux,
 „ & tous ces ouvrages qu'on a faits pour
 „ établir leur Chronologie, & tous ceux
 „ qu'on a faits pour la détruire, & toutes
 „ les preuves qu'on en tire contre les Li-
 „ vres de Moyse, & tous les Systèmes
 „ qu'on a produits pour défendre le té-
 „ moignage de ce Législateur; & cette
 „ sagesse prématurée qu'on accorde aux
 „ Chinois, & tout ce qu'on pourroit di-
 „ re encore sur un sujet si important?
 „ Tout cela disparoit, & il ne reste plus
 „ qu'un fait simple, c'est que les anciens
 „ sauvages de la Chine, ainsi que ceux de la
 „ Grèce, ont été policés par les Egyptiens,
 „ mais qu'ils l'ont été plus tard parce que
 „ la Chine est plus éloignée de l'Egypte
 „ que la Grèce ”.





ARTICLE NEUVIEME.

DISSERTATION sur une *Colonie Egyptienne établie aux Indes*. Par Mr. FRED. SAMUEL SCHMIDT, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, Membre de la Société des Antiquaires de Londres. *A Berne*, aux depens de la Société Littéraire. Brochure in 12. de 72 pages.

Quoique cette Dissertation ait été présentée à l'Académie Royale des Inscriptions de Paris quelques mois avant le Mémoire de M. de Guignes (1), on diroit, qu'elle n'a été composée que pour préparer les esprits à la découverte de l'origine Egyptienne des Chinois, & qu'elle ne paroît que pour la confirmer par des preuves d'un nouveau genre. La rencontre doit être d'autant plus précieuse au Public, que le Savant de Berne, qui a déjà vu plus d'une fois ses Ecrits couronnés

(1) Mr. SCHMIDT nous apprend dans une note que sa Dissertation fut lue à l'Académie après Pâques en 1758.

dans l'illustre Compagnie dont le Professeur de Paris est membre, s'est fait dans toute la République des Lettres une réputation des plus propres à donner beaucoup de poids à son suffrage, sur toutes les discussions qui appartiennent à la Littérature & aux Antiquités.

L'un & l'autre de ces Savans ont dû être agréablement surpris, de voir que presque en même tems ils ont concouru au même but, par des routes toutes différentes, sans s'être communiqué leur dessein. S'il consiste par la langue des Chinois que ce peuple est Egyptien d'origine, il n'est plus douteux que les Egyptiens n'aient envoyé des Colonies aux Indes comme on le prétend. Et si, indépendamment de la preuve tirée de l'écriture & du langage des Chinois, il se trouve que les Egyptiens ont anciennement porté leurs sciences & leurs usages dans les Indes, il est plus que probable que les Chinois entr'autres en auront profité. On doit être charmé de voir les preuves de la seconde supposition, après avoir étudié celles de la première. Le résultat des unes & des autres réunies, mène à une véritable démonstration.

Encore aujourd'hui les *Bramines* se glorifient d'être descendus des sages & anciens Egyptiens (2). La Tradition qui en fait
foi

(2) Catrou *Hist. du Mogol. Part. 1. pag. 34.*
Edit. de Hollande.

foi n'est rien moins que moderne. *Diodore de Sicile* atteste qu'*Osir* passa dans les Indes jusqu'aux extrémités de la terre, & qu'il y bâtit de grandes villes, entr'autres *Nysa* (3), & l'opinion générale des Anciens est, que *Bacchus* Dieu des Grecs est l'*Osir* des Egyptiens (4); mais on n'est pas d'accord sur la manière de concevoir cette expédition de *Bacchus* ou d'*Osir* jusqu'au fond des Indes, & c'est ce que M. SCHMIDT tâche d'éclaircir avant toutes choses.

Il est dans la pensée que tout ce qu'on doit entendre par-là, c'est que le culte d'*Osir* & la renommée de ce Dieu furent portés aux Indes par les colonies qu'un Conquérant y fonda. Ce Conquérant, c'est à son avis *Sesostris*, dont en effet l'expédition est décrite dans les mêmes termes que celle d'*Osir*, & à qui l'on donna selon lui le nom de ce Dieu, dans la persuasion que c'étoit par son assistance qu'il avoit eu de si glorieux succès.

Après tout la chose est assez indifférente. Que les Egyptiens aient fait deux excursions dans les Indes, ou qu'ils n'en aient fait qu'une, l'essentiel est toujours de prouver qu'il s'y trouve des traces marquées de leurs colonies, & c'est ce que Mr. SCHMIDT établit avec beaucoup d'érudition & d'évidence,

(3) Diod. Tom. I. pag. 23. Edit. Wessel.

(4) Herodot. Lib. II. c. 42.

dence, tant par les noms des Dieux, des Rois, des villes & de plusieurs endroits des Indes qui sont visiblement Egyptiens, que par diverses coutumes soit religieuses soit civiles des Indiens, où l'on apperçoit une affinité marquée avec les usages sacrés & profanes de ces anciens peuples.

Commençons par les Dieux. Les Indiens adorent *Isure* ; c'est certainement *Osiris* ; il portoit ces deux noms selon la différente prononciation de la Haute Egypte ou de la Basse (5). Le *Pballus*, symbole ordinaire de *Priape*, étoit selon Plutarque le symbole d'*Osiris*, il étoit aussi celui de *Bacchus*, & notre Auteur d'après M. *la Croze* a fait voir (6), dans une dissertation sur les attributs des Dieux Egyptiens, que l'usage de cet infame emblème a lieu encore aujourd'hui aux Indes entre les dévots adorateurs d'*Isure*. (7)

On

(5) Ita Plutarch. & Euseb.

(6) *Hist. du Christ. des Ind.* pag. 430.

(7) On trouvera des détails très-curieux sur l'usage qu'on fait actuellement du *Pballus* ou *Tbali* parmi les Indiens, dans les *Mémoires Historiques du P. Norbert sur les Missions des Jésuites aux Indes Orientales* &c. Tom. I. pag. 7. Tom. II. pag. 234. 235. 236. 233. Ces Pères y sont accusés d'avoir approprié aux femmes Chrétiennes la coutume de porter le *Tbali* pendu au col, après en avoir un peu changé la figure en y insérant deux petites croix, & même d'avoir orné une image de la Ste. Vierge du collier nuptial, qui sert à suspendre l'infame Symbole dont il s'agit. Voy. la pag. 429. du Tome II.

On y représente *Isure* avec trois yeux ; c'est un nouveau trait de conformité avec *Osi-ris* ; au moins son nom selon *Diodore* (8) & *Plutarque* (9) signifie-t-il une personne qui a plusieurs yeux. On a tâché de deviner cette étymologie & l'on y a assez mal réussi. M. SCHMIDT est plus heureux. Il a recours au langage des Cophtes où se conservent les restes de l'ancien Egyptien. *Oscb* y signifie *beaucoup*, & *jor*, *l'œil* ou la *prunelle de l'œil* ; ce qui rend très-bien l'idée de la divinité à plusieurs yeux.

Des Dieux nous passons aux Rois. Le *Porus* des Indes, comme le *Porfenna* des Etrusques qui sont incontestablement une colonie Egyptienne, ce *Porus*, dis-je, est le *Pbéro* ou le *Pharao* des Egyptiens nom composé de l'article masculin & d'Ouro, qui en langue Cophte signifie Roi. On trouve de tous côtés des vestiges de *Porus* & de sa grandeur, soit dans l'Histoire, soit dans les Traditions des Indiens (10).

Pour les Villes, c'est, selon notre Auteur, principalement dans l'Asie Occidentale que leurs Noms paroissent le plus être
Egyp-

(8) Diod. lib. 1. p. 23. de la traduct. de Terrasson.

(9) Plur. de *Iside*.

(10) Recueil d'Observations curieuses sur les mœurs des peuples de l'Asie, Tom. 1. p. 18. Voyages de Rhoe dans l'Indostan, p. 9.

Egyptiens. Il ajoute, d'après *Arrien*, que dans les Indes Septentrionales les peuples ressembloient extérieurement à ceux d'Egypte, pendant que ceux du Midi ont plus d'affinité avec la nation Ethiopienne (11). Il n'y a point de doute que *Nysa* & *Mérou* ne doivent leur existence à *Osiris* ou *Bacchus* appelé *Dionysus* du nom de la première & honoré dans la seconde par la culture du lierre, que les Egyptiens au rapport de *Plutarque* appelloient *Cbén sirison* la plante d'*Osiris* (12). On trouve aussi dans les Indes un fleuve de *Mande*, & un autre de *Bibasis* (13); une ville de *Toan*, & un fleuve de *Zoan*, tous noms sans conteste Egyptiens. Il faut y ajouter *Anubingara* dans la *Taprobane* (14), c'est-à-dire la ville d'*Anubis*, & dans le Royaume de *Tbina* ou de *Siam*, selon notre Auteur une ville de même nom.

Enfin les coutumes religieuses & civiles des Indiens anciens & modernes ont tant de rapport à celles des anciens Egyptiens, qu'il est impossible de douter, que ce peuple fondateur de toutes les Sciences, n'ait porté aux Indes ses superstitions, ses usages, & les arts qu'il cultivoit.

Par

(11) *Arrian. Indic. pag. 320. Edit. Gronov.*

(12) *Plut. de Isid.*

(13) *Ptolomée Geog. VII. 1.*

(14) *Id. Geog. VII. 4.*

Par rapport à la Religion, les Indiens ont probablement reçu plusieurs de leurs idolatries de la main des Persans , & apparemment que d'eux-mêmes ils en imaginèrent un assez grand nombre toutes semblables à celles des Egyptiens, comme le culte du Soleil , celui du Gange , les ablutions , & d'autres encore. Mais il n'y a point de doute qu'ils ne doivent beaucoup de leurs cérémonies à l'ancienne idolatrie Egyptienne. Notre Auteur renvoye là-dessus à M. *la Croze* qui a consacré le VI^e. livre de son *histoire du Christianisme des Indes* à de curieux détails pour établir le fait, mais qui lui paroît n'avoir pas toujours distingué (chose il est vrai très-difficile ,) les anciennes coutumes des Egyptiens idolâtres d'avec les superstitions que les Gnostiques portèrent aux Indes dans les tems postérieurs. Quoi qu'il en soit , M. SCHMIDT ne touche qu'aux objets que Mr. *la Croze* a oubliés (15).

De ce nombre sont la vénération des Indiens pour le *Cercle* & les vertus qu'ils attribuent à cette figure (16) ; leur respect pour

(15) Il faut ajouter à l'Ouvrage de Mr. *la Croze* un petit Traité intitulé, *Conformité des coutumes des Indiens Orientaux avec celles des Juifs & des autres peuples de l'Antiquité*, in 12. Bruxelles 1704. par Mr. de la C. . .

(16) *Recueil d'Observations &c. Tom. III. p. 10.*

pour les *obélisques* & les *pyramides*, emblème des rayons du Soleil, dont le nom même de *pyramis* a la signification (17), & qu'on honore jusqu'au fonds de la Chine & dans l'île de Formosa; la coutume actuellement subsistante dans le Royaume de Bengale de rendre un culte à quelques *plantes* dont les Egyptiens faisoient cas, & à la Chine de conserver religieusement dans des vases de porcelaine l'ancien *Lotos* sous le nom de *Nelumbo*.

De ce nombre encore est le *culte des animaux* (18); superstition si marquée dans l'adoration du *Bœuf* à Bengale & dans ce grand Hopital des animaux malades & estropiés qui existe aujourd'hui à Surate. Il faut ajouter à cela l'abstinence religieuse & si générale de la chair des bêtes. On croit communément, que c'est le dogme Egyptien de la *Métempsychose* universellement reçu dans les Indes qui l'a fait naître (19); & cette idée ne paroît pas improbable à notre Auteur. Cependant il pré-
fère

(17) La Croze in *prolegom. Pantbei Ægypt.* de M. Jablonski. §. 34.

(18) Nous indiquons encore ici les *Memoires Historiques* du P. Norbert comme une source où l'on peut puiser la connoissance des superstitions modernes des Indiens.

(19) *Recueil d'Observations &c.* Tom. II. c. 20.

fére de croire, que la raison de la vénération des Egyptiens pour les animaux, & conséquemment de l'abstinence de leur chair parmi eux, étoit une suite de la persuasion où ils étoient d'une certaine sympathie entre tel ou tel animal & tel ou tel de leurs Dieux. Ce seroit une chose à examiner par des faits, car il faut avouer que l'opinion vulgaire est bien simple, bien naturelle.

Mr. SCHMIDT indique encore quelques conformités entre les usages religieux des Indiens modernes & ceux des anciens Egyptiens. Telles sont les *austérités* & les *mortification* étonnantes des *Prêtres*; l'horreur du *Vin*; la vénération pour les *Crocodiles*. Il dit aussi un mot de quelques usages civils, comme de la distinction des Indiens en *Castes* ou Tribus, de leur manière de distribuer les eaux du *Gange* à l'imitation de celle des eaux du Nil, & surtout de leurs *Chiffres*.

Les Chiffres dont nous nous servons passent pour être Indiens d'origine. La Tradition porte que des Indiens ils furent transmis de main en main aux Perses, aux Arabes, aux Sarrazins, aux Maures, & dans le X. siècle aux Espagnols (20) qui les

(20) Voy. Wachter *Natura & Scriptura concordia* p. 322. Et D. Calmet *Recherches sur l'origine des Chiffres Arithmet.* Mém. de Trev. Sept. 1707.

les ont communiqués à tous les autres peuples de l'Europe. Or selon *Platon* ce sont les Egyptiens qui ont inventé les nombres (21); & *Pythagore*, qui devoit tout à cet ancien peuple, avoit les mêmes chiffres dont nous nous servons aujourd'hui. La Table de *Pythagore* & les Manuscrits arithmétiques de *Boèce* ne permettent pas qu'on en doute (22). D'ailleurs on trouve nos chiffres entre les anciens hiéroglyphes, &, comme le Dr. *Warburton* & M. le Comte de *Caylus* l'ont fait voir, l'écriture courante des Egyptiens doit son origine & ses caractères aux hiéroglyphes de cette nation. Il ne resteroit plus pour achever la démonstration que de trouver des restes de l'écriture courante ou épistolaire Egyptienne, pour voir si avec ce secours on pourroit découvrir nos chiffres d'arithmétique dans les monumens Egyptiens de la plus haute antiquité; & c'est encore ce qu'on a trouvé bien certainement. „ On voit en „ effet dans le trésor des Lettres de M. la „ *Groze* la copie d'un ancien MS. Indien „ de M. *Bayer* (23), & dans ce MS. il y „ a des chiffres parfaitement exprimés, & „ ressemblans à ceux dont nous nous servons „ aujourd'hui. Non seulement les chiffres „ de

(21) *Plat. in Phæd. p. 240.*

(22) *Tentzel A. 1692. p. 453.*

(23) *Thesauri Epistol. La Croziani, Tom. I. p. 46.*

„ de ce MS. sont semblables aux nôtres ou
 „ aux Egyptiens, mais les autres lettres
 „ sont entièrement les mêmes que
 „ celles de l'écriture courante Egyptienne,
 „ ne, telle qu'on la voit dans les monu-
 „ mens de cette nation que M. *Rigord* (24),
 „ le P. de *Montfaucon* (25), & l'illustre
 „ & savant Comte de *Caylus* (26) ont pu-
 „ blié ". Quiconque voudra faire comme
 nous cette confrontation, verra comme
 nous du premier coup d'œil, qu'il ne se peut
 d'affinité plus sensible & moins contestable.
 D'où résulte évidemment la conséquence
 que l'Auteur en tire, savoir, que les
 Indiens ayant reçu des Egyptiens jus-
 qu'à leurs chiffres & à leurs anciens ca-
 ractères, ainsi que tant de noms propres
 & tant d'usages soit civils soit religieux,
 il n'y a aucun lieu de douter que des colonies
 Egyptiennes, ne se soyent anciennement
 établies & étendues dans la vaste région
 des Indes.

On croiroit à la vérité en lisant un endroit
 de cette Dissertation, que M. SCHMIDT ne
 comprend pas les Chinois parmi les Indiens
 dont il parle. C'est à la page 37. où, en
 avertissant que le Royaume de *Tbina* ne doit
 point être confondu avec la Chine

mo-

(24) *Mém. de Trév.* 1704.

(25) *Antiq. expliq.* Tom. II. 140. & supplément II, 54.

(26) *Recueil d'Antiq.* T. I. p. 21--26.

moderne, mais qu'il faut entendre par là le Royaume de Siam, il ajoute, que ce Royaume est *le pays le plus Oriental que les-Anciens paroissent avoir connu*. Mais dans la suite pag. 43 & à l'occasion des pyramides, il avertit qu'il confond les Chinois avec les Indiens, que les Auteurs mêmes de cette Nation reconnoissent que leur culte leur vient des Indes, qu'ils se ressembtent par quantité d'endroits, par la haute antiquité dont l'une & l'autre de ces Nations se vantent, & par leur écriture courante, qui doit, dit-il, son origine aux hiéroglyphes comme celle des Egyptiens, sur quoi dans une note il célèbre la découverte que M. de Guignes a communiquée à l'Académie Royale des Inscriptions dans le Mémoire qu'il y lut environ six mois après que cette Dissertation y eut été présentée.

Voilà donc, comme nous le disions en commençant, les deux Savans arrivés au même terme par deux routes différentes. Avant que de les perdre de vue, il faut que nous ajoutions à la gloire de M. SCHMIDT, qu'il n'y a presque pas une seule page de sa Dissertation où l'on ne trouve quelque chose à apprendre, qui, en intéressant plus ou moins le genre de Littérature dans lequel elle est écrite, n'annonce un homme consommé dans ces matières. On fait néanmoins qu'il est à peine parvenu à l'âge où les plus habiles commen-

cent

cent à être un peu initiés dans les mystères de la profonde érudition, sur ce qui concerne la première antiquité.

Nous avons remarqué dans l'Ecrit, dont nous venons de donner l'analyse, quelques étymologies aussi simples & heureuses qu'elles nous ont paru nouvelles. Par exemple, l'étymologie du *Cbénosiris*, nom que les Indiens au rapport de Plutarque donnoient au lierre consacré à Bacchus (27) & que M. SCHMIDT dérive de *Gin-Osiri*, c'est-à-dire en Copte plante d'*Osiris*; par exemple encore l'étymologie du *Thamuz* d'Ezechiel (28), qu'il fait venir de *Thoms*, c'est-à-dire dans la même langue *ensevelir*. Nous y avons aussi remarqué de savantes discussions, sur l'ancienne *langue persane*, sur la ville de *Nysa* & l'origine de son nom, sur le *culte des plantes* qui fera dans la suite la matière d'une nouvelle dissertation de notre Auteur, & sur quelques autres sujets particuliers; mais ce qui mériterait surtout que nous nous y arrêtions, ce sont deux digressions curieuses par plus d'un endroit.

La première contient une explication nouvelle de la fable de *Bacchus* sorti des hanches ou de la cuisse de Jupiter. Ce *Bacchus* ou *Osiris*, c'est le Nil. Il passe pour fils de Jupiter parce qu'il avoit ses sources dans un pays consacré à Jupiter

Ham-

(27) Plut. de *Isid.* 365.

(28) Ezech. VIII, 15.

Hammon. Il eut pour nourrices les *pleyades*, c'est-à-dire de fortes pluyes. Sa Mère fut consumée par des chaleurs brulantes avant qu'il fut à terme; c'est-à-dire, que des vents brulans poussent en Ethiopie les nuages qui s'y fondent en pluyes, grossissent les eaux du fleuve, & occasionnent son débordement. Alors *Bacchus* est caché dans la cuisse de *Jupiter* d'où on le voit ensuite renaître, parce que le Nil va se perdre dans le lac *Moeris*, des reservoirs du quel il ressort, & que *Μηρὸς* en Grec veut dire la Cuisse (29). Enfin *Bacchus* ou *Osiris* est mis en pièces & ses membres sont dispersés çà & là, c'est le Nil divisé en différens canaux; il est enseveli, parce qu'il tombe dans la mer; on le pleure annuellement sous le nom de *Thamus*, & annuellement on se réjouit de son retour, parce que jamais il ne manque de revenir en son temps ramener la fertilité.

L'autre digression est consacrée à faire voir contre M. la Croze (30), que les Egyptiens, comme les Indiens modernes, avoient en horreur le vin & toutes les boissons enivrantes *Plutarque* atteste expressément qu'avant le règne de *Psammetichus* ils ne faisoient aucun usage du vin, parce qu'ils le regardoient comme le sang des téméraires monstres de la terre qui avoient fait la guerre aux Dieux

(29) *Voy. Q. Curce*, VIII. 10.

(30) *Hist. du Christ. des Indes*, Liv. VI. p. 430.

Dieux (31), par où il entendoit *Typhon* & sa troupe, de même que quelques *Bramines* disent que le vin est le sang des Diables (32). On pourroit objecter à cela l'histoire de l'Echanson du Roi d'Egypte, dans le tems de Joseph (33), mais M. *Micbaëlis* a déjà observé qu'apparemment sa fonction ne consistoit qu'à exprimer le suc des raisins dans la coupe du Roi & à l'y tempérer avec de l'eau (34); usage observé depuis, par les Manichéens (35) & peut-être par Mahomet, qui souvent fait l'éloge des raisins dans ce même Alcoran, où il condamne si sévèrement le vin. Mais d'où venoit aux Egyptiens leur aversion pour le vin? Quelques Savans croient qu'on la leur avoit sagement inspirée, à cause des mauvais effets de l'abus du vin toujours si facile, peut-être même par une suite de l'impression qu'avoit faite l'histoire de Noé & de Cham. Selon le célèbre Professeur de Gottingue que nous venons de nommer, cette aversion étoit l'ouvrage des Prêtres qui avoient prudemment décrié le vin & accredité la bière, parce que l'Egypte fertile en orge, n'avoit que peu ou point

(31) *Plut. de Isid. p. 453.*

(32) *Voyag. d'Ovington, Tom. I. pag. 380.*

(33) *Genes. XL.*

(34) *Comment. Gotting. T. IV. p. 108. &c.*

(35) *August. Oper. T. I. Liv. 2, p. 732. Edit. Benedict.*

point de vignes. M. SCHMIDT reconnoît que la conjecture est ingénieuse; cependant il y en substitue une autre. Il croit que chaque Dieu d'Egypte avoit dans les symboles de cette nation, une couleur qui lui étoit affectée; que le rouge étoit la couleur de l'odieux *Typhon*, & que c'est pour cela qu'on y avoit le vin en horreur; mais s'il nous est permis de le dire, cette raison n'auroit pas exclus les vins blancs, sur-tout puisqu'elle n'avoit pas empêché de permettre l'usage du suc des raisins fraîchement pressés. Pour revenir au fait même, on y oppose deux grandes objections; 1^o. divers bons Auteurs de l'antiquité attestent que les anciens Indiens étoient grands buveurs de vin (36), mais à cela M. SCHMIDT répond: 1. qu'ils ne s'enivroient peut-être que de vin de palme ou d'autre vin semblable, 2. que peut-être ces Indiens-là descendoient non des Egyptiens, mais des Persans ou des Scythes, 3. qu'au moins les *Bramines* ne faisoient aucun usage du vin (37). Nous avouons cependant que le langage de Q. *Curce* nous paroît bien général (38); d'ailleurs *Strabon* qu'on lui oppose

(36) Q. *Curce lib. VIII. c. 9. Athen. Dynnos. X, 10. Ælian. Var. Hist. Lib. II. c. 41. Strab. Lib. XV. pag. 706.*

(37) Clem. Alex. *Strom. p. 451.*

(38) L'Auteur du Livre intitulé *Conformité des*
Tome XII. Part. I. K cou-

pose convient que les Indiens buvoient du vin dans leurs sacrifices. La 2^{de} objection se tire de ce qu'on a dit qu'*Oſiris* est le même que *Bacchus*; or comment se peut-il que les adorateurs du Dieu du vin aient eu tant d'aversion pour cette liqueur? Notre Savant replique qu'apparemment ce sont les Grecs qui ont consacré le vin à *Bacchus* ou *Oſiris*, & que cet *Oſiris* étant en même tems le soleil des Egyptiens, ils lui ont fait hommage du fruit de la vigne comme à l'auteur de la maturité des raisins. Mais ce qui lui paroît encore plus vraisemblable, c'est qu'*Oſiris* ayant été incontestablement l'inventeur de la bière, boisson favorite des Egyptien & des Indiens, lorsque dans la suite des tems l'usage du vin devint plus commun, on ne trouva point de divinité à qui il convint mieux d'en attribuer l'invention qu'à lui. *Se non é vero é ben trovato!* Quel horrible Cahos que cette mythologie! Qu'il faut avoir d'érudition, de dextérité & de patience, pour y repandre quelque jour!

ARTI-

coutumes des Indiens Orientaux &c. qui a discuté cette matière, observe qu'Alexandre s'écarta peu des Indiens Occidentaux que le bon vin de Sciras pouvoit avoir enivrés.





ARTICLE DIXIEME.

ESSAI SUR LE BEAU, par le P.
ANDRE' J. avec un *Discours Préliminaire* & des *Réflexions* sur le Goût.
Par Mr. *Formey*. A *Amsterdam* chez
J. H. *Schneider* MDCCLIX. un vol.
in 12. de plus de 330 pages.

LE dessein principal de Mr. FORMEY dans ce recueil a été de rendre plus commun l'excellent *Essai sur le Beau* que le P. YVES-MARIE ANDRE' Jésuite, Professeur des Mathématiques à Caen, fit imprimer à Paris 1741. Cet Auteur, Philosophe judicieux aussi bien qu'élégant Ecrivain, y a rassemblé avec une brièveté énergique tout ce que l'on peut dire de plus précis & de plus utile sur une matière des plus délicates & des plus profondes. On convenoit généralement que personne ne l'a mieux développée que lui, & cependant son *Essai* peu répandu ne se trouvoit qu'avec peine. Les soins obligeans du célèbre Abbé Trublet en ayant procuré un exemplaire à M. FORMEY, non seulement il a rendu au public le service de le faire réimprimer, mais il l'a orné d'un *Discours préliminaire*, où il fait connoître les prin-

K 2

cipaux

cipaux ouvrages, qui dans le cours de ce siècle avoient paru sur le *beau*, & l'a accompagné d'une *Analyse de la notion du Goût*, morceau délicat, réfléchi, & pour tout dire parfaitement digne d'être associé à l'*Essai* du P. ANDRÉ.

Parmi les Auteurs modernes qui ont écrit sur le *Beau*, le premier qui se présente, c'est feu Mr. de Croufaz. Il publia son *Traité* en 1714. en un volume, & dix ans après il le fit reparoitre grossi d'un second Tome. Le *Journal Littéraire* de la Haye en donna un extrait fidèle dans les mois de Septembre & Octobre de l'année même qu'il vit le jour. Mr. FORMEY le met ici en entier sous les yeux du Lecteur, & ce qu'on y apprend revient en substance à ceci; que le terme de *Beau* a deux significations très-différentes; qu'il y a un *Beau* relatif à nos sentimens & qui nous cause toujours quelque plaisir, mais qu'il y en a un autre qui ne dépend que de la spéculation, que nous trouvons digne de notre estime lors même que nous le considérons de sang froid, & qui plait à notre raison même sans remuer notre cœur. Les idées & les sentimens sont-ils d'accord? l'objet mérite le nom de *beau* dans les deux sens; mais s'ils se combattent, l'objet est *beau* à un égard, & à l'autre il manque de *beauté*. Toute la question est donc de savoir, en quoi consiste cette *beauté* qu'on reconnoit & que pourtant on ne goûte pas,

ce

ce *beau* qui ne dépend point du sentiment & dont la raison ne peut s'empêcher d'être frappée. M. de Crousaz prétendoit qu'il est produit par la vue de l'unité assaisonnée de variété, de régularité & d'ordre dans un même sujet, & en appliquant ces caractères à divers objets, il prouvoit qu'en effet c'est par là que ces Objets ont du *beau* aux yeux de l'esprit, *beau* qu'on saisit par sentiment quand le goût est bon & à proportion de ce qu'il l'est au lieu qu'on n'en est que peu ou point touché à proportion de ce que le goût est mauvais. Enfin il faisoit dépendre essentiellement le goût, de la conformation des organes de nos sens. Selon lui, on peut naître avec un tempérament si heureux, avec les organes des sens & l'imagination si bien disposés que les sentimens s'accordent toujours presque exactement avec la raison. Mais d'ordinaire il faut rectifier par l'étude ses idées sur le *Beau*, afin de rectifier ses sentimens; jusqu'à ce qu'accoutumés à se régler conformément aux décisions de la raison ils s'excitent même avant qu'elle parle, & naissent avant la réflexion. Tel est en général le Système de Mr. de Crousaz. L'objection principale qu'on y a faite, c'est que les caractères du *beau* sont applicables au *bon*, de sorte que la *bonté* & la *beauté* devroient être la même chose, ce que personne n'affirmeroit.

Le second Auteur qui dans notre siècle a

approfondi la matière dont nous parlons, c'est M. HUTCHESON, célèbre Professeur de Philosophie à Glasgow en Ecosse, qui a publié là-dessus un Ouvrage qu'on a traduit en François sur la quatrième des Editions Angloises, & imprimé sous le titre de *Recherches sur l'Origine des idées que nous avons de la Beauté & de la Vertu &c.* à Amsterdam, ou plutôt à Paris 1747. 2 Tomes in 8. Quand cet Ouvrage parut Mr. FORMEY en donna, à ce qu'il nous apprend ici, un extrait dans le Tome III. de la *Bibliothèque Impartiale*, & comme c'est son bien, il le reprend & le reproduit en cet endroit. Or si nous ne nous trompons pas, voici en deux mots ce qui constitue l'essence de l'hypothèse qu'il attribue au Philosophe Ecossois.

Selon M. *Hutcheson*, la *Beauté* c'est l'idée agréable que les objets qu'on appelle *beaux* font naître en nous. Pour être *beau*, ou pour faire naître cette idée, ces objets doivent absolument porter en eux une *uniformité jointe à la variété*. Et la faculté par où notre ame apperçoit cette uniformité variée, dont l'effet est de produire en nous des idées agréables, ne consiste ni dans les organes extérieurs de nos sens ni dans la réflexion; c'est une sorte d'instinct, de puissance, ou tout ce qui vous plaira que l'Auteur appelle *Sentiment intérieur*; & plus ce sentiment ou cette capacité de recevoir des idées agréables est parfait, plus en a

de

de ce qu'on appelle *génie* ou délicatesse de goût. Il distingue ensuite, entre beauté, absolue, beauté relative, beauté comparative, & il assigne le fondement de chacune. La *beauté absolue* est celle que nous appercevons dans les objets considérés en eux-mêmes sans les comparer à rien d'extérieur dont on les regarde comme des images ou des copies, & cette beauté est en raison composée de l'uniformité & de la variété, de sorte que là où l'uniformité des choses est égale, la *beauté* s'y découvre à proportion de la variété, & que là où la variété est égale, la *beauté* y brille à proportion de l'uniformité. La *beauté relative*, est celle qu'on découvre dans un objet en tant qu'on le considère comme une imitation de quelque original, & elle est fondée sur l'uniformité ou la conformité qu'on apperçoit entre l'original & la copie. Enfin la *beauté comparative*, est celle qui naît du rapport qu'on remarque entre l'objet dans lequel elle se trouve, & l'intention de l'ouvrier qui a produit cet objet. Que si l'on demande d'où vient la diversité des goûts pour le *beau* malgré une faculté innée à tous les hommes pour appercevoir le *vrai beau*, l'Auteur répond que cela vient des idées accidentelles qui s'y associent par la coutume, l'éducation, & l'exemple, & qui sur un goût pour la *beauté* qui est primitif & ineffaçable, entent si nous

osons parler ainsi, des idées qui le modifient à l'infini, quelques fois même jusqu'à la bizarrerie la plus extravagante. Si c'est là, comme nous le croyons, le système de M. *Hutchéson* sur le *beau*, nous ne balançons pas de dire que pour le fonds, c'est-à-dire, dans la définition de ce qui qualifie un objet pour produire en nous les idées agréables de la *beauté*, il revient absolument à la même chose que celui de M. de *Croufaz* développé par l'Auteur Anglois de la manière la plus ingénieuse, & rendu neuf par la supposition d'un *sens intérieur* qui ne dépend ni des organes physiques, ni de la réflexion, & qui produit le même effet. Resteroit à savoir, si l'existence de cette nouvelle faculté est bien démontrée; mais c'est une discussion qui nous meneroit trop loin.

M. FORMEY emprunte de l'*Encyclopédie*, Article *Beau*, le troisième Article de son propre Discours. On y observe que *Platon* a plutôt enseigné ce que le *beau* n'est pas que ce qu'il est; que St. *Augustin* a regardé l'unité qui réunit symétriquement les parties d'un tout comme ce qui en fait l'essence; que M. de *Wolff* semble avoir cru qu'une chose est *belle* parce qu'elle plaît, au lieu qu'elle plaît parce qu'elle est belle, & donné plutôt la définition du parfait que du *beau*. On y réfute l'Auteur d'un ouvrage intitulé *Essai sur le Mérite, & sur la Vertu*, qui prétend que l'utile est l'unique

que fondement du *beau*. On y reproche à Mr. de Croufaz que sa définition n'est applicable qu'à quelques espèces de *beaux* particuliers, plutôt qu'au *beau* en général ; & à M. Hutchesen qu'il a moins prouvé la réalité de son *sixième sens* ou sentiment intérieur, que fait sentir la difficulté de développer sans ce secours la source du plaisir que nous donne le *beau*. Enfin l'on y assure que le P. André a surpassé tous ces Philosophes anciens & modernes dans le traité que M. FORMEY fait reparoître aujourd'hui.

Ce Traité nous l'avions lu en son tems avec admiration, nous venons de le relire avec plaisir, & nous souscrivons volontiers aux éloges qu'on fait de l'habileté avec laquelle l'ingénieux Auteur a développé son sujet. Il traite en autant de chapitres du *beau visible*, du *beau dans les mœurs*, du *beau dans les ouvrages d'esprit*, & du *beau musical*. Il prétend que dans chacun de ces objets on distingue un *beau essentiel*, qui naît de la nature des choses, un *beau naturel* qui dépend de l'institution du Créateur, un *beau artificiel* ou arbitraire, mais toujours avec quelque dépendance des loix éternelles. Le *beau essentiel* consiste dans l'ordre, la régularité, la proposition, la symmétrie en général ; le *naturel* dans cette même symmétrie observée dans les êtres de la nature ; l'*artificiel* dans cette même

me symmétrie encore , mise dans les productions de l'art. Enfin ce dernier se subdivise en *beau de génie* fondé sur la connoissance du beau essentiel, dont les règles sont inviolables; *beau de goût* fondé sur la connoissance des ouvrages de la nature & les productions des grands maîtres qui dirigent dans l'application du *beau essentiel*; & le *beau de caprice*, qui n'étant fondé sur rien ne doit être admis nulle part.

Le P. André applique ensuite ces principes, aux *mœurs*, aux *ouvrages d'esprit* & à la *musique*. 1. La régularité, la proportion, la justesse, la décence, l'accord, dans une *belle action*, dans une *bonne pièce*, dans un *beau concert* en forment le beau essentiel. 2. L'observation du beau essentiel dans notre conduite selon le rang que nous tenons entre les Etres; l'imitation & la peinture fidèles des productions de la nature dans les *ouvrages d'esprit*; enfin dans l'*harmonie* la soumission aux loix que la nature a introduites dans les corps sonores, leur résonnance, & la conformation de l'oreille, en constituent le *beau naturel*. 3. Et pour ce qui est du *beau artificiel*, il consiste dans les *mœurs*, à se conformer aux loix, au génie, aux usages de sa nation; dans les *ouvrages d'esprit* à connoître la langue, à respecter les règles du discours, à suivre le goût dominant; & dans la *musique* à insérer à propos la dissonnance, à conformer sa

la production aux mouvemens & aux intervalles reçus.

Tout cela est exprimé avec une grande profusion d'esprit; l'article de la Musique principalement ne laisse, dit-on, rien à souhaiter aux connoisseurs. Cependant, comme M. FORMEY & l'*Encyclopédiste* l'observent, outre que le P. André a peut-être un peu trop pris le ton Oratoire dans ce développement, & sacrifié la précision aux graces, il ne s'est point assez expliqué sur la source du *beau en général*. On voit bien qu'il en juge comme St. Augustin, M. de Crousaz & M. Hutcheson, mais c'est ce qu'il auroit dû nettement établir avant tout, & en détail, & c'est ce qu'il n'a pas fait. Oserions-nous l'ajouter encore? Il ne nous semble pas que l'habile Jésuite ait été aussi heureux à rendre raison du *beau arbitraire*, qu'il l'a été à dévoiler le *beau essentiel* & le *beau naturel*. Ce qu'il en dit est plein d'esprit comme le reste, mais peut-être trop recherché.

L'ingénieux *Encyclopédiste* s'est chargé de suppléer au système du P. André; Il l'a fait dans l'Article *Beau* du Grand Dictionnaire, & M. FORMEY présente ici ce morceau intéressant, mais sans l'analyser & sans en dire son avis. Nous imiterons une discrétion qui nous convient infiniment mieux qu'à cet habile homme, capable d'éclaircir & d'ordonner tout ce qu'il touche. Qu'il nous

nous soit permis néanmoins de proposer nos doutes sur quelques articles.

Dans le nouveau système, on appelle *beau hors de nous* ou *beau réel* tout ce qui contient en soi de quoi réveiller dans notre entendement l'idée de *rapports*, excepté pourtant les qualités relatives au goût ou à l'odorat, car on ne nomme point *beaux* les objets en qui elles résident, on ne dit point un bel aliment, une belle odeur. Dans ce système on appelle *beau par rapport à nous* ou *beau apperçu*, tout ce qui réveille en nous cette idée de *rapports*, soit que nous sachions indiquer & apprécier ces *rapports* qui nous ont frappés, soit que nous ne le puissions pas. Or ces rapports, ou on les considère *solitairement* dans l'être en qui on les apperçoit, ou on les considère *relativement* à d'autres êtres. Dans le premier cas, dire par ex. qu'une rose est belle, c'est dire simplement qu'on apperçoit en elle les *rapports* qui sont dans les parties dont elle est composée, & en ce sens toute rose est *belle*, tout objet est *beau*; mais de quel *beau*? du *beau réel*. Dans le second cas, si on envisage l'objet relativement à d'autres êtres, dire qu'une rose est *belle*, c'est dire qu'entre les roses, ou si l'on veut plus généralement, entre les fleurs, celle-là réveille en celui qui parle plus d'idées de *rapports* & de plus de certains rapports; & c'est-là le *beau relatif*. Ainsi, dit
l'Au-

l'Auteur, selon le nature d'un être, selon qu'il excite en nous la perception d'un plus grand nombre de rapports, & selon la nature des rapports qu'il y excite, il est *joli*, *beau*, *plus beau*, *très-beau*, d'un *beau moral* si l'on considère ces rapports dans les mœurs; d'un *beau littéraire* si on les considère dans des ouvrages de littérature; d'un *beau musical* si c'est dans des pièces de musique; d'un *beau naturel* si c'est dans les ouvrages de la nature; d'un *beau artificiel* si c'est dans les ouvrages mécaniques des hommes; d'un *beau d'imitation* si c'est dans des représentations des ouvrages de la nature ou de l'art; enfin d'un *beau* de quelque autre nom, si on les considère dans quelque autre objet; d'où il suit que c'est toujours de la perception *des rapports* que naît l'idée du *beau*.

Nous comprendrions ce système si nous entendions bien ce que le mot de *rapports* y signifie. En général un *rapport*, c'est la *relation* d'une chose à une autre, ou plutôt c'est la perception de quelque chose ou de quelque qualité, qui fait naître l'idée de quelque autre chose ou de quelque autre qualité, comme l'idée de *Fils* réveille d'abord dans l'esprit l'idée de *Père*. Sûrement l'Encyclopédiste ne parle ici que des qualités réelles & non des qualités imaginaires; lui-même nous en avertit. Quand donc il affirme que l'idée du *beau réel* naît de la perception des rap-

sorts d'un objet considéré solitairement, & le *beau relatif* de la perception des rapports de cet objet considéré relativement à d'autres, il veut dire sans doute, que cette idée naît en nous, lorsque nous appercevons dans un objet certaines qualités qui ont relation soit à la nature & à l'essence de cet objet, soit avec d'autres qualités dans d'autres objets; de sorte que dans son système un objet est trouvé *beau en soi*, quand on y apperçoit les qualités réelles qu'il doit avoir relativement à sa nature; & *beau par comparaison*, quand il a ou des qualités que les autres objets n'ont pas, ou qu'il les a en plus grand nombre, ou qu'il les a plus parfaites. Mais de quelles qualités s'agit-il ici? Est-ce spécialement de l'ordre, de l'arrangement, de la variété, de la régularité, de la symmétrie? En ce cas voilà bien de la métaphysique prodiguée pour ramener sous un autre nom le système de M. de Crousaz. Ou bien si le profond Encyclopédiste a quelques autres qualités en vue, il faudra absolument qu'il descende jusqu'à les indiquer explicitement sous peine de n'être pas assez entendu.

Nous désirerions encore des explications sur la manière dont l'Auteur conçoit que l'idée du *beau* se produit en nous. Il semble en faire la généalogie. Il dit que c'est de nos besoins que sont nées les machines diverses dont nous nous servons pour y sa-
tis-

tisfaire, que toute machine se fait par des combinaisons, des arrangemens de parties &c. que par là se sont formées en nous les notions d'ordre, de proportion, de symmétrie, d'unité; notions que nous avons ensuite généralisées, & observées dans tous les êtres qui nous environnent, &c. Mais quand tout cela seroit, quand il seroit vrai (ce dont il est je pense bien permis de douter,) que c'est en inventant des machines pour nos besoins que nous avons pris les idées d'ordre, de proportion, de symmétrie, d'unité, au lieu qu'il semble au contraire qu'il falloit déjà avoir ces idées dans l'esprit, pour inventer ces machines; il resteroit encore à savoir, comment nous saisissons actuellement les rapports qui forment le beau en tout genre, le *beau moral*, comme le *beau naturel*. Tantôt l'Auteur l'attribue aux sens & tantôt à l'entendement, tantôt il parle d'appercevoir les rapports, tantôt de les sentir, & tantôt décidant qu'on juge du beau plus par connoissance que par sentiment, il avance qu'en bien des cas le plaisir attend pour se faire sentir que l'entendement ait prononcé que l'objet est beau. Nous demanderions des idées mieux définies selon la diversité des objets.

Nouvel embarras. On ne nous dit point ici d'où vient que la perception des rapports, qui produit la notion du *beau*, plait à l'esprit & est accompagnée en nous de sen-

sentimens agréables. Est-ce par la variété que le *beau* plaît, ou par l'ordre, ou par la proportion, ou par la symmétrie du tout dans une parfaite unité? Mais pourquoi & comment chacune de ces choses séparément & toutes ensemble dans leur réunion plaisent-t-elles? L'Encyclopédiste ne s'est pas clairement expliqué là-dessus.

Enfin quoiqu'il se soit fort étendu sur les causes des différentes opinions que les hommes ont sur la *beauté*, & qu'il n'en indique pas moins de douze, nous avons des doutes sur le résultat de cette longue énumération. L'Auteur en conclut que *la différence des sentimens sur le beau vient de la diversité des rapports ou aperçus ou introduits tant dans les productions de la Nature que dans celles des Arts*. Mais ne vient-elle pas plutôt de la manière dont on aperçoit ces rapports & de l'association des idées qui se combinent dans l'esprit quand on les envisage? Le même objet ne seroit-il pas également *beau* ou *laid* aux yeux de tous les hommes par ses rapports naturels, si les yeux de tous les hommes étoient également constitués & mis en action, sans qu'aucune idée accessoire se mêlât à la perception des rapports qu'ils découvrent? Peut-être est-ce notre faute si la conclusion de l'Encyclopédiste ne nous paroît pas exacte. Il met dans ses détails tant de questions incidentes, tant de *jers*
com-

comme il parle, qu'on n'est pas toujours sûr d'avoir tout compris.

Ce qui nous confirme néanmoins dans la pensée qu'il pourroit bien y avoir un peu d'inexactitude dans l'Article du Dictionnaire que nous venons d'examiner, c'est l'impression qu'a fait sur nous l'*Analyse du Goût*, dont Mr. FORMEY a bien voulu grossir ce recueil. Non seulement les principes de ce judicieux & aimable Philosophe justifient nos doutes sur les principes de l'Encyclopédiste Métaphysicien, mais il nous a semblé en lisant cette *Analyse* à la suite de l'Article, que nous passions d'une région obscure dans un lieu éclairé, où les objets se présentoient comme d'eux-mêmes à nos desirs.

D'abord après avoir fait observer en quoi le *Goût sensible* ou corporel, & le *Goût moral* & spirituel different & se ressemblent, M. FORMEY conduit le Lecteur à une juste notion de ce dernier qu'il définit ainsi ; *Le Goût est en général la connoissance des beautés quelconques qui sont répandues dans les Ouvrages de la Nature & de l'Art, en tant que cette connoissance est accompagnée de sentiment.*

Dans cette définition l'on voit d'abord quel est l'objet du *Goût*, c'est le beau considéré dans les Ouvrages de la Nature & de l'Art ; ensuite comment on le saisit, ce n'est ni par la *connoissance* seule, ni par

le seul *sentiment*, mais par la *connoissance* ,
 entant qu'elle est accompagnée de *sentiment* ,
 c'est-à-dire , de cette perception confuse des
 objets qui s'acquiert par l'impression qu'ils
 font sur les organes. Il est bien vrai que
 le *sentiment* est ici le plus essentiel. La
 connoissance juge, & apprécie, mais ce
 n'est qu'après que le *sentiment* a goûté, &
 si on vouloit parler à la rigueur, il n'y a que
 le *sentiment* qui goûte. On peut être docte,
 très-docte, & n'avoir pas le moindre *goût* :
 cependant si l'on n'avoit que du *sentiment*
 on feroit quelques fois d'étranges écarts ;
 on seroit sur-tout parfaitement inutile
 pour former & diriger les autres, car un
 simple *sentiment* est une idée incommuni-
 cable.

A l'aide de ces principes si simples & si
 lumineux, M. FORMEY rend sans peine
 raison de l'étonnante *diversité des goûts*.
 On comprend qu'elle doit venir de l'inégale
 distribution des deux principes du *Goût*,
 des connoissances & du *sentiment*. Partez
 du plus bas degré de connoissances & de
sentiment ; élevez-vous jusqu'au *sentiment*
 le plus exquis & à la connoissance la plus
 étendue & la plus distincte, tout cet espa-
 ce intermédiaire sera rempli par une chai-
 ne de degrés différens de *goût*, c'est-à-dire,
 d'hommes dont chacun aura son *goût pro-*
pre, un *goût* différent de tous les autres à
 raison du degré de connoissances & de *sen-*
 ti-

timent. Ici, dit M. FORMEY, *comme partout ailleurs le principe des indiscernables a lieu.*

D'un autre côté, il est connu qu'une infinité de causes externes font varier les goûts en agissant sur nous différemment. Ces causes naissent de l'éducation, du climat, de l'impression des objets, & d'une multitude immense de faits qui en résultent, mais dont le détail est impossible. Qu'on lise l'excellent ouvrage de l'*Esprit des Loix*; il est rempli d'observations & de remarques dont l'application se fait d'elle-même à notre sujet. Et si l'on demande après cela, *quel est l'homme dont le Goût est le plus parfait?* la réponse sera aisée. Il est clair que c'est celui qui au plus haut degré de connoissances joint le sentiment le plus exquis; deux choses qui se trouvent bien rarement, parce que comme les gens sensibles à l'excès ne se prêtent guère à des spéculations profondes & à l'analyse des idées, ceux au contraire qui sont accoutumés à se nourrir de vues & de réflexions profondes, ne se portent pas volontiers aux objets de sentiment, sur-tout aux finesses, aux délicatesses, dont leur perception est susceptible. Il n'y a que Dieu qui possède le goût suprême & cela sans que rien d'analogue à ce qui s'appelle en nous sentiment y contribue, parce qu'il n'y a en lui ni imagination, ni mémoire, ni sensations.

ni rien de ce qui procède de la liaison de notre ame avec le Corps & avec les Etres matériels. En Dieu le goût *suprême*, est la connoissance infiniment distincte & totalement adéquate du beau tant en général que dans toutes les déterminations dont il est susceptible, & qu'il reçoit dans le système actuel de l'Univers. Et comme Dieu trouve dans son essence le vrai & l'unique beau, l'original accompli de toute perfection, il s'ensuit, que le principal objet de son goût, c'est lui-même, l'intuition & la possession de son être dans laquelle se trouve en même tems le souverain bien & la souveraine félicité.

Concluons de là que plus les hommes ont le goût pur, fin, grand, sublime, & plus, à cet égard, ils approchent de la divinité. C'est sans doute cette reflexion qui a fait naître à M. FORMEY l'idée de dédier ce recueil au Prince FERDINAND Duc de Brunswick & de Lunebourg, Héros en qui la piété, l'humanité, la justice & toutes les vertus concourent à relever aux yeux de l'Univers l'éclat d'une Valeur également célébrée par ceux qu'elle délivre, & admirée par ceux dont elle triomphe. Si l'idée du beau étoit perdue, lui dit noblement le Philosophe de Berlin, elle se retrouveroit dans le fond de votre ame, & dans le caractère des Princes qui vous ressemblent. Bel éloge, & vraiment aussi digne du grand Prince qui le

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE. 1759. 165

le reçoit, que de la main du Sage qui le consacre à sa gloire.



ARTICLE ONZIEME.

ANTHOLOGIA *Veterum latinorum Epigrammatum & Poëmatum, sive Catalecta Poëtarum Latinorum in VI. Libros digesta, ex Marmoribus & Monumentis Inscriptionum vetustis & Codicibus MSS. eruta, primum à Josepho Scaligero, Petro Pithoeo, Frid. Lindenbrogio, Theod. Parsonio, Almeloveenio, aliisque colligi incepta; nunc autem ingenti ineditorum accessione locupletata, concinniore in ordinem disposita, & nonnullis Virorum Doctorum notis excerptis illustrata; cura PETRI BURMANNI SECUNDI, qui perpetuas Adnotationes adjecit. Tom. I.*

C'est - à - dire,

ANTHOLOGIE des Epigrammes & des Poésies anciennes des Auteurs

L 3

La-

Latins &c. accompagnée de remarques &c. Par M. PIERRE BURMANN &c. Tom. I. à *Amsterdam* chez *Schouten* MDCCCLIX. in 4. de 786 pages, sans l'*Epître dédicatoire* & quelques autres pièces qui en contiennent ensemble 84.

L'Auteur qui s'avisa le premier de faire un recueil d'Epigrammes Grecques, lui donna le nom d'*Anthologie*, ou de *Livre de fleurs*, parce qu'ayant choisi ce qu'il avoit trouvé de plus brillant parmi les Epigrammes de quarante-six Poètes anciens, il regarda son recueil comme un bouquet de fleurs, dont il attribua une à chacun de ces Poètes, le *lys* à *Anytes*, la *rose* à *Sapbo* &c. Avec le tems ce Recueil s'est amplifié. Outre les différentes Editions que les Savans en ont publiées, il existe beaucoup plus complet en Manuscrit dans la Bibliothèque du Roi de France, dans celle de *Leipsick* & sans doute en d'autres encore, d'où peu à peu d'habiles gens s'empresrent de tirer de nouvelles pièces soit pour en enrichir leurs propres ouvrages, soit pour en faire de nouveaux recueils, ainsi que M. *Reiske* l'a fait depuis cinq ou six ans dans le IX. Tome des Nouveaux *Mélanges* de *Leipsick*. Jusqu'ici donc quand on parloit de l'*Anthologie*, on n'entendoit

& on ne pouvoit entendre par là que le *Recueil* ou plutôt le *Cboix des Epigrammes Grecques*. Rien de semblable ou d'aussi complet n'existoit pour les Poëtes Latins.

En 1747. M. BURMAN, né pour la gloire des Belles-Lettres & capable des plus grandes entreprises en ce genre, parce qu'à une connoissance profonde de l'Antiquité, à une lecture immense des Poëtes, à un goût exquis & à une facilité étonnante il réunit tous les secours qu'on peut desirer pour y réussir, M. BURMAN dis je, annonça au public qu'il se disposoit à enrichir le monde savant d'une *Antbologie Latine*, dont en même tems il communiqua un prodrome assez étendu. Ce Prodrome en essuyant quelques critiques de la part des savans Journalistes de Leipfick, mérita leur applaudissement à l'Ouvrage même. De toutes parts l'Auteur fut encouragé à fournir la pénible carrière dans laquelle il entroit, & la manière dont il dégage sa parole dans ce *I. Tome* ne manquera pas de multiplier les vœux de tous ceux qui aiment ou qui cultivent les Muses, pour qu'il achève un ouvrage dont ses excellentes Poésies feront tôt ou tard un des plus précieux supplémens.

Une longue Epitre Dédicatoire s'attire d'abord ici les regards du Lecteur. Ce n'est pas un de ces fades répertoires de politesses étudiées, d'éloges fastueux, ou de louan-

ges suspectes, dont le génie du siècle a malheureusement consacré l'usage. Quand M. BURMAN seroit aussi disposé par son caractère à s'y plier, qu'il l'est peu, ce n'est pas dans ce style qu'on parle à des Mécènes tel que celui qu'il s'est choisi, en qui une vertu grave & incorruptible, associée à un esprit juste & pénétrant, qu'éclairent des connoissances aussi vastes que solides, forme un goût mâle pour le vrai seul, & inspire autant de mépris pour l'adulation que de dédain pour la frivolité. Ce Mécène c'est M. HOP ci-devant l'un des Juges les plus distingués dans le Haut Conseil qui siège à la Haye, ensuite Secrétaire du Conseil d'Etat, & actuellement Trésorier Général des Provinces-Unies. Son amour constant pour les Sciences, & l'accueil qu'il fait aux gens de lettres, ont ouvert à M. BURMAN un libre accès auprès de lui d'autant plus aisément, que chaque année la belle saison l'en rapproche, dans un lieu tout voisin de la magnifique campagne, où ce Seigneur va fréquemment se délasser. C'est donc à lui qu'il dédie cet Ouvrage, & l'Épître qu'il lui adresse à cette occasion n'est dans la réalité qu'une Préface raisonnée, dans laquelle le savant Professeur rend compte de son travail, parle des sources où il a puisé, & expose le plan qu'il s'est prescrit; mais nous devons l'ajouter, c'est une préface si chargée de

ri-

richesses littéraires, que nous deviendrions d'une longueur excessive, si nous ne nous bornions pas à donner une simple notice de ce qu'elle contient de plus généralement intéressant.

Avant tout M. BURMAN y témoigne une juste surprise de ce que personne jusqu'ici n'a donné une *Anthologie Latine*, à l'imitation de la Grecque. Le reproche tombe spécialement sur les Savans d'Italie, placés aux sources de la plupart des matériaux qui doivent entrer dans une telle compilation.

Il est vrai que *Cyriaque* d'Ancone avoit recueilli des Epigrammes; mais le terme est équivoque: quelque fois il ne signifie que des Inscriptions, & celles-là étoient toutes profanes, au moins celles qui furent imprimées, car *Cyriaque* en laissa de manuscrites en vers, & notre Auteur les possède. Il est vrai aussi que *Nicolas Perrot*, Evêque de Siponte ou Manfredonia dans le Royaume de Naples, avoit rassemblé des Inscriptions & des Epigrammes, & ce qu'il y a de singulier, c'est que par le plus grand des hazards M. BURMAN en a sauvé & acquis le MS. Mais les recueils de ces deux Savans ne seroient rien moins qu'une *Anthologie*.

Colomiès dans sa Bibliothèque choisie parle de *Ptolémée Flavius*, comme ayant fait un corps d'Epigrammes Latines anecdotes.

Almeloveen l'a cru comme lui, mais il paroît qu'ils se sont trompés. Il est plus réel que *Laurentius Abstemius* de *Macerata* avoit ajouté quelques anciennes Epigrammes à une édition de *Pindare* le Thébain qu'il publia à Fano en 1505; mais il n'y a pas moyen de se procurer cet ouvrage, dont cependant *Scriverius* a copié quelques variantes dans son exemplaire des *Collectanea* de *Pitbou*. Le Livre de *Mazocchi*, intitulé *Epigrammata antiquæ urbis* & imprimé à Rome en 1521 peut aussi fournir quelque chose à l'Anthologie, sur-tout pour les épitaphes en vers. On en dit autant d'un petit nombre d'Epigrammes, tirées des Inscriptions & ajoutées par *J. Matthæus Toscanus* au 1. tome de son recueil des Poètes célèbres d'Italie; & l'on soupçonne la même chose par rapport à divers autres ouvrages tant imprimés que MSS. que l'on n'a pas été à portée de consulter. Ce ne sont néanmoins que des soupçons, parce que, comme on vient de le dire, la signification du terme d'Epigramme étant équivoque, l'on n'a aucune certitude si ces ouvrages ne sont pas purement des recueils d'Inscriptions prosaïques. Mais en général tous les recueils d'Inscriptions méritent d'être consultés. Il s'y en trouve toujours quelques-unes composées en vers. **M. BURMAN** ne les a rien moins que négligés. Autant qu'il a pu il les a tous mis sous

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1759. 175

sous contribution pour compléter son Ouvrage, & l'on verra, quand il en donnera le second Tome, qu'il a particulièrement en ce genre de très-grandes obligations aux soins généreux du savant & illustre Mr. *Majans* de Valence.

A cet homme célèbre près & à un petit nombre d'autres Savans Espagnols comme lui, il n'a été question jusqu'ici que des Auteurs d'Italie. Les Allemands si laborieux ne se sont pas moins distingués par leur empressement à rassembler de toutes parts d'antiques Inscriptions Epigrammatiques de prose & de vers. Notre Professeur fait passer ici en revue les travaux de *Peutinger*, de *Huttichius*, d'*Apianus* & *Amantius*, de *Velferus*, de *George Fabrice*, de *Mich. Neander*, de *Laurent Schradæus*, de *Reinesius* dont la République des Lettres doit l'ineestimable Collection au courage héroïque qu'eut *Ben. Carpzovius* d'aller la retirer du sein d'une imprimerie qu'infectoit la peste; & de *Marquard Gudius*, dont le trésor publié par *Heffelius* est d'un si grand prix malgré les critiques du célèbre *Muratori*.

Il dit aussi un mot de *Spon* & de *Fabretti*, & avec raison il témoigne sa surprise, de ce que ces deux derniers, ainsi que *Gudius* & *Reinesius*, ont pu donner tant d'Inscriptions nouvelles après qu'un si grand nombre de Savans avoient consacré tant de
soins

soins & s'étoient donné tant de peine pour ne laisser échapper à leurs recherches aucun de ces monumens antiques; sur-tout après les travaux immenses de nos deux Savans Belges, *Martin Smetius*, & *Janus Gruterus*. Les Inscriptions de ce dernier, enrichies des corrections de *Gadius* & de quantité d'augmentations fournies par les plus habiles Litterateurs de ces provinces, virent de nouveau le jour en 1707 par les soins du célèbre *P. Burman* oncle de notre Auteur. Celles de *Smetius* avoient eu un sort singulier. Ce Savant originaire de *Westwinkel* non loin de Bruges, étoit en voyage du côté d'Ostende pendant les troubles de Brabant. Un parti de troupes Angloises mutinées, le saisit & lui enleva ses Inscriptions, qui, portées à Londres par un Capitaine, que *Valère André* nommé *Rybow* tombèrent heureusement entre les mains de l'illustre *Janus Doufa*. Les Curateurs de l'Académie de Leyde les acquirent, & *Jusle Lipse* en donna aux fraix des Etats de Hollande une magnifique édition en 1588.

A ces sources où *M. BURMAN* a puisé il faut ajouter divers MSS. & trois ou quatre entr'autres d'un prix considérable. Le premier dont il est possesseur a été copié de la main de *Nicolas Heinsius* sur l'exemplaire de *Charles Moron* Chanoine de St Laurent & Bibliothécaire du Cardinal *Barberin*, qui l'avoit extrait d'un ouvrage
non

non imprimé de *Ligorius* & d'un autre MS. de plus de deux cent ans d'antiquité. Le second appartient à la Bibliothèque de feu M. Jean Six Bourguemaitre d'Amsterdam, & contient nombre d'Inscriptions anecdotes du célèbre *Pigbius*. Le troisième a été tiré de la Bibliothèque de Mr. Jean de Witt autrefois Secrétaire de la Ville de Dort, & qui l'avoit apporté d'Italie. Le quatrième enfin venu aussi d'Italie, a passé des mains de H. C. Henninius, & de *Tollius*, dans le cabinet de notre Auteur avec quelques autres; dont il décrit, mais moins en détail, le contenu.

Qui le croiroit que de tant d'Inscriptions ou imprimées ou MSS. personne presque n'eut encore prêté sa plume à faire une Anthologie un peu complete des Epigrammes proprement dites qui s'y rencontrent en abondance? Ce n'est presque pas la peine de parler ni des *Musæ lapidariæ* de *Ferretti* imprimées à Verone en 1672, ni des *Deliciæ seu inscriptionum monumenta* soit de *Cbytré* à Herborn en 1594, soit de *Sweert* à Coïgne en 1615, ni du recueil de *Fleetwood* à Londres en 1691. Notre Auteur écarte de même & avec raison, l'*Epigrammatum delectus* que *Ménage* dans son *Anti-Baillet* attribue à *Lancelot*, c'est-à-dire probablement à *Charles Lancelot* Auteur des méthodes du Port-Royal, & qu'il dit imprimé à Paris vers l'an 1663, puis à Londres en 1689, mais uniquement composé

fé d'Epigrammes de *Catulle*, de *Martial*, d'*Aufone* &c. à l'exception d'un Livre VI qui est pris des Auteurs modernes. Nous en avons sous les yeux une édition faite à Paris en 1659. Elle contient un VII^e. Livre composé de 98 Epigrammes toutes tirées des modernes. Mais, comme le dit Mr. BURMAN, c'est un choix sans goût, & les notes que l'Auteur y a mises sous quelques épigrammes ne sont bonnes que pour des enfans, ainsi que quelques additions de sentences & de proverbes qui font de ce volume un in 12. de 590 pages menu caractère. Le recueil que F. M. Bonada Professeur d'Eloquence à Rome y a fait imprimer l'an 1751 en 2 vol. sous le titre de *Carmina ex antiquis Lapidibus* vaut mieux que cela sans comparaison, quoiqu'il n'y ait presque rien de nouveau.

M. BURMAN n'a pourtant pas manqué tout-à-fait de guides dans son travail. Deux Savans du premier ordre l'y ont en quelque manière précédé, *Joseph Scaliger* & *Pierre Pitbou*. Le premier dans les *Catalecta* qu'il publia en 1573 & que divers Auteurs, entr'autres le P. *Niceron*, ont confondu mal-à-propos avec son *Virgilii Appendix*, recueillit en deux livres plusieurs Epigrammes, dont il assuroit que plus de cent n'avoient pas encore vu le jour. *Lindenbrogius* en donna en 1595 une nouvelle édition avec quelques corrections & additions de *Scaliger*, & quelques notes de sa façon ; c'est celle dont

dont notre Auteur s'est servi. Il fait cas aussi d'une collection d'Epigrammes que *Claude Binet* joignit à quelques morceaux non imprimés de *Petrone*, qu'il publia à Poitiers en 1559, & qui par les soins de P. *Pitbou* fut réimprimée à Paris en 1587, fort augmentée avec les *Catalecta* de *Petrone*, chez Patisson. *Binet* avoit tiré ces Epigrammes en partie d'un MS. de la Bibliothèque de Bellai, en partie d'un MS. qui avoit appartenu à *Cujas*, sans parler de celles dont *Scaliger* lui avoit fait présent, ou, qu'il avoit lui-même apportées d'Italie. Mais le recueil de P. *Pitbou* a effacé tous les autres. Il le donna à Paris chez Duval en 1590 sous le titre d'*Epigrammata Vetera* &c. Il est singulier que le P. *Niceron* l'ait omis dans l'énumération des ouvrages de ce Savant. Ce Recueil est divisé en IV. Livres, avec une addition qui comprend l'appendice Virgilien de *Scaliger*, que notre Auteur pourroit bien revoir & donner à quelque heure comme un supplément à la grande édition de Virgile faite en 1746. La Collection de *Pitbou* fut réimprimée très-fautivement à Genève en 1609. *Pitbou* avoit eu dessein, de l'augmenter & de l'enrichir d'amples notes au lieu des petites Scholies dont il l'avoit d'abord accompagnée. Nous avons vu dans les marges d'un exemplaire de l'Anthologie Grecque de l'Edition de Brodæus

imprimée en 1549 chez Froben , & qui avoit appartenu à *Pitbou* , - des preuves de l'attention qu'il avoit donnée aux Epigrammes de ce recueil traduites ou imitées en vers Latins par les bons Auteurs de l'Antiquité ; mais ce qu'il y a ici le principal , il avoit chargé d'additions , & de notes son propre exemplaire des *Epigrammata Vetera* dont feu M. d'Orville obtint à notre Auteur une copie de la générosité du P. Dom *Bouquet* célèbre Bénédictin. Un autre exemplaire du même Livre tout plein de corrections & de variantes de la main de *Scaliger* étoit passé à Vienne ; M. le Baron *van Swieten* a aussi eu la politesse de les copier lui-même & de les envoyer à M. BURMAN.

Plus d'un Savant s'étoit proposé de perfectionner le Recueil de *Pitbou* , ou d'y faire des Suppléments. Tels entr'autres *Barthius* , bien inférieur à ce grand Critique quoique très-docte & fort laborieux ; *Tb. Munkerus* très-capable de ce travail mais prévenu par la mort ; *Rivinus* qui pourtant n'a produit que peu de chose à la suite de son *Columelle* ; D. *Hoogstrate* qui est mort sans avoir exécuté son dessein ; *Almeloveen* qui n'a donné que 150 Epigrammes , &c. à la suite de ses *Amenites Theologico-Philologiques* imprimées en 1694. à Amsterdam , mais dont notre Auteur fait avec raison peu de cas ; enfin l'incomparable N. *Heinsius* , qui ayant copié des MSS. de
Ge.

Gerard Vossius, de *Saumaïse*, & de quelques autres un grand nombre d'Epigrammes antiques, collationné celles de l'édition de *Pitbou* avec les MSS. & enrichi le tout de notes, de corrections & de conjectures de sa façon, n'a pu mettre la dernière main à ce précieux recueil, avant que de terminer sa carrière. Heureusement pour le public, cette belle collection parvint après la mort d'*Heinsius* à Mr. *Pierre Burman*, l'Oncle de notre Auteur; mais trop occupé pour en faire usage il chargea son Neveu de ce soin; qui après avoir payé le tribut d'une juste reconnoissance à la mémoire de cet habile homme comme à son maître, à son guide & à son modèle, va nous rendre compte des peines qu'il a prises pour faire valoir le dépôt dont il étoit responsable à la République des Lettres.

D'abord empêché de s'occuper de la nouvelle Anthologie, par les vocations que lui adressèrent successivement l'Académie de *Franéker*, & l'Ecole illustre d'*Amsterdam*, lors qu'ensuite il se vit un peu plus maître de ses études & qu'il voulut entreprendre ce travail, il sentit bien-tôt qu'il étoit plus vaste, & que l'exécution en demanderoit beaucoup plus de tems qu'il ne l'avoit cru. On est effrayé en considérant le détail des peines qu'il a dû prendre, non-seulement pour revoir & pour arranger

toute la collection d'*Heinsius*, mais encore divers autres MSS. que les Gens de Lettres se sont fait un plaisir de lui fournir, & qu'il a fallu collationner avec les précédens. Il fait, en cet endroit, l'histoire, & pour ainsi dire la généalogie de ces MSS., l'éloge des Savans de tous les pays à qui il en est redevable, & celui des secours qu'il a trouvé dans les lumières & les bons offices des habiles Litterateurs de nos Provinces, des d'*Orville*, des *Oudendorp*, des *Schradet*, & des *Runkenius*; & tout ce qu'il nous apprend là-dessus dans le compte qu'il en rend à M. HOP, est si lié qu'à moins de le traduire il ne nous seroit presque pas possible d'en donner une juste idée à nos Lecteurs.

Contentons nous d'exposer sommairement l'ordre que M. BURMAN a suivi dans la Collection dont le Volume que nous avons devant nous est la première partie. Après y avoir mûrement réfléchi, il a profité du conseil que *Scaliger* donnoit à *Saumaïse*, quand ce dernier pensoit à procurer une nouvelle Edition de l'*Anthologie Grecque*. Il a mêlé toutes les Epigrammes & toutes les autres petites pièces de Poésie qui n'avoient jamais été imprimées à celles qui avoient déjà vu le jour, & il les a rédigées toutes ensemble sous six Titres qui comprennent autant de Livres. Le 1. Livre est composé des pièces qui ont pour ob-

objet les Dieux & les Déesſes, les Héros & les Héroïnes. Le 2. contient celles qui roulent ſur les Hommes Illuſtres & les Savans. Le 3. plus rapsodique rasſemble celles qui contiennent quelques deſcriptions des Lieux célèbres; enſuite les pièces morales; & à la fin les Poéſies plus libres, trop libres même peut-être à ce que prévoit M. BURMAN, aux yeux de plus d'un Cenſeur. Et voilà la matière du *Premier Tome* de la nouvelle Anthologie. Dans le *Second Tome* on trouvera les trois autres Livres. Le 4. qui contiendra les Epitaphes. Le 5. & le 6. qui renfermeront des Epigrammes & autres petites Poéſies mêlées ſur toutes ſortes de ſujets.

Quant aux nombreuses & ſavantes Notes dont le célèbre Profefſeur à accompagné le texte de cette Anthologie Latine, on s'attend bien qu'il en parle lui-même avec la modéſtie qui convient à un vrai Savant. Elles ne ſont à ſon avis ni trop courtes ni trop chargées. Peut-être tout le monde n'en jugera-t-il pas de la ſorte. Quelques-unes paroîtront trop prolixes ſur des objets peu intéreſſans, & la plupart trop hériffées de diverſes leçons tant des manſcrits que des exemplaires imprimés. L'auteur l'a prévu, mais loin de ſe gêner pour prévenir des cenſures que le goût frivole du ſiècle rendra tout au moins apparentes, il plaide ſa cauſe par

des raisons & par des autorités qui n'annoncent pas des dispositions fort prochaines à changer de sentiment. Dans la thèse générale on sera forcé de convenir avec M. BURMAN, d'une part que la collation des Variantes est absolument nécessaire pour rétablir ou pour constater le vrai sens des passages ou corrompus ou douteux, afin d'assurer à une Edition toute l'autorité des MSS.; d'autre part que c'est à un Editeur de juger par les regles de la saine critique du plus ou du moins d'étendue qu'il doit donner aux remarques & aux commentaires qu'il compose dans cette vue; mais on disputera toujours sur l'application de ces principes, & qu'importe qu'on en dispute, si on le fait avec politesse & avec candeur? Otez de cette petite guerre les injures personnelles & les qualifications odieuses, l'Empire des Sciences n'a rien à en craindre, le bon goût & la solide érudition ne peuvent qu'y gagner. M. BURMAN est si éloigné de croire qu'il n'y ait rien à reprendre dans ses remarques sur l'Anthologie, qu'il a lui-même ajouté à ce volume trente pages d'additions & de corrections.

Nous laissons aux Critiques de profession le soin d'apprécier un Ouvrage, dont eux seuls peuvent bien connoître le mérite. Si nous voulions nous enhardir à donner des échantillons des Notes où nous a-

vons

vous admiré l'habileté de l'Auteur, nous indiquions par exemple celles qu'il a faites sur le vs. 7. de la LXIII. Epig. sur le 17. de la LXXX. & sur le 83. de la LXXXIX. du Livre I. Ses conjectures sur le vs. 3. de l'Epig. XVI, sur le 4 de la LXIV, sur le 8 de la CXVIII. sur le 20 de la CXIX. du II. Livre, sur le vs. 1. de l'Epig. XXVI. sur le 7 & le 8. de la XLI. du Livre III. Nous ferions remarquer l'heureuse industrie avec laquelle il a suppléé les lacunes de l'Epig. CXXV. du Liv. II. du vs. 8. de l'Epig. LXI. & du 29 de la LXXXII. du Liv. III. Sa critique, sur le *Noster Apollo* de l'Ep. CLXXXIV. du Liv. II. qu'il voudroit changer en *Pulcher*, ne nous échapperoit pas; non plus que son observation sur le *Supra* qu'on lit vulgairement dans le 37. v. de LXXXII. Epigr. du Liv. III. & à la place duquel il liroit *Stupet*. Nous recommanderions aux amateurs de l'antiquité quantité de notes, telles par exemple que celles qu'on trouve pag. 39 sur le *Jupiter Arcanus*, pag. 319 sur la dignité de *Patrice*, pag. 453. sur le mot *calculo*, pag. 477. sur celui de *pilicrepus*, pag. 629. sur le Dieu *Harpocrate*. Nous intéresserions ceux qui prennent part à la gloire des anciens Bataves, par l'explication de l'Egigramme CXVIII. du Liv. II. pag. 249, avec le docte supplément tiré des Lettres de M. Cannegieter & placé dans les *Adden-*

da pag. 731. Surement aussi amuserions nous quelques-uns de nos Lecteurs, en leur faisant voir l'élégante Epigramme de *Petrone Afranius* qui est la CXVIII. du III. Livre, & que *Janus Secundus* a si délicatement imitée dans le I. Livre de ses *E-légies*, élég. IV. volée, pillée, défigurée par une multitude de Poètes Modernes qui n'ont pas rougi de s'en approprier les beautés. Mais c'en est assez, peut-être trop sur un Ouvrage tel que celui-ci. Encore une fois, les Connoisseurs n'ont pas besoin de nous pour y appercevoir une main de maître, & pour en attendre avec impatience la continuation.

Qu'il nous soit seulement permis d'ajouter un mot avant que de finir, pour avertir d'une faute d'impression qui s'est glissée dans l'élégante pièce de M. BURMAN, dont nous avons orné le trimestre précédent de ce Journal. C'est à la page 506. ligne dernière. Au lieu d'*Inenarrabilibus*, l'original porte *inarrabilibus*, & c'est ainsi qu'il faut lire.



JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE. 1759. 183



ARTICLE DOUZIEME.

LETTRES, MEMOIRES & NEGOCIATIONS du Chevalier CARLETON Ambassadeur ordinaire de JACQUES I. Roi d'Angleterre &c. auprès des ETATS GENERAUX des Provinces-Unies, depuis le commencement de 1616 jusqu'à la fin de 1620. Ouvrage traduit de l'Anglois. 3. Tomes in 12. A la Haye, chez P. Goffe Junior & à Leyden chez E. Luzac fils. Tom. I. 344. pag. sans la Préface. Tom. II. 404. pag. Tom. III. 420. pag. sans la Table des Matières.

EN donnant l'Extrait de la vie du Chevalier CARLETON qui est à la tête de ces trois Volumes nous nous engageames à parler des Lettres de cet Ambassadeur, quand la Traduction qu'on en promettoit alors verroit le jour. (1) Nous l'annonçons
cette

(1) Voyez le VIII. Tome de cette *Bibliothèque* p. 43.

cette Traduction avec d'autant plus de plaisir, qu'encore qu'elle nous ait paru un peu négligée en quelques endroits, elle a au moins le principal mérite, celui de la fidélité, & de la clarté. Par son moyen les personnes qui n'entendent pas la langue Angloise pourront se procurer la satisfaction de voir de près le détail des négociations, dont fut chargé depuis le commencement de 1616 jusqu'à la fin de 1620 un des plus habiles Ministres que la Grande Bretagne ait jamais eu dans ces Provinces. L'Epoque d'ailleurs en est mémorable dans les Fastes de la République. Personne n'ignore que durant les cinq années que nous venons d'indiquer s'y succédèrent les scènes les plus intéressantes pour l'Etat & pour l'Eglise; des scènes dont l'un & l'autre se ressentent encore & dont la mémoire passera jusqu'à la Postérité la plus reculée.

Notre dessein n'est pas d'entrer ici dans le détail de tous les objets qui attirèrent l'attention de CARLETON & qui occupèrent ses soins. Plusieurs Extraits pourroient à peine y suffire. Nous laisserons donc à l'écart la discussion de plusieurs points très-importans au commerce de l'Angleterre & de la Hollande, dans ces tems-là. Nous ne rapporterons point les contestations qui survinrent entre les deux Nations sur l'exportation des draps apprêtés, sur la pêche de *Groenlande*, sur celle

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE. 1759. 185

de la Côte d'*Ecosse*; ni les différens qui naquirent sur le sujet du territoire & du commerce dans les *Indes Orientales*. C'est assez d'avoir indiqué à nos Lecteurs qu'ils pourront trouver ici bien des particularités intéressantes sur ces articles.

Mais nous ne saurions passer sous silence ce qu'on trouve dans ce Recueil sur l'origine & les progrès de la fameuse guerre de Bohême, jusques après la perte de la bataille de Prague. L'Empereur Matthias Roi de Bohême, non content de violer avec hauteur tous les privilèges des Protestans dans ce Royaume, voulut encore assumer cette Couronne à son Neveu *Ferdinand d'Autriche* qu'il avoit adopté, & pour en venir à bout, il ne convoqua point les États Protestans incorporés à la Bohême, mais les États de Bohême seuls, auxquels les Protestans, irrités de l'infraction de leurs droits, ne voulurent point envoyer leurs Députés. Les Catholiques Romains se trouvant ainsi les Maîtres, élurent *Ferdinand* pour Roi. Après la mort de Matthias, cette Election subreptice fut regardée comme nulle par les États complets, qui déférèrent la Couronne de Bohême à *Frederic* Electeur Palatin, & armèrent pour soutenir une Election si légitime. Il s'agissoit dans cette guerre de maintenir la Religion Protestante menacée d'une prochaine destruction dans tous ces Pays-là.

M s

&

& de conserver leurs Privilèges civils & politiques, qui étoient en grand danger. Aussi les ETATS GENERAUX, pleins de zèle pour la Vérité, & connoissans combien cette Guerre intéressoit de près la Cause Protestante, embrassèrent-ils avec chaleur le parti de *Frederic*. Ce Prince étoit Gendre du Roi d'Angleterre. Qui n'eût donc pensé que J A Q U E S auroit consacré toutes ses forces à faire triompher son Gendre & la Religion? Cependant il resta immobile, & tous les efforts des Etats Généraux, & les pressantes sollicitations de C A R L E T O N ne purent l'émouvoir. Leurré par l'esperance chimérique d'obtenir l'Infante d'Espagne pour le Prince de Galles, il préféra aux sentimens les plus naturels, & aux devoirs les plus justes, le honteux parti d'abandonner son Gendre, sa fille, ses petits-fils, & les intérêts de sa Religion. Carleton, malgré le silence du Roi, ne se laissoit point de lui présenter les plus fortes considérations sur cette affaire. Voici ce qu'il écrivoit au Secrétaire *Naunton*, le 10. Novembre 1619.

„ *Langerack*, Ambassadeur des Etats en
 „ France, leur a écrit à la prière du Con-
 „ seil du Roi, qui se plaint de ce qu'ils
 „ se sont engagés dans cette affaire de Bo-
 „ hème, les priant d'en user avec plus de
 „ modération, & de suivre en cela l'exem-
 „ ple du Roi de France & de S. M. (le
 „ Roi Jacques) qui, comme les François

„ vou-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE. 1759. 187

„ voudroient le leur faire croire, ne s'inté-
„ ressera dans la cause de son FILS, que
„ par voye d'accommodement, ce qui
„ leur paroît fort étrange, puisqu'ils ne
„ voyent en pareil cas aucun milieu en-
„ tre *Cæsar & nihil*. Aussi jugent-ils que
„ c'est un artifice des Ministres *Espagnols*
„ dans cette Cour, qui veulent amuser le
„ Public par un langage de réconciliation,
„ pendant qu'à Rome & en Espagne, ils
„ cherchent à mettre toute l'Europe en
„ combustion par une guerre de Religion.
„ Pour la prévenir, comme d'un côté ils
„ jugent qu'il n'y a rien de mieux que de
„ faire paroître le Roi de Bohême si bien
„ soutenu de toutes parts par ses amis &
„ par leurs forces, qu'on ne pourra pas
„ atteindre à sa Couronne sans danger, ils
„ pensent d'un autre côté (& c'est l'avis
„ du Prince d'Orange & du Comte Guil-
„ laume avec qui j'en parlois hier) qu'il
„ est très à propos que le nouveau Roi, en
„ prenant possession du Gouvernement, en
„ use avec modération avec les Papistes de
„ son Royaume, afin de leur ôter toute
„ crainte d'être persécutés pour leur Reli-
„ gion ”.

Ecrivant au Roi lui-même, le 4. De-
cembre 1619, il lui parle en ces termes.

„ On fera aussi beaucoup d'attention à
„ l'état présent des affaires de l'Allemagne,
„ parce qu'ils (les Etats Generaux) ju-
„ gent

„ gent ici que les Evénemens dans ces
 „ quartiers-là influeront à la fin sur ces Pro-
 „ vinces. Si l'événement est favorable,
 „ & que le Roi de Bohême soit mainte-
 „ nu dans la possession de cette Couronne
 „ & de ce Royaume, la balance sera si
 „ bien réglée par-là en Europe, que la
 „ grandeur du Roi d'Espagne & de la Mai-
 „ son d'Autriche, ne sera plus si redouta-
 „ ble qu'elle l'a été depuis plusieurs an-
 „ nées. Si les Espagnols détrônent le nou-
 „ veau Roi, & font leur proie de ce Royau-
 „ me, *l'appétit vient en mangeant*, & ils
 „ n'attendent pas ici un traitement plus
 „ gracieux que celui que Polyphème pro-
 „ mit à Ulysse, qu'il seroit mangé le der-
 „ nier ". Ailleurs il écrit au Secrétaire
 Naunton, le 15. Decembre. „ Les Mem-
 „ bres de l'Etat me font tous les jours cet-
 „ te question, Qu'est-ce que sa Majesté ré-
 „ sout ? Et qu'est-ce que sa Majesté veut
 „ faire ? A quoi je répons, qu'en attendant
 „ sa résolution, ils doivent présumer que
 „ Sa Majesté ne refusera pas sa protection
 „ dans un si pressant danger, à ses plus
 „ proches Parens ". Dans d'autres dé-
 „ pèches, il ne cessoit de représenter à la
 Cour la force de la *Ligue Catholique*, les
 malheurs qui arriveroient si elle venoit à
 triompher, les justes craintes qu'avoient
 les Etats-Généraux que le Roi de Bohême
 ne succombat, & avec lui la Religion Pro-
 test-

testante, sous les efforts trop puissans de l'Empereur & de ses Alliés, & enfin la nécessité urgente de soutenir une Cause qui touchoit de si près les intérêts les plus chers de l'Angleterre & des Provinces-Unies. Pour presser encore plus vivement le Roi, il disoit sans détour que, quoique la République de Hollande fût déterminée à secourir promptement les Princes de l'Union Protestante, cependant elle n'osoit pas encore se déclarer ouvertement dans une affaire qui intéressoit de plus près S. M., qu'elle ne vouloit pas lui donner l'exemple, mais suivre le sien; il ajoutoit ailleurs „ qu'il ne pouvoit point taire que le parti „ que le Roi sembloit prendre de temporer, ne répondoit point à l'attente des „ Etats Généraux, à moins qu'il ne put „ leur assurer que S. M. étoit aussi fermement résolue à maintenir la Couronne „ sur la tête du Roi de Bohême, qu'ils „ soupçonnoient que le Roi de France étoit résolu de la lui ôter ". Toutes ces instances furent inutiles; le Roi *Jacques* garda obstinément le silence, & son Gendre abandonné perdit le sceptre royal, & fut obligé de se chercher un asyle à la Haye. Le détronement de *Frederic* fit perdre au Parti Protestant la Bohême, la Moravie, la Silésie, la haute & basse Lusace. Toute cette affaire fit autant d'honneur à la sagesse & au zèle des Etats Généraux, qu'elle

le

le excita d'indignation contre le Roi Jacques. Aussi la conduite imprudente de ce Prince produisit-elle entre lui & la République de Hollande, un refroidissement sensible.

Jusques alors il y avoit eu une liaison très-étroite entre ces deux Puissances, liaison qui donnoit à l'Angleterre une grande influence sur les affaires, dans l'intérieur même des Provinces-Unies. C'est ce qui parut bien sensiblement dans les troubles qu'occasionnèrent les Disputes entre les *Arminiens* & les *Contre-Remontrans* ou *Gomaristes*. CARLETON fut engagé très-avant dans cette grande affaire, & il contribua aux triomphes des derniers. Voici le Jugement que porte l'Editeur sur ces disputes & sur le tour qu'elles prirent. „ La

„ Religion en fut le prétexte, mais la ja-
 „ lousie mutuelle du Prince Maurice &
 „ de Barneveldt, & les contestations pour
 „ le pouvoir entre ces deux grands hom-
 „ mes, en furent la véritable source. Com-
 „ me les François soutenoient hautement
 „ le dernier, l'Ambassadeur d'Angleterre
 „ se trouvoit par-là-même dans le parti
 „ contraire, & l'on a lieu de s'attendre
 „ que ses relations auront quelque tein-
 „ ture de partialité; mais en passant quel-
 „ que chose aux préjugés & à la violence
 „ de l'Esprit de parti, on ne trouvera nulle
 „ part ailleurs un récit aussi clair, aussi

„ exact,

„ exact, & aussi intéressant de ce péri-
 „ de remarquable de l'histoire de Hollan-
 „ de (2).

„ A son arrivée à la Haye, Carleton
 „ trouva le Pays partagé en deux factions.
 „ Les Arminiens étoient protégés par le
 „ Roi de France, qui fit les fraix de deux
 „ Ambassadeurs extraordinaires, *La Noüe*
 „ & *Boissife*, & qui payoit divers parti-
 „ culiers envoyés exprès pour soutenir ce
 „ parti. Il en couta cher aussi à Carle-
 „ ton par les divers repas qu'il falloit don-
 „ ner à ceux des Hollandois qui venoient
 „ dans sa maison, & le parti bien inten-
 „ tionné pour Sa Majesté eut le dessus (3).

La défense du parti des Gomaristes étoit
 un des Objets particuliers de sa commis-
 sion. Les Instructions qu'il reçut du Roi,
 portoient, „ Outre l'assistance que nous
 „ souhaitons que vous donniez dans vos
 „ discours & dans vos conférences à ceux
 „ qui professent le véritable Evangile, vous
 „ pouvez représenter combien la défense
 „ de ces opinions erronées, est injurieuse
 „ à la Majesté de Dieu, déplaisante à nous
 „ leur très-cher ami, & deshonorante pour
 „ le Gouvernement de leur Etat (4).

Muni de cette Instruction, Carleton prit
 cette affaire fort à cœur, & il eut soin de
 s'in-

(2) Préf. p. XVI.

(3) Ibid. XXIII.

(4) Tom. I. 10.

s'informer de la force des Arminiens, de
 suivre les démarches de leurs Chefs, &
 d'en instruire dans chaque Lettre sa Cour.
 „ Ici dans la Ville d'Assemblée des E-
 „ tats, écrivoit-il de la Haye, le 21 Avril
 „ 1616, la faction Arminienne domine
 „ dans leurs Eglises, & les Etats de Hol-
 „ lande ont interdit la Chaire à un nom-
 „ mé *Roseus*, Predicateur dans cette Vil-
 „ le depuis plusieurs années, & l'un des
 „ principaux Adversaires des Arminiens.
 „ Là-dessus ceux qui suivoient ses Sermons
 „ ont refusé de communier ou d'aller dans
 „ les Eglises de l'autre parti; en sorte que
 „ tous les Dimanches depuis trois mois,
 „ six ou sept cent des habitans de cette
 „ Ville vont à Ryswick pour y entendre
 „ le service”. Ces courses perpétuelles à
 Ryswick étoient incommodés. Aussi les
 Contre-Remontrans demandèrent-ils qu'on
 leur accordât un endroit pour prêcher. Se
 voyant renvoyés d'une Assemblée des E-
 tats à l'autre, ils perdirent patience, &
 louèrent une maison à la Haye pour faire
 leur service, & comme le Magistrat de la
 Ville eut fait mettre le scellé sur les portes
 de cette maison, ils allèrent en foule &
 avec quelque désordre dans la maison d'un
 Officier de son Excellence, où ils firent
 leurs dévotions. En vain le Conseil de la
 Province & le Magistrat firent-ils leurs ef-
 forts pour les engager à se désister de leurs
 prétentions; ils répondirent d'un ton si
 haut,

haut, que le Grand Conseil, le Conseil de la Province, & la Chambre des comptes jugèrent nécessaire d'appeller son Excellence dans leur Assemblée, & de lui demander son avis & son assistance. Là-dessus le Prince fit lire le serment par lequel lui & les Etats s'étoient engagés à défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang la Religion Réformée: „ tant que je vivrai, dit-il, je „ garderai ce serment & je défendrai cette Religion ". Les Membres de l'Assemblée lui représentèrent que les sentimens des Arminiens n'alloient point à renverser cette Religion, & s'imaginant l'avoir convaincu, ils lui donnèrent pleine autorité de diriger cette affaire épineuse (5).

Elle étoit en effet épineuse, parce que le Public entier se partageoit entre ces deux factions, & que chacun en embrassoit l'une ou l'autre avec beaucoup de chaleur. Voici, selon Carleton, quelles étoient les forces des deux Partis. „ La Zélande, la Fri- „ se & Groningue sont absolument pour les „ Contre-Remontrans. *Utrecht* tient aussi „ si absolument pour les Arminiens, & „ c'est la seule Province qui soit toute entière pour eux. La *Gueldre* & la Province d'*Overyssel* sont divisées, mais les „ deux tiers y sont pour les Contre-Remontrans. La *Hollande* est aussi divisée, mais les deux tiers y sont pour les „ Re-

(5) Tom. I. 189. &c.
Tome XII. Part. I.

„ Remontrans ; cependant dans les Vil-
 „ les où le Magistrat est dans cette dispo-
 „ sit on, ou dans lesquelles il a été gagné
 „ par artifice, le peuple pour la plus gran-
 „ de partie, est dans le parti opposé, com-
 „ me à Dort, Leyden, Haarlem, Alc-
 „ maer, la Brille & ailleurs. A Rotter-
 „ dam le Magistrat & le Peuple sont Re-
 „ montrans, à la reserve d'un petit nom-
 „ bre; & la plus grande partie l'est aussi à
 „ La Haye. Amsterdam, Enchuysen,
 „ Edam & Purmerend sont absolument
 „ du parti contraire, & les Villages de
 „ Hollande, aussi bien que ceux des au-
 „ tres Provinces, sont généralement pour
 „ les Contre-Remontrans (6). Les fac-
 „ tions, dit-il encore, commencent à se
 „ partager entre son Excellence & Mr.
 „ Barneveldt comme leurs Chefs, qui joi-
 „ gnent leurs anciennes querelles à ce
 „ différend. Le Schisme est actuellement
 „ entre *Roseus* & *Uitenbogaard* animés par
 „ la jalousie & l'envie ”.

Chacun de ces Partis vouloit triompher,
 & les passions excitées n'oublioient ni ru-
 ses, ni artifices, ni violences pour gagner
 du terrain. *Ilacos intra muros peccatur, &*
extra. CARLETON instruisoit sa Cour en
 détail de tout ce qui arrivoit; il étoit in-
 formé de tout. Faits publics, assemblées
 solennelles, livres mis au jour, desseins

ca-

cachés, résolutions secrètes, intrigues fourdes, artifices mis en œuvre où simplement médités, vûes profondes, il pénétoit tout, il dévoiloit tout au Roi Jaques, & pour le mettre mieux au fait, il peignoit les personnages qui faisoient quelque rôle important, & decouvroit les liens qui les attachoient à l'un des partis & les intérêts qu'ils avoient à le soutenir. Il exposoit enfin les moyens qu'il employoit pour contribuer lui-même au succès de cette guerre contre les Arminiens. Il avoit de fréquentes conférences avec divers Membres de l'Etat & avec le Comte Maurice, dans l'une desquelles il dit que ce Prince lui fit une ouverture qui eut les suites les plus considérables. „ Il tomba, dit-il, sur un „ sujet, dont il m'avoit déjà touché quel- „ que chose auparavant, comme d'une „ chose qui seroit d'un grand avantage se- „ lon lui, pour le rétablissement de la Re- „ ligion & de l'Union dans leur Etat, dont „ il confessoit que l'une étoit fort engagée „ dans le schisme, & l'autre dans la di- „ vision. . . Il jugeoit que c'étoit letems „ propre, & le seul qui restoit à sa Ma- „ jesté, pour se montrer encore dans cét- „ te cause, ce qu'il souhaitoit qu'elle fit, „ soit par une Lettre expresse, soit par „ une Deputation accompagnée de Let- „ tres particulières de créance, pour les „ ETATS-GENERAUX & pour ceux de „ *Hollande*, dont le sens reviendrait à ce-

„ ci; . . . Que Sa Majesté voyant que la
 „ diversité d'opinions ne fait qu'augmen-
 „ ter, ce qui aboutit au schisme & à la
 „ dissention, & ne peut continuer sans
 „ que l'Etat soit en danger d'être renver-
 „ sé, elle les exhorte en bon Ami à ne
 „ pas se départir de l'ancienne Doctrine
 „ exprimée dans la Confession de *Heidel-*
 „ *berg*, reçue & reconnue par le consente-
 „ ment unanime de toutes les Eglises Ré-
 „ formées, & de ne pas souffrir qu'on
 „ opprime ceux qui sont zélés pour sa
 „ profession, pour l'amour & pour la pro-
 „ tection desquels a été formée l'Alliance
 „ entre les Couronnes de Sa Majesté & ces
 „ Provinces, mais principalement par ce
 „ lien de la Religion. Mais qu'au casque
 „ les spéculations de *Vorslius* & d'*Armi-*
 „ *nus* & leurs Sectateurs, ayant pris de si
 „ fortes racines dans cet Etat, qu'on ne
 „ puisse les arracher sans décider définitive-
 „ ment si ce sont les anciennes ou les
 „ nouvelles opinions qui sont les plus con-
 „ formes à la Parole de Dieu, Sa Maje-
 „ té leur CONSEILLE de renvoyer l'affaire
 „ à la décision d'un *SYNODE* légitime-
 „ ment assemblé; méthode employée en
 „ tout tems par tout le monde Chrétien
 „ dans de semblables occasions, & de pren-
 „ dre *promptement* cette résolution, pour
 „ prévenir les dangers, qui pourroient naî-
 „ tre des délais" (7).

Le

(7) Tom. I. 248 & suiv.

Le Roi JAQUES écrivit, en conformité de cette ouverture, une Lettre aux ETATS GENERAUX, mais il ne jugea pas à propos d'écrire aux Etats de *Hollande*, „ parce, „ dit le Secrétaire Winwood, que la cau- „ se est générale, & concerne l'Etat de tout „ le corps, & non quelques Provinces par- „ ticulières. Je ne doute pas, ajoute-t- „ il, qu'aussi-tôt que la Lettre aura été „ lue dans leur assemblée, elle ne paroisse „ se imprimée. Peut-être aussi que quel- „ ques personnes jalouses de l'honneur de „ Sa Majesté, ou pour continuer à *pêcher* „ en eau trouble, & craignant que cette „ Lettre ne produise le calme & la paix, „ entreprendront de la supprimer. Mais „ si vous trouvez que le Comte Maurice „ & le meilleur parti l'approuve, ne fai- „ tes pas difficulté de la faire imprimer „ vous-même (8).

Ce ne fut point sans succès. „ La Let- „ tre, dit CARLETON au Roi, que Votre „ Majesté a écrite aux ETATS GE'NE'- „ RAUX, est venue très à propos, non „ seulement pour faire connoître vos in- „ tentions, mais aussi afin de leur ou- „ vrir, pour terminer ces différens, une „ voye, qui a été embrassée depuis par „ les Provinces de Gueldre, de Zélande, „ de Frise, & de Groningue, dont les „ Députés, envoyés exprès dans cette oc- „ casion,

„ cation, ont eu tour à tour audience
 „ dans l'assemblée des Etats de Hollan-
 „ de (9) “. La considération des désor-
 „ dres, (qui arrivent ou que l'on craint
 „ dans plusieurs Villes de Hollande,) „ jointe
 „ à la Lettre de Votre Majesté, & aux
 „ remontrances des quatre Provinces, a
 „ porté les Etats de Hollande *volentes no-*
 „ *lentes*, (car telle est leur division) à
 „ parler d'un Synode; ce qui jusqu'à la
 „ semaine dernière n'avoit jamais été mis
 „ en délibération entr'eux, mais avoit
 „ toujours été rejeté; & l'on ne s'y por-
 „ tera pas sans une nécessité pressante, les
 „ *Arminiens* prévoyant que leurs opinions
 „ ne pourront soutenir l'épreuve d'un Sy-
 „ node. On s'attend donc que, comme
 „ ils l'ont déjà fait, ils continueront à susci-
 „ ter tous les obstacles imaginables “ (10).
 Les Etats de Hollande composés de Nobles
 & de Magistrats qui, pour la plupart, proté-
 geoient les *Arminiens*, s'opposoient avec
 force à la convocation d'un Synode Natio-
 nal; & ce ne fut qu'après que les Magis-
 trats eurent été changés dans plusieurs
 Villes, après qu'on eut augmenté le corps
 des Nobles de quatre nouveaux mem-
 bres, tous Contre-Remontrans, & après
 bien des troubles causés dans les Villes par
 le Peuple dont la plus grande partie étoit
 op-

(9) *ibid.* 290.(10) *ibid.* 192.

opposée aux Arminiens, après l'emprisonnement de BARNEVELT & de quelques autres des principaux Chefs des Remontrans, ce ne fut qu'alors que les Etats de Hollande & ceux d'Utrecht consentirent à terminer, de concert avec les autres Provinces, les différens de Religion dans un Synode assemblé à Dordrecht, dont les procédés & l'issue sont trop connus pour en suivre ici les détails.

Sur ce grand Evénement & sur divers autres les Lettres de CARLETON sont remplies de détails intéressans, & de particularités curieuses, soit par rapport aux personnes, soit par rapport aux choses. Mais outre que l'auguste caractère d'Ambassadeur ne met à l'abri ni de la prévention, ni de la surprise, ni des faux rapports de l'illusion, il faut se souvenir qu'CARLETON, comme Représentant du Roi Jaques, étoit l'ennemi déclaré des Remontrans, & que conséquemment on doit s'attendre à trouver dans les portraits qu'il fait du caractère & de la conduite des principales têtes du parti Arminien des couleurs, qu'un pinceau dirigé par une main neutre, par celle du Chevalier Lake par exemple, auroit tout au moins adoucies. *Grotius* entr'autres y est assez mal traité. CARLETON le représente comme une tête chaude, & comme un des principaux brouillons de l'Etat, (11) sans en

N 4

par-

(11) Tome II. p. 24. & 144.

parler nulle part comme d'un homme distingué par ses connoissances. Mais on lui a l'obligation d'avoir conservé une Lettre de ce grand homme qui n'avoit jamais été imprimée, & qui méritoit bien de passer à la postérité. Elle est écrite du Chateau de Louvestein au Dr. *Lancelot Andrews*, Evêque de Winchester en datte du 19. Novembre 1619. N. S. Nous nous faisons un devoir de la donner ici à nos Lecteurs avec la Traduction dont elle est accompagnée.

LETTRE de HUGUES GROTIUS au
Dr. LANCELOT ANDREWS, Evêque
de Winchester, du chateau de Louvestein
19. Novembre. 1619. N. S.

REVERENDISSIME
DOMINE.

MILORD,

Fortunam meam nimium multis cognitam nihil necesse est indicare; neque ut miserationem moveam, verbis mihi opus est apud Christianum Episcopum, pium, mei amantem. Magis illud verendum, ne quæ ab iis qui nunc Rempublicam obtinent, adversum nos divulgantur, ademptâ contradicendi libertate, tantum valeant ut indigni videamur quos aliorum bonitas sublevet.

Ego

Mon Histoire est malheureusement trop connue pour qu'il soit nécessaire que je vous en instruisse; Et les discours sont également inutiles pour exciter la compassion, puisque j'écris à un Chrétien, à un Evêque, un homme de bien, & mon ami. J'ai bien plus à craindre que les bruits répandus contre moi, par ceux qui sont aujourd'hui à la tête du gouvernement, sans que j'aye la liberté de les con-
tre-

Ego vere profiteri possum, nihil à me omissum eorum quæ ad faciendam apud nos Ecclesiæ, illæ sâ veritate, concordiam pertinere arbitrari. Cum mihi diceret D. CARLETONUS habere se mandata urgendi Synodum Nationalem, quam vocant, libere edixi, videri mihi è re facturum, si regem imminentium periculorum admoneret. Nam ut his judicium deferretur, qui factâ secessionem, scriptis publice editis, aliisque indiciis, aperte iurant in partes, id mihi non videri ad reducendam concordiam pertinere; multò salubrius futurum, si externi atque impermixti controversiis ad invenientiam pacis rationem ad vocarentur. Mentionem feci pacis olim initæ inter eos, qui *Augustanam* quique *Helveticam* confessionem sectabantur in *Poloniâ*, conventu *Sandomiriano*. Ut Magistratus *Hollandiæ*, aliarumque *Provinciarum*, qui per συγκατάθεσιν potius quam per novas definitiones has controversias sopiri è re publicâ & Ecclesiæ judicabant, ea de causâ exuerentur munere, quod ex legibus perpetuum est, putavi ego, & me.

tredire, ne fassent assez d'impression pour me faire paroître indigne d'être secouru par la bonté des autres. Je puis protester sincèrement que je n'ai rien négligé de tout ce que j'ai cru propre à entretenir la Paix de notre Eglise, sans préjudice de la vérité. Quand Mr. le Chevalier CARLETON m'informa qu'il avoit ordre de demander un Synode National, comme ils l'appellent, je lui déclarai franchement que, selon moi, il feroit une chose utile, s'il avertissoit le Roi des dangers qui nous menaçoient; qu'il ne me paroïssoit point qu'on pût rétablir la concorde en remettant la décision de nos différends à des gens qui avoient pris ouvertement parti par leur séparation, par leur écrits contre leurs adversaires, & par plusieurs autres marques de partialité; qu'il seroit beaucoup plus avantageux de s'adresser à des étrangers, qui ne fussent point mêlés dans ces controverses, pour trouver des voyes d'accommodement. Je parlai de l'accord fait autrefois en Pologne dans l'assemblée de Sandomir, entre les Sectateurs de la confession d'Augsbourg & ceux de la confession Helvétique. Il ne me paroïssoit

mecum non pauci, nec æquum, nec legitimum, neque vero consultum esse. Visum ipsis fuit securitati prospicere, decretorum publicorum auctoritate, & in spem conciliationis, cujus sequēstros fore reges socios sperabant. Ego Magistratibus nostris, quibus solis Sacramentum dixeram, ministrum me fidelem atque obsequentem præbui, nec quicquam suscepi unquam, nisi ex ipsorum sententiā. Calidioribus consiliis intercessi sæpe. Cum nihil à me factum sit, nisi ex communi consensu eorum, qui imperium in me obtinebant, & qui ne accusantur quidem, ego in eā positus fui custodiā, in qua nec propinquum quemquam videre licuit, nec chartæ, atramenti, aut calami fuit copia mensibus multis, cum res criminum apud nos intra mensem alterum finiri leges jubeant. Preces sæpe repetitæ ut judices darentur nobis ordinarii, ac legitimi, aut certe non palam inimici, nihil valuerunt. Sed neque illud impetratum, ut aut publice aut saltem apud ipsos judices causam dicere liceret. Sed defensione ademptā damnati sumus

soit ni équitable, ni légitime, ni même prudent que les Magistrats, soit de Hollande, soit des autres Provinces, qui jugeoient qu'il étoit du bien de l'Etat & de l'Eglise d'assoupir ces différends par la tolérance, plutôt que par de nouvelles décisions, fussent dépouillés pour cela de leurs charges, qui selon les Loix doivent être perpétuelles. Ils ont jugé à propos de pourvoir à leur sûreté par l'autorité des décrets publics, & dans l'espérance d'un accommodement dont ils espéroient que les Rois alliés seroient Médiateurs. Pour moi je me suis montré Ministre soumis & obéissant à nos Magistrats à qui seuls j'avois prêté serment de fidélité, & je n'ai rien fait que par leurs ordres. Souvent je me suis opposé à des résolutions violentes; & quoique je n'eusse rien fait que du consentement commun de ceux qui avoient droit de me commander, & qui ne sont pas même accusés, j'ai été renfermé dans cette prison, où pendant plusieurs mois il ne m'a pas été permis de voir aucun de mes proches, ni d'avoir des plumes, de l'encre, & du papier, quoique par nos Loix les affaires criminelles

sumus rerum multarum, quarum nunquam nos reos peraget conscientia, neque summus ille iudicum iudex. De controuersis Ecclesiasticis eadem plane mea sententia est; quam ex veterum scriptis, me quoque hortante & adiuuante, vir optimus ac doctissimus Gerardus Vossius libello de historia Pelagii, quem visum tibi spero, dilucide explicauit. Facile mihi videtur ex canonibus Milevitanis, & Arausicanis talis constitui potuisse docendi formula, quæ nec in gratiam esset ingrata, nec hominibus faceret peccandi commeatum; multa alia quæ inter doctos disputantur, potuisse extra definitionem relinquere. Nunc aliter res evenit, quo tandem exitu, Deus scit. Ego perpetuus damnatus servituti, uni cubiculo inclusus; nec proximorum, nec amicorum, neque verò eorum saltem qui Evangelii doctrinam viva voce annunciant, ullo fruor alloquio. Tantum optima uxor, & parvi liberi, nescio solatio magis sit an conspectu suo onerent infelicitatem. Neque ab iis qui rerum potiuntur, spes melior ostenditur, nisi ipsorum causam meo iudicio probem,

les doivent être terminées dans deux mois. Nos instances réitérées pour qu'on nous donnât des juges ordinaires & légitimes, ou qui du moins ne fussent pas nos ennemis déclarés, ont été inutiles; & nous n'avons pas même obtenu la permission de plaider notre cause publiquement, ou du moins devant les juges. Ainsi sans que nous pussions nous défendre, nous avons été condamnés pour plusieurs choses dont ni notre conscience ni le juge souverain des juges ne nous accuseront jamais. Mon sentiment sur ces disputes Ecclésiastiques est entièrement celui que l'excellent & savant Gerard Vossius a expliqué clairement d'après les écrits des Anciens, dans son Histoire de Pelage; ouvrage qu'il a entrepris à mes instances, & avec mon secours & que vous aurez sans doute vu. Il me paroît qu'il eût été facile d'établir, sur les canons des conciles de Milève & d'Orange, un formulaire de doctrine qui ne blesseroit point la grace, & n'autoriseroit point les hommes à pécher; & que beaucoup d'autres Articles qui sont une matière de dispute entre les Savans auroient pu être laissés indécis. Les choses ont tourné

hem, meque ipse dam-
nem, non damnante
conscientia, quod Deus
Misericors, uti planè
confido, avertet. Planè
etiam statui hoc, quic-
quid est mali, ad finem
vitz pertrahere, quam
aut veritatem mihi co-
gnitam oppugnare, aut in
eo culpam fateri, in quo
culpam animus non a-
gnoscat. Interim vita mirè
afflita, utpote adempto
coeli usu, mei curam
mihi commendat. Dicat
ipsa natura, dicat Apo-
stolus: si liber fieri potes,
eo potius utere. Neque
alienum à vero est illud

né d'une manière différen-
te, & Dieu sait quelle en
sera l'issuë. Pour moi
condamné à une prison
perpétuelle, & renfermé
dans une seule chambre, je
ne puis jouir de la con-
versation ni de mes pro-
ches, ni de mes amis, ni
même des Ministres de
l'Evangile. Je ne vois
que ma vertueuse épouse
& mes petits enfans, dirai-
je pour ma consolation, ou
pour aggraver mon infor-
tune. Il n'y a rien à es-
pérer pour moi de la part
de ceux qui ont l'autorité
en main, à moins que je
ne reconnoisse la justice de
leur cause, & que je ne
me condamne moi-même,
quand ma conscience ne me
condamne pas, de quoi je
m'assure que la bonté du
Ciel me préservera tou-
jours. Je suis bien résolu
à souffrir mes maux quel-
que grands qu'ils soient
jusqu'à la fin de ma vie,
plutôt que de combattre la
vérité que je connois, ou
de m'avouer coupable dans
ce en quoi je me sens in-
nocent. En attendant dans
mon extrême calamité,
privé de la liberté de re-
spirer en plein air, je dois
avoir soin de moi-même.
C'est la voix de la Nature
& c'est l'ordre de l'Apô-
tre; si vous pouvez être
libre, profitez-en; & je
puis

puis bien rapporter à cela
ce mot d'Homère.

Ἡμισυ τῆς ἀρετῆς ἀπο-
αίρει δέλιον ἡμᾶρ.

L'esclavage nous enlève
la moitié de notre vertu.

Studia certè, optimum
omnis mœstitiæ levamen,
quam sint aspera atque
incondita, adempto doc-
torum commercio, nemo
est, qui nesciat.

Personne n'ignore du moins
combien l'étude, l'adoucis-
sement le plus efficace dans
tous les maux, devient
épineuse, & insipide quand
on est privé du commerce
des Savans.

Hæc igitur ad te, re-
verendissime domine, per-
ferenda duxi, non impa-
tiens doloris, quem non
mea ope, sed divino
præsidio moderate fero,
verùm ne mihi desim,
eoque te orem, ut si qua
se præbeat occasio, facias
quod facturum te scio,
ut meam calamitatem
subleves. Audio ab op-
timo rege mandata quæ-
dam data pro me. Ea
quæ aut qualia fuerint,
quomodo aut curata aut
impedita sint, equidem
nescio. Utinam D. CAR-
LETONUS mihi esset paulò
æquior, cui mitigando
propinqui mei operam
dant. Sed partium studia
mirè homines obæcant.
Ego, ut in partem ullam
reipublicæ veniam, non
postulo, nec cupio qui-
dem; quamquam & id
mihi oblatum est, sed
conditionibus quæ vim
animo

Voilà, Milord, ce que
j'ai cru devoir vous écrire,
non par un principe d'im-
patience dans mon malheur;
graces, non à mes propres
forces, mais à la protection
divine, je le supporte avec
modération; mais pour ne
pas manquer à ce que je
me dois à moi même, &
pour vous prier de faire,
si l'occasion s'en présente,
ce que je suis bien assuré
que vous ferez pour adou-
cir mon infortune. J'a-
prends que le Roi a eu la
bonté de donner quelques
ordres en ma faveur; j'en
ignore la nature & l'é-
tendue, & je ne sais pas
mieux, de quelle manière
ils ont été exécutés, ou
ce qui a pu en empêcher
l'effet. Plût à Dieu que
Mr. le Chevalier CARLE-
TON me fût moins contrai-
re; mes parens sont ce
qu'ils peuvent pour l'adou-
cir, Mais l'esprit de parti
aveu-

animo adferant. Sum tamen iis natus, qui per multa sæcula cum laude ac gloriâ patriæ meæ præfuerunt. De ademptis mihi bonis, quæsitis à me innocentissime, tunc ullâ cuiusquam injuriâ, sine ullis sordibus, quod non sunt & fatentur etiam inimici, non sum sollicitus. Unum quod opto, ut mihi me uti liceat, hoc est, ut libertatem, quam proximè vitam omnes amant, multi etiam vitæ prætulærent, recuperem; ita tamen, ne quid injungatur mihi, cui reluctatur animus, ne propter vitam perdam vivendi causas. Utinam regum doctissimus ad aliquam nos litterariam opellam dignetur advocare, ut apud vos sim, dum nostræ procellæ defecerint, aut aliquam reperiat viam, quâ me supplicem suum sublevet. Ad ipsum scribere ausus nondum sum, veritus ne, quæ mea est infelicitas, male id mihi cederet. Si, quid mihi faciendum existimes, intelligam, tuis præceptis obtemperabo, atque interea vivam certâ cum spe nunquam à te neglectum iri, quod ex usu meo esse intelligas. Magnus ille ἀρχιπρωθυπουργός, cujus

aveugle étrangement les hommes. Je ne demande point d'emploi dans le gouvernement, & je n'en souhaite même aucun, quoiqu'on m'en ait offert, mais à des conditions qui seroient violence à ma conscience. Mes ancêtres cependant depuis plusieurs siècles, ont rempli avec honneur & avec gloire les premières charges dans ma patrie. Je ne regrette point les biens qu'on m'a enlevés, biens que j'ai acquis par les voyes les plus innocentes, sans faire tort à qui que ce soit, & sans commettre de bassesse, ce que mes ennemis même savent & avouent. Tout ce que je souhaite, c'est de pouvoir jouir de moi-même, c'est à dire de recouvrer la liberté, le bien le plus précieux après la vie, à laquelle bien des gens l'ont même préféré; mais qu'on n'exige rien de moi, contre quoi mon cœur se revolte. Par amour pour la vie je ne veux point perdre les raisons de l'aimer. Plût au Ciel que le plus savant des Rois daignât m'appeller à quelque petit travail littéraire, pour que je pusse vivre parmi vous, en attendant que le calme succède à nos tempêtes, ou qu'il voutte en-

cujus in me bonitatem in
dies magisque sentio,
regi optimo, regno, ti-
bique, reverendissime do-
mine, propitius semper
adfit. Ex carcere Louvestein
XIX. Nov. CIODCXIX.

Reverendissimo Domino
ac Patri LANCELOTO
Episcopo Vintoniensi.

T. R. D. addictissimus

H. GROTIUS.

employer quelqu'autre voye
pour délivrer son humble
suppliant. Je n'ai osé lui
écrire à lui-même, de peur
que par une suite de mon
malheur, cette liberté ne
me réussît mal. Si vous
voalez bien me donner vos
conseils, je les suivrai avec
soumission, & en atten-
dant, je vivrai dans l'es-
pérance que vous ne né-
gligerez jamais ce que
vous croirez pouvoir m'être
utile. Que le Tout-puis-
sant, dont j'éprouve cha-
que jour davantage la
bonté envers moi, soit
toujours propice à votre
Excellent Roi, au Royau-
me, & à vous-même,
Milord. De ma prison
de Louvestein ce 19. No-
vembre 1619.

Votre, &c;

H. GROTIUS.





ARTICLE TREIZIEME.

Histoire de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres. Année MDCCLVI. A BERLIN chez *Haude & Spener* Libraires de la Cour & de l'Académie Royale. MDCCLVIII. Vol. XII. in 4. Pag. 543.

C'Est bien malgré nous que nous rendons compte si tard de ce XII volume des Mémoires d'une Académie dont les productions sont pour la plupart des preuves satisfaisantes du progrès que font dans notre siècle la solide érudition & l'esprit philosophique. C'est encore à regret que, soit par la crainte d'une longueur excessive, soit par la nature de quelques mémoires peu susceptibles d'analyse, nous nous trouvons obligés à nous tenir à l'indication des titres de plusieurs mémoires qui contribuent le plus à orner ce volume.

La classe de Philosophie Expérimentale renferme IX. Mémoires dont voici les titres. *Recherches sur la force de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus, à l'occasion d'un chien monstrueux, par M. ELLER.* — *Continuation des preuves fondées sur des expériences, qui font voir qu'il se trouve*

trouve de la terre dans l'eau distillée la plus pure, par M. MARGGRAFF. — Observations sur les maladies du cœur, par M. MECKEL. — Nouvelles Observations pour servir de supplément à l'histoire de la Nielle des bleds, par M. GLEDITSCH. — Mémoire concernant quelques nouvelles Expériences Electriques remarquables, par M. ÆPINUS. — Expériences Chymiques concernant l'Étain, par M. MARGGRAFF. — Dissertation sur les fleurs de l'Aster montanus, ou Pyrénéique, précoce, à fleurs bleues & à feuilles de saule, empreintes sur l'ardoise, par M. LEHMANN. — Examen Chymique du sel auquel on a voulu donner le nom de véritable sel alcali fixe de Rhinoceros, par M. MARGRAFF. — Description d'un Quadrupède d'Amérique rapporté par M. LINNÆUS au genre des ours, par M. ROLOFF.

Le Premier de ces Mémoires roule sur une matière des plus intéressantes, & des plus difficiles. Les Physiciens & sur-tout les Médecins de tout tems se sont fatigués à développer l'origine & les véritables causes des taches, des difformités & de la structure monstrueuse de certains enfans nouvellement nés. C'est en conséquence d'un passage d'*Hippocrate* (1), à ce qu'en croit M.

(1) Par rapport aux taches que les enfans montrent quelquefois à la peau extérieure, le Père de la Médecine dit, dans son Livre de *superfoetatione*, „ que l'envie des femmes grosses est capable d'imprimer, sur la peau du tendre enfant, la forme de ce qu'elles ont désiré ”.

M. ELLER, que les Physiciens dans la suite ont accusé l'imagination des femmes enceintes, comme la cause unique & suffisante de toutes les taches & difformités avec lesquelles les enfans nouvellement nés viennent souvent au monde; opinion que ce savant Medecin combat dans ce mémoire. Mais nous ne trouvons ni ses armes nouvelles, ni ses coups victorieux. Son grand argument est, que les nerfs de la mère n'ont aucune liaison avec les nerfs de l'enfant, & que par conséquent l'imagination de la première, ne faisant aucune impression que par le moyen des nerfs, ne sauroit étendre son influence au dernier. Cet argument n'est pas nouveau, & la Théorie que Mr. ELLER établit pour rendre compte des taches, & des difformités qui paroissent dans des enfans nouveau-nés se trouve énoncée avec autant de clarté, & appuyée de preuves plus satisfaisantes peut-être que les siennes, dans d'autres Auteurs. Ce qui donna occasion à ce Mémoire fut un petit chien mis au monde à Berlin il y a peu d'années, dont la tête ressembloit à celle d'un Coq d'Inde & dont la chienne-mère, lorsqu'elle étoit pleine, avoit eu la coutume de se promener dans une basse-cour où se trouvoit un coq d'Inde qui l'avoit souvent chassée en la bécotant. M. ELLER trouve que cette production monstrueuse *par excès* doit avoir une tout-autre raison de son existence que les diffor-

difformités qu'on rencontre quelquefois dans le foetus humain, & afin de chercher cette raison il *descend*, pour nous servir de ses termes, jusqu'à la source de la *génération*, passe en revue les Systèmes d'*Hippocrate*, d'*Aristote*, de *Harvey*, de *Fallope*, de *Regner de Graaf*, de *Malpighi*, de *Leeuwenboek* &c. sur ce grand mystère de la nature, & après les avoir trouvés tous insuffisans pour rendre compte du phénomène en question, il s'attache à celui de M. de *Buffon*, à l'Hypothèse des Molécules. On sçait que, selon cette hypothèse, il y a dans chacune des semences des deux sexes des parties destinées à former la tête, le cœur, les jambes, les entrailles &c. & que ces parties ou molécules ont chacune un plus grand rapport d'union avec celle, qui pour la formation de l'animal doit être sa voisine, qu'avec tout autre; ainsi voyons nous qu'un doigt de trop ne trouvera d'autre place qu'à la main ou au pied; & ainsi de suite. Notre Académicien croit donc que la chienne-mère du monstre en question avoit léché vers le tems de son accouplement de la semence répandue par le coq d'Inde, dans la quelle il y avoit de ces molécules qui appartiennent à la formation de la tête de cet oiseau, ou qu'elle avoit avalé quelque chose d'un œuf cassé & fécondé auparavant par ce coq. *Quantum est in rebus inane!*

Rien de plus curieux que le *Mémoire de*

M. ÆPINUS concernant quelques nouvelles expériences électriques, ni de plus propre à montrer aux Physiciens que, malgré la multitude de phénomènes singuliers dont ils ont trouvé l'origine dans la force électrique, ils sont encore bien loin de connoître la nature & l'étendue de cette force, ou les loix universelles auxquelles elle est assujettie. Une Pierre précieuse, & très-rare, transparente & d'une couleur brunaire, dont la pesanteur spécifique est à celle de l'eau comme 300 à 100, qui se trouve dans l'Isle de Ceylan aux bords de la mer & qui porte le nom de *Trip* ou *Tourmaline*, a fourni à *M. ÆPINUS* l'occasion de faire les observations très-curieuses qui composent ce mémoire, & dont nous ne pouvons pas nous empêcher d'indiquer les principales. Cette pierre remarquable fait paroître une forte électricité en l'échauffant simplement & sans la frotter, & quand on l'échauffe sur un charbon elle attire & repousse alternativement les cendres, ce qui lui a fait donner en Hollandois le nom d'*Ascbentrecker*. Or il faut remarquer que dans les corps, de l'espèce du verre, à laquelle classe, la *Tourmaline* comme pierre précieuse doit se rapporter, on n'a trouvé encore aucun exemple d'une semblable électricité produite sans frottement. L'on peut dire la même chose de tout autre corps, si l'on excepte le soufre, la résine, & la cire d'Espagne, lesquels après
avoir

avoir été fondus , & versés dans un vaisseau sec de verre ou de métal , deviennent électriques en se refroidissant , & sans frottement. Mais la fusion est nécessaire pour exciter l'électricité dans ces corps , tandis que le simple échauffement suffit pour la produire dans la *Tourmaline*. M. *ÆPINUS* a remarqué de plus que la *Tourmaline* a toujours en même tems une électricité *positive* , & une électricité *negative* , c'est-à-dire , que , quand un de ses cotés est positivement électrique , l'autre l'est négativement , & réciproquement. Pour en être convaincu , on n'a qu'à la tenir avec de petites pincettes dans de l'eau bouillante & l'en tirer au bout de quelques minutes. Notez en passant , que c'est l'eau bouillante qui paroît rendre l'électricité de cette pierre la plus vive , quoiqu'il soit constaté que dans tous les autres cas l'eau soit la chose la plus nuisible à la vertu électrique. Remarquons en troisièmè lieu d'après notre savant Observateur , qu'au côté de la *Tourmaline* qui a l'électricité positive , on peut donner la négative & *vice versa* en la mettant sur un metal échauffé , une plaque de verre , ou un charbon ardent , mais quand cela est arrivé , la pierre retourne ensuite d'elle-même à son état naturel. Elle est toujours dans cet état quand ses deux cotés ont une chaleur à peu près égale , mais quand un côté est considérablement plus échauffé que l'autre , alors la *Tourmaline*

est dans l'état opposé à son état naturel.

Enfin cette pierre singulière a ceci de commun avec d'autres corps électriques, qu'elle reçoit l'électricité aussi par le frottement. M. *ÆPINUS* a fait un grand nombre d'expériences pour bien déterminer les règles qu'elle suit par rapport à l'électricité qui lui est donnée de cette manière, & indique les cas dans les quels ces règles se montrent avec le plus de clarté. C'est à regret que nous nous dispensons de suivre notre excellent Physicien dans un détail si intéressant, & où il y a tant de choses à apprendre. Le résultat du tout est, que la *Tourmaline* possède deux sortes d'électricités tout à fait différentes l'une de l'autre & qui n'ont aucune liaison entre elles. La première, qui se produit par le frottement, lui est commune avec toutes les autres pierres précieuses aussi bien qu'avec le verre & les corps de cette classe ; mais la seconde, qui suit de tout autres loix, s'excite par la chaleur & mérite singulièrement l'attention de ceux qui étudient la nature (*).

A

(*) On croiroit par quelques expressions qui se trouvent dans le Mémoire de M. *ÆPINUS* que la découverte de la *Tourmaline* est de nouvelle date. Ce n'est pas pourtant ainsi. *M. Lemery* en parla dès l'an 1717. & en marqua même quelques-unes des propriétés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* pour cette année. Mais ses observations, quoique assez curieuses n'animèrent pas d'abord d'autres
Phy-

A peine avions nous achevé de rendre compte des observations de M. *ÆPINUS* sur cette pierre extraordinaire, qu'il nous tomba entre les mains une *Lettre du Duc de Noya Caraffa à Monsieur de Buffon*, sur le même sujet. Ce Seigneur, très-distingué par ses connoissances dans la Physique & dans l'histoire naturelle, ayant acheté deux *Tourmalines* d'un marchand de tableaux à Amsterdam, fit des expériences multipliées sur elles en présence & avec les secours du célèbre M. *Adanson*. Quoique ses découvertes soyent moins nombreuses que celles de M. *ÆPINUS*, il en a fait pourtant qui ne se trouvent pas dans le mémoire de ce dernier; il nous apprend entre autres choses que la *Tourmaline* qui, étant électrisée par la chaleur, attire & repousse alternativement les corps légers, les attire seulement sans en repousser aucun lorsqu'elle est électrisée par le frottement. Mais ce qui fait le principal mérite de la Lettre de M. le Duc de Noya, c'est la clarté & la précision avec lesquelles il expose le résultat de ses

Physiciens à renchérir sur ses découvertes, & c'est à notre tems & particulièrement aux savantes recherches de M. *Æpinus*, qu'on est redevable de ces découvertes précieuses qui rendent la *Tourmaline* un objet si intéressant pour les amateurs de l'histoire naturelle. M. *Schmidt* aussi & quelques autres Philosophes viennent de publier leurs observations sur cette pierre singulière.

ses expériences. Ayant fait mention de sept points dans lesquels la *Tourmaline* ressemble aux autres corps électriques, il en indique six autres par lesquels elle diffère totalement d'eux & que voici. 1. Elle s'électrifie par la seule chaleur, & beaucoup plus que par le frottement. 2. Elle ne donne aucune lumière, aucune étincelle lorsqu'elle est électrisée. 3. Sa vertu agit à travers l'eau, qui éteint entièrement l'électricité ordinaire. 4. Elle ne perd son électricité par aucun des moyens employés par la machine électrique, ni par les pointes. 5. Au lieu d'être repoussée par un tube électrisé, elle en est attirée. 6. Deux *Tourmalines* suspendues à des fils, étant chauffées, s'attirent mutuellement, au lieu de se repousser comme font les autres corps électriques.

Il faut revenir encore à M. *ÆPINUS* pour dire que par une expérience remarquable, dont l'énoncé termine son excellent mémoire, il a rectifié une erreur dans la quelle Mess. *Nollet* & *Francklin* sont tombés en cherchant dans la nature particulière du verre la raison de la secousse électrique ou coup foudroyant qui arrive dans la fameuse expérience de Leyde. La cause de cette secousse, selon notre Auteur, est une certaine propriété de la matière électrique, en vertu de laquelle les parties de cette matière se poussent réciproquement ou coulent l'une devant l'autre.

l'autre, propriété, que Mr. *Franklin* a lui-même découverte, & démontrée par des expériences très-convainquantes. D'ailleurs selon la propre théorie de M. *Franklin*, ce qui est requis pour produire la secousse ne se trouve pas dans le verre entant que verre, mais entant que corps qui possède l'électricité en propre, & qui en cette qualité ne fait autre chose, qu'empêcher le passage de la matière électrique d'une surface à une autre. Or tous les corps qui possèdent l'électricité en propre se trouvent dans le cas, & par conséquent on doit pouvoir parvenir à exciter la secousse en question par le moyen du soufre, de la cire d'Espagne &c. M. *ÆPRINUS* enfin a produit la secousse sans s'être servi d'un verre, comme on voit dans l'expérience qui termine son mémoire, & il croit que les gobelets de poix de M. l'Abbé *Nollet* n'ont manqué de succès que parce qu'ils avoient trop d'épaisseur, ou peut-être quelque ouverture cachée, par laquelle la matière électrique s'écouloit d'une surface à l'autre sans qu'on s'en aperçut.

La Classe de Mathématique renferme sept Mémoires dont les trois premiers sont de M. *EULER* & roulent sur l'Effet des Moulins à vent, sur les Expériences qui sont propres à déterminer la Réfraction de toutes sortes de liqueurs transparentes, & sur l'Action des scies. Les quatre qui restent sont :

Démonstration de la Règle de Descartes pour connoître le nombre des racines affirmatives & négatives qui peuvent se trouver dans les équations, par M. SEGNER. — Exposition de quelques Paradoxes dans le Calcul Intégral, par M. EULER — Des Cerfs Volans, par M. EULER le Fils — Recherches sur les inconvéniens qu'on a lieu de craindre dans l'usage du Micromètre, sur tout par rapport aux instrumens qu'on adopte au Quart de Cercle, par M. ÆPINUS. Ces Mémoires ne sont pas susceptibles d'extrait.

Il n'en est pas ainsi de ceux qui composent la classe de Philosophie spéculative, & dont voici les Titres: *Examen Philosophique de la preuve de l'existence de Dieu employée dans l'Essai de Cosmologie, par M. de MAUPERTUIS. — Recherches Métaphysiques sur la force des fluides qui se perdent en Mécanique, & sur le plus grand effet qu'elles peuvent produire, par M. BRUGELIN. — Recherches sur un principe fixe qui serve à distinguer les devoirs de la Morale de ceux du Droit Naturel, par M. SULZER. Dans le premier de ces Mémoires le Président de l'Académie de Berlin, dont les Sciences regrettent si vivement la perte (2), appuie la doctrine de son*
Essai

(2) Toute l'Europe sait que cet Homme illustre est mort à *Basle* le 27 Juillet de cette année, à l'âge de 63 ans.

Essai de Cosmologie, où il avoit prouvé l'existence de Dieu par le principe de l'*E-pargne*, (3) en répondant à une objection capitale qu'on avoit fait contre cette preuve. L'objection est, que cette preuve n'a lieu qu'autant qu'on suppose que les *loix* du mouvement sont *contingentes*, & qu'elle tombe en ruine si ces loix sont des suites nécessaires de la nature des corps. M. DE MAUPER-TUIS s'étoit fait cette objection lui-même, dans l'Avant-propos de son *Essai*, & a cru la lever par une réponse peu satisfaisante. On lui a fait sentir que le Public ne se payeroit pas de subterfuges pareils; & voilà l'occasion du Mémoire que nous avons sous les yeux.

Il s'y agit donc de décider, si les loix du mouvement sont contingentes ou nécessaires, & pour y réussir le savant Président s'est trouvé obligé de remonter jusqu'aux premiers principes des connoissances humaines, puisque c'est dans l'examen de nos idées de la *nécessité* & de la *contingence*, que nous venons à appercevoir ce que ces deux termes signifient, comme aussi la différence qu'il y a entre les vérités de l'une & de l'autre espèce. „ Notre science, „ ce est-elle la science universelle des Es- „ prits, une vue des vérités éternelles, „ une partie de la science de Dieu? ou „ n'est

(3) C'est-à-dire, de la moindre quantité d'action.

„ n'est-elle que le résultat, la combinaison
 „ de nos sensations, notre propre ouvrage,
 „ une propriété seulement de notre espèce
 „ ce? Dans le premier cas notre science
 „ auroit les fondemens les plus solides, ...
 „ dans le second elle n'auroit rien d'abso-
 „ lu, rien qui ne fût relatif & particulier
 „ à notre espèce ". L'Evidence qu'on
 trouve dans certaines sciences seroit plus
 propre, selon M. DE MAUPERTUIS, que
 toute autre chose, à faire croire que nos
 connoissances sont fondées sur des idées
 éternelles & immuables; & à cette occa-
 sion il examine la nature de *l'évidence* dans
 la première partie de ce Mémoire, après
 l'avoir bornée aux Sciences Mathématiques,
 car toutes les autres parties de nos connois-
 sances sont sujettes, selon lui, à des disputes
 éternelles.

Mais d'où vient cette *évidence*, cette *certitude mathématique* qui fixent les esprits
 flottans des mortels? Quelle est la cause
 de l'avantage des Mathématiques sur les
 autres sciences à cet égard? M. DE MAU-
 PERTUIS répond, & sa réponse contient du
 neuf, que les idées qui font la base des
 Mathématiques ont, entre autres carac-
 tères, celui de la *Replicabilité* auquel ap-
 partient proprement la prérogative de l'é-
 vidence. Le mot de *Replicabilité* est un
 terme barbare, mais il exprime passable-
 ment bien le système de notre Auteur, dont
 voici

voici le précis. Les idées des nombres formées par abstraction de différentes perceptions ou sensations que l'âme éprouve, composent une suite de 1. 2. 3. 4. &c. qui sont pour ainsi dire une replication de l'unité sur elle-même. Dans toutes les combinaisons & multiplications possibles des nombres, on ne fait qu'ajouter ou retrancher une même chose homogène, & par conséquent les idées conservent toujours également leur clarté primitive. L'idée de l'étendue, dont les trois espèces répondent aux idées des *lignes*, des *surfaces* & des *solides*, a le même avantage, le même caractère distinctif de *Replicabilité*.

„ On peut ajouter une étendue à une au-
 „ tre étendue égale & avoir d'une éten-
 „ due double, triple &c. une idée aussi
 „ claire qu'on l'avoit de la première. On
 „ peut aussi retrancher la moitié, le tiers
 „ de cette étendue, & avoir une idée
 „ claire & distincte d'une étendue moitié,
 „ tierce &c. En un mot, l'étendue comme
 „ le nombre est accrescible & diminuable
 „ à volonté, & de parties toujours les mê-
 „ mes, ou égales les unes aux autres, ”
 caractère qui ne convient, selon M. DE
 MAUPERTIUS, à aucune autre propriété des
 corps, ni aux idées abstraites du beau, du
 bon, du fort ou du foible; à moins qu'on
 ne rapporte ces qualités aux effets qui les
 suivent, & que ces effets ne puissent être rap-

rapportés aux nombres ou à l'étendue.

L'idée du nombre & celle de l'étendue ont aussi par rapport à leur origine des prérogatives qui les distinguent de toutes autres idées, & d'où peut être dépend en partie l'avantage dont nous venons de parler. C'est que chaque sens fait naître l'idée du *nombre*, tandis que tout-autre idée simple ne doit son origine qu'à un seul sens & ne dépend en rien des autres, & que deux sens, la vue & le tact, portent également à l'ame l'idée de l'étendue.

Ayant montré ainsi l'avantage qu'ont les Mathématiques sur les autres sciences par rapport à l'évidence, M. DE MAUPER-TUIS passe dans la II. Partie de son Mémoire à l'examen de cette importante question, si les loix du mouvement sont des vérités nécessaires ou contingentes, examen où l'on trouve de la profondeur & du neuf, mais pas toujours de la clarté & de la précision. Avant que d'entrer dans l'examen de cette question, le célèbre Président fait sentir d'avance que nos lumières sont trop faibles pour que nous puissions prononcer sur la nécessité ou la contingence de quoi que ce soit, que du moins ce n'est que des objets parfaitement *replicables*, des idées du nombre & de l'étendue que nous pouvons tirer ces propositions d'Arithmétique & de Géométrie auxquelles on donne le nom de *vérités nécessaires*.

Quand

Quand, en expliquant certains Phénomènes de la Nature, nous ne trouvons aucune interruption qui nous empêche de les lier aux premières idées d'où nous sommes partis; nous appellons alors ces phénomènes *nécessaires*; mais d'une interruption qui y arrive nous ne sommes pas en droit de conclure que ces Phénomènes soient *contingens*, puisque l'interruption peut n'être qu'apparente, & que le phénomène peut être lié dans une chaîne dont quelqu'une des parties nous échappe. De là il s'ensuit, que la seule question qu'il nous est permis d'examiner est celle-ci. *Pouvons-nous des idées que nous avons du corps & de la vitesse tirer, par une chaîne de conséquences sans interruption, les loix que les corps observent dans leur mouvement?* Décider cette question affirmativement, ce seroit décider que les loix du mouvement sont *nécessaires*; mais le moyen de décider ainsi après avoir bien examiné la matière! Les Philosophes des derniers temps, tels que *Descartes*, *Malebranche* & *Leibnitz* (4) qui

cū-

(4) *Leibnitz* reconnut après son erreur, renonça à son projet de déduire les loix du mouvement de la seule notion des corps, & établit un principe tout-différent dans l'excellent Mémoire qu'il donna en 1698. sous le titre de *Specimen Dynamicum*, & qui se trouve dans les *Acta Eruditorum* de cette année.

entreprirent de déduire les loix du mouvement de l'essence des *corps purement mathématiques*, c'est-à-dire, uniquement réduits à l'*étendue*, s'y sont trompés, & les loix même qu'ils donnèrent étoient fausses, & ceux qui, comme *Huygens*, *Wallis*, & d'autres, ont trouvé ou confirmé les véritables loix, loin de les déduire de cette idée simple des corps par des démonstrations purement mathématiques, sont tous partis d'hypothèses, qui, n'étant rien moins que des vérités nécessaires, ne conduisent point à des vérités nécessaires, ce qui doit nous convaincre, dit notre Philosophe, que ces loix ne sont pas en effet nécessaires.

Pour mettre cette vérité dans un plus grand jour, M. DE MAUPERTUIS entre dans un détail, où les bornes qui nous sont prescrites ne nous permettent pas de le suivre. Il examine les Loix de *Descartes*, de *Newton*, de *Leibnitz*, comme aussi les *hypothèses* du célèbre *Huygens*, indique les preuves dont on les a appuyées & y fait des réflexions également savantes & judicieuses. Il dit un mot sur le système de *M. Euler*, qui déduit les loix de la communication du mouvement, par une analyse rigoureuse de ce principe découvert par Galilée, que la force multipliée par l'instant de son application donne l'incrément de la vitesse. Les loix universellement reçues aujourd'hui ont été confirmées par des expériences avant que d'être admises,

ce

ce qui montre qu'elles ne peuvent être considérées comme des vérités *nécessaires* dans le sens de *nécessité* qu'on donne aux vérités de l'*Aritmétique* & de la *Géométrie*. „ En „ refusant à toutes ces loix la prétendue „ prérogative d'une nécessité mathématique, on en découvre une autre bien plus „ précieuse; c'est le caractère du choix „ d'un Etre intelligent & libre: c'est de „ porter l'empreinte de la sagesse & de „ la puissance de celui qui les a établies.”

L'importance de la matière exige que nous ne passions pas sous silence les *Recherches de M. SULZER sur un principe fixe, qui serve à distinguer les devoirs de la Morale, de ceux de Droit naturel*. La différence qu'il y a entre les devoirs qui répondent aux droits *parfaits* & ceux qui sont fondés sur des droits *imparfaits*, fait naître selon M. SULZER la distinction entre le Droit naturel & la Morale, mais „ il „ s'agit de trouver un principe fixe qui „ serve à distinguer solidement ces deux „ espèces de devoirs”, & notre Savant est surpris de voir que „ les Philosophes & les „ Jurisconsultes ont passé si légèrement sur „ un point de cette importance”. Dans cette accusation il comprend même le grand *Wolf*, qui n'a guère la coutume de passer légèrement sur ce qu'il traite. Pour nous, nous avons cru le principe que M. SULZER cherche, tout trouvé, mais non à la vérité

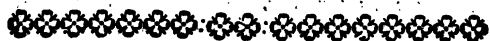
Tomé XII. Part. 1. P le

le principe qu'il établit ici, savoir que, *de tous les devoirs de la Morale ceux qui sont d'une certitude absolue & d'une notoriété publique, sont des devoirs parfaits; & ceux dont la connoissance ne dépend que de mon propre jugement, sont des devoirs imparfaits & ne sont point sujets aux loix.* Ce que veut dire le Philosophe de Berlin revient à ceci, que la raison pourquoi certaines obligations sont considérées comme imparfaites & non sujettes aux loix civiles, c'est que les circonstances qui fondent ces obligations, sont très compliquées & rarement connues avec une entière certitude. Il n'y a, par exemple, en bien des rencontres que l'individu dont on exige l'aumône qui sache jusqu'à quel point ses relations & l'état de ses affaires lui permettent d'étendre sa libéralité, & c'est la raison pourquoi le Magistrat ne sauroit exiger l'aumône de lui par force. Mais le savant Académicien paroît oublier qu'il y a grand nombre de devoirs parfaitement connus qui par leur nature même ne sont pas sujets aux loix civiles, parce que ces devoirs consistent essentiellement dans des sentimens internes, tandis que les loix civiles ne s'étendent absolument qu'aux actions extérieures. Le Magistrat a beau exiger d'un Libertin qu'il respecte la Religion & la vertu, ou publier des Edits menaçans pour faire naître la reconnaissance dans un cœur dur & perfide;

il n'attirera par là que certaines grimaces ou quelques actions externes, fruits d'une crainte servile, pendant que les devoirs resteront en arrière à l'abri de toutes ses promesses & de toutes ses menaces. D'ailleurs toutes les vertus sociales, telles que la générosité, la compassion, l'amitié & la reconnaissance, (nous exceptons la justice parce qu'elle est indispensablement nécessaire à l'existence même de la société civile) sont en quelque sorte laissées à notre choix, non seulement parceque la liberté semble convenir à leur nature, mais aussi pour qu'on puisse distinguer entre l'homme véritablement vertueux & celui qui n'en a que l'apparence. En prenant la liberté de faire ces Réflexions sur le principe de M. SULZER, nous en avons peut-être laissé entrevoir de plus surs. Les *devoirs parfaits* sont ceux qui sont nécessaires à l'existence de la société, & leur pratique par conséquent peut être exigée par force. Les *devoirs imparfaits* sont ceux qui tendent seulement à rendre la société plus ornée & plus agréable, & leur pratique par conséquent ne doit être exigée qu'avec douceur. Les premiers sont des obligations rigoureuses, qu'on peut remplir sans être vertueux dans un degré éminent, les derniers sont les efforts de cette vertu sublime qui seroit dégradée, ou du moins rendue méconnoissable, par la contrainte des loix civiles.

Nous voici parvenus à la Classe des Belles Lettres, qui ne fournit qu'une *Courte Description des Peuples & des Provinces situées à l'occident de la Mer Caspienne*, depuis Astracan jusqu'au fleuve Kura, telles qu'elles se trouvoient en 1728. par M. VOCKERODT, & Trois Eloges, savoir de Messr. Carita, Lieberkühn & de Keith. Ces Eloges sont très-bien fait, & celui de M. Lieberkühn a de plus l'avantage de nous présenter les objets les plus intéressans. Le génie & le caractère de ce grand homme, ses études approfondies de la nature, ses voyages en Angleterre, en France, en Hollande & en Allemagne, dans lesquels il tira si habilement parti des leçons & de la conversation des Savans les plus distingués de ces différens pays, ses inventions admirables comme Artiste, ses progrès étonnans dans la Médecine, les vertus & le fonds de bonté qui rendoient son caractère aussi touchant & aussi aimable, que ses connoissances étoient sublimes & universelles, tout cela est dépeint par M. FORMEY de la façon du monde la plus intéressante, & la plus propre à faire honneur à l'esprit & aux sentimens qui ont dirigé son pinceau.





ARTICLE QUATORZIEME.

NOUVELLES LITTERAIRES.

GRANDE-BRETAGNE.

LONDRES. Le *Museum Britannique* dont le Cabinet du feu Chevalier SLOANE jeta les fondemens avec tant de magnificence, avance vers la perfection avec une rapidité incroyable, sous les auspices d'un Parlement qui donne de jour en jour les marques les plus distinguées de son zèle pour les Sciences & les Beaux Arts. Entre autres accessions littéraires qui ont grossi cet immense trésor, on compte actuellement la Grande Collection de Manuscrits recueillis par les Comtes d'Orford & qui d'après leur nom de famille est appelée la *Collection Harleienne*. Elle contient sept mille, six cent & dix-huit Mss. qui roulent principalement sur l'histoire & les antiquités de la Grande-Bretagne. On en commença un *Catalogue Raisonné* en 1708. auquel M. *Wanley*, successivement Bibliothécaire des deux Comtes d'Orford, Père & Fils, travailla pendant 18 ans; après la mort de ce grand Littérateur son ouvrage fut continué par Messr. *Casley* & *Hooker*, & vient d'être achevé par les Bibliothécaires du *Museum Britannique*, & imprimé en 2 volumes in Folio, chez *Davis & Reymers*, sous le titre suivant, *A Catalogue of the Harleian Collection of Manuscripts &c.* c'est-à-dire, *Catalogue des Mss. qui se trouvent dans la COLLECTION HARLEIENNE*, achetée par ordre du Parlement d'Angleterre pour l'usage du Public & conservée dans

le Museum Britannique. Pour rendre ce Catalogue utile aux Litrérateurs, une table Alphabétique des Matières est absolument nécessaire. Les savans Editeurs en pensent de la sorte, & nous promettent qu'une telle table suivra leur Catalogue d'autr près qu'il sera possible.

C'est un très-bon ouvrage que celui du feu Dr. WARD, qui a pour titre *A system of Oratory, delivered in a course of Lectures &c.* c'est-à-dire, *L'art oratoire réduit en système dans une suite de Leçons, faite au Collège de Gresham à Londres; on y a joint une Harangue Latine qui a servi d'introduction à ces Leçons.* 2 vol. 8. chez Ward. Les règles de l'Eloquence sont exposées avec beaucoup de clarté & de précision dans cet ouvrage, & les exemples qui leur servent de preuve sont choisis avec jugement & avec goût.

Le Libraire Cooper a imprimé & débite *Chronographia Asiatica & Egyptiaca specimen; In quo* 1. *Origo Chronologia LXX. Interpretum investigatur;* 2. *Conspectus totius operis exhibetur.* 8. C'est un échantillon d'un grand ouvrage dont l'impression ne sauroit se faire sans des frais qui surpassent les facultés de l'Auteur, qui publie cet échantillon pour sonder les dispositions du Public & pour donner des preuves de sa capacité. Le but du grand ouvrage est de rétablir & d'éclaircir la Chronologie Asiatique & Egyptienne pendant une suite de 5500 années, c'est-à-dire, depuis la Création jusqu'à la Naissance de Jesus-Christ. Les talens aussi bien que la profonde érudition de l'Auteur, connus déjà par plusieurs productions (*) qui montrent à quel

(*) Cet Auteur est M. LEONARD TWELLS qui en nous donnant dans l'*échantillon* que nous annonçons,

quel point il est versé dans la Philologie sacrée, paroissant lui donner un titre à l'encouragement du Public,

Tonson débite en 2 volumes 8vo. *The Genuine Romans in Verse and Prose* &c. c'est-à-dire, *Fragmens & Pièces anecdotes en Vers & en Prose* de M. SAMUEL BUTLER, Auteur du Poëme intitulé *Hudibras*, imprimés d'après les *Mss. originaux*, autrefois dans la possession de Guillaume Longueville Ecuyer. Avec des notes par M. THYER. Ces pièces ne sont pas moins précieuses qu'authentiques. L'Editeur a démontré que la dernière de ces qualités leur appartient, & la première leur sera accordée sans difficulté par tous ceux qui les liront; mais pas à toutes également; car il faut avouer qu'il y a quelques morceaux en vers, qui n'ont d'autre

méc.

cous, le titre latin de son grand ouvrage, se cache sous le nom de *Carolus Philopæus*. Il publia, il y a environ 22 ans, une *Défense* de l'Histoire qu'*Aristée* nous donne de la Version des Septante, & deux ans après il mit au jour un *Examen Critique des Evangiles de St. Matthieu & de St. Luc*, en ce qu'ils disent touchant le jour de la Naissance du Sauveur, où il prétendit démontrer que J. C. naquit le 25 de Decembre l'An de Rome 750, le 745 de l'Ere de Nabonassar & le 12. de la 194^e. Olympiade. Il fit en 1731. une *Dissertation sur la Chronologie des Septante avec un appendix*, destiné à faire voir que l'antiquité dont se vantaient les Chaldéens & les Egyptiens & qu'on avoit regardée comme fabuleuse, s'accorde très-bien avec les calculs de cette très-ancienne version de l'Ecriture.

mérite que d'être sortis de la plume de BUTLER, & qui font voir que les esprits les plus féconds, & les plus brillans, ont leurs momens de stérilité & de langueur. Les pièces en prose, qui sont presque toutes des *Caractères* dans le goût de Théophraste & de la Bruyère, sont pour la plupart exquises, & les *Pensées sur différens sujets* qu'on trouve à la fin du 2d. volume, sont pleines de sens & même pour la plupart extrêmement frappantes.

Voici une Brochure publiée par les Libraires *Mount & Page*, & dont l'importance pour la sûreté de la Navigation lui assurera sans doute l'accueil le plus favorable, *An account of the methods used to describe lines &c.* c'est-à-dire, *Relation de toutes les méthodes dont on s'est servi pour décrire des Lignes sur la célèbre Carte du Globe Terrestre donnée par le D. Halley; où l'on montre la variation de l'aiguille aimantée dans toutes les mers connues vers l'année 1756, l'application & l'usage qu'on pourroit faire de ces méthodes pour corriger la longitude en mer; par GUILLAUME MOUNTAINE, & JACQUES DODSON, Membres de la Société Royale.*

Le Dr. HILL parmi ses productions sans nombre en donne quelquefois d'excellentes. Telle est *Exotic Botany, illustrated &c.* c'est-à-dire, *La Botanique Exotique, éclaircie par XXXV Figures, des plantes les plus curieuses, où l'on trouve le système des sexes dans les plantes expliqué & développé, & plusieurs parties de la Physique des végétaux mises dans un jour nouveau.* Ce bel ouvrage est in Folio, sans nom d'imprimeur, & se débite chez l'Auteur. Les Planches sont parfaitement dessinées & gravées, & dans quelques Exemplaires elles sont de plus enluminées avec une délicatesse & un goût qui ne laissent rien à désirer.

Les

Les exemplaires enlumines se vendent à 5 livres, 5 schellings sterl. les autres à 2 liv. & 12 sh.

En tout temps, mais particulièrement dans celui où nous vivons, un ouvrage de la nature du suivant mérite l'attention du Public. *A Treatise of Captures in War.* C'est-à-dire, *Traité des Prises qu'on fait en tems de guerre*, par RICHARD LEE Ecuyer. 8vo. chez Sandby. Si un esprit de partialité ne se monroit pas de tems en tems dans cet ouvrage, il seroit très-digne de l'approbation générale, par le savoir & le jugement qui y règnent. Des cas intéressans & difficiles, des autorités bien choisies, & les argumens des grands Jurisconsultes, parfaitement analysés, voilà le mérite du *Traité* de M. LEE, qui raisonne avec précision & écrit avec clarté, quand il n'est pas question des captures faites sur les Hollandois.

On trouve chez Payne, *A Dissertation on the use of the Negative Sign* &c. c'est-à-dire, *Dissertation sur l'usage du signe négatif en Algèbre*, qui contient une démonstration des règles qu'on donne ordinairement là-dessus, & fait sentir comment les Equations quarrées & cubiques peuvent être expliquées sans avoir recours à des racines négatives, par FRANÇOIS MASERES, A. L. M. & Membre du Collège de Clare-Hall à Cambridge. On y a ajouté par voye de supplément la *Quadrature du Cercle* par M. MACHIN. 4. Ceux qui liront cette production en estimeront le titre trop modeste. L'ouvrage est destiné à l'usage des commençans, mais les plus experts le liront avec plaisir. On y voit l'Algèbre traitée comme une Science, avec la clarté, la précision & la certitude, qui doivent accompagner les démonstrations géométriques. On pourroit compter encore entre les bons ouvrages de Mathématique les suivans.

234. BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES;

A Treatise of Fluxions, c'est-à-dire, Traité des Fluxions par ISRAEL LYONS chez Millar.

A Discourse on the Residual Analysis, & c'est-à-dire, Discours sur l'Analyse Résiduelle, une nouvelle Branche de la science d'Algèbre, & dont l'usage est très-grand soit dans les pures Mathématiques soit dans la Physique, par JEAN LANDEN, l'inventeur de cette Analyse, chez Nourse.

EDIMBOURG. On trouve chez Hamilton, *Grammatica Lingue Hebrae, cum notis & variis questionibus Philologicis, in quibus praecipue describitur de natura & indole linguae Hebrae; de Antiquitate Quadrati & Samaritani characteris; de Literis*  *earumque naturâ & usu; de Punctorum vocalium natura, antiquitate & novitate; de convenientia & affinitate linguae Hebrae cum Arabica &c. In usum Juventutis Academicae. Auctore JACOBO ROBERTSON A. M. Ling. Orient. Professore in Academia Edinburgensi. 8vo. C'est un très-bon ouvrage, & qui montre un Auteur profondément versé dans les Langues & dans la Philologie Orientales. On y reconnoît facilement un Disciple de grand Schultens & cela seul formeroit un préjugé avantageux pour M. ROBERTSON.*

I T A L I E.

ROME. Par un décret de la Congrégation de l'Indice du 5. Mars de cette année, XIII. différens ouvrages ont été mis au nombre des Livres prohibés. On y voit entr'autres l'*Encyclopédie; l'Histoire du Peuple de Dieu troisième partie* par le P. BERRYER; *L'Esprit; Questions sur la Tolérance &c. Genève 1758; Le système des Anciens & des Modernes. . . sur l'état des Âmes en 14 Lettres;*

& *L'Anti-Muratorius* de Mr. ERNESTI Leipzig 1751.

Le P. FASSONI a publié une dissertation Latine de 60. pages in-4. dans laquelle il soutient contre S. Basnage que Jean Baptiste tressaillit dans le sein d'Elizabeth, par un sentiment de joie intérieure que la connoissance du Christ, dont il alloit être le précurseur, produisit en lui. Cet Auteur écrit avec beaucoup de savoir & d'élégance.

VITERBE. On perdit ici vers le milieu de Mai de l'année dernière le savant ANDRÉ FRANÇOIS MARIANI né dans cette ville en 1684 & bien connu par son Ouvrage de *Etruria metropoli* & par quelques autres qui lui avoient fait beaucoup de réputation.

FAENZA. *Fungorum agri Ariminensis historia* à JOANNE ANTONIO BATTARRA Lynceo... compilata &c. pagg. 80. Tab. en. 40. On n'a encore rien de meilleur sur les Champignons que cette histoire de ceux du territoire de Rimini. L'Auteur en décrit environ 300 espèces, qu'il divise en XVIII Classes. En finissant, il examine dans un Appendix la distribution que le célèbre M. Gleditsch a faite des champignons. Les Planches sont très-expressives.

FLORENCE. Il paroît un 4^e. Tome des *Dissertationi o Lettere &c. Dissertations ou lettres sur différens sujets écrites par de célèbres Auteurs actuellement vivans*, in-8. Ce Volume contient trois Dissertations. La 1. sur la diminution des eaux de l'Océan. La 2. sur la curiosité pour les spectacles lugubres. La 3. sur la cause des vents réglés qui soufflent entre les Tropiques.

Les Lettres des Savans d'Allemagne & d'Italie à P. Victorius s'impriment avec la vie de ce célèbre

bre Littérateur, en 3 vol. in-4. beau caractère, par les soins de M. BANDINI Docteur en Droit, Chanoine de la Basilique de St. Ambroise, & Bibliothécaire &c.

MODENE. Un petit ouvrage de l'illustre *Muratori* intitulé, *La regolata divozione de' Christiani* s'étoit attiré des réfutations de trois Jésuites où le savant Auteur étoit critiqué avec peu de ménagement. Ces PP. viennent de trouver à leur tour un Censeur & M. *Muratori* un digne Apologiste dans un Anonyme qui a publié *Lettere Modenesi* &c. chez *Salsani* 2 vol. in 8. On vient encore de le défendre sur un autre article qui lui avoit attiré bien des injures. Depuis quelque tems de fanatiques dévots de la B. Vierge peu satisfaits de soutenir qu'elle fut réellement exempte de tout péché, s'étoient avisés de s'engager par un vœu solennel à donner leur vie pour le maintien de cette opinion. Mr. *Muratori* avoit traité ce vœu de sanguinaire, & prouvé qu'il est superstitieux de faire des vœux pareils pour une doctrine qui n'est pas de foi. Au défaut de raisons on l'avoit assailli d'une grêle d'injures, que l'anonyme repousse fortement dans un in-4. de 144. pag. intitulé *Lettera Secunda*, &c.

MILAN. Le P. MELZI Jésuite a fait imprimer *De principis Physicæ generalis Dissertatio* in-4. Ouvrage très estimé, comme marqué au noin de la sainte Philosophie, & des principes mathématiques les mieux démontrés.

CREMONE. On a dédié à M. VALCARENCHI, Comte, Chevalier, Premier Professeur de Médecine dans l'Université de Pavie, une nouvelle Edition in-4. exécute chez *Richtsi*, du *Traité d'habiter de Limonibus*, &c. Ce traité sur
les

les *Limons* originalement composé en Arabe & traduit par *André Bellun*, avoit déjà paru à Venise en 1583. & à *Paris* en 1602. Mr. GHISI, qui le reproduit, invite le Savant Illustre, auquel il l'adresse, de vouloir l'enrichir de ses remarques. Nous avertissons que ce traité se trouve inséré dans l'*Excerptum* &c. de la Société littéraire de *Berne*, Tom II. pour l'année 1759. pag. 218.

VENISE. Le III. Tome des *Annales Camaldulenses* des P. P. MITARELLI & COSTADONI paroît chez *Paschali*; c'est un gros in folio de 358 pages pour le texte, & de 667 pages pour les preuves &c.

Il est encore sorti de nos presses une dissertation très-savante de *Gemellis* par Mr. CASSALI Génois. On y traite en XV Chapitres de la manière de régler le droit de succession entre des Ju-meaux.

Un phénomène singulier a occupé ici tous les esprits. Il s'agit d'un jeune homme de 21 ans qu'on a délivré d'un état des plus déplorables & des convulsions les plus violentes; en lui appliquant au bras une pierre d'aiman de 8 onces. Comme les humeurs animales abondent en particules ferrugineuses, ne se pourroit-il point que l'action de l'aiman en agissant sur ces particules, ait changé le cours des esprits dans ce jeune homme & fait cesser les convulsions qui l'agitoient? C'est la conjecture de notre célèbre ANGELO ZULATTI.

S U I S S E.

BERNE. M. BERTRAND, qui a été agré-gé depuis peu aux Sociétés Royales de *Nanci* & de *Lyon*, a fait imprimer une Dissertation Latine, très-curieuse,

curieuse, sur les *Bélemnites*. Il y adopte & défend le sentiment de M. M. *Cappeler* & *Valerius* qui ont regardé les *Bélemnites* comme des pétrifications de cette espèce de Zoophytes ou vers de mer que les Naturalistes nomment *Holothuria*.

ZURICH. *Phytographia Sacra generalis*. C'est le titre d'une Dissertation in 4. que le célèbre M. GESSNER vient de donner sur l'origine, la nature, la fabrique, & les fonctions des plantes, d'où il prend occasion d'élever les esprits à la contemplation des perfections du Créateur, & de former les cœurs à la gratitude respectueuse qui lui est due.

Le second Tome de la Morale de M. STAPSER a vu le jour. Il roule principalement sur la Conscience & sur les Actions humaines.

M. FUSLIN se prépare à enrichir le Public d'une Histoire de l'Eglise & des Hérésies du moyen âge.

LAUZANNE. L'illustre M. DE HALLER va donner ici trois nouveaux volumes sur l'*Irritabilité*; les deux premiers contiendront un recueil d'expériences qui lui ont été communiquées, & qui confirment ses propres observations telles qu'il les avoit publiées en 1756. Dans le dernier volume il répondra aux objections que l'on y a opposées.

On est actuellement redevable à ce grand homme de Deux *Mémoires sur la formation des os*, &c. 1. vol. in 8. pagg. 267.

M. TISSOT, dont l'Ecrit sur l'Inoculation de la Petite-Vérole a été reçu des personnes éclairées avec un applaudissement si distingué, vient d'adresser une Lettre de 142 pag. in 8. à M. de Haen, Professeur à Vienne, en réponse à ses questions sur cette pratique. Il est à souhaiter pour le bien public qu'on approfondisse de plus en plus une matière

JUILLET , AOÛT , SEPTEMBRE. 1759. 237

tière de cette importance. Elle ne sauroit être traitée d'un côté par des mains plus habiles que celles de M. de la *Condamine* & de M. *Tissot*, de l'autre par un Savant plus zélé contre l'inoculation que M. de *Haen*, si ce n'est peut-être le célèbre Comte *Roncagli Parolino*, ou M. *Canswell*.

GENÈVE. On imprime ici deux volumes de *Mélanges* de M. DE VOLTAIRE.

On y a vu sous le titre de *Berne* un Ouvrage contre ce célèbre Poëte qui n'a pas l'air d'avoir été imprimé dans cette Ville, & qui sûrement n'a pas été composé pour faire plaisir à M. de *Voltaire*. C'est un grand in 8. de 326. pages intitulé l'*Oraele des nouveaux Philosophes pour servir de suite & d'éclaircissement aux Oeuvres de M. de Voltaire*. Nous ne voyons pas que cet Ecrit polémique réponde si parfaitement aux éloges qu'en on a fait.

Un Anonyme grand ennemi du Quinquina vient de publier *De natura & curatione febrium, intermittentium & remittentium*, un vol in-8. L'Auteur quel qu'il soit paroît aussi bon Philosophe qu'habile Médecin.

NEUCHÂTEL. On vient d'ériger ici une chaire de Belles-Lettres, & de la confier à Mr. JEAN BERTRAND digne neveu du Pasteur de *Berne*. Il en a pris possession par une Harangue sur l'amour de la Patrie.

F R A N C E .

PARIS. I. Il est du bon ton parmi nos Sages d'écrire contre le célèbre *Locke*. Les Déristes dont plusieurs ne l'entendent guère, & dont aucun ne lui ressemble par les sentimens, ont fait de ce Philosophe Anglois de si grands éloges, que pour les humilier

humilier à tous égards on s'est jetté dans l'extrémité opposée. C'est ce motif qui a produit l'ouvrage suivant: *Traité de l'origine de l'ame & de la nature de ses connoissances, contre le Systême de M. Locke & de ses partisans.* 1759. 2 vol. in-12.

Dehure l'ainé distribue *Appendice de trois nouvelles planches aux anciennes de la Conchyliologie avec leur explication.* 4. de 14 pages. M. DARGENVILLE, y a représenté 33. Univalves & 8 Bivalves plus ou moins singulières, qu'il a tirées de différens cabinets. Ces Planches sont parfaitement exécutées.

On vient d'imprimer & très-correctement en 2 vol. in-4. avec figures chez Dessaint & Saillants, les *Principes Mathématiques de la Philosophie naturelle* par feu Mad. la Marquise DU CHATELET. C'est d'abord une traduction des *Principes* du fameux *Newton*, traduction, dit M. de Voltaire, que les plus savans hommes de France devoient faire, & que les autres doivent étudier. M. Clairaut l'a revue. On y trouve ensuite la solution des plus beaux problèmes du Systême du monde par la méthode de l'Analyse. A la tête du premier volume est une préface historique, où M. de Voltaire s'est plu à tracer le caractère de la Marquise du Chastellet, ensuite la préface de M. Cotes, & l'Épître en Vers de M. de Voltaire à l'illustre Marquise sur la Physique de *Newton*.

M. DE MACHY Apothicaire a donné chez Hérisant en 4. voll. in-12., *Dissertations chymiques de M. POTT, recueillies & traduites tant du Latin que de l'Allemand.* Elles roulent sur quantité de matières différentes que le traducteur a tâché d'éclaircir par des Notes.

On vient aussi de traduire de l'Anglois le *Traité d'Ostéologie* de M. MONRO, Professeur d'Anatomie & de la Société Royale d'Edimbourg, &c. avec des Planches en taille douce, qui représentent au naturel tous les os de l'adulte & du fœtus, &c. par M. DE SUE, Professeur & Démonstrateur d'Anatomie, &c. chez Guillaume Cavelier, 2 vol. grand fol. L'Éditeur de cet excellent ouvrage y a joint des notes qui roulent la plupart sur des singularités qu'il a lui-même observées, ou qui lui ont été communiquées. La Typographie en est admirable à tous égards.

On trouve chez tous nos Libraires *Dictionnaire physique portatif orné de planches & de figures, à l'usage des personnes qui n'ont aucune teinture de Géométrie; dans lequel on explique le Système physique de Newton; les points les plus intéressans, les expériences les plus curieuses, & les termes les plus obscurs de la Physique moderne. Par un Professeur de Physique à Avignon 1748. grand in-8. de plus de 390. pages. Ce Dictionnaire nous a paru très-bien fait. Il sera facile de l'augmenter. En attendant il ne peut qu'être d'un grand usage aux personnes à qui il est destiné.*

II. La cinquième & dernière partie des *Essais Historiques* de M. de SAINT-FOIX se trouve chez du Chesne. C'est un in-12. de 106 pages.

Les Tom. XI. & XII. de l'*Histoire Universelle Sacrée & Profane* par M. Hardion sont en vente chez G. Desprez. Le XI. comprend l'Histoire du neuvième Siècle, & le XII, celle du Siècle suivant avec le commencement du onzième. On vient de traduire ce bon ouvrage en Italien; & déjà il en a paru 4. vol. à Turin.

Lettres de M. DE MAIRAN au R. P. Paren-

Tome XII. Part. I.

Q

nin

nin... contenant diverses questions sur la Chine chez Desaint & Saillant in-12. de 250 pages. Ce sont les Lettres dont nous avons parlé en rendant compte de la dissertation de M. de Guignes. Elles sont remplies de choses curieuses, sur divers points qui n'intéressent pas moins la Philosophie naturelle que la Critique & l'Histoire. On y trouve divers fragmens des réponses du P. Paremmin.

Pour donner un bon *Abrégé de l'Histoire Universelle de J. A. de Tbou*, il faut bien des talens, bien du goût, & de l'adresse si l'on veut ne rien faire perdre à cet illustre Auteur de son mérite & de son prix. Peut-être après tout n'étoit-ce pas un ouvrage fort nécessaire. Les gens pour qui *de Tbou* a écrit ne liront jamais l'abrégé de son histoire par préférence & par choix. Cependant Mr. REMOND DE SAINT-ALBINE vient de publier cet abrégé en 10 vol. in-12. Il a ajouté des remarques sur le texte de l'Auteur, & sur la Traduction qu'on a publiée de son Ouvrage en 1734. Le texte il le contredit quelquefois, la Traduction il la corrige souvent, & pour dire la vérité elle en avoit grand besoin. Nous apprenons qu'un Savant de Paris (Mr. le Febvre Prêtre de la Doctrine Chrétienne) a déjà publié une Lettre où il relève quantité de méprises de Mr. S. Albine, soit dans le Texte, soit dans les Notes.

Autre Abrégé mais plus nécessaire que le précédent parce qu'il est à l'usage de tout le monde. Il est intitulé *Abrégé Chronologique de l'Histoire des Juifs jusqu'à la ruine de Jérusalem... avec des Discours entre chaque époque.* 1. vol. in-8. de 524 pages, chez Coanbert & chez Hérissant. On assure qu'il est fait de main de maître. Ce sera comme le premier volume de la collection des Abrégés

brégés Chronologiques à la façon de l'illustre Président *Hénault*. En voici un autre qui devra suivre immédiatement ce dernier. Il est intitulé *Abrégé Chronologique des grands fiefs de la couronne de France, avec la Chronologie des Princes & Seigneurs qui les ont possédés jusqu'à leur réunion à la Couronne. Ouvrage qui peut servir de supplément à l'Abrégé Chronologique de l'Histoire de France par M. le Président Hénault.* 8.

Nous apprenons avec amertume la mort soudaine d'un excellent Historien. C'est de l'Abbé *VELLY* que nous parlons. Son Histoire de France, dont il avoit déjà donné six volumes, a eu un applaudissement universel. Le 7 & le 8 volumes se sont trouvés finis, mais difficilement trouvera-t-on un Continuateur qui ne fasse point regretter M. *VELLY*.

III. Un nouveau Dictionnaire portatif de Géographie paroît chez le *Mercier* sous le titre d'*Abrégé portatif du Dictionnaire Géographique de la Martinière.* 2 tom. in-8. qui se réunissent en un seul & font plus de 820 pages à deux colonnes. On n'a jusqu'ici rien d'aussi parfait en son genre. L'Auteur est le même qui préside à la nouvelle édition qu'on va donner du grand Dictionnaire dont nous annonçons l'Abrégé & qui l'a purgée d'une infinité de fautes. Le Dictionnaire de M. *Vossien*, beaucoup moins ample que celui-ci, y est rectifié en une infinité d'endroits.

M. D'ALEMBERT vient de grossir de deux volumes ses *Mélanges de Littérature & d'Histoire*. L'esprit, le goût, la clarté, la délicatesse, assaisonnent & rendent précieux tout ce qui sort de la plume de cet habile homme l'un des premiers Philosophes de notre siècle, Du reste comme chacun a ses principes, chacun aussi a ses préjugés. Il nous

semble que l'Auteur développe de jour en jour davantage les siens sur les sujets les plus respectables. On trouve ici dans le *Tome I.* ce qui le composoit déjà en grande partie dans la précédente édition ; savoir le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* &c. Ces pièces sont suivies de l'*Essai sur la Société des Gens de Lettres*, retouché & augmenté. Le *Tome II.* contient, outre 5 *Eloges Académiques*, les *Anecdotes sur Christine*, un *Discours de l'Auteur à l'Académie Française*, des *Reflexions sur l'élocution oratoire & sur le style en général*, le fameux article sur le *Gouvernement de Genève*, & une *Lettre à Mr. Rousseau* en réponse à la sienne sur la convenance des spectacles en général & à *Genève* en particulier. Le *Tome III.* est rempli par des *Essais de Traduction de quelques morceaux de Tacite*, essais multipliés & précédés d'*Observations sur l'art de traduire*, &c. Le *Tome IV.* contient sous le titre trop modeste d'*Essai*, les *Elémens de la Philosophie, ou des principes des connoissances humaines* ; ensuite viennent *Reflexions sur l'usage & sur l'abus de la Philosophie dans les matières de goût* ; un *Discours, de l'abus de la Critique en matière de Religion*, & un autre de la *liberté de la Musique*.

M. l'Abbé LEMOINE D'ORIGIVAL a publié un In 12. de 193 pages sur les *progrès de l'éloquence de la Chaire*. Apparemment nous en aurons un second sur son déclin.

M. l'Abbé VALART de l'Académie d'Amiens vient de donner une 3^e partie à la huitième Edition de ses excellens *Rudimens de la langue Latine*. C'est une *Méthode pour la Traduction du François en Latin*, qui contient une suite d'observa-
tions

tions disposées comme un petit Dictionnaire, d'une brièveté & d'une clarté incomparables.

NB. Faut de place nous renvoyons les Nouvelles Littéraires d'Allemagne au Trimestre prochain.

P R O V I N C E S - U N I E S.

UTRECHT. Une Société de Gens de Lettres a entrepris ici un nouveau Journal Hollandois qui aura du succès s'il continue comme il a commencé. *Abraham van den Brinck* l'imprime sous ce titre: *De Utrechtse Kerk-en Academie-Boekzaal van Europa, door een Gezelschap van Letterminnaars*, petit 8. Il a commencé avec le mois de Juillet, & paroitra tous les mois.

HARDERWYCK. Le savant Mr. J. C. STRUCHTMAYER, Professeur en Histoire & en Eloquence dans cette Académie, a fait imprimer à *Zutphen*, un nouvel Ouvrage Hollandois intitulé *de Jongelingschap van Hercules*, &c. in 4. Nous en dirons quelque chose le trimestre prochain, aussi bien que du *Commentaire sur l'Apocalypse* par feu Mr. CREMER.

FRANKEK. On a disputé en matière de Théologie presque depuis le commencement du Monde, on dispute encore, & l'accroissement de nos connoissances ne paroît diminuer ni le nombre ni l'aigreur de nos contestations. A la vue de ces disputes, les ames timides s'affligent, les bons esprits examinent, & les Pyrrhoniens s'enlent de l'idée d'un triomphe. C'est principalement pour confondre ces derniers que le savant Mr. BERNSAU a publié depuis peu une Harangue qu'il avoit prononcée

cée il y a dix ans , comme on le voit par le titre suivant : HENR. WILH. BERNSAU *Oratio Inauguralis de Ratione Certi in Theologia constituendi, publice dicta in Templo Academico, A. D. XXX. Aprilis 1749. Quum ordinariam Theologiae Professionem in Illustri Frisiorum, quae Franckerae est, Academia solemniter auspicaretur.* Cette Harangue , qui paroît chez le Libraire Coulon , ne peut que confirmer l'idée que l'on avoit déjà de l'habileté & des talens de l'Auteur.

LEEUEWAERDEN. Le Libraire *Ferwerda* vient de publier *Antwoord aan den Wel-Edelen Gestrengen Heer B. van Greven, &c. c'est-à-dire: Réponse à la seconde Lettre de M. van Greven, Docteur en Droit & Inspecteur des Munitions de Guerre en Frise, sur la dignité des Députés ayant plein pouvoir à la Diète, & sur l'Emancipation des Enfans hors de la puissance paternelle en Frise; où l'on montre en même tems à divers égards le peu de fondement & l'ignorance de certaines remarques des Auteurs de la Bibliothèque des Sciences & des Beaux Arts, par S. H. VAN IDSINGA, Conseiller dans la Cour Provinciale de Groningue & des Ommelandes, grand 8. pag. 140.* On voit à ce titre que M. VAN IDSINGA, avoit un peu la bile émue quand il a écrit cette épaisse Lettre. Mais non obstant la mauvaise humeur où l'a mis l'Extrait que nous avons fait d'un gros Ouvrage de sa façon (*), il a eu au moins le nez critique plus fin que ses correspondans , & ce qu'il

(*) Voyez l'Article XIII. de cette Bibliothèque pour les mois de Janvier, Février & Mars de cette Année.

qu'il déclare à la page 15 de cette Lettre, qu'il ne sauroit croire ce qu'ils lui écrivent que l'Extrait dont il se plaint est de M. *Cbais*, Pasteur *Haye*, prouve qu'il a plus de discernement qu'eux. Non seulement cet Extrait part d'une autre plume, mais nous pouvons assurer M. VAN IDSINGA, comme le tenant de la bouche de ce respectable Pasteur, qu'il n'a pas même parcouru son Livre, & qu'en ayant lu une demi-page, il jugea d'abord qu'il étoit incapable de l'entendre. Pour ce qui est des injures que M. VAN IDSINGA nous prodigue, il peut compter que nous ne les lui rendrons pas. Il faudroit pour cela revêtir des sentimens que nous ne connoissons point, & nous abaisser à des lectures que nous ne sommes pas tentés de faire. Au reste nous ne sommes pas les seuls objets de la colère impuissante de cet Ecrivain passionné; elle a tombé aussi sur M. *van Greven* ancien Bourguemaître de *Leeuwarden* qu'il traite aussi bien que nous avec une fureur inexprimable. Le terrible *Scioppius* étoit doux & doux au prix de M. VAN IDSINGA, & nous ne nous rappelons pas d'avoir jamais vu aucun Auteur soit ancien, soit moderne qui eut des talens si merveilleux pour invectiver. Malheureusement pour M. VAN IDSINGA, ce style n'est plus à la mode. Cela est fâcheux, car on n'aime pas à enfouir ses talens.

Le célèbre Mr. VENEMA qui a si utilement travaillé sur la *Genèse* & sur *Daniel*, vient de publier un bon commentaire sur le Prophète *Malachie*, & nous fait espérer qu'il expliquera aussi dans la suite *Jérémie* & les *petits Prophètes*. Le Commentaire qui paroît à présent est intitulé:

HERMANNI VENEMA *Commentarius ad Li-*
 Q 4 *brum*

brum Elenctico-Propheticum MALACHIE, quo variis simul aliis Scripturae sacrae locis nova lux infunditur. Ex officina G. Coulon 1759. in-4. pp. 582.

GRONINGUE. Un Ami des Hommes a tout récemment traduit en Hollandois une Brochure qui parut en Anglois il y a quelques années sous ce titre: *Examen impartial de l'Inoculation de la petite Vérole, sur-tout au égard à la Religion; par Mr. DAVID SOME Ministre à Harborough, publié & enrichi d'une Préface par PHIL. DODDRIDGE, Docteur & Professeur en Théologie à Northampton.* Ce Dr. DODDRIDGE est le même dont les Ouvrages de Dévotion ont été si bien accueillis dans ces Provinces, & qui s'est rendu si célèbre par son éminente piété & par ses talens. Il est à espérer que l'autorité de ce grand homme achèvera de dissiper les scrupules mal-fondés que quelques personnes ont encore sur l'inoculation. Au reste la Traduction que nous annonçons est très-bien faite, & est accompagnée de quelques Notes qui donnent un nouveau prix à ce bon Ouvrage. C'est C. Barlinckhof qui l'a imprimé en 52 pp. in 8.

AMSTERDAM. D. Onder de Linden a imprimé & débite: *Ædologia, of Verbandeling van den Nachtegaal; waar in de aart en wyze om denzelven met het net te vangen, met weinig moeite in een Koutw te onderhouden, en het gebeele jaar door desselfs aangenaam gezang te genieten, beschreeven word. Tessens met nuttige en lezenswaardige Aanmerkingen over de natuur van deezen Vogel voorzien, en met de daar toe nooddige kopere Plaat versierd.* c'est-à-dire: *ÆDOLO-*

GIE ou Traité du Rossignol &c. 1759. in 8. pp. 136. Nous avons parcouru avec intérêt ce petit Traité. Il est curieux, bien écrit & très-instructif pour ceux qui voudroient élever des Rossignols, se procurer pendant toute l'année le plaisir d'entendre leurs chants mélodieux, les faire nicher, multiplier ces Oiseaux dans leurs campagnes &c.

Arkstee & Merkus ont publié en 6 vol. gr. in 12. l'Édition des *Oeuvres de Mr. de MONTESQUIEU* que nous annonçames il y a six mois. Elle est très-jolie & l'emporteroit de beaucoup sur routes les précédentes, n'étoit qu'ils ont trouvé à propos d'y ajouter des Remarques qu'un Anonyme s'est avisé de faire sur l'*Esprit des Loix*. Il auroit dû mieux consulter ses forces avant d'entreprendre de commenter & de critiquer l'immortel MONTESQUIEU. Sur-tout il devoit se souvenir que, quand on relève les méprises d'un aussi grand Homme, ce doit toujours être avec respect, & que c'est se deshonnorer soi-même que d'employer ces indécentes expressions: *pur galimatias; absurdité; confusion à peine pardonnable à un écolier; je ne voudrois point trouver de semblables pauvretés dans un Ouvrage destiné à nous développer l'esprit des Loix &c. &c.* Si à présent on étoit encore curieux de voir un échantillon des Remarques d'un Homme qui le prend sur ce ton là, on n'auroit qu'à jeter les yeux sur celle que nous allons transcrire, nous ne l'avons pas été chercher bien loin, c'est la seconde & nous la choisissons d'autant plus volontiers qu'elle est fort courte. Voici le Texte de Mr. de Montesquieu: „Ceux „ qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous „ les effets que nous voyons dans le monde, ont „ dit une grande absurdité: car quelle plus grande

„ absurdité qu'une fatalité aveugle qui auroit produit
 „ des êtres intelligens ” ? Or là-dessus voici la Re-
 marque de l'Anonyme : *Voilà une pétition de prin-*
cipe : il ne falloit rien dire de cette absurde propo-
sition , ou en prouver la fausseté.

On trouve chez les mêmes Libraires : *Le Genie*
de Montesquieu 1759. grand in 12. de 256 pages.
 Il y a quelques années que Mr. de Prémontval pu-
 blia sous le titre de *l'Esprit de Fontenelle* (1) un
 Recueil exquis des pensées de cet illustre Académi-
 cien. Cette Collection, qui n'est pas assez connue
 dans ce Pays, a vraisemblablement donnée l'idée de
 celle que nous annonçons aujourd'hui. Dans cette
 dernière, dont Mr. de Montesquieu lui-même avoit
 approuvé le plan, on présente celles des pensées de
 ce grand Homme qui ont pu être détachées de ses
 Ouvrages, & on les range en 29 Classes qui for-
 ment autant de Chapitres. Le premier roule *sur la*
Religion, & nous ne pouvons pas nous refuser au
 plaisir d'en transcrire quelques morceaux qui nous
 paroissent d'une singulière beauté :

„ L'Homme pieux & l'Athée parlent toujours de
 „ Religion; l'un parle de ce qu'il aime; l'autre de
 „ ce qu'il craint.

„ Chose admirable! La Religion Chrétienne, qui
 „ ne semble avoir d'autre objet que la félicité de
 „ l'autre vie, fait encore notre bonheur dans cel-
 „ le-ci.

„ Nous devons au Christianisme, dans le Gou-

» ver-

(1) Il parut en 1744. précédé d'un excellent Dis-
 cours Préliminaire, qui est peut-être la meilleure
 Apologie qui ait jamais été faite de Mr. de Fonte-
 nelle.

„ vernement, un certain droit politique, & dans
 „ la guerre, un certain droit des gens, que la na-
 „ ture humaine ne sçauroit assez reconnoître. C'est
 „ ce droit des gens, qui fait que parmi nous, la
 „ victoire laisse aux Peuples vaincus ces grandes
 „ choses, la vie, les loix, les biens, & toujours la
 „ Religion, lors qu'on ne s'aveugle pas soi-même.

„ La Religion du Ciel ne s'établit pas par les
 „ mêmes voies que les Religions de la Terre. La
 „ Religion Chrétienne a-t-elle résolu d'entrer dans
 „ un Pays? Elle sçait s'en faire ouvrir les portes;
 „ tous les instrumens sont bons pour cela. Se ca-
 „ che-t-elle dans des lieux souterrains? Attendez
 „ un moment & vous verrez la Majesté Impériale
 „ parler pour elle. Elle traverse, quand elle veut,
 „ les mers, les rivières & les montagnes. Ce ne
 „ sont pas les obstacles d'ici-bas qui l'empêchent
 „ d'aller. Etablissez des coutumes, formez des usa-
 „ ges, publiez des Edits, faites des Loix, la Re-
 „ ligion Chrétienne triomphera du climat, des Loix
 „ qui en résultent, & des Législateurs qui les auront
 „ faites. Dieu, suivant les Décrets que nous ne con-
 „ noissons pas, étend ou resserre les limites de sa
 „ Religion.

„ Ne seroit-il pas bon que dans un Etat il y eût
 „ plusieurs Religions? On remarque que ceux qui
 „ vivent dans des Religions tolérées, se rendent or-
 „ dinairement plus utiles à leur Patrie, que ceux
 „ qui vivent dans la Religion dominante; parce
 „ qu'éloignés des honneurs, ne pouvant se distinguer
 „ que par leur opulence & leurs richesses, ils sont
 „ portés à en acquérir par leur travail, & à em-
 „ brasser les emplois de la société les plus pénibles.
 „ D'ailleurs, comme toutes les Religions contien-
 „ nent des préceptes utiles à la Société, il est bon
 „ qu'el-

„ qu'elles soient observées avec zèle. Or qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zèle, que leur multiplicité? Ce sont des rivales qui ne se pardonnent rien. La jalousie descend jusqu'aux particuliers; chacun se tient sur ses gardes, & craint de faire des choses qui deshonnoreroient son parti, & l'exposeroient aux mépris & aux censures du parti contraire. Aussi a-t-on toujours remarqué qu'une secte nouvelle, introduite dans un Etat, étoit le moyen le plus sûr pour corriger tous les abus de l'ancienne &c. ”

Schreuder & Mortier viennent de faire une jolie Edition des *Oeuvres en Vers & en Prose de M. DESFORGES-MAILLARD, des Académies Royales des Sciences & Belles Lettres d'Angers, Caen, la Rochelle, des Sociétés Littéraires d'Orléans & Châlons sur Marne, de la Société Royale de Nancy, & des Académies des Ricovrati de Padoue & des Rinnovati d'Asolo. Dédiées à Mr. de Machault, Garde des Sceaux, Ministre Général de la Marine. 1759. 2 vol. in 12. avec le Portrait de l'Auteur. Il y a de tout dans ces Oeuvres, des Odes, des Epitres, des Contes, des Idylles, des Poésies Anacréontiques, des Sonnets, des Epitaphes, des Fables, des Cantates, des Paraphrases de Pseaumes, des Réflexions Morales, des Epigrammes, des Traductions, des Madrigaux, des Pièces de Théâtre, des Lettres en Vers & en Prose, des Remarques de Littérature &c. Il s'en faut bien que tout cela ne soit exquis; mais l'Auteur paroît être le meilleur Homme du monde, & il se montre si reconnoissant des moindres éloges qu'on lui donne, si peu rancunier, si chaud ami, si attentif à ne jamais blesser la Religion & les mœurs, qu'il mérite bien qu'on ne le juge pas trop rigoureusement.*

Dans

Dans le fonds il y a du bien à dire de plusieurs de ces pièces, des Idylles par exemple, & de quelques autres Poésies; car pour la Prose elle est assez mauvaise. L'Auteur a certainement du feu & de l'imagination, pour du goût c'est autre chose.

HAERLEM. La Société des Sciences a jugé dans la grande Assemblée du 21. Mai, qu'aucune des Pièces envoyées sur *la réparation des Dignes rompues* (2), ne méritent d'être couronnées. Mais comme le sujet est de la dernière importance, & qu'on ne désespère pas de le voir enfin traité d'une manière satisfaisante, on le propose une troisième fois & l'on promet un double prix au Vainqueur. La question sur *les maladies des matelots qui navigent aux Indes Occidentales* (3), proposée l'Année dernière pour la première fois, l'est à présent pour la seconde. Et voici le nouveau sujet pour cette Année 1759: *Quelles sont les causes naturelles qui font que la maladie des bestiaux dure plus longtemps à présent qu'elle ne le faisoit autrefois, & quelles sont les précautions qu'il faut prendre pour en préserver notre bétail lors qu'il est dans l'étable & que la maladie commence à se manifester aux environs?*

Si l'on conteste à cette Ville l'invention de l'Imprimerie, deux de nos Imprimeurs, *Isaac & Jean Enschedé*, espèrent au moins d'avoir la gloire d'une nouvelle invention Typographique très-belle & très-commode. Ils ont trouvé l'art d'imprimer la MUSIQUE comme on imprime les Livres, & l'on fond actuel-

(2) Voyez *Biblioth. des Sciences* Tom X. Part. II. pag. 438.

(3) *Ibid.*

tellement dans leur célèbre Fonderie des *NOTES*, qui tiendront lieu des planches de cuivre gravées, dont on s'est servi jusqu'ici pour l'impression de la Musique. Au moyen de ces caractères de fonte, toute sorte de Musique, quelque difficile, quelque chargée qu'elle soit, sera imprimée avec toutes les variations, tous les agrémens, toutes les liaisons de notes &c. & sera imprimée plus facilement, plus proprement & à beaucoup meilleur marché que ci-devant. Les *Enschede* promettent de publier dans quelques semaines les prémices de leur travail.

LEYDE. *Le Droit de la Guerre & de la Paix* par HUGUES GROTIUS. Nouvelle Traduction, par JEAN BARBEYRAC, Professeur en Droit à Groningue, & Membre de la Société Royale des Sciences à Berlin. Avec les Notes de l'Auteur même, qui n'avoient point encore paru en François; & de nouvelles Notes du Traducteur. Edition nouvelle, faite d'après un Exemplaire considérablement corrigé, retouché & augmenté de la main de Mr. J. BARBEYRAC. Aux dépens de la Compagnie. 1759. 2 Tomes in 4. de 987. pp. pour les deux Tomes, sans la Préface & les Tables des Matières. Feu Mr. BARBEYRAC avoit lui-même préparé pour l'impression l'Exemplaire dont il est parlé dans le Titre que nous venons de transcrire, & l'avoit déjà remis à un Libraire. Mais des circonstances personnelles à celui-ci, sa mort, & celle de Mr. BARBEYRAC empêchèrent l'exécution de ce dessein. Heureusement cet Exemplaire, après avoir passé par plus d'une main, tomba enfin dans celles des Libraires qui nous donnent aujourd'hui cette nouvelle Edition, & voici ce qu'ils nous en disent dans un Avertissement fort bien fait : „ L'étendue avec laquelle les matières sont traitées, tant dans le Texte que dans les „ No-

„ Notes , l'érudition répandue par-tout avec une a-
 „ bondance qui approche presque de la profusion ,
 „ dispensant Mr. BARBEYRAC d'y faire des additions
 „ essentielles, il s'est appliqué plutôt à perfectionner
 „ son Ouvrage, qu'à l'augmenter. Une Revision
 „ exacte de la Traduction même lui a fait découvrir
 „ un grand nombre de ces fautes qui , dans un
 „ Ouvrage long & pénible, échappent aux Ecrivains
 „ les plus attentifs; des endroits où le sens de l'O-
 „ riginal étoit mal rendu, d'autres où l'expression
 „ pouvoit l'être mieux, des phrases louches ou é-
 „ quivoques; Mr. *Barbeyrac* ne s'est rien pardonné,
 „ & les corrections nombreuses du Texte, montrent
 „ qu'il a été pour lui-même un Censeur très-sévère.
 „ Les Notes ont également attiré son attention, &
 „ soit pour les choses mêmes, soit pour les expres-
 „ sions, elles ont été revues avec un soin pareil. Les
 „ Citations surtout & les passages Grecs & Latins
 „ qu'elles contiennent, ne lui ont pas donné une
 „ médiocre occupation. Malgré les peines que Mr.
 „ *Barbeyrac* avoit prises, pour vérifier une infinité
 „ de passages ou mal cités par *Grotius*, ou cités
 „ d'une façon trop vague, & malgré le succès éton-
 „ nant de ses recherches, il s'en trouvoit encore un
 „ grand nombre qu'il n'avoit pu découvrir. De
 „ nouvelles recherches, ou des hazards qui se pré-
 „ sentoient heureusement dans le cours de ses lec-
 „ tures, l'ont presque toujours conduit aux sources;
 „ tout ce qu'il a trouvé a été exactement noté en
 „ marge; les passages les plus remarquables ont été
 „ cités tout du long, & ses soins ont réussi au point
 „ que nous doutons s'il se trouve encore des passa-
 „ ges qui ne soient pas exactement indiqués. Le
 „ tems écoulé depuis que le *Droit de la Guerre &*
 „ *de la Paix* parut en François, jusqu'à celui où
 „ Mr.

„ Mr. *Barbeyrac* en commença la révision, lui a-
 „ voit procuré les moyens de consulter des Edi-
 „ tions des Auteurs anciens, qu'il n'avoit pu voir
 „ auparavant, ou qui n'ont paru que depuis; &
 „ qui plus exactes, & faites sur de meilleurs Ma-
 „ nuscrits ou par des Editeurs plus habiles, lui ont
 „ indiqué des Leçons préférables, & qui éclaircis-
 „ sent les passages obscurs ou corrompus. Mr.
 „ *Barbeyrac* en a fait usage par-tout où il a été
 „ nécessaire, & par là même il a été obligé de re-
 „ trancher plusieurs remarques critiques sur des
 „ passages difficiles, devenues inutiles par la con-
 „ noissance de la véritable manière de lire; quel-
 „ quefois aussi il en a substitué d'autres relatives
 „ au Texte tel qu'il se trouve dans les dernières
 „ Editions. Par-tout Mr. *Barbeyrac* a consulté &
 „ suivi les meilleures, & si l'on fait attention,
 „ soit aux passages rapportés en entier, soit à ceux
 „ qui ne sont qu'indiqués, on verra bien-tôt que
 „ Mr. *Barbeyrac* a poussé l'exactitude jusqu'aux at-
 „ tentions les plus scrupuleuses. Enfin, sans avoir
 „ dessein d'accumuler encore des citations, Mr.
 „ *Barbeyrac* a cru devoir, en quelques endroits,
 „ renvoyer ses Lecteurs à de nouvelles sources,
 „ sur-tout lorsqu'elles se trouvent dans des Ouvra-
 „ ges publiés depuis la première Edition de celui-
 „ ci. Voilà bien des avantages que cette Edi-
 „ tion a sur la précédente. Véritablement, les change-
 „ mens que nous avons remarqués sont d'assez petite
 „ conséquence, mais nous n'avons parcouru que
 „ deux ou trois feuilles, & peut-être que le hazard
 „ nous a fait tomber sur celles où il y a le moins de
 „ Corrections & d'Additions. Nous aurions poussé
 „ plus loin cet examen, si les Editeurs avoient eu le
 „ soin de distinguer par quelque marque ce qui est
 parti-

particulier à cette Edition. Au défaut de cette attention les Libraires en ont eu une autre dont on doit leur savoir gré, c'est que, pour n'être pas obligés de hausser le prix de cette Edition, ils ont fait les pages un peu plus longues & plus larges; par ce moyen il se trouve que, non obstant les Additions, cette Edition n'a pas plus de feuilles que la précédente.

La multitude de Livres, dont nous sommes obligés de rendre compte, ne nous permet guère de parler des Dissertations Académiques; mais au moins faut-il indiquer & recommander celles qui méritent une attention particulière & par leurs sujets & par l'habileté avec laquelle ils sont traités. En voici deux qui sont dans ce cas: 1. *Specimen Juris Publici inaugurale de Guarantia Fœderum, quod ex auctoritate Magnifici Rectoris D. Allamand, pro gradu Doctoratus, summisque in utroque Jure Honoribus & Privilegiis, Eruditorum examini submittit* FRANÇOIS FAGEL, *Haga-Batavus*, 1759. Apud S. & J. Luchtmans, in-4. pp. 42. L'Auteur de cette excellente Pièce, est Fils de Mr. FAGEL, Greffier des Etats-Généraux. C'est une joye universelle pour le Public de voir les vertus & les talens se perpétuer dans cette illustre Famille.

2. Tous les Gens de Lettres apprendront aussi avec plaisir qu'un de nos Libraires, qui depuis longtems cultive les sciences avec succès, vient d'être créé Docteur. Ce Libraire c'est Mr. LUZAC, déjà connu par divers Ouvrages qu'il a composés. Sa Dissertation inaugurale ne peut que lui faire honneur à tous égards: *Specimen Juris Inaugurale, de modo extra ordinem procedendi in causis criminalibus, quod ex auctoritate Rectoris Magnifici*
Tome XII. Part. I. R fici

fici D. Adamand, pro gradu Doctoratus, summissique in Urroque Jure honoribus & Privilegiis, ri-te ac legitime consequendis, Eruditorum examini submittit ELIAS LUZAC, Jun. Nordovico-Batavus. 1759. Typis Auctoris, in-4. pp. 38.

Le nouveau Docteur a tout nouvellement fait rouler ses presses sur un Ouvrage dont nous ne manquerons pas de parler dans la suite. En attendant nous en donnons le Titre: *Le Philosophe Payen, ou Pensées de Pline; avec un Commentaire littéraire & moral, par Mr. FORMEY*, 1759. 3 vol. grand in-12.

Il a aussi mis en vente: *Les Consolations de l'Âme Fidelle, contre les Frayeurs de la mort. Avec les dispositions nécessaires pour bien mourir. Par CHARLES DRELINCOURT. Dernière Edition, revue & corrigée par J. J. B. de la Rivière, Pasteur de l'Eglise Wallonne de Leide, & dans laquelle on a conservé ses dernières heures de l'Auteur.* 1759. 2 vol. in-8, dont le premier est de 374 pp. & le second de 408. Le pieux Editeur de cet Ouvrage est Fils du célèbre Mr. Jean Brutel de la Rivière, mort en 1742. à Amsterdam; où il étoit Pasteur de l'Eglise Wallonne. Cet habile homme, bien connu par divers Ouvrages, ne crut pas qu'il fut au-dessous de lui de retoucher les *Visites Charitables* de Mr. Drelincourt. Ce bon exemple a été suivi par Mr. son Fils, & voici le compte qu'il rend de son travail sur les *Consolations contre les frayeurs de la Mort.* 1. Il en a retranché les termes surannés. 2. Il a corrigé plusieurs fautes d'impression qui altéroient le sens. 3. Il a changé diverses expressions dont la délicatesse de notre Siècle ne s'accommoderoit pas. 4. Il a rectifié diverses citations de l'Ecriture Sainte. 5.

Enfin

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE. 1759. 259

Enfin il s'est surtout attaché à citer les versets, peine très-considérable vu que tout le Livre n'est presque qu'un tissu de passages.

ROTTERDAM. *R. Arrenberg*, distribue la première Partie d'un Recueil dont on doit souhaiter la continuation: *Uitzgezene Heelkundige Verbandelingen en Waarnemingen*, &c. c. à d. *Dissertations & Observations choisies de Chirurgie, tirées de la Collection de Mr. le Baron de Haller & d'autres Ouvrages des plus célèbres Médecins de l'Europe.* 1759: No. 1. in-8. pp. 122.

LA HAYE. *Campagne de Hollande en 1672. sous les ordres de Mr. le Duc de Luxembourg, contenant les Lettres de ce grand Capitaine, celles de Mr. le Duc de Duras, de Messieurs de Chamilly, & autres Officiers Généraux des Armées de France. à Mr. le Marquis de Louvois, avec les Réponses de ce Secrétaire d'Etat de la Guerre, ses Négociations en Allemagne, & diverses Relations de Sièges & d'Actions*, &c. chez *Pierre de Hondt.* 1759. vol. in folio de 264 pp. Voilà un Ouvrage que les amateurs de l'Histoire de France & des Provinces-Unies ne se refuseront pas.

Jean Thierry a imprimé & débite *Verbandeling over de tweemaal gestorvenen*, &c. c. à d. *Traité de ceux qui sont morts deux fois, & du Lieu où leurs Ames ont été dans l'intervalle entre le jour de leur mort & celui de leur résurrection*, par *Mr. GOTTFRIED BUCHNER.* Traduit de l'Allemand, in-8. 1759. Ce livre, sans être absolument mauvais, ne méritoit guère d'être traduit. La grande moitié est un hors-d'œuvre & traite de la mort, de son universalité, de sa nécessité, de ses causes, de ses suites, &c. &c. Tout cela est trivial & déplaît d'au-

tant plus qu'on est impatient d'en venir au sujet annoncé dans le titre. On y vient enfin, mais on n'y est guère dédommagé de l'ennui précédent. Par ceux qui sont morts deux fois, l'Auteur entend ceux qui, ayant été rappelés à la vie après avoir souffert une fois la mort temporelle, ont encore été pendant quelque tems membres de la Société Humaine & sont ensuite morts une seconde fois. Tels ont été Lazare, le Fils de la veuve de Nain & divers autres ressuscités dont il est parlé dans l'E. S. Or Mr. BUCHNER croit que pendant leur première mort, leurs Ames n'ont été ni dans le Ciel, ni dans l'Enfer, ni dans un troisième lieu, mais qu'elles sont restées avec les Corps qu'elles avoient animé, & qu'elles s'y sont occupées à penser jusqu'à leur résurrection. Selon lui l'éloignement local de l'Ame après la mort du corps, n'est pas toujours nécessaire, & n'est pas de l'essence de la mort. L'Homme est mort lors que le Corps, ayant perdu la force d'agir, n'a plus aucun commerce avec l'Ame, & la mort n'est autre chose que la rupture du lien qu'il y avoit entre le Corps & l'Ame, ce qui n'emporte pas un éloignement local. Rien n'empêche donc que l'Ame ne reste avec le Corps quoiqu'elle ne puisse plus opérer sur lui, & il semble en effet que tel fut le cas d'Eutyché dont nous voyons l'histoire au Chap. XX. des Actes. Ce jeune homme, étant tombé en bas du troisième étage, fut *levé mort*, & cependant St. Paul dit aux assistans, *ne vous troublez point, car son ame est en lui.* C'est de ce passage surtout dont Mr. BUCHNER étaye son sentiment, mais ce qu'il en dit & toutes ses autres considérations, n'ont rien de nouveau & qui ne se trouve déjà dans des Ouvrages bien connus.

Le

Le Libraire de cette Bibliothèque vient d'imprimer
 PELOGE DE L'ENFER. *Ouvrage Critique, Historique & Moral* 1759. in 12. deux Volumes, dont le
 premier a 254 pp. & le second 353. *Je déclare qu'en faisant l'Eloge de l'Enfer, mon intention n'est nullement de faire naître à qui que ce soit l'envie, d'y aller, encore moins de l'accompagner dans ce Voyage, qu'il pourra très-bien faire sans moi, s'il en a absolument la fantaisie. En ce dernier cas, mon Livre pourra lui servir de Guide dans ce Pays-là, honneur dont je ne suis nullement jaloux, pouvant bien dire ici, en toute vérité, avec Ovide:*

*Petit Livre, sans moi, vous irez en Enfer:
 Parve (nec invideo) sine me, Liber, ibis in urbem.
 Ovid. Trist. Eleg. I.*

Ainsi parle l'Auteur de cet *Eloge*, Auteur Latin, mort il y a plus d'un siècle, à ce que dit le Traducteur dans une assez singulière Introduction, dont nous allons rapporter quelques morceaux propres à faire comprendre ce que c'est que ce Livre, La
 „ Morale est une de ces Drogues qui, par le trop
 „ fréquent usage qu'on en a fait depuis cinq à six
 „ mille ans, est devenue presque entièrement in-
 „ pide aux hommes. Cependant c'est pour eux
 „ un remède dont ils ne peuvent absolument se pas-
 „ ser — Que faire donc? Ce que font les habiles
 „ Médecins avec les malades, lors qu'ils veulent leur
 „ faire prendre quelques remèdes pour les quels ceux-
 „ ci témoignent du dégoût; c'est-à-dire, qu'il faut
 „ leur déguiser, leur dorer la pilule, la rouler dans
 „ le sucre, l'envelopper, la cacher dans quelque
 „ confiture, à la faveur de laquelle elle passe, &
 „ R 3 . . . „ pro-

„ produise son effet. C'est ainsi qu'en ont usé, dans
 „ tous les tems, les gens d'esprit qui ont voulu se
 „ rendre utiles aux hommes — C'est-ce qu'a fait
 „ aussi à leur exemple l'Auteur de cet Ouvrage, en
 „ suivant une route nouvelle, qui étoit à la mode
 „ de son tems, & qui lui a parfaitement réussi. On
 „ étoit alors dans le goût des *Eloges*, comme on
 „ est aujourd'hui dans celui des *Romans*, & l'on
 „ en faisoit sur toutes sortes de bagatelles. Il pro-
 „ fita donc de ce goût, pour faire entendre aux
 „ hommes de son siècle les vérités du monde les plus
 „ sérieuses & les plus intéressantes; & par cet in-
 „ génieux artifice, il parvint heureusement à les
 „ leur faire goûter, beaucoup mieux que s'il eut
 „ pris avec eux le ton grave, ou pédantesque —
 „ Son (5) intention a été de présenter un Tableau
 „ fidèle du Genre Humain, où il ne tiendra qu'à
 „ un chacun de se reconnoître. Et bien loin que la
 „ malignité ait eu part à cette censure générale, elle
 „ n'est, au contraire, que le pur effet d'une cha-
 „ rité ingénieuse, qui n'a entrepris de faire la pein-
 „ ture des Enfers, que dans la vue de vous détour-
 „ ner à jamais du vice & des crimes qui vous y
 „ précipiteroient inmanquablement — Comme (6)
 „ ce Livre est de nature à être mis entre les mains
 „ de tout le monde (car il n'y a personne qui n'ait
 „ un intérêt essentiel de connoître à fond le sujet
 „ qui y est traité), on a trouvé nécessaire de l'enri-
 „ chir de Notes, lesquelles ne peuvent qu'en rendre
 „ la lecture aussi agréable qu'utile. De plus, ces
 „ Notes roulant sur les plus fameux Personnages, &
 „ sur les événemens les plus curieux de l'Histoire,
 „ tant

(5) *Tom. H. pag. 321.*

(6) *Introduit. pag. K.*

„ tant Ancienne que Moderne, tant Sacrée que Profane, on a cru devoir leur donner une étendue „ raisonnable, pour la satisfaction des Lecteurs qui „ n'ont eu ni le tems ni les moyens de s'en instruire comme les personnes sçavantes ". C'est ainsi que le Traducteur juge de cet ouvrage. Reste à savoir si ses Lecteurs penseront de même ; mais quelque jugement qu'ils portent du Texte & des Notes, ils trouveront que le Livre est très-bien imprimé & sur de fort beau papier.

Sur le point d'envoyer ces Nouvelles à l'Imprimeur nous recevons un Ouvrage de Mr. BASTER, cet habile Médecin & Naturaliste dont nous avons eu occasion de parler diverses fois. Tout ce que le tems nous permet, c'est de copier le titre de cette nouvelle production : *Natuurkundige Uitspanningen behelzende eenige waarnemingen over sommige Zee-Planten en Zee-Insecten, benevens derzelver Zaadbuisjes en Eierneften. Door JOB BASTER Dr. in Medec. Lid. der Keyserl. Acad. en der Koninkl. Engelsche, en Hollandse Maatsch. der Wetensch.* c'est-à-dire, *Récréations Physiques, contenant des Observations sur quelques Plantes Marines & sur quelques Insectes de Mer &c. par Mr. BASTER &c. Première Partie. Haarlem chez J. Bosch, in 4. pp. 54.*

LIVRES NOUVEAUX

QUI SE TROUVENT

chez PIERRE GOSSE JUNIOR, Libraire
à la Haye.

A Catalogue of the Royal and Nobel Authors of England with Lists of their Works, 8. 2 vol. *Lond.* 1759.

Fleyming (M.) Introduction to Physiology, being a Cours of Lectures upon the most important parts of the Animal Oeconomy, 8. *London* 1759.

Bible (la Ste.) ou le Vieux & le Nouveau Testament avec un Commentaire Littéral, composé de Notes choisies & tirées de divers Auteurs Anglois, tom. 5. premiere partie, contenant le premier Livre de Samuel. 4. *Amsterdam* 1760.

Carte de Westphalie en 4 petites feuilles, *Paris Julien* 1759.

————— Idem la seconde partie; contenant Cassel, Fulden, Coblentz, &c. en 4 petites feuilles, *Paris Julien* 1759.

Carte Generale de France en 173 grandes feuilles par M. Cassini de Thury, où l'on peut distinguer jusqu'à la figure de l'enceinte des Villes & des Bourgs, les Villages, les Hamaux, les Parcs les plus considerables, les grands Chemins, la plupart des Chemins de traverse, le contour des Bois & leurs routes, le Cours des Rivières & des Ruisseaux, les Gués, les Ponts, les Bacs, les Marais, les Etangs un peu considerables, les Montagnes, les Valons, les Ravins

Catalogue de Livres.

vins profonds, en un Mot la Configuration exacte du terrain & des inégalités, &c. dont on trouve actuellement chez *Pierre Goffe Junior* les 35 premières Feuilles, & les suivans à mesure qu'elles seront publiées.

Consolations de l'ame Fidelle, contre les Frayeurs de la Mort; avec les dispositions nécessaires pour bien mourir, par *Charles Drelincourt*, dernière Edition, revue & corrigée par *J. J. B. de la Riviere*, Pasteur de l'Eglise Wallonne de Leide, & dans laquelle on a conservé les dernières Heures de l'Autheur, 8. 2 vol. *Leide* 1759.

Dictionnaire portatif des Cas de Conscience, dans lequel, outre la Resolution des Cas qui y sont rapportés, on trouve les principes sur lesquels les décisions sont fondées & en vertu desquels on peut agir dans tous les autres cas qui ont rapport à la Matière, 8. 2 vol. *Lyon* 1759.

Description du Lit de Parade de S. A. R. Madame la Princesse Gouvernante des Provinces Unies de très Glorieuse Memoire, en 4 Belles Estampes Gravées sur les desseins de *Monsieur de Swart*. par le Célèbre *Fokke*, avec une exacte Description, fol. *Magn.*

Elemens de Musique, Theorique & pratique, suivant les principes de *M. Rameau*, 8. *Paris* 1759.

Epithetes Françoises, rangées sous leurs substantifs, ouvrage utile aux Poëtes, aux Orateurs, aux Jeunes Gens qui entrent dans la Carrière des Sciences, & à tous ceux qui veulent écrire correctement, tant en vers qu'en

Catalogue de Livres.

- qu'en prose, par, le R. P. Daine, 8. Lyon 1759.
- Esprit (l') de Monsieur de Voltaire, 8. 1759.
- Gouttes (Les) Glaciales Helvetiques éprouvées dans nombre de Maladies; & traité sur l'usage des Gouttes Mercuriales dans tous les maux Vénériens, par Langhans, avec une attestation de Mr. le Baron de Haller, 8. à Genève 1759.
- Lamentations (Les) de la province des Jesuites en Portugal, parodie des Lamentations du Prophete Jeremie, avec des Notes Historiques, 8. *Amst.* 1759.
- Lettres de Mr. d'Alembert à Mr. J. J. Rousseau, sur l'Article de GENEVE, tiré du septième volume de l'Encyclopedie, 8. *Amst.* 1759.
- Lettres d'un Banquier à son Correspondant de province: avec la Reponse, 8. 2 parties 1759.
- Lettres de Milady Juliette Catesby, à Milady Henriette Campley son Amie, 8. *seconde Edition, Amst.* 1759.
- Lettres Curieuses, Instructives & Amusantes, par Madame de Beau, 8. 4^e. partie, Haye 1759.
- Livre Jaune, 12. à Cocupola 1759.
- Marquisat de Basse Lusace, chez Covens & Mortier, 1759.
- Melange de Littérature, d'Histoire & de Philosophie, par d'Alembert, 12. 4 vol. *Amst.* 1759.
- Mercure Danois, 8. Octobre, Novembre, Decembre 1758. & Janvier à Juin 1759. *Coppenbague* 1758. & 1759.
- Momus François ou les Aventures divertissantes du Duc de Roquelaure, 12. Cologne 1759.

Catalogue de Livres.

Oeuvres de Vade , 8. tome 3 & 4. Haye 1759.

Oracle (l') des nouveaux Philosophes , pour servir de suite & d'éclaircissement aux Oeuvres de M. de Voltaire , 8. à Berne 1759.

Pharmacopée Universelle raisonnée , où l'on trouve la critique des principales préparations qui sont dans les Boutiques des Apothicalres ; la manière de découvrir celles qui sont sophistiquées , & les Règles qu'il faut suivre pour composer des Formules destinées à être gardées ou mises en Usage sur le champ , par M. Quincy , 4. Paris 1759.

Philosophe payen ou pensées de Pline avec un Commentaire Littéraire & Moral , par Mr. Formey , 12. 3 vol. Leide 1759.

Politique Danols , seconde Edition , refondue , corrigée & augmentée par l'Autheur , 12. Copenbague 1759.

Precis de l'Ecclesiastique , & du Cantique des Cantiques en vers , par Mr. de Voltaire , avec le texte en François & des remarques de l'Autheur. Edition très-correcte , avantage que les précédentes n'ont pas , 12. Paris 1759.

Tableau du Siècle , par un Autheur connu , 12. Genève 1759.

Testament Politique de l'Amiral Byng , traduit de l'Anglois , 12. à Portsmouth 1754.

Lettere Scritte al Principe Reale di Svezia dal Conte di Tessin , 8 3 vol. Berne 1759.

Exerptum totius Italicae nec non Helveticae Litteraturae , pro anno 1759 , Jan. à Juin , 12. 2 vol. La suite de trois en trois Mois.

Estratto della Litteratura Europea , per l'anno 1758. & Jan. à Juin 1759. 8. 6 vol. Berne.

Catálogo de Livros.

Tome (D.) de Inenting der Kinderpokjes
onpartidig beschoutod; met een Doodreede
van de Heer D. Doodzidge/ 8. Gron. 1759.
Hitgeleeze Reekundige Verhandelingen en
Waarneeminge/ getrokken uit de Verzam-
meling van den Heere Baron de Haller/ en
uit andere Werken der beroemste Reekun-
digen van Europa/ 8. Rott. 1759. N^o. 1.
Hitgezogte Verhandelingen uit de nieuwste
Werken/ van de Societeten der Weten-
schappen in Europa/ en van andere Ge-
leerde Mannen/ 8. 14de Stuk, Amst. 1750.

AVERTISSEMENT.

LE dit **PIERRE Gosse Junior**, con-
tinuera de publier de trois en trois
Mois la Suite de cette *Bibliothèque des*
Sciences & des Beaux-Arts, le prix en est
de f 3. d'Hollande, par Année: Item
de trois en trois Mois la suite du *Nouvel-*
liste Oeconomique & Littéraire, 8. dont il
vient de publier le Tome 30. le prix par
Année f 4. d'Hollande.

Il a actuellement sous Presse & Publiera
dans peu de jours.

• **Institutions Politiques**, par M. le Baron
de Bielfeld, 4. 2 vol. *Haye* 1759.

Item **Description du Convoi Funèbre**
de S. A. R. Madame la Princesse Gou-
vernante des Provinces-Unies, &c. &c. &c.
d'immortelle Mémoire, en 16 belles E-
stamps sur les desseins de Mr. la Fargue,
par le Célèbre Simon Fokke, avec une
Description exacte.

F I N.

BIBLIOTHEQUE

DES

SCIENCES

ET DES

BEAUX ARTS.

POUR LES MOIS

DE

OCTOBRE, NOVEMBRE, DECEMBRE.

M D C C L I X.

TOME DOUZIEME.

SECONDE PARTIE.



A L A H A T E,

Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,

Libraire de S. A. S. le Prince Stadhouder
des Provinces-Unies &c. &c. &c.

M. D C C. L I X.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

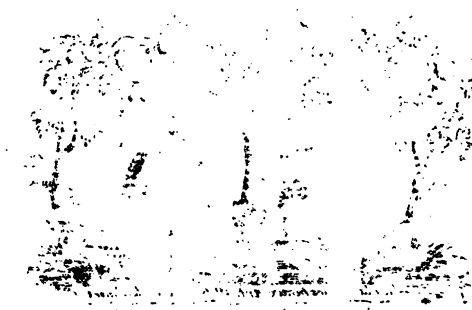
5710 S. UNIVERSITY AVE.

CHICAGO, ILL. 60637

TEL. 733-4100

1968

1968



1968



T A B L E
D E S
A R T I C L E S.

I. HISTOIRE DE L'ACAD. ROYALE
DES SCIENCES ET BELLES
LETTRES *de Berlin. Année*
MDCCLIX. Pag. 269.

II. ESSAI SUR LE GOÛT, par Mr.
ALEX. GERARD. 287.

III. MELANGES *de Littérature, d'Hif-*
toire, & de Philosophie, &c. 301.

IV. DE JONGELINGSCHAP VAN
HERCULES, &c. door J. C.
STRUCHTMEYER. 334.

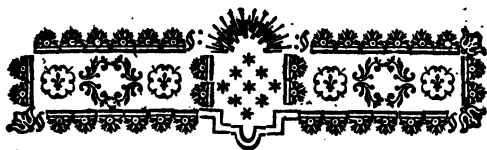
V. HISTOIRE DE LA SANTE', &c.
par Mr. JACQUES MACKENZIE. 345.

VI. DICTIONNAIRE *Historique, Lit-*
éraire & Critique. 369.

VII. His-

TABLE DES ARTICLES

VII. HISTOIRE NATURELLE &c. <i>avec la Description du Cabinet du Roi. Tome VII . .</i>	382.
VIII. L'ORACLE DES NOUVEAUX PHILOSOPHES &c. . . .	400.
IX. ARISTOPHANIS COMÆDIÆ &c. <i>Curante P. BURMANNO II.</i>	428.
X. LE PHILOSOPHE PAYEN &c. <i>par Mr. FORMEY. . . .</i>	432.
XI. PHILOSOPHICAL TRANSACTIONS, &c. Vol. 1. Part. 2. <i>pour l'année 1758. . . .</i>	452.
XII. P. BURMANNI Orationes, &c.	464.
XIII. ETABLISSEMENT DE L'ACADEMIE ELECTORALE des Sciences & des Arts de Bavière.	475.
XIV. FATA ECCLESIE CHRISTIANÆ inde ab Ecclesia Apostolica usque ad initia Reformationis, &c. Aut. B. S. CREMER.	482.
XV. LETTRE du Traducteur de Diogène Laërce aux Auteurs de la Bibl. des Sciences. . . .	495.
XVI. NOUVELLES LITTERAIRES. . . .	498.
BIBLIO-	



BIBLIOTHEQUE

D E S

SCIENCES

E T D E S

B E A U X A R T S.

P O U R L E S M O I S

D E

OCTOBRE, NOVEMBRE, DECEMBRE.

M D C C L I X.



ARTICLE PREMIER.

**HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
DES SCIENCES ET BELLES LETTRES
Année MDCCLVII. A BERLIN chez
Haude & Spener Libraires de la Cour
Tome XII. Part. II. A &**

& de l'Académie Royale. MDCCLIX.
vol. XIII. in 4. Pagg. 515.



Est avec plaisir & avec empressement que nous revenons aux Mémoires de Berlin, dont le volume que nous avons sous les yeux est enrichi de plusieurs morceaux admirables.

La Classe de Philosophie Expérimentale fournit IX Mémoires que nous allons présenter successivement au Lecteur. *Considerations sur le Globe. Seconde Partie, par M. le Comte de REDERN.* La Première Partie de ce Mémoire renfermoit, comme nous le remarquâmes quand nous en fîmes l'extrait, (1) plutôt les éloges de certains Grands de la Terre, que des considérations sur la Terre elle-même. L'Illustre Académicien sembla s'être aperçu de ce défaut, mais il vient d'y retomber. De 17 pages qui composent la seconde Partie de son Mémoire, onze sont encore digression tout pure, mais digression magnifique dans laquelle les exploits & les campagnes de FREDERICK le Grand, les horreurs d'une guerre épouvantable, & les douceurs de la paix après laquelle les
scien-

(1) Voyez *Biblioth. des Sciences*, Tom. IX. Part. I. page 93.

sciences & les arts languissent, sont dépeints avec un pinceau de feu d'où découlent à chaque moment les traits les plus poétiques & les plus sublimes. Eloges, descriptions, similitudes, allégories, apostrophes sur tout, & exclamations pathétiques, toutes les ressources enfin de l'art oratoire sont pour ainsi dire employées pour mener M. de REDERN loin de son sujet. Dans les cinq Pages qui restent, nous trouvons une Relation du voyage de Quiros aux Terres Australes, adressée au Roi d'Espagne par ce grand Navigateur & tirée par notre Savant des mémoires qui composent le recueil des *Freres de Bry*. Cette relation est accompagnée de quelques réflexions qui sont dignes d'un vrai cosmopolite & annoncent un ami zélé du genre humain. Mais ceux qui ont envie de voir un détail satisfaisant du voyage de *Quiros*, & de connoître à fond l'importance de ses découvertes, doivent avoir plutôt recours au Tome XVI de l'Histoire Générale des Voyages publiée par *de Hondt*, qu'au mémoire de notre Auteur. M. de Redern promet encore une suite de ses considérations sur le globe; mais s'il continue à se permettre ces étranges digressions dont nous prenons la liberté de nous plaindre pour la seconde fois, le Globe sera réduit en cendres avant que ses considérations finissent.

Expériences sur la conservation du sang & d'autres corps liquides, sans corruption, dans

le vuide, pendant plusieurs années, par M. ELLER. Morceau singulièrement curieux & savant, dans lequel le célèbre Physicien, après avoir donné un exposé net des propriétés essentielles de l'air, entre dans la considération de cette infinité de corps étrangers extrêmement déliés lesquels sortent du feu, de l'eau, des plantes, fleurs, animaux &c. nagent dans le fluide aérien & qui sont nécessaires dans la plupart des opérations, où la Nature se sert de l'air, surtout pour la végétation, mais qui contribuent aussi à la destruction des corps par une dissolution de leurs parties solides. Ce dernier effet de l'air, entant que chargé de dissolvans les plus déliés, est constaté par les expériences de M. ELLER d'une façon qui ne laisse rien à désirer. Du lait, du vin, du sang humain conservés dans le vuide pendant quinze ans sans aucune altération sensible, semblent prouver que c'est l'attouchement de l'air qui cause la désunion, aussi bien que la destruction entière de tous les corps que la nature produit, „ & qu'on pourroit sauver éternelle-
 „ ment, sur-tout les corps durs & solides,
 „ de cette corruption, si on pouvoit les
 „ garantir absolument de toute communi-
 „ cation avec l'atmosphère ". Voilà le résultat de ce Mémoire, dont le détail intéresse extrêmement par sa clarté, & son importance sans avoir pourtant le mérite de la nouveauté.

Essais

Essais concernant la nouvelle espèce de corps Minéral connu sous le nom de Platina del Pinto, par M. MARGGRAFF. C'est une suite des expériences faites avec une industrie, une exactitude, & une patience peut-être sans exemple, sur ce célèbre Métal dont nous avons déjà parlé dans ce Journal, (2) & qui meneront sans doute notre excellent Chymiste à en fixer la nature, les qualités & la valeur. C'est à regret que nous nous bornons à une si courte annonce d'un mémoire si curieux. Mais des expériences ne s'analysent pas.

Nouvelles observations sur l'Epiderme & le Cerveau des Nègres, par M. MECKEL. Il regne dans les auteurs une opinion communément reçue au sujet de l'Epiderme, c'est qu'il est tout percé de vaisseaux exhalans, dont le célèbre *Leuwenboeck* prétend avoir découvert plus de 150 dans l'espace d'un 10^e. de ligne. (3) M. MECKEL a cherché en vain à confirmer ce sentiment par des observations avec toute sorte de microscopes sans avoir pu découvrir de vérita-

(2) V. Tom. IX. de cette Bibliothèque, II. Partie, p. 506.

(3) Vid. *Leuwenboeck* Epist. Physiol. 43. Le même Auteur dans un autre de ses ouvrages (*Anatom. Contempl.* p. 207.) compte jusqu'à 25000 de ces vaisseaux dont les embouchures sont comprises dans un 10^e. de ligne de l'Epiderme.

ritables trous ou embouchures qui transmettent la lumière, & par les expériences & les observations réitérées qu'il a fait sur cette matière, il croit être parvenu à connoître la vraie nature de l'Epiderme. C'est, selon lui, „ une concrétion de la „ mucosité Malpighienne, qui passe continuellement par les petits vaisseaux de „ la peau, & dont la partie la plus déliée „ se dissipe par la transudation ; de sorte „ que celle qui reste, se trouve par sa ténacité plus propre à former une croute „ assez dure par voye de concrétion ». Notre habile Anatomiste se sert d'un grand nombre d'argumens pour prouver que les petits vaisseaux de la peau ne traversent pas l'Epiderme, qui ressemble parfaitement à de petites lames cornées, posées & pressées les unes sur les autres. Et si on lui demande comment la sueur perce à travers de l'Epiderme, il répond, que, quoiqu'inaccessible aux vaisseaux, la nature de l'Epiderme est pourtant telle, qu'il transmet le liquide dont il est imbu à peu près comme pourroit le faire un cuir mince humecté, & que le passage du mercure & des autres liqueurs à travers le cuir prouve la possibilité de cette assertion.

Dans la seconde Partie de ce Mémoire M. MECKEL traite *du Cerveau des Negres*. Il en disséqua un au commencement de Février 1756, & le comparant avec le cerveau d'un Européen du même âge, il a trou-

trouvé entre eux des différences très-marquées. Entre autres la substance médullaire du Nègre étoit d'un jaune noirâtre, tandis que celle de l'Européen étoit d'une parfaite blancheur. Le corps strié du premier étoit presque de la couleur brune de l'écorce de l'arbre, au lieu que celui du dernier étoit couleur de chair pâle, tirant au cendré. Ces observations & d'autres dont notre savant Médecin donne ici le détail prouvent, *dit-il*, „ que le cerveau „ des Nègres differe par rapport à la couleur de celui des Européens, & qu'un „ fluide peut être porté de là par les nerfs „ vers la surface de la peau, ce qui peut „ causer le changement de la mucosité „ souscuticulaire, & ensuite de l'Epiderme dans les Nègres.”

Le savant Anatomiste a fait une autre observation. Il remarque que le sang du Nègre qu'il avoit disséqué étoit entièrement noir, & que cela étant, il n'étoit pas surprenant si des particules de la même couleur se portoient vers la peau, & contribuoient à la noirceur de la mucosité souscuticulaire.

Remarques abrégées sur quelques indices de ressemblance qui se trouvent entre les Corps du Règne Animal & ceux du Règne Végétal, par M. GLEDITSCH. — Recherches Chymiques sur une terre de souffre toute particulière, qu'on trouve près de Tarnowitz en Silésie, par M. LEHMANN.

Recherches sur la cause physique de l'Électricité, par M. EULER le Fils: Matière intéressante & traitée dans ce mémoire avec un détail immense & une profondeur qui a rendu nécessaires ces mots distinctifs dans le titre par M. EULER le Fils. Le Principe que cet ingénieux Académicien établit se réduit à cette proposition: *Que les Phénomènes de l'Électricité sont causés par la force élastique de l'éther, lorsque ce fluide n'est pas en équilibre dans les corps voisins, c'est-à-dire, lorsque " l'éther renfermé dans les pores des corps n'est pas en équilibre, ou que son élasticité est plus grande ou plus petite dans l'un que dans l'autre, les efforts qui en résultent pour rétablir l'équilibre produisent les phénomènes de l'électricité ; de sorte que la cause de ces phénomènes doit être attribuée à l'inégalité du ressort de l'éther, qui se trouve renfermé dans les corps "*. Pour établir cette théorie M. EULER fait d'abord quelques remarques très-ingénieuses sur la nature de l'Ether afin de prouver son identité avec la matière électrique, & de montrer la manière dont il est renfermé dans les pores des corps, & il explique ensuite comment le rétablissement de l'équilibre, lorsque l'élasticité de l'éther est différente en différens corps, est capable de produire les phénomènes de l'électricité. Le détail de tout cela est admirable à tous égards, mais sur-tout par la clarté que le savant

Académicien a su répandre sur une matière où il est si difficile d'éviter l'obscurité quand on veut approfondir les choses, & remonter à leurs principes.

Description d'un Aneurisme de l'Aorte, par M. ROLOFF.

La Classe de Mathématique renferme IV Mémoires qui sont tous des productions du célèbre M. EULER, & portent l'empreinte de son génie. Le premier contient des Recherches sur la Déclinaison de l'aiguille aimantée. Le savant Halley croyoit que les phénomènes de la déclinaison magnétique étoient causés par quatre poles magnétiques, qui se trouvoient dans les entrailles de la terre, dont il avoit supposé deux fixes & deux mobiles pour rendre raison des changemens, qu'on observe avec le tems dans la déclinaison du même endroit. Cette hypothèse, qui est sujette à bien des inconveniens, est combattue puissamment par M. EULER dans ce mémoire, dont le dessein principal est de déterminer la déclinaison de l'aiguille aimantée pour tous les lieux de la terre, lorsque les deux poles magnétiques, qu'il croit suffisans pour expliquer tous les phénomènes de cette déclinaison, ne sont pas diamétralement opposés. Voilà une entreprise d'une grande étendue & qui renferme des recherches singulièrement curieuses. Pour l'exécuter dans toutes ses parties M. EULER fait quatre choses. Il

commence par considérer le cas, où les deux poles magnétiques sont diamétralement opposés; il les conçoit ensuite en deux méridiens opposés, mais non pas également éloignés des poles de la terre. En troisième lieu il les suppose dans un même méridien, & quatrième enfin en deux méridiens différens. Cette division du sujet partage le mémoire de notre grand Géometre en IV sections qui renferment les solutions de XIX Problèmes des plus importants. Voici les titres de trois autres Mémoires qui montrent aussi la rare pénétrations, & l'industrie infatigable de M. EULER: *Recherches sur la force des Colonnes* — *Regles générales pour la construction des Télescopes & Microscopes, de quelque nombre de verres qu'ils soient composés.* — *Recherches sur les Lunettes à trois verres, qui représentent les objets renversés.*

La Classe de Philosophie spéculative ne fournit que trois Mémoires. Le 1^r. qui est de M. MERIAN a pour titre *Parallèle de deux principes de Psychologie*. Ces deux principes sont *la faculté de sentir* que M. de Condillac établit comme l'essence de l'ame, & la source unique de toutes les opérations qui ne sont selon lui que des sensations toutes pures, (4) & *la force de représenter* que Leib-

(4) C'est le principe que M. Helvetius a suivi dans le livre de l'Esprit, seulement en le matérialisant il l'a rendu plus grossier.

Leibnitz regardoit comme le principe de toutes nos connoissances, pénétré comme il étoit de l'idée d'une liaison universelle entre tout ce qui existe, & persuadé en conséquence de cette idée que chaque être représente la totalité des êtres. Les réflexions soit morales, soit métaphysiques que M. MERIAN fait sur ces deux principes sont toujours ingénieuses & pour la plupart justes, & on apperçoit dans son style une élégance & une aménité qu'on auroit presque cru incompatible avec des matières si épineuses. Après avoir bien balancé ces deux Théories dont il ne trouve pas l'une plus susceptible de démonstration que l'autre; il conclut que celle de l'Abbé *Condillac* est faite pour les esprits unis qui aiment la clarté & la simplicité, & celle de *Leibnitz* pour les esprits élevés, & hardis; que la théorie des sensations est plus propre à nous expliquer l'économie de l'esprit humain & à nous développer notre être, tandis que le système de *Leibnitz* satisfait davantage lorsqu'on considère l'homme dans la grande chaîne dont il fait partie. Mais notre ingénieux Métaphysicien va encore plus loin; il étend une main conciliatoire pour rapprocher les deux systèmes l'un de l'autre, & les fondre dans un même corps de doctrine. C'est dans cette entreprise très-perilleuse que M. MERIAN épuise toutes les ressources de son gé-

génie, & quel que soit son succès, sa conclusion est très-moderne & tout à fait digne d'un vrai Philosophe. „ C'est le triomphe „ de la Philosophie de notre siècle d'avoir „ banni les formes substantielles, les fa- „ cultés occultes, tout ce jargon inexplicable, par lequel on prétendoit expliquer la Nature. Ne nous enflons pas de ces succès..... si l'ame humaine n'est plus chargée d'autant de Principes qu'elle exerce d'opérations, elle devient pourtant finalement une force de *sentir* ou de *représenter*; on lui donne si non des facultés, au moins des perceptions occultes; elle a des sentimens, qui, s'il m'est permis de le dire, approchent de bien près des instincts. Un Sceptique en concluroit qu'au fond nous ne savons guère, ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle a. Une conclusion plus modérée & plus sage, c'est d'appliquer à toutes les sciences humaines ce qui a été dit d'une science plus respectable: *que nous ne connaissons qu'en partie.*

Le second Mémoire de cette Classe est intitulé *l'Analyse du Génie* & fait infiniment d'honneur à M. SULZER qui en est l'Auteur. Après avoir adopté la définition du *Génie* donnée par l'Abbé du Bos, & qui nous paroît bien générale, (5) il remarque que

(5) On appelle *Génie*, dit l'Abbé du Bos, *l'aptitu.*

que le titre de *Grand-Génie* est donné à ces hommes excellens qui se sont distingués de leurs concurrens dans tout ce qui demande l'exercice des facultés intellectuelles de l'âme. Attention, réflexion, imagination, mémoire, esprit, jugement, tout doit concourir pour former le *Grand-Génie*. De là M. SULZER conclut que le *Génie* n'est pas une propriété spécifique de l'âme, mais qu'il les dirige toutes, & qu'il est à l'égard des facultés intellectuelles, ce que le tempérament est à l'égard des sentimens moraux. Voici le précis de l'Analyse que fait notre Ingénieux Auteur, du *Génie* ou plutôt du *Grand-Génie*, car quelquefois il lui arrive d'attribuer au premier, ce qui n'appartient qu'au dernier.

Les facultés de l'âme tirent leur origine de cette *force primitive*, (car notre Auteur est Leibnitien) qui fait l'essence de l'âme, la pousse à penser, à se saisir de tout ce qui peut lui fournir des idées, à s'attacher à celles qui lui paroissent fécondes, & à les poursuivre. Quand cette force a toute son intensité elle produit cette vivacité d'esprit qui est la base du *Génie*. Elle forme ce goût décidé, ce *penchant irrésistible*

itude qu'un homme a reçu de la nature pour faire bien & facilement certaines choses, que les autres ne sauroient faire que très-mal, même en prenant beaucoup de peine.

sible pour tel art ou telle science, qui se manifestent presque toujours dans les génies extraordinaires & les mettent au-dessus de toutes les difficultés & de tous les obstacles ; elle produit aussi une attention fixe à tout objet qui se présente aux sens, ou à l'imagination, pour peu qu'il soit relatif aux objets particuliers qu'on aime. Mais l'intensité de *la force* dont nous parlons, ne fait, pour ainsi dire, que commencer le génie, d'autres facultés concourent à le former & à le conduire vers la perfection ; *l'esprit* entr'autres est nécessaire pour cet effet, cet esprit de sagacité qui trouve avec aisance ce qui a du rapport & de la liaison avec un sujet & qui en rassemblant des idées, en les développant pour les rendre distinctes, & en formant des rapports de leurs différentes combinaisons, tient de la mémoire, de la réflexion, & de l'imagination tout ensemble. A *l'esprit* M. SULZER ajoute le *jugement*, qui estime ce qu'il appelle *les quantités des rapports*, c'est-à-dire, les liens plus ou moins intimes & essentiels qui unissent les choses, & d'où résultent, selon lui, „ la
 „ solidité, l'ordre, & la beauté du plan
 „ & de l'ordonnance d'un ouvrage, l'effi-
 „ cace des moyens, la justesse & l'aisan-
 „ ce des liaisons, cette subordination des
 „ parties qui entretient l'esprit dans une
 „ occupation continuelle, mais variée, &
 „ qui

„ qui rend également agréables & nécessaires les grandes beautés & les beautés subalternes”. Une troisième faculté, que notre judicieux Auteur considère comme nécessaire à perfectionner le Génie, est cette *contenance*, ou présence d’esprit, qui, en cas de besoin, modère le feu de l’imagination, & conserve à l’ame cette liberté qui la rend capable de diriger son attention par tout, pour envisager le sujet dans sa totalité. Cette *contenance* est sans doute nécessaire, mais elle doit la plupart du tems suivre l’accès de l’enthousiasme, au lieu d’interrompre son vol & d’affoiblir ses efforts. Voilà donc les dispositions & les facultés dont le concours est nécessaire pour former le Génie, & dont l’effet est encore plus sûr quand elles sont accompagnées de cette force d’esprit & de corps qui rend un homme capable de soutenir un travail long & pénible. Au reste M. SULZER ne donne pas son Analyse comme parfaite, nous osons pourtant la donner pour la plus courte & la plus complète de celles qui nous sont connues.

Par les Principes dont nous venons de donner le précis, l’Académicien de Berlin éclaircit cette intéressante question : *si le Génie est uniquement un don de la Nature, ou s’il peut être acquis, au moins en partie ?* L’intensité de cette force active de l’ame, qui est la base du génie, est sans doute unique-

quement un don de la nature, ainsi que le goût spécifique qui dirige l'activité, les recherches & l'application de l'ame à certains objets & à certaines sciences préférablement à d'autres. M. SULZER va plus loin; il croit même que cette intensité de la force active & le goût spécifique qui en naît sont en grande partie déterminés par la constitution du corps; & voici comment il le prouve, „c'est par le corps, dit-il, que l'ame tient à l'univers, & elle ne reçoit la connoissance des objets que par ses organes. Delà on comprend que la constitution de ces organes influe nécessairement sur la force active de l'ame en la déterminant pour tels objets plutôt que pour d'autres. En sorte que le vieux proverbe, *Poëta nascitur, non fit*, est applicable à toutes les espèces de Génie”. L'étendue que notre Académicien donne à ce proverbe nous paroît tout à fait juste; il avoue pourtant que les causes morales contribuent beaucoup à développer le goût naturel. Tel Enfant, né avec ce qu'il faut pour avoir un goût pour la Peinture, ne deviendra jamais Peintre s'il n'a pas l'occasion de se familiariser avec les objets de cet art. Pour ce qui regarde l'esprit & le jugement, ils dépendent autant de l'exercice que de la nature. La force de la Mémoire & de l'Imagination, qui contribue tant à former l'esprit, est considérablement augmentée.

mentée par l'exercice , & l'habitude de raisonner fortifie beaucoup le jugement. Il résulte de ces remarques qu'une partie du génie dépend autant de l'éducation & de l'exercice , que des dispositions naturelles.

„ Voilà pourquoi il est rare, que parmi
 „ les nations barbares il se forme des Génies d'un ordre supérieur, comme il en paroît de tems en tems parmi les Nations policées. ”. Le Génie est principalement un don de la Nature, „ mais
 „ il peut se fortifier & s'augmenter tellement, *dit M. SULZER*, par la culture & les occasions, qu'un homme moins favorisé par la Nature peut, à l'aide de ces causes morales, s'élever au-dessus d'un plus grand Génie sur lequel ces causes subalternes n'ont point influé. Les tragédies de Corneille sont inférieures, quant au total, à celles de Racine, sûrement moins grand Génie que son predecesseur ”. On pourroit répondre, que quoique Racine ait eu moins de défauts que Corneille, Corneille l'emporte du côté du génie, mais le sens que *M. SULZER* attache au mot génie , prévient cette reponse, puisqu'il appelle Génie, l'aptitude à réussir dans les ouvrages qui dépendent de l'usage des facultés de l'ame. Il parle néanmoins quelquefois du génie sans le prendre dans ce sens déterminé.

La Classe de Philosophie spéculative est

Tome XII. Part. II.

B

ter-

terminée par un Mémoire intitulé, *La Théologie de l'être ou Chaine d'idées de l'être jusqu'à Dieu*, par M. DE PREMONT-VAL.

Celle de Belles-Lettres renferme les Eloges de Messieurs *Sveerts* & *Pelloutier*, & un Discours prononcé dans l'Assemblée publique du 27 de Janvier 1757. par le Secrétaire perpétuel. Tout ce que le premier de ces éloges nous apprend, est que M. *Sveerts* étoit un homme d'esprit & un homme aimable que le Roi chargea de la direction des Spectacles & du bâtiment de l'Eglise Catholique de Berlin. Celui de M. PELLOUTIER intéresse tout autrement, & quoique la vie de ce digne & respectable Ecclesiastique ne fournisse pas beaucoup d'incidens, son caractère & ses connoissances, dont M. FORMEY fait un beau & fidèle Tableau, en dédommagent amplement le Public.

Ce volume est terminé par le recueil des Lettres de M. *Leibnitz* à Monsieur *Herman* écrites entre les Années 1704 & 1715. Les Magistrats de Basle, à la requisition de Sa Majesté Prussienne, fournirent cet important recueil à l'Académie afin de décider la controverse entre le Président de *Maupertuis* & M. *König*. Mais la mort de ces deux Savans a mis fin à leur querelle, qui n'intéressoit qu'eux & qui doit par conséquent mourir avec eux. C'est pourquoi
nous

nous nous dispensons de nous étendre sur ces lettres, dans lesquelles d'ailleurs il n'y a pas grand chose à apprendre.



ARTICLE SECOND.

ESSAI SUR LE GÔÛT, par Mr. ALEXANDRE GERARD, Professeur en Philosophie Morale & en Logique dans le Collège de Marischal à Aberdeen, avec trois Dissertations sur le même sujet de Messr. DE VOLTAIRE, D'ALEMBERT, & DE MONTESQUIEU. 1 vol. 8. de 314. pp. Londres chez A. Millar dans le Strand 1759.

L'Auteur de cet Ouvrage nous apprend dans un Avertissement, qu'il a mis à la tête, qu'il l'avoit fait pour concourir au prix que la Société d'Edimbourg (1) avoit proposé pour le meilleur Essai sur le Gôût.
Com.

(1) Cette Société est destinée à l'avancement des Arts, des Sciences, des Manufactures & de l'Agriculture.

Comme son Ouvrage étoit trop étendu pour une Dissertation Académique, il le resserra & se contenta d'en présenter les Principes généraux à cette Société. Dans cet état il fut jugé digne du prix, & cet heureux succès a encouragé Mr. GERARD à donner son Essai au public tel qu'il l'avoit d'abord composé.

Mr. GERARD doit presque tous les principes qu'il a employés aux ouvrages du célèbre Professeur *Hutcheson*; mais il se les est en quelque façon rendus propres par l'habileté avec laquelle il les a mis en œuvre. Personne n'a encore traité la matière du *Goût* avec autant d'étendue & avec plus de netteté, de solidité & de délicatesse que lui. Nous allons tâcher de justifier ce jugement en mettant sous les yeux du Lecteur le plan & les principales propositions de cet Essai, qui peut passer pour un Traité complet.

Mr. GERARD remarque d'abord que le bon goût est en partie un don de la nature & en partie l'effet de l'art. Il a son principe dans certaines propriétés ou facultés de l'Imagination que Mr. *Hutcheson* a considérées le premier comme autant de sens différens, & auxquels il a donné le nom de *sens subséquents* ou *réfléchis*: *subséquents*, parce qu'ils supposent toujours quelque perception antécédente des objets dont ils s'occupent; c'est ainsi que la perception de l'harmonie
sup-

Suppose que nous entendons de certains sons, & est totalement distincte de l'impression que ces sons font sur l'organe de l'ouïe, puisque plusieurs personnes qui ont l'ouïe fort bonne, n'ont pas de l'oreille: *réfléchis*, par ce qu'il faut, pour que ces sens soyent affectés, que l'ame réfléchisse & qu'elle apperçoive dans l'objet qui l'a frappée quelque autre circonstance ou manière d'être que celles qui se sont présentées à elle à la première vue. C'est ainsi que la perception d'un objet n'excite point chez nous la sensation agréable de la nouveauté jusqu'à ce que nous ayons réfléchi sur cette circonstance, que nous ne l'avons jamais apperçu auparavant.

Pour établir donc la nature du goût, l'Auteur examine d'abord quelles sont ces facultés de l'Imagination ou ces sens réfléchis qui le produisent. Cela fait le sujet de la première partie de son ouvrage.

Dans une seconde partie il examine jusqu'à quel point ces différens sens contribuent à la formation du goût. Il recherche ensuite quelles sont les autres facultés de l'ame qui concourent à leurs opérations, qui les rendent plus sûres & plus parfaites, & qui constituent par là ce qu'on appelle le *bon Goût*.

Enfin, dans la troisième & dernière partie, l'Auteur examine quel est le département & l'importance du goût. Il passe en

revuë ses principes, ses opérations & ses objets : il lui assigne en conséquence son rang & son département parmi nos facultés, & il détermine son importance réelle. : **MR. GERARD** réduit les sens réfléchis qui composent le goût à ceux de la *Nouveauté*, du *Sublime*, du *Beau*, de l'*Imitation*, de l'*Harmonie*, du *Ridicule* & de la *Vertu*. Chacun de ces sens fait le sujet d'une section de la première partie, qui en renferme sept. Il commence sa première section par une observation dont il fait un grand usage, c'est que, lorsqu'un objet frappe un de nos sens, l'ame passe à un état analogue à la nature & aux apparences de cet objet. Ce n'est pas seulement l'impression qu'il fait sur elle qui lui cause du plaisir ou de la douleur, mais aussi le sentiment intérieur qu'elle a de ses opérations & du nouvel état dans lequel elle a passé. Elle va même jusqu'à attribuer le plaisir ou la douleur de ce sentiment à l'objet qui y donne lieu. Ainsi la difficulté produit chez elle le sentiment agréable de ses forces, & la facilité celui d'un mouvement doux & uniforme. L'excellence, la perfection, le sublime, l'étendent, l'élèvent, & la remplissent d'une noble fierté. L'Imperfection au contraire & la difformité l'humilient & l'abattent.

Tout objet qui s'offre à l'ame pour la première fois invite, pour ainsi dire, son
acti-

activité, & par-là il lui plaît. Rien ne lui est plus désagréable que l'inaction & la langueur. C'est par cette raison que le plaisir de la Nouveauté l'emporte souvent sur celui de la Beauté, lorsque le beau nous est devenu familier.

L'Ame a besoin ordinairement de quelque effort pour saisir un objet nouveau. Mais si cet objet n'exige aucun effort de sa part, ou s'il excite chez elle une sensation désagréable, il lui déplaît à coup sûr, malgré sa nouveauté. Le plaisir de la nouveauté peut augmenter par la réflexion, quand l'ame a lieu de s'applaudir d'avoir surmonté les difficultés qu'il lui présentait, ou quand elle s'apperçoit que le nouvel objet, qu'elle s'est rendu familier, peut contribuer à sa perfection.

SECT. II. Le sens du Grand & du Sublime est une suite du principe que fournit l'observation précédente. L'étendue & l'amplitude d'un objet remplissent, pour ainsi dire, la capacité de l'ame. Toute son activité se déploie. Mais cette étendue doit être accompagnée d'une certaine simplicité dans l'assemblage de ses parties; sans quoi l'ame, obligée de se partager entre plusieurs petits objets, fait d'inutiles efforts pour en saisir l'ensemble, & se rebute. Ce n'est pas seulement l'étendue réelle qui excite dans l'ame la sensation du sublime. Tout ce qui la remplit d'une émotion sem-

blable à celle qu'excitent chez elle des objets vastes prend le nom du sublime. Tel est l'effet d'une Tempête, du Tonnerre &c. De même un Principe universel, un Théorème fécond en corollaires, une Passion qui produit de grands effets plaisent au sens du sublime. Il y a plus: les idées du sublime en s'associant à d'autres idées leur communiquent ce sublime. Telle est la source de la sublimité dans les termes, dans le style, dans plusieurs monumens de l'Antiquité, dans les beaux arts &c.

SECT. III. Les objets extérieurs excitent chez nous l'idée du *Beau* par leur figure, par leur utilité ou par leur coloris, suivant les différentes manières dont ces trois choses sont réunies ou combinées. On considère dans la figure d'un objet l'Uniformité, la Variété & la Proportion. L'Uniformité plaît, parcequ'elle épargne à l'ame une trop grande fatigue; mais cette uniformité doit consister plutôt dans la correspondance des parties d'un tout que dans l'absolue simplicité de ce tout. La Variété des parties est nécessaire pour donner de l'exercice à l'ame.

Il y a un autre rapport entre les parties, c'est leur Proportion réciproque relativement à l'effet total qu'elles doivent produire. Cette proportion est déterminée en partie par l'utilité & en partie par le degré de distinction que chacune d'elles doit avoir pour être apperçue. L'Ame se
dé-

dégoute bientôt d'un objet dans lequel elle ne découvre aucune utilité ou aucun rapport à une certaine fin. La perception de ce rapport donne lieu chez elle à plusieurs opérations pour assigner & comparer les moyens & les fins, & y excite l'idée agréable de l'habileté avec laquelle ces moyens ont été choisis & employés. Si ce rapport manque, nous ne voyons plus de beauté, & le cas que nous en faisons est si grand que nous préférons généralement des beautés inférieures à celles qui leur sont supérieures, mais dont il résulte moins d'utilité.

Les Couleurs plaisent par leur rapport avec l'organe de la vue, par leur ton ou leur degré de vivacité, & lorsque par l'association des idées elles réveillent chez nous celles des objets agréables auxquels nous les avons vues jointes. Les couleurs nous plaisent encore par leur variété.

SECT. IV. Le plaisir que nous donne l'imitation n'est que relatif ou comparatif, & diffère en cela de celui que nous font éprouver le nouveau, le sublime & le beau. Nous avons un sens naturel qui est flatté par une ressemblance bien exprimée, quoique l'original n'ait rien d'agréable; mais l'imitation du beau nous plaît doublement. L'association des idées qui naît de la ressemblance est la plus forte. Elle nous conduit naturellement à la comparai-

son, & notre ame en comparant a le sentiment agréable de ses connoissances, de son discernement. & de l'habileté de l'Imitateur. Cependant, dès que l'exactitude de la ressemblance est poussée au-delà du degré nécessaire pour nous faire sentir l'habileté de l'Imitateur & reconnoître l'original, elle a rarement notre approbation. Faute d'un autre terme nous donnons le nom de Beau à ce qui imite bien.

Sect. V. Le plaisir qu'excitent chez nous les sons, dépend de leur rapport avec l'organe de l'ouïe, de leur variété, de leur accord, & du rapport que leur donne l'association des idées avec certains mouvemens de l'ame. S'ils sont trop aigus, aigres &c. ils blessent l'ouïe; s'ils sont sourds, ils lui échappent. Plusieurs sons, qui se succèdent ou qui s'unissent sans changer désagréablement l'état de l'ame, lui plaisent. S'ils sont assujettis par la mesure ou par le mouvement à une certaine uniformité, elle éprouve un plaisir plus grand. Ce plaisir augmente encore par l'expression, ou le rapport d'un assemblage ou d'une suite de sons aux mouvemens de l'ame; rapport qui, comme on l'a dit, dépend de l'association des idées.

Sect. VI. Tout rapport inattendu entre des objets qui paroissent opposés ou différens; tout manque de convenance entre des parties ou des circonstances d'un même

me objet, ou entre différens objets qui doivent avoir un rapport naturel, frappe le sens du ridicule. Ce sens, quoiqu'inférieur en dignité aux autres, n'est cependant pas méprisable. Sa juridiction s'étend sur tout ce qui n'est pas d'une importance réelle. Mais du moment qu'au sentiment du défaut de convenance se joint un sentiment plus sérieux, celui du ridicule cesse. Ainsi la douleur, le crime &c. ne sçauroient affecter le sens du ridicule; quelque disproportionnés qu'ils puissent être & dans leurs causes & dans leurs effets.

Sect. VII. Le Bien & le Mal, le Juste & l'Injuste sont l'objet d'un sens d'un ordre supérieur: celui de la Vertu. Il n'y a presque aucune de nos actions & de nos productions qui ne ressorte à son tribunal: & tel est l'empire qu'il a sur les autres sens que, quoiqu'ils puissent être affectés agréablement par un objet qui lui déplaît, cet objet ne manque jamais d'exciter notre dégoût. La vertu plaît naturellement à notre ame, & le vice la révolte.

II. Partie. Nous venons de parcourir le contenu des sept sections de la première Partie. La seconde en renferme aussi 7. Dans la première l'Auteur considère l'union des sens internes & le secours que leur prête la délicatesse de la passion. Il examine dans la seconde quelle est l'influence du jugement sur le goût. Dans la troisième il mon-

montre comment & à quels égards le goût est susceptible de culture & de perfection. La 4. traite de la *vivacité* du goût; la 5. de sa *délicatesse*; la 6. de sa *justesse*; & la 7. de la proportion convenable de ses *Principes*. Disons un mot de chacun de ces articles.

SECT. I. Lorsqu'un des sens internes est parfait, celui qui le possède est en état de juger de quelques productions de l'art ou du génie. Mais ce n'est que la réunion de tous ces sens qui constitue le goût dans sa juste étendue, & qui donne à chacun d'eux toute sa perfection. Quoiqu'un objet ait un rapport plus particulier à l'un de ces sens qu'aux autres, il peut avoir des qualités propres à affecter les autres sens quoiqu'avec moins de force. La sensation principale acquiert, par le concours des sensations inférieures, une nouvelle vivacité qu'elle n'auroit pas eue si ces sens avoient été plus foibles. Le sens du sublime même, qui est celui qui a le moins besoin du concours des autres agit bien plus puissamment lorsque le sens de la nouveauté se joint à lui. Tous les sens du goût ayant un principe commun, lorsque l'un manque ou qu'il est extrêmement foible, les autres sont rarement parfaits. L'union de ces sens contribue d'ailleurs à la perfection du Goût en multipliant les objets de comparaison.

Ou.

Outre ces sens il est une certaine *Sensibilité* de cœur ou *Sympathie* qui nous rend plus ou moins propres à recevoir l'impression qu'un ouvrage est destiné à faire. Une grande partie du mérite des ouvrages de goût consiste dans le *pathétique*, ou dans leur aptitude à émouvoir les passions. Par conséquent un homme, qui est dépourvu de cette sensibilité de cœur, n'en peut juger que très-imparfaitement. Elle doit être jointe aux sens intérieurs pour donner au goût sa juste étendue.

Sect. II. En éprouvant un sentiment nous pouvons le rapporter au véritable objet qui l'excite, ou non. Le Jugement doit donc venir au secours du goût, pour déterminer cet objet. C'est lui qui distingue & qui compare; qui fixe les objets & qui les présente distinctement au sentiment. Celui-ci les saisit alors avec le degré de vivacité & de plaisir qu'ils sont propres à lui inspirer.

Les différentes proportions dans lesquelles les sens intérieurs peuvent être unis avec le Jugement, forment différentes nuances de goût. Ces sens suppléent quelquefois au Jugement; & le Jugement au contraire supplée quelquefois à la faiblesse de ces sens. Lorsque ces sens prévalent, l'âme éprouve plus vivement le plaisir du sentiment. Lorsque le Jugement domine, elle jouit du plaisir intellectuel de découvrir
les

les causes du sentiment. Dans *Longin* les sens du goût l'emportoient sur le jugement. Dans *Aristote* le jugement étoit supérieur aux sens du goût.

SECT. III. Tout homme a originairement les germes du sens réfléchi & du Jugement; mais à quelque point de développement qu'il les possède naturellement ils sont susceptibles de culture & de perfection. Il n'est aucune de nos facultés qui ne soit dans ce cas là; & nos sens extérieurs même, quoique simples & primitifs, peuvent acquérir par l'exercice un nouveau degré de finesse. Nos sens intérieurs, étant dérivés & composés, sont à plus forte raison sujets aux loix de l'habitude. Les qualités de l'esprit qui les produisent peuvent par la coopération de l'habitude les perfectionner; plus elles s'exercent, plus elles agissent avec facilité, & plus leur concours devient prompt & efficace.

Le goût est parvenu à son point de maturité & de perfection quand il est dans toute son étendue *vis*, *délicat* & *juste*, & quand ses différens principes sont dans une proportion convenable. Le manque de goût vient de négligence; & le faux goût d'une culture peu judicieuse.

SECT. IV. La vivacité ou la sensibilité du goût est un don de la nature. L'habitude ne contribue que très-peu à la perfectionner, parce qu'elle produit sur nos perceptions

tions un effet contraire à celui qu'elle produit sur nos facultés actives. Elle affoiblit celles-là & fortifie celles-ci. On pourroit inférer de là, que plus nous sommes familiarisés avec les objets du Goût, & moins nous en sommes affectés. Cependant le contraire arrive. Ce paradoxe ne sera qu'apparent, si l'on considère 1. que les objets du goût, quoiqu'analogues entr'eux, sont variés à l'infini; 2. que la facilité, que l'habitude donne de les saisir, fait elle-même un plaisir si elle n'est pas trop grande, & nous les fait connoître plus exactement; 3. enfin que le goût ayant aussi quelque chose d'actif dans ses opérations, cette activité augmente par l'habitude. L'ame s'étend plus aisément pour recevoir le sublime. Elle distingue, démêle, compare & rassemble avec plus de promptitude. Elle fixe plus sûrement son attention. De là résulte un sentiment plus vif de ses forces qui est pour elle un nouveau plaisir. D'ailleurs l'expérience nous apprend que nous estimons toujours plus ce à quoi nous avons été le plus accoutumés. Outre cela l'habitude augmente la force des associations d'idées, & nous donne de la facilité à en former de nouvelles. Enfin si les émotions que nous éprouvons sont moins vives, cette diminution de vivacité est compensée par l'approbation qu'un jugement sûr & exercé leur donne, & cette approbation est encore la source d'un nouveau plaisir.

Sans

Sans cette sensibilité ou vivacité le goût est foible, & le jugement n'y peut suppléer que très-imparfaitement. Jamais elle ne sçauroit être trop grande. Ce que l'on appelle excès de sensibilité, est moins un excès réel qu'un défaut des autres principes du goût.

Seçt. V. Si l'exercice affoiblit la vivacité du goût, il en augmente en revanche la délicatesse; plus nous connoissons le beau, plus notre jugement est sûr, & moins nous pouvons supporter le médiocre. Cette délicatesse est donc produite par l'étendue des connoissances & par la perfection du jugement, l'une & l'autre fruits de l'exercice. Le Jugement sur-tout est celle de nos facultés qui est le plus susceptible de culture & de perfection.

Un goût peu délicat n'apperçoit que des beautés saillantes, & des défauts grossiers. Mais le goût peut être trop délicat. Cet excès de délicatesse est une foiblesse, qui fait que nous sommes plus affectés par les petits défauts que par les beautés qui les surpassent. Elle vient de la vanité, du caprice, ou du dégoût du jugement qui n'approuve que ce qui est sans défauts, ou qui ne veut ou ne sçait pas apprécier les beautés & les défauts. Les Auteurs qui donnent dans cet excès tombent dans l'affectation, & dans le faux brillant.

Seçt. VI. Il ne suffit pas que le goût soit
vif

vif & délicat, il doit de plus être juſte, pour ne pas ſe laiſſer éblouiſſer par des défauts brillans & ne pas rejeter des beautés ſimples & chaſtes ; en un mot, pour aſſigner à chaque qualité ſon juſte degré de mérite. C'eſt encore l'habitude qui forme cette juſteſſe. A force d'étudier les ouvrages de goût, nous nous formons des idées diſtinctes des qualités qui en conſtituent la beauté ou la défectuoſité, & notre jugement ſe perfectionne. Nous ſentons non ſeulement le plaifir, mais nous appercevons auſſi de quelle manière il eſt excité. Nous ne diſcernons pas ſeulement le mérite, mais nous le rapportons auſſi au genre auquel il appartient. Le défaut de juſteſſe dans le goût vient de la foibleſſe de ſes ſens ou du jugement.

SECT. VII. Le Goût étant un aſſemblage de pluſieurs facultés, il ſ'enſuit que ces différentes facultés doivent avoir une certaine proportion entr'elles, afin que l'une ne domine pas tellement qu'elle détruife l'effet des autres. Chacun des ſens du goût doit être également vif & juſte, pour que l'âme puiſſe éprouver toutes les perceptions qu'un objet peut exciter. Une des ſources les plus conſidérables du faux goût, c'eſt le défaut de proportion dans les ſens qui le compoſent. Celui chez qui le ſens du beau étouffe les autres, ne pourra ſ'élever juſqu'au ſublime. L'un & l'autre

seront insipides pour celui en qui prévaut le sens du nouveau. Il faut donc exercer soigneusement tous nos sens intérieurs pour rendre le goût étendu & juste. Plus ils sont unis & proportionnés, plus les décisions du goût sont justes. Mais lorsqu'aucun de ces sens ne manque, la supériorité de l'un d'eux ne rend cependant pas le goût vicieux. Ils ont tant d'analogie que la vigueur de ce sens dominant supplée en quelque sorte à la faiblesse d'un autre. Ou plutôt, il est peut-être impossible que l'un de ces sens soit parfait sans que les autres existent du moins dans un degré inférieur. *Longin, Denys d'Halicarnasse & Aristote*, avoient tous trois le goût très-bon. Mais on ne sauroit disconvenir qu'il étoit plus vif dans le premier, plus délicat dans le second, plus juste & plus étendu dans le dernier. *Quintilien* est le seul parmi les Anciens chez qui ces quatre qualités paroissent avoir été le plus également & le plus éminemment combinées.

La suite pour le Trimestre prochain.



ARTICLE



ARTICLE TROISIÈME.

MELANGES de Littérature, d'Histoire, & de Philosophie. Nouvelle Edition revue, corrigée & augmentée très - considérablement par l'Auteur. A *Amsterdam* (ou plutôt *Paris*) 1759. 4 vol. in 12. Tome I. pagg. 412. Tome II. pagg. 456. Tome III. pagg. 435. Tome IV. pagg. 464.

NOus donnâmes dernièrement la notice des pièces contenues dans cette nouvelle édition des *Mélanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie de M. D'ALEMBERT*. Mais ce qui sort de la plume de cet illustre Académicien a trop de droits sur l'empressement du Public, pour que nous puissions nous en tenir à une simple indication. Ce seroit cacher à nos Lecteurs ce que nous pouvons leur présenter avec le plus de certitude de leur plaisir, & dérober à ce Journal les ornemens les plus elegans & les plus riches dont nous puissions l'embellir.

Ce n'est pas néanmoins le I. TOMS de

ce Recueil qui contient le plus de nouveautés intéressantes. On y retrouve les morceaux déjà publiés sur l'*Encyclopédie*. L'Auteur qui n'y a point fait de changement, n'y a point fait non plus d'additions si ce n'est celle d'un petit nombre de notes à la Préface du III. volume. On voit seulement à la fin d'un Avertissement qui précède ces divers morceaux, de quel œil notre Philosophe a envisagé l'orage qui, pendant que cette édition étoit sous presse, s'est élevé contre le fameux Dictionnaire au quel il a tant eu de part. Il s'y déclare en peu de mots sur ses dispositions soit par rapport aux derniers Critiques qui se sont déchaînés contre l'ouvrage, soit par rapport au jugement qu'on en attendoit encore alors, de la part du Gouvernement. Ces Critiques il les tient pour „ des calomniateurs imbecilles qui ne cherchent, en „ jouant le rôle d'Apôtres, qu'une existence „ & des Protecteurs, & par qui la Religion seroit deshonorée si elle pouvoit „ l'être ". Il relève quelques traits d'infidélité dans leurs citations, & d'erreur dans leurs raisonnemens; il déclare que „ les „ Articles *Ame & Dieu* du Dictionnaire, „ qu'on a accusés de Matérialisme & d'Athéisme, sont tirés en entier des ouvrages „ de MM. *Clarke & Jaquelot* les meilleurs que nous ayons contre les Matérialistes & contre les Athées", & il finit tout „ l'A-

L'Avertissement par ces remarquables pa-
 roles: „ Si l'autorité juge à propos d'ar-
 „ rêter au milieu de son cours une entre-
 „ prise contre laquelle on est venu à bout
 „ de soulever les personnes les plus respec-
 „ tables, les Auteurs reconnoîtront sans
 „ peine que l'Encyclopédie, quoique mal
 „ attaquée, a pu être justement condamnée
 „ par ses Juges, ils béniront la Providen-
 „ ce qui les déchargera d'un fardeau que
 „ l'amour seul du bien public leur faisoit
 „ supporter avec courage, & ils écriront
 „ avec autant de respect que de joie au
 „ bas de l'ordre suprême qui leur impo-
 „ sera silence. DEUS NOBIS HÆC
 OTIA FECIT.

Il n'est pas possible de tenir un langage
 plus digne d'un Philosophe bon citoyen que
 celui-là. Cependant on sait que l'autorité
 suprême a frappé le coup, que l'Encyclo-
 pédie demeure jusqu'à présent supprimée,
 & qu'elle l'a été sur le réquisitoire de l'A-
 vocat-Général où se trouvent entr'autres ces
 termes: „ Ce Dictionnaire, qui dans son
 „ véritable objet devoit être le Livre de
 „ toutes les connoissances, est devenu celui
 „ de toutes les erreurs. On ne cessoit de
 „ nous le vanter comme le monument le
 „ plus propre à faire honneur au génie de
 „ la nation, & il en fait aujourd'hui l'op-
 „ probre ". Nous ne prétendons pas que

ces paroles oratoires de M. l'Avocat-Général donnent atteinte à la droiture des intentions de M. D'ALEMBERT; mais d'un autre côté, il faut convenir, que, si les accusations qu'on a intentées à l'Encyclopédie sont calomnieuses, il est bien étonnant de les voir appuyées avec tant d'éclat & de force par les Ministres de la Justice, & l'ouvrage flétri sur un pareil requisitoire. Ce n'est pas à nous de concilier ces deux choses; nous nous contentons de déplorer le malheur des sciences & des arts dans la suppression d'un ouvrage qui leur eût été utile par tant d'endroits, & qui, achevé sur de meilleurs principes par rapport aux articles qu'on y a justement critiqué, auroit pu être expliqué, rectifié, corrigé dans une nouvelle édition, ou provisionnellement dans un avertissement raisonné sur les points principaux qui ont alarmé des personnes pieuses & éclairées.

Quoi qu'il en soit, les pièces qui concernent l'Encyclopédie sont suivies ici de l'*Essai sur la Société des Gens de lettres & des Grands*, & cet Essai, qui ornoit le second Volume de la première Edition, fait la clôture du I. Tome de la seconde, avec quelques additions qui ne déparent point ce beau morceau. Nous ne connoissons aucun ouvrage d'esprit qui soit plus fort de choses, & de style, où il y ait plus de génie,
plus

plus de pensées, plus de vérités, plus de leçons, plus de Philosophie pratique que dans cet Essai. L'Auteur s'y est proposé d'inspirer aux Gens de Lettres une sage indépendance des Grands, & chemin faisant aux Grands une juste estime des talens & du vrai savoir. Généralement goûté il a pourtant eu ses censeurs, mais dans un tout autre goût qu'on ne le croiroit. „ Le sort de cet Ecrit, (dit M. D'ALEMBERT lui-même dans sa conclusion,) lors qu'il parut pour la première fois, a été absolument contraire à celui que j'aurois dû en attendre. Quelques grands Seigneurs l'ont honoré de leurs éloges, que quelques gens de Lettres l'ont déchiré; les premiers n'y ont vu qu'une fierté estimable, les autres qu'une vanité révoltante. C'est au Public à juger si les premiers m'ont rendu plus de justice que les seconds. Mon zèle seroit suffisamment payé, si ceux qui l'ont blâmé le plus pratiquoient les maximes qu'il m'a dictées; les lettres ce me sembleroient plus respectées & plus dignes de l'être. Je sais que les faux intérêts des hommes s'opposent toujours à leur intérêt véritable: en ce cas je ne serai pas le premier Missionnaire qui avec des talens médiocres, de très-bonnes intentions, une conduite conforme à sa doctrine, aura eu le malheur de

C 4

„ ne

„ ne convertir personne. Puiffe cette mē-
 „ me doctrine être prêchée plus efficace-
 „ ment par quelqu'un de nos beaux es-
 „ prits les plus célèbres & les plus répan-
 „ dus! Echappé à cette mer orageuse que
 „ je n'ai fait qu'entrevoir, puisse-t-il dire
 „ aux gens de lettres avec autant de fruit
 „ que de vérité,

*Parcite oves nimium procedere; non bene ripæ
 Creditur : ipse aries etiam nunc vellera
 siccet.*

Sans faire tort aux talens de qui que ce
 soit, nous osons dire qu'on attendra long-tems
 qu'une plume plus délicate & une main
 plus habile, manie mieux que M. D'A-
 LEMBERT le sujet qui l'a occupé dans cet
 Essai. D'abord il peint en grand la re-
 naissance des Lettres & de l'esprit philoso-
 phique dans la nation Françoisse sous le
 règne de Louis XIV. dont les regards com-
 mencèrent à les faire sortir, quoique lente-
 ment, de l'espèce de prison où l'ignorance
 & l'imbécillité les avoient enfermées.
 C'est de cette époque qu'il faut dater les
 attentions des Grands pour les ouvrages &
 pour la personne des Gens de Lettres; at-
 tentions qui ont porté ceux-ci à se ré-
 pandre dans le monde, parce qu'ils ont
 cru y trouver ce premier avantage, que
 leur mérite en seroit, si non plus connu, au
 moins

moins plus célébré, & qu'ils seroient eux-mêmes jugés à un autre tribunal, que celui de leurs rivaux.

Pour développer cette assertion l'Auteur fait les réflexions les plus fines, les plus profondes, & il seroit à souhaiter que plus de gens sentissent la vérité du principed'où il part. „ Plus on a d'esprit, dit-il, plus „ on est mécontent de ce qu'on en a ; j'en „ appelle aux gens d'esprit de tous les „ tems & de toutes les nations. Il est vrai „ que l'examen qu'ils font d'eux-mêmes est „ tenu fort secret: c'est un procès qui se „ plaide & qui se juge à huis clos. „ on seroit bien fâché que l'arrêt severe qui le décide fût ratifié par la multitude. „ Au contraire, l'estime des autres est un „ supplément à l'opinion peu favorable „ que nous avons de nous-mêmes: c'est un „ roseau dont l'amour-propre cherche à „ s'étayer. Il ne peut y avoir que deux „ sortes d'esprits qui se suffisent à eux-mêmes en se jugeant, l'extrême génie „ qui n'existe point, & l'extrême sottise „ qui n'existe que trop ; l'impuissance où „ se trouve celle-ci de connoître ce qui lui „ manque, supplée à ce qui lui manque „ en effet ; d'où il résulte que dans la distribution du bonheur, les sots n'ont pas „ été les plus mal partagés ”.

Ce que ces derniers gagnent dans le défaut de sentiment, les autres le cherchent,

comme on vient de le dire, dans l'approbation d'autrui, sur-tout dans celle des Grands. On les suppose assez éclairés par leur éducation pour que leur approbation fasse honneur, assez désintéressés pour n'en avoir point à craindre de rivalités, assez superficiels pour n'en pas attendre un jugement trop sévère; & plus ils ont d'échos à leurs ordres, plus on ambitionne leur suffrage.

Mais le portrait que M. D'ALEMBERT fait de l'éducation de la plupart des Grands suffiroit seul pour détruire ce préjugé.

„ Que diroit *Socrate*, s'écrie-t-il, de l'édu-
 „ cation publique qu'on donne à notre
 „ jeune Noblesse, des puérilités dont on
 „ se plaît à la nourrir comme si on n'a-
 „ voit rien de bon à lui apprendre?
 „ Qu'il seroit sur-tout étonné de voir
 „ qu'au centre d'une Religion aussi humble
 „ que la nôtre & aussi faite pour rapprocher
 „ les hommes, on affecte de rappeler conti-
 „ nuellement à nos jeunes Seigneurs la
 „ gloire de leur Nom . . & qu'on ne trou-
 „ ve point pour les exciter de motifs plus
 „ réels & plus nobles, au lieu de leur dire
 „ sans cesse que les autres hommes sont
 „ leurs égaux par l'intention de la nature,
 „ plusieurs fort au-dessus d'eux par les ta-
 „ lens, & qu'un grand Nom, pour qui
 „ fait penser, est un poids aussi redouta-
 „ ble qu'une célébrité précoce ”.

De

De là l'Auteur passe très-naturellement au peu de capacité de la plupart des prétendus Mécènes, & montre très-bien qu'ils ne peuvent porter des ouvrages d'esprit un jugement original & sain, qu'autant qu'ils sont eux-mêmes gens de lettres dans toute la rigueur.

Que si l'on objecte que c'est là renvoyer un homme de Lettres à ses rivaux pour en être jugé, notre Philosophe répond que, si l'on n'est pas toujours équitablement jugé par les Savans de la classe à laquelle on appartient, on l'est au moins, ou à-peu-près, dans toutes les classes supérieures & inférieures. Cela le conduit à observer, que la plupart des Savans sont trop sensibles aux critiques, & „ qu'en fait de réputation comme en fait de maladie, c'est „ toujours l'impatience qui nous perd ". Il console ceux à qui l'on ne rend pas justice en insistant sur la vanité des réputations usurpées. Il les exhorte à écrire comme s'ils aimoient la gloire, & à se conduire comme si elle leur étoit indifférente. Il leur reproche l'ambition de paroître & de faire du bruit, les querelles qu'elle enfante, l'avilissement qu'elle produit; les écarts qu'elle occasionne; & s'éloignant lui-même imperceptiblement de son sujet, mais toujours en répandant de l'esprit à pleines mains, il s'engage dans des recherches ingénieuses sur les cau-

causes de l'empressement qu'aujourd'hui l'on affecte en France pour les étrangers, sur-tout de la manie & des progrès de l'*Anglicisme* ; & l'on est agréablement surpris de trouver au sortir de cette digression l'esquisse philosophique du Temple de la Renommée littéraire comme un tableau qui réunit „ les principes d'après „ les quels on peut apprécier l'espèce de „ réputation que les Gens de Lettres cro- „ yent acquérir dans la société des Grands. C'est le jugement que l'habile architecte en porte lui-même, & il est trop habile dans son art pour ne l'en pas croire sur sa parole. Sans cette autorité peut-être ne viendrait-il pas à l'esprit que les Grands eussent élevé, ou fait élever l'édifice à leurs fraix. Mais ne nous ingérons pas à en critiquer l'ingénieuse ordonnance. Disons qu'on y voit sensiblement le peu de prix de la réputation littéraire, & conséquemment de ce que les Grands procurent aux Gens de Lettres quand ils leur procurent quelque célébrité. C'est sans doute tout ce que M. D'ALEMBERT a voulu dire.

Dans la suite de son Discours il examine, si le commerce des Grands peut en effet procurer au Savans non seulement de la réputation, mais aussi de la considération. Ces deux choses ne vont point nécessairement ensemble. Ce sont les talens de l'esprit, la naissance, & la fortune qui dis-

distinguent les hommes. Les talens les rendent célèbres, mais la naissance & la fortune ont acquis le privilège de la considération. „ Mettez un homme de lettres plein de probité & de talens à „ côté d'un Ministre indigne de sa place „ ou d'un grand Seigneur deshonoré, „ toutes les attentions seront pour ceux- „ ci, & l'homme de lettres oublié pourroit dire comme Philopoemen, *je paye l'intérêt de ma mauvaise mine.* „ Mais „ si les talens sont justement choqués de „ ce partage, c'est à eux seuls qu'ils doivent s'en prendre. Pourquoi prodiguer „ leurs hommages à des gens qui croient „ les honorer d'un regard, & qui semblent les avertir par les démonstrations „ de leur politesse même, qu'elle est un „ acte de bienveillance plutôt que de „ justice ” . . ? Comment excuser l'indigne bassesse de divers ordres de Savans pour des Grands dont l'état fait tout le mérite ? „ L'homme de qualité (dit M. „ D'ALEMBERT avec autant de vérité que „ d'esprit) qui n'a que ses Ayeux pour „ mérite, n'est tout au plus aux yeux „ de la raison qu'un vieillard en enfance, qui auroit fait autrefois de grandes choses; ou plutôt, c'est un homme à qui les autres sont convenus de „ parler une certaine langue, parce qu'il „ ne personne de même nom a eu quel- „ ques

„ ques années auparavant ou du génie,
 „ ou du pouvoir, ou des richesses, ou
 „ de la célébrité, ou seulement du bon-
 „ heur & de l'adresse. Le Sage n'oublie
 „ point que, s'il est un respect extérieur que
 „ les talens doivent aux titres, il en est
 „ un autre plus réel que les titres doivent
 „ aux talens ". Malgré le peu de cas que
 tant de Grands font des sciences, quoique
 la plupart regardent le titre d'homme de
 Lettres comme le partage d'un état infé-
 rieur, il n'en est pas moins vrai que „ l'art
 „ d'instruire & d'éclairer les hommes est,
 „ après l'art si rare de bien gouverner, le
 „ plus noble appanage de la condition hu-
 „ maine. Si la gloire qui vient des talens
 „ de l'esprit n'est pas la plus brillante, elle
 „ a du moins cet avantage précieux qu'on
 „ ne la partage avec personne ". Mais
 qu'arrive-t-il chez certains Grands? L'en-
 nuis veut y jouir des talens, & la vanité
 trouve moyen de les séparer de la person-
 ne. „ C'est ce qui fait, ajoute l'Auteur,
 „ que le rôle des Gens de Lettres est, a-
 „ près celui des Gens d'Eglise, le plus dif-
 „ ficile à jouer dans le monde: l'un de ces
 „ deux états marche continuellement en-
 „ tre l'hypocrisie & le scandale, l'autre
 „ entre l'orgueil & la bassesse.

Faut-il donc que les Gens de Lettres re-
 noncent tout à fait à la société des Grands?
 Point du tout. Il est des Grands dignes par
 leurs

leur vertu de la plus haute considération. Il en est dont la familiarité n'a rien de suspect, parce qu'elle est le fruit de l'estime qu'ils ont pour les talens, & du plaisir réel qu'ils trouvent dans la société des Gens de Lettres, société la plus utile & la plus noble que puisse désirer un homme qui pense. Il en est aussi dont le commerce est singulièrement nécessaire au Beaux-esprits. Pour peindre les hommes dans un ouvrage d'imagination, il faut les connoître, les étudier, les voir de près quoiqu'en simples spectateurs. Il est échappé sur ce sujet à M. D'ALEMBERT une comparaison empruntée de ce qu'Apollonius de Thyane venoit considérer dans Neron, que nous ne répéterons pas. Ce qu'il dit de l'espèce d'empire qu'on a déferé aux Grands pour le langage, est plus digne de lui, & ce qu'il ajoute sur la fadeur des Epitres Dédicatoires qu'on leur adresse ne l'est pas moins.

Jusqu'ici il n'a été question que des Grands qui, simples amateurs des sciences, se bornent à appuyer les Gens de Lettres de leur puissant crédit & de leurs foibles suffrages. Mais on connoit trois autres classes de Mécènes; les uns qui, n'osant eux-mêmes être Auteurs, prétendent fournir aux Auteurs des plans d'ouvrages d'esprit ou en conduire l'exécution; les autres qui ne craignent pas de se produire & de com-

po-

poser ; les autres enfin qui cherchent à contribuer aux progrès des Sciences & des Arts par leurs bienfaits. M. D'ALEMBERT donne aux Gens de Lettres des avis sur la conduite qu'ils doivent tenir envers les uns comme envers les autres, sur-tout vis-à-vis des derniers ; & c'est ici qu'il a mis en abondance de ce sentiment qu'il appelle fierté estimable, mais où il entre un peu d'humeur. Il nous sem' le d'un autre côté, que c'eût été ici la place d'avertir qu'il ne parle dans tout ce Discours que des vrais Savans, de ceux qui joignent au mérite des talens & des connoissances, de mérite plus estimable d'une conduite vertueuse & modeste ; car combien n'y en a-t-il pas à qui les Grands font trop d'honneur de laisser tomber sur eux quelques regards de protection ? Pour le porter si haut il faut d'autres titres que de l'esprit.

Quoi qu'il en soit, voici le conseil que Mr. D'ALEMBERT donne aux Savans en général : „ LIBERTE', VERITE', PAUVRETE',
 „ (car quand on craint cette dernière on
 „ est bien loin des deux autres) sont trois
 „ mots que les Gens de Lettres devroient
 „ toujours avoir sous les yeux comme
 „ les Souverains celui de POSTERITE'.
 „ Tout est ensuite plein de traits contre
 „ les Mécènes qui veulent être loués, &
 „ contre les adulateurs qui leur encen-
 „ sent ;

„ sent; contre ceux qui ne pardonneroient,
 „ pas qu'on osât apprécier devant le Pu-
 „ blic leur esprit & leurs talens, & contre
 „ ceux qui veulent qu'on paye leur fa-
 „ veur par une servile dépendance.” N'ou-
 „ blions pas ce mot. „ On a beaucoup é-
 „ crit & avec raison contre les ingrats,
 „ mais on a laissé les bienfaiteurs en re-
 „ pos, & c'est un chapitre qui manque à
 „ l'Histoire des Tyrans.”

L'Auteur avance que „ l'Angleterre seu-
 „ le a cet avantage que les talens vrai-
 „ ment supérieurs dans les Lettres, y ont
 „ quelquefois servi de degré, pour s'éle-
 „ ver aux grandes places. Parmi nous, a-
 „ joute-t-il, ils sont plutôt un motif d'ex-
 „ clusion.” Si le fait est vrai, ce n'est pas
 le moyen de décrier l'*Anglicisme*.

M. D'ALEMBERT voudroit que les ré-
 compenses fussent rares, mais qu'elles fus-
 sent mieux distribuées; il voudroit sur-
 tout que la considération personnelle fût
 la principale récompense des talens. C'est
 par cet endroit entr'autres qu'il avoit cé-
 lébré le Roi de Prusse comme un Prince
 aux bontés du quel, les talens, les mal-
 heurs & la Philosophie donnent des droits.
 C'étoit Alexandre peint de la main d'A-
 pelles. L'Académicien a pourtant re-
 touché ce beau portrait, & le termine
 par ces remarquables paroles. „ Puisse-
 „ t-il (FREDERIC II.) recevoir cet hom-
 „ Tome XII. Part. II. D „ mage

„ image faible, mais désintéressé, d'un
 „ homme de lettres dont la plume n'a
 „ point encore été avilié par la flatterie,
 „ qui n'espéroit pas, quand il a écrit cet
 „ éloge, avoir un jour l'honneur de l'ap-
 „ prouer pour le remercier de ses bien-
 „ faits, que l'amitié retient dans sa patrie,
 „ parce qu'elle lui tient lieu de fortune &
 „ qui jamais n'a désiré de lui que son
 „ estime.

Ce n'est pas sans peine que nous termi-
 nons ici l'extrait de cette belle production
 de M. d'ALEMBERT. Elle appartient trop
 immédiatement à la littérature, pour que
 nous nous bornassions à la parcourir ra-
 pidement; mais elle est d'autre part trop
 abondante en richesses littéraires pour é-
 tre analysée comme il faut. Nous avons
 été très-embarrassés à choisir. Qu'on ait
 recours à la source, qu'on lise l'Essai,
 qu'on le relise & qu'on en profite. Nous se-
 rions contents si ce faible extrait y attiroit
 nos Lecteurs.

Le II. *Tome des Mélanges* contient cinq
 éloges Académiques qui avoient déjà été
 publiés; l'éloge de M. J. *Bernoulli*, de
 l'Abbé *Terrasson*, de l'illustre Président de
Montesquieu avec l'analyse de l'ouvrage
 immortel de l'Esprit des Loix; l'éloge de
 l'Abbé *Mallet* & celui de M. de *Marfais*.
 Ils achevoient le premier volume de la
 précédente Edition: dans celle-ci ils sont

de-

dévançés d'une excellente préface, qui a pour titre *Réflexions sur les Eloges Académiques*. La Préface offre des règles, & les Eloges un modèle.

On y trouve ensuite *Mémoires & Réflexions sur Christine Reine de Suede*. Notre Auteur n'y a point fait de changemens. On fait qu'il composa ce précieux morceau après avoir lu les deux volumes in 4. que M. *Arkenboltz* vient d'augmenter d'un troisième, & va accompagner encore d'un quatrième sur ce grand sujet. Le Docteur Allemand n'a pas été content de la manière dont M. D'ALEMBERT a parlé de lui, & il ne pouvoit pas l'être. Sa critique étoit plus que rigoureuse, elle étoit méprisante. Il s'en est plaint. Cela lui attire de nouvelles duretés, dans l'Avertissement général qu'on trouve à la tête de ces *Mélanges*. Nous sommes cependant persuadés que, si M. *Arkenboltz* eut été personnellement connu de M. D'ALEMBERT, ce Philosophe auroit eu plus d'égards pour un homme que ses intentions, sa droiture, ses travaux, & sa modération en rendent dignes. D'ailleurs il n'est pas étonnant que ce Savant n'écrive pas en François avec autant de pureté & d'élégance que s'il n'étoit pas étranger. Le Public lui a obligation de ce qu'il s'est enhardi à écrire dans une langue qui ne lui est pas naturelle. Et si, pour se produire comme Auteur en cette

langue, il falloit la manier auffi habilement que M. D'ALEMBERT, qui oseroit y penser? M. *Arkenboltz* n'a prétendu donner que des Mémoires dont un jour quelque habile homme se serviroit pour faire le portrait de Christine d'une main sûre en même tems qu'il y mettroit des graces & des ornemens, à son gré. M. D'ALEMBERT, qui s'est volontairement chargé de ce soin, auroit également réussi sans décrier & avilir des matériaux, qui après tout lui ont épargné la peine des recherches.

Aux Mémoires sur Christine succède le *Discours* que notre Auteur prononça à l'Académie François le jour de sa réception. Ensuite viennent des *Réflexions sur l'élocution oratoire*, & le *style en général*, qui ne sont que l'article *Elocution* de l'Encyclopédie, auquel il a fait les retranchemens & les additions convenables; & qu'il suffit d'avoir lu une fois pour aimer à le relire, à moins qu'on n'ait abjuré le bon goût, & qu'on ne fasse aucun cas des charmes de l'éloquence.

Après cela reparoit ici, sous le titre de *Description abrégée du Gouvernement de Genève*, l'Article fameux que M. D'ALEMBERT avoit donné à cette République dans l'Encyclopédie. Nous en avons rendu compte en son tems dans ce Journal. Nous avons aussi instruit nos Lecteurs du contenu d'une Lettre du célèbre M. J. J. *Roussseau*

seau touchant quelques points de ce fameux article, notamment sur la créance des Pasteurs de Genève, sur la convenance qu'il y auroit d'établir des Spectacles dans cette Ville, & en général sur le danger du Théâtre pour les mœurs. A présent notre Auteur répond à la Critique de son éloquent Antagoniste, dans une Lettre qu'il lui adresse, & jamais peut-être on ne vit aux prises, sur une matière aussi délicate, deux Philosophes beaux Esprits, plus capables de se faire écouter des gens du monde en la discutant.

Nous disons sur une matière aussi délicate, parce qu'en effet ce n'est que d'une main légère & en deux mots qu'à la fin de cet écrit M. D'ALEMBERT touche la question particulière de la convenance des Spectacles à Genève, & se défend sur ce qu'il avoit avancé par rapport à la croyance des Pasteurs de cette ville sur quelques points de Théologie. Il ne lui convenoit guère de s'engager en de certains détails. Ne pouvant pas justifier ce qu'il a dit, par des écrits publics & avoués du Clergé de Genève, il auroit fallu peut-être charger des particuliers, plus polis que prudens dans quelques conversations familières qu'ils ont eues avec lui. Et pour dire la vérité, ces sortes de conversations ne prouvent pas grand' chose. On est quelquefois très-embarrassé sur le langage qu'on doit tenir a-

vec de certaines personnes. Si on ne leur cède rien, on n'en est pas seulement écouté, & pour peu qu'on leur cède, on se commet parce qu'ils en abusent. Le plus sûr est, d'être extrêmement circonspect avec ces Messieurs. Il vaut mieux n'être pas écouté que de se commettre. Cette réflexion nous impose silence à nous-mêmes. Nous n'ignorons pas qu'on a déjà répliqué à M. D'ALEMBERT (1), mais nous n'avons garde de concourir à perpétuer ce combat de personnalités tout au moins inutiles.

Pour en venir à la question du danger ou de l'utilité des Spectacles considérés en eux-mêmes, il faut convenir que, si M. Rousseau a attaqué le Théâtre avec force, M. D'ALEMBERT le défend avec bien de l'adresse & de l'esprit. C'est un plaisir que de voir avec quelle dextérité il esquive certains coups, & comment au contraire il fait se saisir du moindre mot échappé à son austère censeur, pour le mettre aux prises avec lui-même. Il ne lui passe rien, & jamais il ne le relève qu'avec une politesse infinie, en lui disant des douceurs.

Nous trouvons pourtant dès l'entrée un mot que nous ne saurions passer à l'Auteur. M. Rousseau avoit porté la sévérité jusqu'à condamner les Spectacles par cela seul qu'ils ne sont qu'un amusement. *La vie est si*
cour-

(1) Voyez Lettre d'un Professeur en Théologie.

counte, avait-il dit, *Es^t le tems si précieux*
 „ Qui en doute? lui répond M. D'ALEM-
 „ BERT, Mais en même tems la vie est
 „ si malheureuse & le plaisir est si rare!
 „ Pourquoi envier *aux hommes, destinés*
 „ *presque uniquement par la nature à pleu-*
 „ *rer Es^t à mourir*, quelques délassemens
 „ passagers qui les aident à supporter l'a-
 „ mertume ou l'insipidité de leur existen-
 „ ce? “ A son gré, si le théâtre a un dé-
 „ faut, c'est de n'être pas assez amusant.
 „ Quelqu'un, ajoute-t-il, qui s'ennuyoit
 „ cruellement (c'étoit vraisemblablement
 „ un Prince) doit avoir eu la première
 „ idée de cet amusement raffiné &c.” Mais
 n'y a-t-il point un peu trop d'humeur &
 trop peu de Philosophie dans ce langa-
 ge? Est-il bien vrai que l'homme soit
 si malheureux; que les devoirs de ci-
 toyen, d'ami, d'époux, de fils *Es^t de père*
 soient si tristes, si pénibles, & qu'après les
 avoir remplis de notre mieux, nous ayons
 tant de raisons de chercher à nous confo-
 ler de notre mieux des chagrins qui les ac-
 compagnent? En vérité M. D'ALEMBERT
 seroit presque compassion; On le croiroit
 tout au moins mélancholique, ou en ga-
 lères quand on l'entend parler de la sorte.
 Il a pourtant immédiatement après le
 mot pour rire, & du sein de sa tristesse
 sort une saillie qui rassure sur son état.
 Non content d'applaudir à M. *Roussseau* sur

ce qu'il a ,, laissé aux déclamateurs de la
 ,, chaire cet argument si rebattu contre
 ,, les Spectacles qu'ils sont contraires à
 ,, l'esprit du Christianisme qui nous oblige
 ,, de nous mortifier sans cesse ", il ajoute :
 ,, on s'interdiroit sur ce principe les dé-
 ,, lassemens que la Religion condamne le
 ,, moins. Les solitaires austères du Port
 ,, Royal, comme l'a remarqué Racine, ne
 ,, se refusoient pas le plaisir de faire des
 ,, Sabots & celui de tourner les Jésuites en
 ,, ridicule ". Le mot est badin, mais on
 auroit presque envie de demander, si la
 pensée qu'il exprime est juste? Les déclama-
 teurs de la chaire diront, qu'ils ne décla-
 ment que contre les plaisirs opposés à
 l'esprit de mortification que l'Evangile in-
 spire, & il y en aura peu qui mettent l'a-
 musement de faire des Sabots dans cette
 classe.

M. D'ALEMBERT fait des réponses plus
 satisfaisantes à quelques reproches particu-
 liers dont Mr. *Roussseau* avoit chargé le
 théâtre. Ce dernier avoit objecté, que les
 Ecrivains dramatiques ont pour but prin-
 cipal de plaire, & que celui d'être utile est
 tout au plus le second. On lui répond, que
 l'estime publique est le but principal de tout
 Ecrivain, que le but de l'Ecrivain impor-
 te peu au public, que ce qui règle son ju-
 gement, c'est uniquement le degré de plai-
 sir ou de lumière qu'on lui a donné, & que
 les

les bonnes pièces de théâtre l'instruisent en l'amusant.

Le Philosophe de Genève objectoit encore, qu'on va s'isoler au spectacle, oublier ses proches, ses concitoyens, ses amis; mais on lui représente, qu'au contraire le spectacle est de tous nos plaisirs celui qui nous rappelle le plus aux autres hommes, par l'image qu'il offre de la vie humaine & par les impressions qu'il laisse.

M. *Roussseau* ajoutoit, qu'il ne conçoit pas cette règle de la Poétique des Anciens, que le théâtre purge les passions en les excitant. Mais, répond fort bien notre Auteur, c'est qu'elle est mal énoncée. Si par passion on entend toute affection vive qui attache fortement à son objet, la tragédie se sert des passions utiles & louables pour guérir & pour détourner des passions blâmables. Mais si l'on n'attache l'idée de passion qu'aux affections criminelles, il faudra dire, que le théâtre les corrige, en rappelant aux affections naturelles ou vertueuses que le Créateur nous a données, pour combattre ces mêmes passions.

Il est vrai qu'à en croire le censeur du théâtre, la tragédie n'apprend rien aux gens vertueux, & parle en pure perte à ces hommes plongés dans le crime, dont le cœur n'a point d'oreille pour les leçons de la vertu. A cela on répond, que du moins le théâtre peut pré-

par l'exercice des sentimens honnêtes, & affermir dans ces mêmes sentimens les âmes vertueuses. Ces fruits naturels de la morale mise en action sont très-précieux. Rarement la morale réduite aux préceptes en produit davantage; qu'on le demande aux Prédicateurs.

Mais, réplique M. *Roussseau*, quelle morale que celle du théâtre, où l'on présente si souvent aux yeux des spectateurs des monstres impunis, des crimes heureux, des scélérats triomphans? A cela M. D'ALEMBERT répond avec un art infini. Selon lui rien de mieux, dès là qu'on rend ces scélérats odieux dans le triomphe même, & qu'on renvoye le spectateur décidé sur ce qu'il voudroit être, un Britannicus plutôt qu'un Néron, un Zopire plutôt qu'un Mahomet. Il ne connoit aucune tragédie du théâtre François qui ne laisse dans l'ame, après la représentation, quelque grande & utile leçon de morale. „ En tout cas elles seroient pour les honnêtes gens, dit l'Auteur, ce que les supplices sont pour le peuple, un spectacle où ils assisteroient par le seul besoin que tous les hommes ont d'être emus “. Il ajoute que, si dans les pièces où l'on expose le crime à nos yeux, les scélérats ne sont pas toujours punis, le spectateur sort affligé qu'il ne le soit pas; & que, si dans quelques tragédies on a voulu intéresser le public pour des scélérats, ces pièces ont manqué leur objet.

Mais

Mais comme ce qui avoit le plus choqué M. *Roussseau* dans la Tragedie, c'est le rôle qu'on y fait jouer à l'amour, M. D'ALEMBERT s'attache particulièrement à lever ses scrupules à cet égard. D'abord il lui demande, s'il voudroit donc détruire cette passion dans les hommes; & supposant qu'il répondra que non, il soutient que tout consiste à le diriger vers une fin honnête, ce qui est l'objet de nos Tragedies. Mais, dit-on, l'objet est manqué par les efforts même qu'on fait pour le remplir; l'impression des peintures que l'on trace de l'amour reste, & la morale est bientôt oubliée. Le censeur croyoit le démontrer en analysant la Tragedie de *Bérénice*: notre Auteur y voit tout le contraire. „ On y apprend, dit-il, (& le début de cette défense paroîtra „ sans doute bien singulier) on y apprend le „ malheur de la condition humaine qui „ nous oblige presque toujours de faire céder nos passions à nos devoirs. . . Elle „ a d'ailleurs un autre avantage, c'est de „ nous rendre plus grands à nos propres „ yeux, en nous montrant de quels efforts „ la vertu nous rend capable. Elle ne réveille en nous la plus douce & la plus „ puissante des passions que pour nous apprendre à la vaincre &c. “.

De là M. D'ALEMBERT conclut que, si les peintures qu'on fait de l'amour sur le théâtre étoient dangereuses, ce ne pourroit être tout au plus

plus que chez une nation déjà corrompue ; & si on lui répond que nous sommes dans le cas, il replique, que l'amour est si métaphysique, si monotone, si froid dans presque toutes les Tragédies, même dans celles de *Racine* à l'exception de *Phèdre*, qu'on n'en a pas grand' chose à craindre. Dans *Corneille*, il est encore plus languissant. S'il le peint en maître dans le *Cid*, il la manque dans ses autres pièces qu'il dépare & refroidit toutes. Du reste notre Auteur convient, qu'il seroit très-possible de rendre la Tragédie intéressante sans amour, à l'imitation des Grecs, & il finit par cette réflexion, tout ce qu'il avoit à opposer aux allarmes de M. *Rousseau* sur le danger du spectacle tragique.

Quant à la Comédie, il en entreprend la défense en représentant au Censeur, qu'elle ne met les vices sur le théâtre que pour les rendre odieux en les rendant ridicules. Ce qu'on objecte, que le spectateur est plus amusé du ridicule qui le fait rire, qu'excité à haïr le vice qui en est la source, ne l'affecte point. Il répond que c'est la faute du spectateur & non celle du spectacle, que la Comédie le suppose plein d'horreur pour le vice ; que „ *si quelques pièces en*
 „ *petit nombre*, & plutôt à Dieu que ce mot
 „ fût vrai, sont une école de mauvaises
 „ mœurs, on peut comparer leurs Auteurs
 „ à ces hérétiques qui, pour débiter le men-
 „ son-

„ songe , ont abusé quelquefois de la chaire
 „ de vérité “.

Ainsi , pour que M. D'ALEMBERT ait raison & que le censeur de la Comédie ait tort , il faut deux choses ; 1^o. qu'il ne se trouve pas un très-grand nombre de Comédies dangereuses aux mœurs ; 2^o. qu'il soit prudent & sensé d'offrir à des vicieux , pour les rendre meilleurs , un spectacle qui ne peut produire son effet , qu'en supposant qu'ils ne sont pas ce qu'ils sont , & qu'ils ont de l'horreur pour ce qu'ils aiment.

Le Misanthrope de Molière n'a pas échappé aux touches sévères de M. Rousseau. Il l'a attaqué comme une satire cruelle de la vertu , & il nous a semblé comme à bien d'autres , qu'en cela son zèle l'a emporté un peu trop loin. M. D'ALEMBERT le relève admirablement. Nous n'oserions pas néanmoins avancer si fortement que „ quoique le Misanthrope divertisse les spectateurs , il n'est pas pour „ cela ridicule à leurs yeux , qu'il n'y a „ personne qui ne l'estime , qui ne soit „ porté à l'aimer & à le plaindre “. Si Molière eut moins chargé le tableau , ce jugement seroit plus juste.

On auroit cru que dans ses principes M. Rousseau auroit fait plus de grace au comique larmoyant ; il ne l'a pourtant pas épargné ; mais M. D'ALEMBERT fait le
 déf-

défendre, & fait là-dessus des réflexions également fines & judicieuses.

La manière dont il plaide la cause des Comédiens & de Comédiennes, sur leurs mœurs, n'est pas le morceau le plus raisonné de cette Lettre. L'Auteur va jusqu'à croire que, si l'on accordoit des distinctions aux Comédiennes sages, ce seroit l'ordre de l'État le plus sévère dans les mœurs. Que dis-je il le croit? Il ose le prédire, c'est l'expression, dont il se sert.

Mais qu'il est éloquent, & qu'il a su mettre de vérités, de graces, d'esprit, dans l'Apologie qu'il fait du Sexe en général contre la véhémence & insoutenable sortie de M. *Roussseau*! Qu'il l'en raille délicatement & poliment! Qu'il le réfute invinciblement par les belles réflexions qu'il fait sur la mauvaise éducation qu'on donne aux femmes.

„ Si par malheur vous aviez raison, écrit
 „ M. D'ALKBERT à son ami, quelle en
 „ seroit la triste cause? L'esclavage & l'es-
 „ pèce d'avilissement où nous avons mis
 „ les femmes; les entraves que nous don-
 „ nons à leur esprit & à leur ame; le jar-
 „ gon futile & humiliant pour elles &
 „ pour nous, au quel nous avons réduit
 „ notre commerce avec elles, comme si
 „ elles n'avoient pas une raison à cultiver,
 „ ou n'en étoient pas dignes; enfin l'édu-
 „ cation funeste, je dirois presque meur-
 „ trière, que nous leur prescrivons sans leur
 „ per-

„ permettre d'en avoir d'autre ; éducation
 „ d'où elles apprennent presque unique-
 „ ment à se contrefaire sans cesse , à n'a-
 „ voir pas un sentiment qu'elles n'étouf-
 „ fent , une opinion qu'elles ne cachent ,
 „ une pensée qu'elles ne déguisent. Nous
 „ traitons la nature en elles comme nous
 „ la traitons dans nos jardins , nous cher-
 „ chons à l'orner en l'étouffant. . . Il me
 „ semble que l'éloignement où nous tenons
 „ les femmes , de tout ce qui peut les é-
 „ clairer & leur élever l'ame , est bien
 „ capable , en mettant leur vanité à la gêne ,
 „ de flatter leur amour propre. On dit
 „ que nous sentons leurs avantages & que
 „ nous voulons les empêcher d'en pro-
 „ fiter “.

Ces réflexions conduisent l'Auteur à dire
 sa pensée sur le paradoxe favori de M.
Rousseau qui croit les sciences funestes au
 genre humain. „ Si , dit-il , les siècles é-
 „ clairés ne sont pas moins corrompus que
 „ les autres , c'est que la lumière y est trop
 „ inégalement répandue , qu'elle est resser-
 „ rée & concentrée dans un petit nombre
 „ d'esprits , que les rayons , qui s'en échap-
 „ pent dans le peuple , ont assez de force
 „ pour découvrir aux ames communes l'at-
 „ trait & les avantages du vice , & non point
 „ leur en faire voir les dangers & l'horreur.
 „ Le grand défaut de ce siècle philosophe
 „ est de ne l'être pas encore assez. Mais
 „ , quand

„ quand la lumière sera plus libre de se
 „ répandre , plus étendue , & plus égale ,
 „ nous en sentirons alors les effets bienfai-
 „ sans , nous cesserons de tenir les femmes
 „ sous le joug & dans l'ignorance , & elles
 „ de séduire , de tromper , & de gouver-
 „ ner leurs maîtres. L'amour sera pour lors
 „ entre les deux sexes , ce que l'amitié la
 „ plus douce & la plus vraie est entre les
 „ hommes vertueux , ou plutôt cessera un
 „ sentiment plus délicieux encore , le com-
 „ plément & la perfection de l'amitié ,
 „ sentiment qui dans l'intention de la na-
 „ ture devoit nous rendre heureux & que
 „ pour notre malheur nous avons sçu al-
 „ té rer & corrompre &c. “

Nous dirions que la suite de ce long mor-
 ceau est de la même beauté , n'étoit que
 l'Auteur y retombe dans cette Philosophie
 chagrine qui selon nous dépare ses produc-
 tions. Quel trait que celui-ci par exem-
 ple ! „ Pourquoi refuser à la plus aimable
 „ partie du genre humain , destinée à par-
 „ tager avec nous *le malheur d'être* , le sou-
 „ lagement le plus propre à le lui faire sup-
 „ porter ? ” En vain essayons nous de nous
 familiariser avec ces façons de penser dans
 les Ecrits d'un des premiers Philosophes de
 ce siècle , & d'un Philosophe qui d'ailleurs
 ne montre pas moins de délicatesse de sen-
 timent que de savoir & d'esprit.

Mais il est plus que tems de s'arracher
 aux

aux charmes de ses Discours. Nous reviendrons à l'Analyse des tortes suivans dans le trimestre prochain. Concluons des détails qui viennent de nous occuper sur les spectacles, que, si quelqu'un pouvoit repousser d'une main victorieuse les traits mortels que M. *Roussseau* a lancé contre le Théâtre, ce seroit Mr. D'ALEMBERT. Il faudra voir si le premier repliquera. Jusqu'ici le combat ne nous paroît pas achevé. Nous voyons bien que, s'il n'assistoit aux spectacles que des Philosophes, leur impression sur les mœurs ne seroit pas fort dangereuse ; mais le théâtre, les loges, & le parterre en fournissent si peu, qu'il est naturel de trembler qu'on ne s'y corrompe de plus en plus, bien loin d'y devenir meilleurs. Il est vrai encore qu'on pourroit mettre sur la scène des pièces composées avec tant de sagesse, & représentées avec tant de décence, que le vice n'y seroit jamais enseigné, ou la corruption enflammée par les peintures qu'on en feroit, & que la vertu n'y seroit jamais offusquée par le faux brillant dont on y pare les passions, pour leur donner cet air & ce ton qu'on appelle héroïques. Mais alors le spectacle se soutiendrait-il aisément pour lui-même & produirait-il son effet ? La Cour & la Ville ont-elles montré jusqu'ici beaucoup de préférence pour les pièces vraiment morales & de caractère ? Le peu de Comédies de

ce genre qui ont eu du succès le doivent-elles à ce qui s'y trouve de Moral? Est-ce là, ce qu'on y cherche, ce qu'on y saisit? Et quand enfin on auroit mis le théâtre sur le pied, où il est si honteux au Christianisme & à l'humanité qu'il ne soit pas; voudroit-on bien répondre qu'indépendamment du desir d'aller y voir les autres & s'y faire voir soi-même, le concours des spectateurs seroit fort nombreux?



ARTICLE QUATRIEME.

DE JONGELINGSCHAP VAN HERCULES,
*met deszelfs Oeffeningen, Zeden, Leer-
 meesters, en Wapenen; als mede de
 GESCHICHTEN VAN PERSEUS uit de
 Godgeleerdheid van de eerste Waereld
 afgeleid en verklaard door JOH. CHRIS-
 TOPH. STRUCHTMEYER Professor in de
 Historien en Welsprekendheid te Har-
 derwyk. Uit deszelfs Handschrift ver-
 taald door COENRAAD DIEDERIK
 STRUCHTMEYER Lit. Stud.*

C'est-à-dire,

LA JEUNESSE D'HERCULE &c.
 &

& L'HISTOIRE DE PERSE'E expliquées par la Théologie du premier Monde; par Mr. J. C. STRUCHTMEYER Professeur en Histoire & en Eloquence à *Harderwyk*: Ouvrage traduit du Manuscrit Latin en Hollandois, par C. D. Struchtmeyer Etudiant en Littérature. *Zutphen* chez *A. J. van Hoorn* 1759. in 4. pp. 511. sans la Préface qui en a 64.

ON fait que Mr. le Professeur STRUCHTMEYER a des idées assez particulières sur la Mythologie. Nous avons eu occasion de les exposer dans un des Volumes précédens de cette *Bibliothèque*, (1) & nous y renvoyons nos Lecteurs pour ne pas répéter ce que nous dîmes alors. Toujours persuadé que toute la Théologie Payenne étoit emblématique & se rapportoit à JESUS-CHRIST, notre savant Auteur emploie dans le nouvel Ouvrage, que nous annonçons aujourd'hui, tous les trésors d'une erudition peu commune, & toutes les ressources d'une imagination presque sans exemple à établir de plus en plus son système. Dans une docte Préface, il fait

(1) *Tom. VIII. Part. I. p. 274.*

les derniers efforts pour montrer que les Livres de Moÿse & des Prophètes ne contiennent rien de relatif au Règne du Messie, qui n'eût été clairement révélé aux Patriarches de l'ancien Monde & qui ne fût ensuite parvenu par tradition de père en fils aux premiers hommes qui vécurent après le Déluge. Il lui paroît même très-vraisemblable que leurs connoissances étoient beaucoup plus étendues à cet égard que celle des Juifs. Car les promesses temporelles faites aux Enfans d'Israël dans la Loi de Moÿse les courboient, pour ainsi dire, vers la terre, & étoient un voile qui les empêchoit de contempler J. C. à face découverte. Au lieu que les premiers Hommes moins attachés aux biens de la vie présente, moins charnels & moins terrestres s'occupoient bien davantage des promesses spirituelles, en pénétroient mieux le sens, & avoient des idées beaucoup plus nettes des mystères du Nouveau Testament. - Nous en avons, dit Mr. STRUCHTMAYER, une preuve évidente dans la vocation des Gentils. Car les Juifs & les premiers Chrétiens qui sortirent de la Synagogue, croyoient bien à la vérité que les Payens seroient convertis à Christ, mais ils ne pouvoient pas se persuader qu'ils auroient le premier rang dans le Royaume des cieux, qu'ils entreroient dans l'Eglise sans être obligés de se soumet-

mettre à la circoncision, que les Juifs seroient rejettés & que la Loi seroit abolie. Les Apôtres eux-mêmes furent dans l'erreur à cet égard, jusques à ce que Pierre eut eu la Vision, dont il est parlé dans le Chapitre X. des Actes. Avant cette époque ils étoient moins éclairés sur toutes ces choses qu'Abraham, qui avoit cru qu'il seroit le Père non seulement des Juifs, mais aussi de ceux qui *croiroient* à son exemple *étant dans le prépuce* (2), moins éclairés même, que les anciens Payens, qui nous enseignent qu'Hercule ou le Peuple Chrétien ne voulut pas qu'on l'emmaillotat dans son enfance, c'est-à-dire, qu'il ne voulut pas qu'on l'asservit sous les rudimens du monde, sous les ordonnances Mosaïques, sous les cérémonies légales; & que le Sanglier d'Erymanthe, c'est-à-dire, les Payens qui furent domptés & convertis par les Chrétiens ou par Hercule, ne purent jamais être traînés dans un chariot par des bœufs, c'est-à-dire, être maîtrisés dans les Synagogues par les Docteurs Juifs, mais qu'il fallut qu'ils fussent portés sur les épaules d'Hercule, c'est-à-dire, qu'ils fussent conduits par les Ministres & les Prédicateurs de la Liberté Chrétienne dans la Ville de Mycène ou dans l'Eglise se ". A cette preuve si claire & si démon-

(2) Rom. IV. 11.

monstrative notre ingénieux Auteur en ajoute quelques autres tirées du Sanglier de Calydon, de Méléagre, des Sybilles & des Cyclopes, & de tout cela il conclut que les premiers descendans de Noé étoient incontestablement mieux instruits de la future Vocation des Gentils & de diverses autres Vérités Evangéliques, que ne le furent dans la suite les Juifs qui vécurent après Moïse. Or pour transmettre ces connoissances si sublimes à leurs descendans, les premiers hommes s'avisèrent de les envelopper dans les Fables qui sont parvenues jusques à nous, Fables qui malheureusement donnèrent lieu à l'Idolatrie, mais qui dans l'intention de leurs Auteurs représentoient l'Oeconomie Evangélique, la venue de Jesus-Christ, & les biens du Nouveau Testament. Eh ! quel autre sens pourroient-elles avoir ? s'écrie Mr. STRUCHT-MEYER. Elles sont évidemment trop absurdes pour être prises au pied de la lettre, & l'on ne sauroit se persuader que les premiers descendans de Noé, car c'est dans ces tems-là que ces fables ont été inventées, ayent voulu que l'on crût sérieusement que *Jupiter*, qu'ils appelloient le plus grand des Dieux & le Créateur du Monde, avoit eu pour Parens *Saturne* & *Rée*, qu'il avoit épousé sa sœur *Junon* avec qui il faisoit assez mauvais ménage, ne se piquant point du tout de fidélité conjug-

jugale, & n'étant jamais sans maîtresses &c. Tout cela seroit d'une extravagance si outrée si on le prenoit au sens littéral, qu'il faut nécessairement y chercher quelque autre sens. Supposez donc que j'en trouve un qui soit raisonnable & qui s'accorde avec les idées de Religion, qu'on avoit lors que ces Fables furent imaginées, c'est à dire du tems de Noë, je puis affirmer, fust-ce même par serment, que j'ai rencontré le vrai sens, & moins peut-être que les inventeurs de ces Fables ne les ayent construites soit à dessein soit par inadvertance de façon qu'elles pussent être expliquées de plus d'une manière. Mais de ces Fables susceptibles de plus d'un sens il y en a très-peu, & parmi celles que notre savant Auteur a éclaircies & qui sont en très grand nombre, il est persuadé qu'il n'y en a pas une seule qui puisse être expliquée autrement que par la Théologie. Sa confiance à cet égard va même jusqu'à offrir de gager là dessus tout ce qu'il a au monde, & il ne craint pas de défier solennellement savans & ignorans, Théologiens & Critiques, Philosophes & Historiens, de montrer qu'aucune des Fables sur lesquelles il a travaillé dans cet Ouvrage, & dans les autres qu'il a déjà publiés, puisse être expliquée autrement que par les Vérités Evangéliques. Nous sommes persuadés aussi bien que lui que personne n'acceptera ce défi, & moins peut-être que ce ne

soit le savant Auteur d'un Ouvrage publié, il y a quelques Années, sur l'*Idolâtrie Payenne*. Il nous a paru être dans des idées très-différentes de celles de Mr. STRUCHTMEYER, & nous ne connoissons personne dans ces Provinces à qui il convint mieux de combattre sérieusement le système du Professeur de Harderwyck. Ce ne seroit pas une petite entreprise, car tout ce système est très-lié, & rien n'est comparable à la dextérité avec laquelle notre ingénieux Auteur en fait l'application à cette partie de la Mythologie, dont il traite dans cet Ouvrage. Donnons-en quelques exemples, & pour ne pas être trop longs bornons-nous à ce qui concerne Hercule.

Selon Mr. STRUCHTMEYER il n'y a jamais eu d'Hercule, & les Payens n'ont imaginé ce Héros que pour représenter la Personne & les travaux du Messie qu'ils savoient devoir venir un jour. Hercule est donc le Christ & l'on ne sauroit en douter, dit notre Auteur, si l'on considère que jamais un simple Homme n'a euni n'a pu avoir toutes les vertus & toutes les excellentes qualités que les Poètes attribuent au Fils de Jupiter. En sagesse, en force, en piété, en générosité, en patience &c. il étoit trop supérieur à tous les Hommes pour qu'on ne doive pas reconnoître que les premiers Théologiens du Paganisme en dépeignant

un personnage si parfait ont porté leurs vues sur le Messie. Il est bien vrai qu'il y a des ombres dans le magnifique tableau qu'ils nous présentent des vertus d'Hercule, car on ne sauroit disconvenir qu'il ne fut prodigieusement gourmand, grand Ivrogne, & le plus incontinent des Hommes. Il mangeoit dans un seul repas un bœuf tout entier, un tonneau plein de vin ne l'effrayoit pas, & pour ce qui est de son amour pour les Femmes tout le monde fait ses aventures avec Omphale, avec les cinquante filles de Thespis qu'il rendit toutes mères dans une nuit &c., aussi n'y avoit-il presque aucun Royaume, aucune Province, aucune Ville un peu considérable, dont les Rois ou les Magistrats ne se glorifiaient d'être les descendants d'Hercule. Mais tout cela, bien loin d'embarrasser Mr. STRUCHTMEYER, est habilement tourné en preuve de son système. Car le *boeuf* qu'Hercule devoit représenter un Peuple tout entier, qui après avoir été bien & duement *rôti*, c'est-à-dire convenablement préparé, devoit être mangé par le Christ qui le feroit entrer tout entier dans son corps, c'est-à-dire dans son Eglise, & cela dans un seul repas, c'est-à-dire par une seule prédication de l'Evangile qui est souvent comparée à un Festin où les conviés sont magnifiquement régalez. Ainsi voit-on que le premier jour de la Pentecôte trois mille hommes furent

convertis par un seul Sermon de S. Pierre. Quant aux barriques de vin qu'Hercule buvoit, elles figuroient aussi des Assemblées entières de fidèles que le Messie introduiroit dans son Eglise, ce qui lui donneroît autant de joye que le vin en donne ordinairement à ceux qui le boivent. Et pour ce qui est de toutes les Femmes que le Fils de Jupiter aima, qui ne voit qu'elles désignoient cette multitude d'Eglises qui devinrent les Epouses mystiques du Messie & qui lui donnèrent des Enfans sans nombre? en sorte qu'à peine y a-t-il aujourd'hui un Pays dans le monde, où il n'y ait quantité de gens qui se glorifient de tirer leur origine du Christ.

Hercule eut pour Précepteur dans les Sciences & dans la Musique *Linus*, que Mr. STUCHTMEYER croit avoir représenté les Docteurs de l'Eglise Judaïque. Ainsi Jésus-Christ fut-il instruit par les Juifs auxquels les Oracles du Seigneur avoient été confiés, & nous voyons que dès l'âge de 12 ans, il étoit assis dans le Temple au milieu des Docteurs les écoutant & les interrogeant. Linus rossoit quelquefois Hercule lorsqu'il ne chantoit pas & qu'il ne jouoit pas de la Lyre à son gré; les Juifs maltraitèrent & persécutèrent J. C. parce qu'il ne parloit pas comme ils l'auroient voulu, & qu'il enseignoit des doctrines qui leur étoient désagréables. Hercule irrité des violences

louées de Linus le tua d'un coup de sa lyre; J. C. détruisit les Juifs par la Parole de Dieu, représentée fort à propos par une lyre, parce que les sons de cette Parole sont agréables comme ceux de cet instrument.

Hercule s'exerça beaucoup dans ces Jeux de course, de lutte &c. si célèbres parmi les Grecs, & jamais il ne manquoit de remporter le prix. Ainsi J. C. fut toujours vainqueur dans les luttes, les combats qu'il eut à soutenir contre les Juifs, les Pharisiens, les Scribes, Satan &c. Ici l'Auteur fait une digression extrêmement curieuse & pleine d'idées tout à fait nouvelles sur les Jeux publics de la Grèce. On croit communément qu'ils furent institués pour rendre le corps souple & vigoureux, pour apprendre aux jeunes gens à se servir des armes, pour les former à la guerre. Erreur que tout cela. Si ces vues sont entrées pour quelque chose dans l'établissement de ces Exercices, il paroît au moins démontré à M. S. que ce n'étoit pas là ce que les Grecs se proposoient principalement. Ils vouloient représenter l'état où se trouveroient les fidèles de tous les tems & surtout ceux qui vivroient au commencement de la nouvelle Oeconomie, qui auroient à combattre contre les Payens & contre les Juifs, contre les principautés, contre les puissances, contre les Seigneurs du monde gouverneurs des ténèbres de ce siècle, contre les malices spirituelles qui sont
dans

dans les lieux célestes (3). La course, la lutte, le combat à coups de poings ou de cestes, le Saut, le Jeu du palet, les courses de chevaux & de chariot, en un mot tous les exercices des Grecs étoient typiques & avoient chacun sa signification particulière qui se rapportoit aux tems du Nouveau Testament. Il y avoit par exemple des chariots à deux chevaux, d'autres à quatre, d'autres à dix. Or les combattans qui conduisoient les chariots à dix chevaux représentoient les Synodes qui sont établis sur le corps entier des Eglises, au lieu que les chariots à deux chevaux étoient l'emblème de ceux qui ne conduisent que des Eglises particulières.

Pour les *Sauteurs* ils étoient une figure bien naturelle des fidèles qui surmontent heureusement les difficultés du Salut. Leurs ennemis leur opposent toutes sortes d'obstacles, ils mettent des pierres d'achoppement sur leur chemin, ils les tentent de mille manières, mais ces généreux athlètes triomphent de tout, ils sautent par-dessus les collines & les hauteurs, c'est-à-dire par-dessus les grandeurs & les dignités du monde; ils franchissent les vallées & les lieux profonds, c'est-à-dire la misère, les opprobres & les persécutions; en un mot ni hauteur, ni profondeur, ni quelque obsta-

cle

(3) *Ephes.* VI. 12.

de que ce puisse être ne faux
vrais Disciples de Christ
dessus tout & remportent a-
nelle.

Mais en voilà assez sur l'Ouvrage.
STRUCHTMEYER. Nous ne craignons
d'ajouter que, si l'on ne souscrit pas à son
Système de Mythologie, au moins ne pour-
ra-t-on lui refuser la gloire d'une vaste lec-
ture. Rien n'a échappé à notre savant
Professeur dans les Auteurs anciens soit
Grecs soit Latins; les moindres particula-
rités relatives aux Héros dont il traite, il
les a recueillies avec une exactitude éton-
nante, & son Livre mériterait d'être lu,
ne fust-ce que comme l'Histoire la plus
complète qu'on ait eue jusqu'ici de la Jeu-
nesse d'Hercule.



ARTICLE CINQUIEME.

HISTOIRE de la SANTE', & de
l'Art de la conserver, par Mr. JA-
QUES MACKENZIE M. D. ci-de-
vant Médecin à Worcester, &
Membre du Collège Royal des Mé-
decins à Edimburgh. Traduit de
l'Anglois. A la Haye chez D. Aillaud,
1759. 8. 390. pag. sans la Table
des matières & l'Introduction.

Voici

VOici un Ouvrage dicté par l'humanité elle-même. Animé par l'exemple de l'illustre Evêque de Worcester qui a fondé une Infirmerie pour le soulagement des malheureux, & encouragé par les avis de ce digne Prélat, Mr. MACKENZIE s'est livré avec plaisir au soin d'éloigner, autant qu'il lui étoit possible, de ses Compatriotes & de tous les humains qu'il regarde comme ses frères, toutes les maladies auxquelles ils sont exposés, en leur prescrivant les règles les plus propres à leur conserver le précieux trésor de la Santé. Ce n'est point ici la promesse frauduleuse d'un Charlatan hardi qui abuse de la crédulité des simples pour s'enrichir à leurs dépens, sans s'embarasser des suites funestes dont leur aveugle confiance pourra être punie. Ce sont les conseils d'un homme sage, qui lui-même instruit à fond de tout ce que les Médecins les plus célèbres, anciens & modernes, ont enseigné de plus important & de plus sûr pour conserver aux hommes la santé & la vie, nous trace l'histoire de leurs découvertes & de leurs sentimens, & les appuye, les confirme ou les rectifie habilement par les remarques que lui fournissent une Etude profonde, une longue expérience & ses propres observations. Son génie juste & exact écarte avec soin tout ce qui seroit trop épineux ou trop obscur pour la plupart de ses Lecteurs, & ne conserve pré-

cisément

cifément que les détails nécessaires pour faire bien comprendre ses Leçons, & pour en rendre l'utilité sensible. Il s'exprime enfin avec toute la clarté nécessaire pour être lu avec fruit des personnes même qui ne sont pas de sa profession. Et pour rendre justice au Traducteur, quoique nous n'ayons pas lu l'Original Anglois, nous ne craignons pas de dire qu'il doit entendre très-bien les deux Langues, puisqu'on ne voit rien de gêné dans sa Version, aucun Anglicisme, aucune phrase obscure ou louche ; on ne diroit pas qu'il traduit, mais qu'il parle lui-même. Son langage est pur, simple, quelquefois orné, il éclaire & il attache. On voit d'ailleurs qu'il entend les matières mêmes & qu'il possède l'art de les présenter de la façon la plus intéressante. Enfin l'impression de cet Ouvrage, est fort belle, elle fait honneur à la presse du Sr. Aillaud ; il n'y resteroit rien à desirer, si le Correcteur n'y avoit pas laissé quelques petites fautes.

Dans l'Introduction adressée en guise de Dédicace à Mylord Evêque de Worcester, l'Auteur expose ses vues & son Plan, & indique la marche qu'il veut suivre & les raisons de la méthode qu'il a préférée. Son but est de rassembler en un corps, & sa grande attention a été de trier avec soin, tous les préceptes qui peuvent être actuellement d'un usage universel sur le grand art de conserver la Santé ; il les puise dans
les

les Ouvrages des plus fameux Médecins anciens & modernes, en leur attribuant la gloire que leur mérite l'utilité de leurs conseils, & il condamne hautement le célèbre *Frederic Hoffman*, qui dans une Dissertation intitulée, *les sept regles de la Santé*, se donne un air de supériorité comme s'il étoit l'Auteur des préceptes qu'il produit, tandis qu'au contraire il est de fait que de ces sept Règles, dont il se fait honneur, il y en a cinq tirées d'*Hippocrate*, une de *Galien*, & que la seule qu'il puisse s'attribuer, se réduit à cette maxime si étrange dans la bouche d'un homme de sa profession, *Fuyez les Médecins & les remèdes, si vous avez à cœur votre santé.*

Cet Ouvrage est divisé en deux Parties. Dans la 1^{re}, l'Auteur, remontant aux sources, expose les moyens par lesquels les hommes des premiers âges du monde conservoient leur vie & leur santé, il découvre l'origine de la Médecine, il en montre les progrès, il apprécie les découvertes qu'on a fait de tems en tems dans cette science, il indique les différentes méthodes qui ont été mises en usage, & de siècle en siècle, il suit tous les Ecrivains qui se sont distingués dans cette carrière, en ne s'attachant pourtant qu'à ceux qui ont travaillé à prévenir les maladies. Dans la 2^{de}. il réunit en un Corps, mais fort abrégé, toutes les règles tant générales que particulières, qu'il juge les plus

plus essentielles à la conservation de la santé, dans les différentes circonstances de la vie.

Le Corps humain est de sa nature sujet à la mort. Quelqu'excellens que fussent en eux-mêmes les fruits, & les plantes dont le premier homme se nourrissoit, il n'auroit pû éviter la vieillesse & le trépas, si Dieu n'eût placé dans le Paradis terrestre, L'ARBRE DE VIE, dont la vertu précieuse étoit destinée à prévenir les maladies qui auroient pû arriver à Adam, & à renouveler en lui sur le champ des forces & une vigueur qui, par la conformation même de ses organes, ne pouvoient que s'user journellement. & dépérir peu à peu. Le fruit de cet Arbre étoit une Panacée universelle qui eût assuré à Adam & à ses Descendans une heureuse Immortalité, s'ils eussent persévéré dans l'état d'innocence. Ingrat aux bontés de son Createur, l'homme mérita d'être privé de ce fruit précieux & d'être assujetti à un travail pénible. La culture du Jardin d'Eden n'étoit pour lui qu'un amusement, mais chassé de ce lieu de délices, il fut contraint de pourvoir à sa subsistance par des soins fatigans, parce que la terre, devenue moins fertile, ne lui prodigua plus ses richesses qu'à force d'être sollicitée. C'est donc du besoin que sont nés les premiers Elémens de l'Art de conserver la santé.

Les premiers hommes vécurent des productions de leurs troupeaux & de leurs champs. Ils vivoient plusieurs siècles, ce qui n'auroit pas pu arriver, si, comme les animaux, ils n'eussent mangé que les fruits grossiers d'une terre sans culture. Au contraire le pain, le lait, l'eau & les fruits de la terre préparés de la manière la plus simple, étoient les alimens les plus propres à leur prolonger la vie.

La permission de manger la chair des animaux, accordée pour la première fois à Noé, selon le sentiment de notre Auteur, & l'invention du vin apportèrent un grand changement à la manière de se nourrir; & les agrémens de la vie se multiplièrent à mesure que l'on trouva les moyens de faire de la bière, du beurre, de l'huile d'olive, du fromage, & que l'on vint à faire usage du poisson, du miel & des œufs. C'est là l'histoire des alimens jusques à Moïse, parmi toutes les Nations. Moïse est le premier, qui déterminâ les espèces d'animaux que les hommes pouvoient manger, savoir les quadrupèdes qui ont la corne de pied divisée & qui ruminent, tous les oiseaux à l'exception d'un petit nombre, & tous les poissons à écailles & à nageoires.

On ne trouve aucun Auteur qui ait traité des alimens jusques à **HIPPOCRATE**, qui a décrit les qualités qui rendent diverses

les fortes d'Alimens préférables à d'autres pour la santé, & donné (sur-tout dans les maladies aiguës) des regles de diète, qui sont encore aujourd'hui ce que nous avons de meilleur. Mais ce Père de la Médecine a été suivi d'un très-grand nombre d'Ecrivains célèbres, dont notre Auteur nous donne une Liste abrégée. (1)

L'Origine de la Médecine est très-ancienne, mais ses progrès ont été fort lents, & bien des siècles se sont écoulés, avant qu'elle ait pu mériter le beau nom de science. Quant à l'art de conserver la santé, dont il s'agit ici uniquement, les efforts de la Médecine doivent varier selon les quatre divers périodes de la vie, qui sont l'enfance, l'adolescence, l'âge viril & la vieillesse. La *Géromie*, ou le soin des Vieillards, est le seul objet dont on prit connoissance avant le tems de Pythagore.

Le plus ancien exemple de *Géromie* que l'on ait, c'est le soin que l'on prit du Roi David, lorsque, pour le ranimer, on lui amena une jeune *Sunamite*. C'étoit en effet l'expédient le plus efficace qu'on put employer. „ Il est très-difficile, dit „ Paul Æginete, de rétablir quelcun, „ qui est tout à la fois refroidi & desséché, „ mais en pareil cas, un des meilleurs

„ re-

(1) Chap. IV. p. 56 & suiv.

„ remèdes, c'est de faire reposer sur l'estomac du malade, un Enfant bien sain & bien dodu ". Galien & Boerhaave étoient aussi du même avis (2).

En général, pour conserver la Santé dans tous les périodes de la vie, on ne trouve pas grand' chose dans les plus anciens Ecrivains. Seulement *Pythagore* de Samos veut qu'on évite tout excès dans le travail, dans la diète, & dans l'usage des femmes. *Jésus* joint à la nécessité de la modération, celle de l'exercice. Et c'est dans ce double moyen de prolonger la vie que consistoit la Médecine Gymnastique attribuée à *Hérodicus* l'un des Maîtres d'*Hippocrate*.

C'est au Génie & à l'habileté d'*Hippocrate* qu'on est redevable des grands progrès qu'a fait la Médecine; c'est lui qui en a fait une science, qui a ouvert les voyes & facilité à ses successeurs les moyens de la perfectionner. Il a développé tout ce qui intéresse la conservation de la santé, avec une étendue & une exactitude dont on ne peut s'empêcher d'être surpris, sur-tout quand on pense que c'est un terrain, qu'il a découvert & qu'il a défriché sans presque aucun secours.

Notre Auteur nous trace ici en détail les préceptes & les remarques de cet homme incomparable sur les *six choses nécessaires à la vie*, savoir l'*Air*, la *Nourriture*,
l'*Exer-*

l'Exercice & le Repos, le Sommeil & la Veille, les Excrémens évacués & retenus, les Passions & les affections de l'ame ; Et 2^o. les règles générales qu'il a données pour la santé. Sur tous ces chefs, on trouvera des instructions très-utiles & des observations très-curieuses.

Polybe digne Elève & Gendre d'Hippocrate, s'attacha à prescrire aux gens qui se portent bien, le régime le plus propre à se maintenir en santé ; en diversifiant ses conseils selon les différens âges des personnes, & selon leurs divers tempéramens. C'est-là l'Objet de son Traité de la Diète pour la Santé.

Il n'est point de maladie qui n'ait ses avant-coureurs & ses pronostics ; *Dioclès de Caryste* travailla à les découvrir, & il les indiqua dans une Lettre à *Antigone* Roi d'Asie, où il range toutes les maladies sous quatre Classes, selon qu'elles attaquent les quatre parties principales du corps, la tête, la poitrine, le ventre, & la vessie. Il y ordonne aussi les préservatifs dont il faut user, dès qu'on ressent les premiers symptômes qui annoncent ces maladies.

Trois cent ans s'écoulèrent entre *Dioclès* & *Celse*, qui vivoit du tems de Tibère ; & il ne nous est parvenu aucun ouvrage des Médecins qui fleurirent dans cet intervalle. Mais *Celse* nous dédommage de cette perte, par la sagesse des règles qu'il pres-

crit aux personnes robustes, aux gens délicats & valétudinaires, & enfin à ceux qui éprouvent des incidens imprévus, ou qui ont quelques foiblesses habituelles dans quelque partie du corps.

Plutarque n'étoit pas Médecin, cependant il n'a pas laissé de composer un Dialogue très-intéressant sur la conservation de la Santé. Il parle en vrai Sage des règles de modération que tout homme doit se prescrire à soi-même dans le boire, dans le manger & en général dans tous les plaisirs. „ Socrate, disoit-il, donnoit un fort „ bon avis à ses Disciples. C'étoit d'évi- „ ter de prendre du goût pour ces alimens „ que l'on mange quand on n'a pas faim, „ & pour ces liqueurs dont on est tenté de „ boire quand on n'a pas soif “. „ Je ne „ connois pas, ajoute-t-il, de gens plus „ imprudens & qui se fassent moins d'honneur, que ceux qui par pure vanité, se „ crevent de frandises à la Table des „ Grands, pour aller se vanter d'avoir „ mangé des choses rares & de grand prix. „ Mais parmi toutes les folies, toutes les „ extravagances que la Volupté suggère „ au détriment de la santé, il n'en est „ point de plus ridicule & de plus criminelle que celle de ces gens qui, esclaves „ d'une honteuse sensualité, payent à haut „ prix d'illustres courtisanes, les Phrines „ & les Laïs de leur tems, pendant qu'ils

„ ne-

„ négligent leurs propres Epouses souvent
 „ plus aimables que ces malheureuses.

„ Il fuffit d'avoir le vrai goût du plaisir pour être tempérant, même par amour du plaisir. L'intemperance est la ruine de la santé, & là où la santé est détruite, quel plaisir peut-on goûter ?

A la tempérance, cet aimable Philosophe veut qu'on joigne un exercice assidu, mais sans excès. „ Le grand ressort de la santé, dit-il, c'est le mouvement; l'indolence la détruit; & puis à quoi bon la santé, si l'on ne s'en sert jamais pour agir, soit à son propre avantage, soit à celui de ses amis? ” Pour se donner de l'exercice, il voudroit que tous les jours on lût à haute voix, on chantât, on fit une promenade avant le repas, & qu'après on se livrât au plaisir d'une conversation vive & amusante.

Plutarque eut un Savant contemporain qui exerçoit la Médecine à Rome, c'étoit *Agathinus*, dont on trouve les réflexions sur l'utilité des Bains froids dans les recueils d'Oribase. Mais nous ne nous y arrêterons pas, pour passer au célèbre *Galien*.

Ce grand homme dont le Génie pénétrant & les vastes connoissances ont fait l'admiration de tous les siècles, a poussé ses recherches plus loin que tous ses prédécesseurs, principalement sur quatre Articles,

savoir, 1^o. l'Enfance, 2^o. la Vieillesse, 3^o. la différence des tempéramens, & 4^o. les précautions nécessaires à ceux qui ne sont pas les maîtres de leur tems. Nous ne saurions le suivre dans tous ces détails. Seulement remarquerons nous que notre Auteur corrige dans une Note une Opinion assez singulière de Galien, qui traitoit avec mépris l'usage des Peuples du Nord accoutumés à plonger dans l'eau froide leurs Enfans d'abord après leur naissance, & qui au contraire recommandoit à ses Grecs & à ses Romains mieux civilisés, de poudrer de sel tout le corps de leurs enfans naissans, pour durcir leur peau & fortifier leur santé. Le tems & l'expérience ont heureusement fait tomber cette manière de sales les Enfans, & pour leur bonheur on en est revenu dans plusieurs endroits aux bains d'eau froide, qui en affermissant les solides, & en facilitant la transpiration, procurent aux enfans une vivacité, une chaleur, une vigueur qui previent en eux la noueure, les descentes, les écrouelles, la toux. Mr. *Mackenzie* dit qu'il ne voit rien qui dût empêcher de baigner des Enfans nés robustes, sur-tout si l'on ne le fait que le premier Eté après leur naissance. (3) Du reste tous les préceptes que donne Galien sont d'une utilité sensible, & portent le caractère d'une raison sage & d'une

d'une profonde habileté. Rarement se trompe-t-il dans les matières de pratique.

Si *Porphyre* eut bien étudié le traité de Galien sur la nature des alimens, il n'eût pas declamé, comme il l'a fait, contre l'usage de la chair des animaux, & conseillé aux hommes de se nourrir uniquement des végétaux. Le dogme ridicule de la Metempsychose l'engagea dans cette opinion étrange; & le pretexte qu'il choisit pour appuyer ce sentiment, étoit que les viandes allumoient trop les passions & nuisoient aux opérations de l'ame. Il ne confidéroit pas que divers végétaux comme les oignons, la moutarde, la saumure, les épiceries, les aromates, & sur-tout les liqueurs fermentées, sont des alimens plus échaufans & plus dangereux, que ne l'est la chair de divers animaux. Aussi le savant Docteur *Cheyne*, qui avoit d'abord adopté en partie l'opinion de *Porphyre*, revint-il à la fin de son erreur, en convenant que la chair des animaux avec les liqueurs fermentées, si l'on en fait un usage modéré, est la nourriture la plus propre à fortifier le corps, mais qu'il semble que les végétaux & les liqueurs non fermentées valent mieux pour les opérations de l'ame.

Les Médecins Grecs jusqu'à la fin du XIII. siècle, ne firent que copier Galien.

Mais alors s'éleva *Afluarus*, le premier Médecin de réputation qui ait cru qu'on pouvoit trouver un remède universel à tous les maux. Il se vançoit de guérir infailliblement toute sorte d'inflammations & même de chasser les mauvais Esprits, par le moyen d'un antidote qu'il nommoit *Santé*, & dont on trouve ici la recette. (4) Plusieurs personnes, même, du premier mérite, comme le Chancelier *Bacon*, se sont laissé prévenir en faveur de ces Panacées. Une seule chose devoit suffire pour désabuser de cette chimère tout homme qui pense, c'est que ces Panacées n'ont jamais prolongé la vie à leurs propres Inventeurs.

Des Grecs, la Médecine passa entre les mains des Arabes & des Perses. On a quelques Ouvrages de *Rhazès* & d'*Avicenne*, mais on n'y trouve rien de nouveau, sur la manière de conserver la santé, si ce n'est quelques préceptes absurdes ou fort incommodes.

Dès le XI. siècle, on avoit fait parler aux Muses le langage de la Médecine. *Jean de Milan* avoit composé l'*Ecole de Salerne*, qui a été commentée, trois cent ans après, par *Arnaud de Villeneuve*; composition toute gothique, mais admirable pour ces tems-là. Il fut imité par *Castor Durante* qui donna en vers un *Trésor de la San-*

Santé, où il montre plus d'élégance & de jugement que son Prédécesseur. Mais de tous les Poèmes qui roulent sur la *Santé*, celui que notre Auteur estime le plus, est *l'Art de conserver la Santé* par le Docteur *Armstrong* son Compatriote.

Cependant la Médecine languissoit en Europe; les Grecs l'y ramenèrent dans le XV. siècle. Mais il lui fallut bien du tems pour se dégager des ténèbres dont la superstition, l'astrologie & la magie la défiguroient. *Louis Cornaro* Noble Venitien est de tous les Auteurs de ce tems-là, celui qui parla le plus raisonnablement des vrais moyens de prolonger la vie humaine. Il s'est rendu célèbre par un excellent petit traité de *la vie sôbre & réglée*. Ses préceptes doivent frapper d'autant plus que, les ayant lui-même exactement suivis, il parvint à l'âge le plus avancé. Il avoit quatre vingt trois ans, lorsqu'il composa cet ouvrage; il en fit plusieurs autres depuis, & sa mort tranquille qui termina une vie de plus d'un siècle, acheva l'éloge de sa sobriété.

Sanctorius ouvrit, au commencement du XVII. siècle, une nouvelle Scène, & fraya aux Médecins des routes jusques alors absolument inconnues. En vertu des expériences qu'il fit avec une exactitude & une assiduité incroyables durant trente ans, il établit les diverses Loix de la *perspi-*

spiration insensible qui se fait en nous, il évalua à la Balance la quantité précise de cette perspiration, il démontra que l'évacuation qui se fait par cette voye, est plus forte que celle qui se fait par toutes les autres voyes ensemble, & il donna des règles pour la faire plus sûrement contribuer à la santé. Il est vrai que ses principes ne sont pas également applicables par-tout, puisque l'on transpire plus ou moins selon les Climats où l'on vit. Mais du moins il a la gloire d'avoir conduit les Médecins des autres Pays, à faire des expériences & des calculs sur ce sujet, dont toutes les Nations peuvent recueillir une utilité considérable. Ceux qui se sont le plus distingués dans cette carrière, sont Mr. *Dodart* Médecin François, le Dr. *Keil* en Angleterre, & sur-tout Mr. *De Gorter* Hollandois dirigé par l'illustre *Boerhaave*. On trouvera ici le résultat des Observations de ces Grands hommes rangées sous sept Articles qui traitent, 1. du poids de la transpiration insensible, 2. de l'air & des eaux, 3. du manger & du boire, 4. du sommeil & de la veille, 5. de l'exercice & du repos, 6. du mariage, 7. des passions. (5)

Les Lumières que *Sanctorius* avoit répandues dans le monde, par sa *Médecine Statique*, devinrent beaucoup plus brillantes

(5) Ch. XVI. p. 231 & suiv.

tes par l'immortelle découverte de la *circulation du sang* que le fameux *Harvey* publia en 1628. Par cette connoissance nouvelle, la Théorie de la Santé fut portée au plus haut degré de perfection. Notre Auteur jette un coup d'œil rapide sur les Auteurs étrangers à la Grande-Bretagne, qui, depuis cette Epoque ont écrit sur la Santé dans le XVII & XVIII. siècle, pour s'arrêter ensuite aux Auteurs Anglois qui ont travaillé sur le même Objet, & pour donner de courtes Analyses de leurs Ouvrages. Le nom célèbre du Dr. *Mead* termine cette Liste, & l'éloge de ce grand Médecin, joint à un court abrégé des préceptes que ses Observations lui ont fourni pour la conservation de la santé, forme d'une manière très-intéressante, la clôture de la I. Partie de cette Histoire.

Dans la II. notre Auteur réunit sommairement les principales Règles que les Médecins & les Philosophes ont prescrites, 1. pour entretenir ceux qui se portent bien, dans cet heureux état, 2. pour éloigner d'eux les maladies, & 3. pour prolonger leurs jours.

D'abord, pour rendre sensible l'utilité de ces règles, & pour en découvrir les fondemens & les raisons, il consacre un I. Chapitre, à nous donner une idée de la *Cocction*, c'est à dire, du mécanisme de la digestion des alimens, & de la Circulation du

du Sang: (6) Toute cette description claire, exacte, méthodique, en nous donnant les plus grandes idées de la puissance & de la sagesse du Créateur, qui a si artivement disposé toutes les parties de notre corps, prépare l'Esprit à juger aisément des précautions à prendre pour entretenir la santé, qui consiste proprement dans une circulation libre, tranquille & égale, tant du sang, que des autres fluides vitaux, par les conduits que la Nature leur a préparé dans le corps humain; circulation qui suppose dans les fibres, dont est formé le tissu des cavités, des tuyaux & des vaisseaux par lesquels elle s'exécute, un degré de force & d'élasticité convenable; & dans les fluides, la consistance & la quantité requise pour céder à l'impulsion des solides.

De cette idée de la santé résultent toutes les Règles qu'on doit se prescrire dans l'usage des *six Instrumens de la vie*. L'Air est la principale cause qui met & tient en mouvement les solides & les fluides de notre corps; on doit donc tâcher de vivre dans un Air pur, sec, tempéré & qui n'est imprégné de vapeurs nuisibles, ni d'exhalaisons putrides. L'Air qu'on respire dans une maison où l'on voit le fer s'enrouiller, le sucre se fondre, le pain se moisir & les boiseries se corrompre, cause autant de dégâts dans nos corps que dans nos meub-

incubiles. Rien n'infecte l'air de tant d'exhalaisons dangereuses & n'occasionne tant de maladies, que l'usage pernicieux d'enterrer les morts dans le sein des Villes. L'Air de la campagne est toujours plus sain, sur tout pour les petits enfans, que l'air des grandes Villes toujours trop chargé de vapeurs malfaisantes. Pour obvier à bien des inconvéniens, on feroit bien d'ouvrir une fois par jour les fenêtres & les portes de la maison, afin que les Vents puissent la balayer & la purifier des exhalaisons animales.

La meilleure nourriture est celle qui est simple, sans acrimonie, nourrissante & de facile digestion. La meilleure règle à observer est de ne prendre des alimens qu'autant qu'il en faut pour se soutenir. Les plus communs sont les plus sains, & il est facile de juger si l'on en a pris avec excès. Il n'y a qu'à examiner si après dîner, on peut agir sans peine & avec plaisir, si après souper, le sommeil n'est ni interrompu, ni inquiet, ni abrégé, & si à son réveil, on ne se trouve ni mal de tête, ni la bouche amère, ni de fréquentes envies de cracher, & si au contraire on se sent gai & rafraîchi. Qu'on évite dans un même repas, la trop grande diversité des alimens; qu'on en proportionne la force & la quantité, à la nature de sa constitution & à l'exercice qu'on se donne; que le pain de fleur

fleur de froment , bien levé & bien cuit soit la baze de nos repas ; qu'après une grande fatigue, on préfère les alimens liquides ou qu'on mange à la cuillère, on n'altérera point sa santé. Le thé, le café, le chocolat ne conviennent pas à toute sorte de constitutions, c'est à chacun à connoître par son expérience, ce qu'il peut se permettre à cet égard. Mais la bière, le vin & l'eau pure sont les boissons les plus utiles pour toutes sortes de personnes, qui se portent bien. L'eau pure, légère, douce, fraîche, selon le célèbre Hofman, est de toutes les productions de la nature & de l'art, celle qui approche le plus de cette panacée que l'on a si ardemment cherché.

Nous ne saurions suivre notre Auteur dans toutes les Règles qu'il prescrit par rapport à l'exercice, au sommeil & à la veille, aux évacuations ou repletions & enfin aux effets funestes des passions, déréglées de l'ame. Ne laissons pas échapper pourtant cette importante réflexion. „ Veut-on savoir, dit-il, quelle est de toutes les situations de l'ame, celle qui contribue le plus au bien-être du corps? c'est une constante Sérénité dont l'espérance est l'appui, c'est une aimable gaieté dont une bonne conscience est la source ”.

A ces règles générales, on en ajoute ici de particulières, relatives aux divers tempéramens; d'où l'on tire ces deux conclusions;

sions; l'une qu'on chercheroit en vain un remède universel à tous les maux, parce que ce qui convient aux uns, nuit par cela même aux autres, qui sont d'une complexion différente; l'autre, qu'on ne peut sans une témérité impardonnable, se hasarder à prescrire à qui que ce soit un régime ou des remèdes, sans avoir auparavant étudié sa constitution.

En général la meilleure recepte pour se conserver la santé à quelque âge & dans quelque situation qu'on se trouve, se réduit à ces deux mots, une tempérance toujours soutenue & un exercice modéré. Au dehors la promenade, soit à pié, soit à cheval, soit en voiture; dans la maison, le billard, le volant, la paume à la main, le tour, la menuiserie offrent des amusemens & un exercice également innocens & utiles, auxquels on feroit très-bien de joindre l'usage de se faire bien brosse le corps tous les matins, & de prendre de tems en tems quelque purgatif doux & léger.

La seconde branche de l'Art de conserver la santé consiste à se préserver ou à arrêter le cours des maladies dont on ressent les premières atteintes.

Aux premiers Symptomes d'indisposition qu'on aperçoit, disoit Boerhaave l'Oracle de la Médecine, il faut aller à la source du mal & la couper, en y opposant d'abord l'abstinence, le repos, l'eau chaude.

bue en abondance , ensuite un exercice modéré, mais continué jusqu'à une légère Sueur , & enfin une bonne doze de Sommeil dans un lit où l'on soit bien couvert. C'est le moyen de relâcher les vaisseaux , de délayer les humeurs épaisses , & de se défaire de celles qui pourroient nuire. Ce grand homme veut qu'on prenne de bonne heure les habits d'hyver , & qu'on ne les quitte qu'au milieu du Printems ou aux approches de l'Eté. Enfin il prescrit le régime qu'on doit observer dans les diverses saisons.

Ces précautions renferment déjà la troisième branche de l'Art de conserver la Santé , qui consiste à prolonger la vie.

Il est des signes naturels auxquels on peut probablement juger qu'un homme est fait pour vivre long-tems. Les principaux sont, 1. d'être né, du moins d'un côté, d'une famille où l'on vit longtems; 2. d'être par complexion tranquille, content & de bonne humeur; 3. d'avoir le corps bien proportionné, le tronc bien nourri, les membres avec leurs jointures bien formés, la tête & le col plutôt trop gros que trop petits à proportion de la taille; 4. d'avoir les vaisseaux d'une consistance solide, les fibres pas trop grosses, les veines larges & élevées, quelque chose de creux dans la son de la voix, la peau ni trop douce ni trop blanche; 5. de dormir profondément & long-tems.

Pour

Pour aider la Nature à procurer à l'homme de longs jours, tout ce que l'Art peut, il l'emprunte d'un air sain, d'une eau pure; d'une diète simple & frugale; d'une sage attention à tenir les passions en ordre, & de l'observation de toutes les règles prescrites pour affermir la santé.

Cependant quelques-uns des Savans modernes ont cru qu'il n'étoit pas impossible de rajeunir les Vieillards. Le fameux Chancelier Bacon & l'illustre Boerhaave pensoient qu'on pouvoit très-bien débarrasser le corps de ses vieilles humeurs, le disposer à se remplir par de bons alimens, des sucs d'une nouvelle matière vitale, & prolonger ainsi ses jours. D'autres imaginèrent, il y a environ cent ans, une méthode de rajeunir plus singulière encore & plus hardie. Ce fut de faire passer dans un corps cacochyme le sang d'un animal jeune & sain. Sur les exhortations de la Société Royale de Londres, les Savans avoient fait diverses expériences de l'Art d'injecter le sang d'un Animal vivant dans les veines d'un autre; art d'abord inventé par le Dr. *Wren* Professeur à Oxfort & ensuite perfectionné par le Dr. *R. Lower* & par le Dr. *E. King*. Les expériences se multiplièrent chaque jour sur des brebis, sur des veaux, sur des chiens, sur des chevaux &c. De la Grande-Bretagne, cette nouvelle méthode passa en France & en Ita-

lie. Des animaux cassés, décrépits, sourds, recouvrèrent les uns l'ouïe, les autres l'agilité de leurs membres, par la *transfusion* du sang d'animaux plus jeunes & plus robustes dans leurs veines. Il se fit des cures étonnantes. J. Denis Médecin de Paris fit la même expérience sur un homme, & il fut imité par d'autres avec un égal succès. Mais deux essais, tentés imprudemment, l'un à Paris & l'autre à Rome, & suivis de la mort des Patients, firent tomber dès sa naissance, cette pratique, dont on auroit pu espérer les effets les plus avantageux, si l'on ne l'eut jamais employée qu'à propos. Ce n'est pas qu'on pût se flatter de reculer les bornes prescrites à la vie humaine, mais du moins cette méthode une fois perfectionnée & pratiquée avec sagesse, affranchiroit bien des vieillards d'une partie des infirmités qui affligent la décrépitude.





ARTICLE SIXIEME.

DICTIONNAIRE *Historique, Littéraire & Critique*, contenant une idée abrégée de la Vie & des Ouvrages des Hommes Illustres en tout genre, de tout tems & de tout Pays. *Avignon* 1758 & 1759. 4 Vol. in-8. dont le premier est de 987 pp; le II. de 966; le III. de 1139; & le IV. de 816. avec un Supplement qui en a 23.

POur savoir d'abord dans quel esprit ce nouveau Dictionnaire a été composé, il ne faut que lire ces premières périodes de la Préface. „ Le nouveau Dictionnaire, que nous présentons au Public, doit sa naissance aux avis d'un Ecrivain redoutable, dont la flèche, déjà comparée à celle de Jonathas, n'est jamais retournée en arrière, & est toujours teinte du sang des morts, du carnage des plus vaillans : *a sanguine intersectorum, ab adipe fortium, sagitta Jonathæ nunquam rediit retrorsum.* Cet Auteur destiné à combattre ceux qui marchent dans les voies

„ égarées, & dont toutes les attaques
 „ sont marquées par autant de victoires, à
 „ déjà donné deux fois le signal contre un
 „ nouvel ennemi. Dans la feuille du 19.
 „ Juin 1753. il exhorta les connoisseurs à
 „ examiner un Livre intitulé : *Dictionnaire*
 „ *Historique portatif*. L'examen ayant été
 „ fait, par le compte qu'il en rendit dans
 „ la feuille du 23 Avril 1756, il résul toit
 „ que le goût, qui est généralement ré-
 „ pandu dans cet Ouvrage, est 1. de dé-
 „ primer les plus célèbres Auteurs, en les
 „ accusant d'avoir été opposés aux pré-
 „ tendues décisions de l'Eglise contre Jan-
 „ sénius & le P. Quesnel. 2. d'exalter au
 „ contraire & de relever leurs adversaires,
 „ par leur attachement & leur zèle pour les
 „ mêmes décisions ". On sait que Mrs.
 les Jansénistes ne sont guère endurans, &
 l'on ne sera pas surpris que, s'étant fait du
Dictionnaire portatif l'idée qu'on vient de
 voir, ils ayent entrepris de lui en opposer
 un autre, aussi favorable à leur parti qu'ils
 s'imaginent que le premier l'est peu. INous
 disons qu'ils s'imaginent, parce qu'en effet
 nous ne voyons pas que le Dictionnaire de
 Mr. *Ladvoat* soit si partial contre les Dis-
 ciples de Jansénius. Nous avons consulté
 par exemple les Articles *Arnauld*, *Nicole*,
Sacy, *Pascal*, & divers autres, & il nous
 a paru qu'il falloit être bien délicat pour
 n'en être pas content. Mais enfin Mrs les
 Ap-

Appellans ne l'ont pas été, & c'est ce qui a produit l'Ouvrage que nous annonçons, Ouvrage de parti s'il en fut jamais, & où l'on trouve toute l'impétuosité, toute l'amertume de zèle, toute la fureur contre les Molinistes que l'on est accoutumé de voir dans les Livres de leurs bilieux adversaires. Les Prélats même les plus respectables de l'Eglise Romaine y sont cruellement déchirés pour peu de liaisons qu'ils aient eues avec les Jésuites. Qu'on en juge par ces traits de l'Article *Fénelon*. — „ Il composa pour l'instruction des Ducs de Bourgogne, d'Anjou, & de Berry, plusieurs ouvrages, entre autres le *Télémaque*, Livre singulier qui tient tout à la fois du Roman & du Poème, & qui substitue une prose cadencée à la versification. Mais quelques peintures trop dangereuses ne feroient pas soupçonner que ce Livre fut sorti de la plume d'un Ministre des Autels pour l'éducation d'un Prince; & ce n'est peut-être pas sans vraisemblance qu'un fameux Poète prétend que Fénelon ne l'avoit point composé à la Cour, mais que c'est un fruit de sa retraite dans son Diocèse. En effet les amours de *Calypso* & d'*Eucharis* ne doivent pas être les premières leçons qu'un Prêtre ait données aux Enfans de France, & d'ailleurs les belles maxi-

„ mes de morale que l'Auteur fait débi-
 „ ter aux Divinités Payennes sont-elles
 „ bien placées dans leur bouche? N'est-
 „ ce pas faire hommage aux Démon
 „ des grandes vérités qu'on ne doit qu'à
 „ l'Evangile, & dépouiller J. C. pour fai-
 „ re respecter les Dieux anéantis du Pa-
 „ ganisme — Ce Prélat étoit un pau-
 „ vre Théologien, plus nourri de la lu-
 „ mière des Auteurs profanes que de celle
 „ des Pères de l'Eglise — Il faut li-
 „ re la curieuse relation du Quiétisme
 „ par Phelipeaux, Docteur de Sorbonne,
 „ qui fait ainsi le portrait de l'ami de
 „ Madame Guyon. Après avoir montré
 „ d'un côté la constance & l'unanimité de
 „ MM. de Paris, de Meaux, & de Char-
 „ tres, pour la défense de la doctrine de
 „ l'Eglise. On verra, dit-il, de l'autre
 „ côté un Archevêque, Duc de Cambray,
 „ esprit vif, artificieux, souple, flatteur &
 „ dissimulé, s'il en fut jamais, qui, séduit
 „ par une femme, ne songeoit qu'à établir
 „ partout la séduction. Il joignoit à la po-
 „ litesse & à l'élégance du discours un
 „ air modeste & de régularité qui le ren-
 „ doit aimable. Il parloit de spiritualité
 „ avec l'expression & l'enthousiasme des
 „ Prophètes; avec de tels talens, il se
 „ flatta que rien ne pouvoit lui résister,
 „ &c.

Ainsi sont traités dans ce Dictionnaire
 tous

tous ceux que les Jansénistes croient n'avoir pas été de leurs Amis. Les Protestans n'y sont pas plus épargnés, & l'on ne sauroit lire sans indignation quelques-uns des Articles qui les regardent. Qui ne seroit choqué, par exemple, de la passion qui règne dans celui du célèbre & infortuné *Thomas Crammer*! „ Il épousa, dit-
 „ on, la sœur d'Osiandre. Comme Henri
 „ VIII. détestoit les Prêtres mariés,
 „ Crammer tint secret ce second mariage.
 „ Cette action sert à faire connoître ce
 „ grand Réformateur, qui est le Héros de
 „ Burnet (1), dont l'Histoire est si esti-
 „ mée en Angleterre. Quel aveuglement
 „ de nous donner pour un Athanase, un
 „ homme qui étoit en même tems Luthé-
 „ rien, marié en secret, sacré Archevê-
 „ que de Cantorbery selon le Pontificat
 „ Romain, soumis au Pape, dont il dé-
 „ testoit la puissance, disant la Messe qu'il
 „ ne croyoit pas, & donnant pouvoir de
 „ la

(1) Dans l'Article *Burnet* le Lexicographe dit, que dans tous les Ouvrages de ce Prélat on remarque le caractère aigre d'un Homme qui avoit plus de réputation que de sincérité & de véritable sçavoir. Au reste on se trompe quand on avance dans ce même Article qu'il n'y a que le premier Volume des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Grande-Bretagne*, qui ait été traduit en François; la Traduction du second a paru dès 1735.

„ la dire! — La vengeance divine éclata
 „ sur ce lâche Courtisan qui avoit tou-
 „ jours prostitué sa conscience à sa fortu-
 „ ne”. Ce Crammer que l'on ose trai-
 ter de lâche Courtisan, étoit l'Homme le
 plus droit & le plus intègre de son siècle.
 Personne n'ignore que, s'il se soutint au
 milieu des orages dont la Cour de Henri
 VIII. fut continuellement agitée, ce fut
 uniquement par sa grande probité que le
 Roi ne pouvoit s'empêcher de respecter.
 Quelque absolu & quelque violent que fut
 ce Prince, l'illustre Prélat lui résista avec
 fermeté dans plusieurs occasions délicates,
 particulièrement dans la fameuse affaire
 des six Articles, & toujours il montra un
 courage apostolique qui ne se démentit que
 dans le malheureux moment, où il eut la
 foiblesse de signer une abjuration, mais on
 fait avec quelle gloire il se releva de cette
 chute & avec quel héroïsme il souffrit le
 martyre. Mr. *Ladueat* a été bien plus é-
 quitable envers Crammer que les Auteurs
 du nouveau Dictionnaire, & si la Com-
 munion dont il est & le Pays où il vit, ne
 lui ont pas permis de donner à ce grand
 Homme les louanges qui lui sont dues,
 au moins s'est-il abstenu d'en dire du mal.
 Ce n'est pas qu'il soit toujours impartial.
 Quelquefois il s'écarte de sa modération
 ordinaire, comme dans l'Article de Lu-
 ther, où assurément il entre de la passion.

Mais

Mais cet Article même est sage & modéré au prix de celui qui se trouve dans le Dictionnaire Janséniste. Voici quelques traits de ce dernier: „ Le furieux Luther
 „ se sentant appuyé du crédit de plusieurs
 „ Princes, se dechaina contre l'Eglise avec le dernier emportement, & sonna
 „ le tocsin le plus horrible contre le Pape. A l'entendre il falloit mettre tout
 „ en feu, & ne faire qu'une même cendre
 „ du Pape & des Princes qui le soutenoient. Rien n'égale la rage de ce Phrénétique, qui ne se contentoit pas d'exhaler ses fureurs en déclamations horribles, mais qui les mettoit en thèses —
 „ Il mit le comble à ses excès, en se dechainant contre le vœu de Chasteté, & en épousant publiquement Catherine de Bore, Religieuse qu'il tira de son couvent, avec huit autres. Il avoit préparé les esprits à cette infamie par un traité qu'il intitula: *Exemples de la Doctrine & de la Théologie Papistique*, dans lequel il condamne les louanges que tous les Saints ont données à la continence — Il mourut enfin assez tranquillement en 1546. à Illebe sa patrie; Dieu se réservant de lui faire éprouver dans l'autre vie les effets terribles de sa vengeance, d'une manière proportionnée à sa malice & à son impiété. Est-il permis de parler de la sorte dans le

XVIII^e. siècle? Qu'il y ait eu quelques-fois de l'aigreur & de l'emportement dans le style de Luther, cela n'est pas étonnant, c'étoit le ton de son siècle & sur-tout celui des Moines avec qui il avoit passé sa jeunesse. Mais qu'aujourd'hui on se déchaine avec tant de fureur contre un des plus excellens Hommes qu'il y ait jamais eu, cela n'est-il pas inconcevable? Quel style, bon Dieu! n'auroit pas été celui des Jansénistes s'ils avoient vécu du tems de Luther!

On ne sera pas moins choqué des éloges outrés & presque fanatiques que les Auteurs de ce Dictionnaire font de tous les Disciples de Jansénius que des injures qu'ils disent à leurs adversaires. Pour être un excellent Ecrivain & un saint Homme aux yeux de ces Messieurs, il suffit d'avoir lâché dans le Public quelques brochures pleines de fiel & d'amertume contre ceux qui ne pensent pas comme eux, ou d'avoir fait quelques caprioles sur le Tombeau de l'Abbé *Paris*; car les prétendus miracles opérés sur ce Tombeau, les extravagances des Convulsionnaires, & les visions de *Mr. de Montgéron*, trouvent ici de zélés défenseurs. Du reste les Articles où il ne s'agit ni de Jansénistes, ni de Molinistes, ni de Réformateurs, nous ont paru en général assez bien faits, & il s'y en trouve plusieurs qui ont été omis dans les autres

Dic.

Dictionnaires. Celui-ci a encore l'avantage de découvrir les vrais Auteurs de quantité d'Ouvrages anonymes ou pseudonymes qui ont été faits pour ou contre les Jansénistes, ce qui pourra faire plaisir à quelques Lecteurs, aussi bien qu'un assez bon nombre d'autres d'anecdotes répandues dans ces quatre Volumes. En voici quelques-unes que nous prenons au hasard :

Charleval, dont nous avons quelques Poésies, fit ses délices & toute son occupation des Belles Lettres, & l'agrément de sa conversation le fit rechercher des beaux Esprits de son tems, qui ont tous loué la délicatesse de son goût & la finesse de son style. Scarron, qui étoit son ami particulier, disoit que les Muses ne le nourrissoient que de *blanc manger* & d'*eau de poulet*. On raconte de cet ingénieux Ecrivain un trait qui prouve qu'il avoit le cœur aussi noble que l'esprit. Ayant appris que Mr. & Madame *Dacier* pensoient à se retirer dans la Province, pour y vivre plus aisément, il leur porta aussi-tôt 100000. liv. qu'il les pressa d'accepter.

Le P. *Desmares*, grand Prédicateur, s'étant attiré des persécutions par ses liaisons avec Mrs. de Port-Royal, se retira d'abord dans une maison du Duc de Luynes, & quelque tems après à Liancourt, où il passa le reste de sa vie. Un jour que Louis XIV. y étoit, le Duc de Liancourt dit à

ce Prince, qu'il avoit chez lui une personne d'un rare mérite, que S. M. ne seroit pas fâchée de voir, & que si Elle l'agréoit, il la feroit paroître en sa présence. Ce Seigneur ajouta qu'on cherchoit celui dont il s'agissoit pour le mettre à la Bastille ou pour l'exiler, & qu'ainsi il supplioit S. M. qu'il ne lui fût rien fait. *Je vous donne ma parole de Roi*, dit Louis XIV, *qu'il ne lui arrivera aucun mal, & qu'il restera caché & inconnu.* Le P. Desmares se présenta & dit au Roi fort librement: *Sire, je vous demande une grace ; Demandez*, répondit Louis XIV, *& je vous l'accorderai.* *Permettez-moi*, reprit le P. Desmares, *de prendre mes lunettes, afin que je considère & que je contemple le visage de mon Roi.* Louis se mit à rire en disant qu'il n'avoit point encore entendu, depuis qu'il étoit Roi, un compliment qui lui eût fait tant de plaisir ; & montrant un visage gai au P. Desmares, qui avoit pris ses lunettes, il se laissa considérer long-tems par ce vénérable vieillard, qui parla ensuite d'une manière si spirituelle, si respectueuse, & en même tems si enjonnée, que le Roi en fut dans l'admiration.

Le célèbre *Michel le Faucheur*, Ministre à Charenton, excella sur-tout dans la Prédication. Il prêcha un jour avec tant de véhémence contre le duel, que le Maréchal de la Force qui l'avoit entendu, dit à quelques braves, que si on lui faisoit un appel, il ne l'accepteroit pas. Mal-

Malgré l'idée que les contes de *La Fontaine* ne doivent donner de lui, il avoit les mœurs pures & la conversation décente. Un trait qui prouve que, quand il faisoit des vers licentieux, son cœur n'y étoit pour rien : c'est qu'ayant rimé un conte dans lequel il y avoit une application profane de ces paroles de l'Evangile : *quinque talenta dediſti mihi*, &c. il l'adressa au grand Arnaud, par un prologue très-ingénieux, & ne sentit l'indécence de l'application & de la dédicace (2), que lorsque Boileau & Racine la lui eurent fait appercevoir.

Nicolas Fontaine l'un des Solitaires de Port-Royal, est Auteur des Figures de la Bible sous le nom de Royaumeont ; nous le remarquons parce qu'on attribue ordinairement ce bon Ouvrage à M^r. de Sacy.

Le Surintendant Fouquet eut dans sa disgrâce la consolation de voir que tous les Gens de Lettres à qui il avoit fait du bien, lui demeurèrent attachés & prirent hautement son parti. Dès le lendemain de la détention, Loret fit connoître dans sa Gazette les obligations qu'il lui avoit. Pelisson

souff

(2). Il y a dans le Dictionnaire *de ne sentit l'application & l'indécence de la dédicace*. Cet Ouvrage fourmille de fautes d'impression. A la fin de chaque Volume on a mis un grand Errata, qu'on auroit pu faire dix fois plus grand encore.

souffrit la prison pour lui être fidèle, & employa tous ses talens en sa faveur. La célèbre Scudery prit vivement sa défense. Brebœuf crut ne pouvoir rien faire de mieux que de mourir de déplaisir en apprenant le malheur de son Mécène. Pecquet son Médecin, ne s'en consola jamais, & dit que son nom rimeroit toujours à Foucquet. Cette courageuse reconnoissance fait honneur aux Lettres.

André le Nôtre qui s'est rendu si célèbre par les magnifiques Jardins qu'il a faits en France, étoit plein de cordialité & d'une aimable franchise. En 1678. il fit un voyage à Rome. Innocent XI. voulut le voir & lui donna une assez longue audience, sur la fin de laquelle le Nôtre s'écria, en s'adressant au Pape: *J'ai vu les deux plus grands hommes du monde, votre Sainteté & le Roi mon Maître. Il y a grande différence*, dit le Pape, *le Roi est un grand Prince victorieux, je suis un pauvre Prêtre, serviteur des serviteurs de Dieu.* Le Nôtre charmé de cette réponse, oublia qui la lui faisoit, & frappant sur l'épaule du Pape, lui répondit à son tour: *Mon Révérend Père, vous vous portez bien, & vous enterrez tout le sacré Collège.* Le Pape rit du pronostic. Le Nôtre charmé de plus en plus de son affabilité, & de l'estime particulière qu'il témoignoit pour le Roi, se jetta au cou du Pape & l'embrassa. C'étoit, au reste,

reste, sa coutume d'embrasser tous ceux qui publioient les louanges de Louis XIV; & il embrassoit le Roi lui-même, toutes les fois que ce Prince revenoit de Campagne.

Le P. *Ségaud*, Jésuite & célèbre Prédicateur, mourut à Paris en 1748. On a de lui des Sermons imprimés à Paris en six volumes in 12. par les soins du P. *Berruyer*. L'Editeur dans sa Préface fait un aveu singulier où il convient avec ingénuité que le P. *Ségaud*, qui dans les premières années de son travail avoit beaucoup *lu* & beaucoup *compilé*, a peut-être de tems en tems, lorsque l'ouvrage le pressoit un peu, trop profité de ses extraits. Il est bon de savoir pour l'intelligence de cet aveu, que dans plusieurs villes de Province & à Paris on avoit accusé le P. *Ségaud* de débiter les sermons de Mr. *Saurin*, & que plusieurs personnes s'en étoient assurées le Livre du Ministre à la main. Le Jésuite accusé de plagiat s'en justifioit en rejetant le vol sur *Saurin*, & en produisant une Lettre de ce Ministre qui lui marquoit qu'ils avoient pris réciproquement de bonnes choses dans leurs Sermons; mais il y avoit dans cette accusation une erreur de chronologie palpable qui la détruisoit, & l'on prouvoit par les dates que, lors que les Sermons du Ministre furent imprimés, *Ségaud* n'étoit tout au plus connu que dans quelque pe-

tit coin de Province. Les choses en étoient demeurées là, & l'accusation de plagiat restoit bien prouvée contre le Jésuite, sans que ni lui ni ses Confrères eussent réclamé, lorsque l'on vit paroître les Sermons de Séguier & dans la Préface un aveu entortillé des vols faits par ce Prédicateur.



ARTICLE SEPTIEME.

HISTOIRE NATURELLE générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi. *Tome VII. A Paris, de l'imprimerie Royale. pagg. 378.*

Cet Ouvrage ne se dément point dans ses progrès. Même système, mêmes recherches, même exactitude, même goût, même hardiesse de pensées, même beauté de langage. C'est toujours M. D'AUBENTON qui anatomise & toujours M. DE BERNON qui disserte.

Il est vrai que l'objet de ce Volume n'est pas gracieux. C'est le tableau des Animaux carnassiers, c'est l'histoire & la description

cription des Loups, des Renards, des Blaireaux, des Loutres, des Fouines, des Martes, des Putois, des Furets, des Belettes, des Hermiones, des Ectreuil, des Rats, des Souris, des Mulots, des Campagnols. Mais cette histoire est écrite avec tout l'agrément & toute l'élégance possibles; cette description est claire, détaillée, savante. De belles figures exactement dessinées & proprement gravées y mettent sous les yeux tout ce qu'il importe le plus que les yeux voyent. Là où il faut aider l'esprit en lui présentant des réflexions qui l'élèvent au-dessus des objets dont il est immédiatement occupé, on sent qu'elles ne coûtent rien aux Auteurs. Interprète sublime de la Nature Mr. DE BUFFON répand à pleines mains les richesses de la métaphysique pour en dévoiler les profondeurs. Les réflexions & les paradoxes se multiplient sous sa plume. Il n'est point de sujet si vulgaire qu'il n'en fasse couler des observations intéressantes. L'article des Rats en présentera au Lecteur qui le frapperont.

Loin de pouvoir le suivre dans tous les détails où il entre, nous pourrions à peine analyser la Préface, qui prépare à la Lecture de ce Tome. Le début en est remarquable. „ Jusqu'ici, dit le Philosophe Fran-
 „ çois, nous n'avons parlé que des animaux
 „ utiles; les animaux nuisibles sont bien en
 „ plus grand nombre, & quoique en tout, ce

„ qui nuit paroisse plus abondant que ce
 „ qui sert , cependant tout est bien , parce
 „ que dans l'Univers physique le malcon-
 „ court au bien , & que rien en effet ne
 „ nuit à la Nature. Si nuire est détruire
 „ des Etres animés , l'homme , considéré
 „ comme faisant partie du système de ces
 „ Etres , n'est-il pas l'espèce la plus nuisi-
 „ ble de toutes ? Lui seul immole , anéantit,
 „ plus d'individus vivans que tous
 „ les animaux carnassiers n'en dévorent.
 „ Ils ne sont donc nuisibles que parce qu'ils
 „ sont rivaux de l'homme , parce qu'ils
 „ ont les mêmes appétits , le même goût
 „ pour la chair , & que pour subvenir à
 „ un besoin de première nécessité , ils lui
 „ disputent quelquefois une proie , qu'il
 „ réservoir à ses excès ; car nous sacrifions
 „ plus encore à notre intempérance que
 „ nous ne donnons à nos besoins. Destruc-
 „ teurs nés des êtres qui nous sont sub-
 „ ordonnés nous épuiserions la Nature si
 „ elle n'étoit inépuisable , si par une fé-
 „ condité aussi grande que notre dépreda-
 „ tion , elle ne savoit se réparer elle-même
 „ & se renouveler. Mais il est dans l'or-
 „ dre que la mort serve à la vie , que la
 „ reproduction naisse de la destruction.
 „ Quelque grande , quelque prématurée que
 „ soit donc la dépense de l'homme & des
 „ animaux carnassiers , le fonds , la quan-
 „ tité totale de substance vivante n'est
 „ point

„ point diminuée, & s'ils précipitent les
 „ destructions ils hâtent en même temps
 „ des naissances nouvelles. . . . Les
 „ insectes multiplieroient plus que les
 „ plantes s'ils n'étoient détruits par d'au-
 „ tres animaux dont ils paroissent é-
 „ tre la pâture naturelle, comme les
 „ herbes & les graines semblent être la
 „ nourriture préparée pour eux-mê-
 „ mes . . . , tous servent de pâture aux
 „ oiseaux, & les oiseaux domestiques &
 „ sauvages nourrissent l'homme, ou de-
 „ viennent la proie des animaux carnas-
 „ siers. Ainsi, conclut l'habile Natura-
 „ liste, la mort violente est un usage pres-
 „ que aussi nécessaire que la Loi de la
 „ mort naturelle. Ce sont deux moyens
 „ de destruction, dont l'un sert à entrete-
 „ nir la jeunesse perpétuelle de la nature,
 „ & dont l'autre maintient l'ordre de ses
 „ productions & peut seul limiter le nom-
 „ bre des espèces. . . Il est nécessaire que
 „ les unes vivent sur les autres, & dès
 „ lors la mort violente des animaux est
 „ un usage légitime, innocent, puisqu'il
 „ est fondé dans la Nature & qu'ils ne
 „ naissent qu'à cette condition ”.

Nous croirions faire injure à la pénétra-
 tion & au goût de nos Lecteurs si nous
 doutions un moment qu'ils ne sentent la
 vérité, & la beauté de ces réflexions si
 noblement exprimées; mais peu de gens

sans doute s'attendent aux conséquences que M. DE BUFFON en tire. Ces conséquences enchaînées avec un art infini, mènent aux profondeurs de la métaphysique la plus sublime. Il faudroit avoir le génie du célèbre Académicien pour oser le suivre de près dans une route, où malgré la lumière qu'il tâche d'y répandre il seroit encore si facile de s'égarer. Nous serons assez contents de nous-même si nous réussissons à exposer avec fidélité ses sentimens sans au reste prendre sur nous de pénétrer toujours dans ses vues.

D'abord il observe qu'encore que les hommes puissent innocemment ôter la vie aux animaux pour se nourrir de leur chair, il y a une insensibilité cruelle à les sacrifier sans nécessité, sur-tout, dit-il, ceux qui vivent avec nous & dont le sentiment se réfléchit vers nous en se marquant par les signes de la douleur. Selon lui, la *compassion* est une souffrance qu'on partage, mais qui, fondée sur les rapports que l'on a avec l'objet qu'on voit souffrir, est purement machinale. Elle dépend de la sensibilité du corps & de la similitude de la conformation; c'est un sentiment commun aux hommes & aux animaux & qui doit diminuer à mesure que les natures s'éloignent. „ Un chien qu'on frappe, un agneau qu'on égorge, nous font quelque pitié; un arbre que l'on coupe, une
„ hui-

„ huitre qu'on mord ne nous en font au-
 „ cune ”.

Selon les principes de M. DE BUFFON, le sentiment est une faculté naturelle qui produit des mouvemens apparens dans tous les Etres qui en sont doués, dans certaines plantes telles que la *Sensitive*, & plus ou moins soit dans les animaux soit dans les hommes. Parmi les animaux ceux qui demeurent avec nous deviennent plus sensibles par communication. „ Et dans
 „ l'espèce humaine, que d'automates en
 „ qui l'éducation & la communication re-
 „ spective des idées augmentent la quan-
 „ tité & la vivacité du sentiment ! Quelle
 „ différence à cet égard entre l'homme
 „ sauvage & l'homme policé, la paysan-
 „ ne & la femme du monde ! ”

Notre Philosophe ne se borne pas à cette remarque. Il observe qu'ain que le sentiment soit au plus haut degré dans un corps animé, il faut que ce corps fasse un tout lequel soit non seulement sensible dans chacune de ses parties, mais encore composé de manière que toutes ces parties sensibles aient entr'elles une correspondance intime, en sorte que l'une ne puisse être ébranlée sans communiquer une partie de cet ébranlement à chacune des autres. Il faut de plus qu'il y ait un centre principal & unique, auquel puissent aboutir ces différens ébranlemens, & fût lequel com-

me sur un point d'appui général & commun, se fasse la réaction de tous ces mouvemens. Ainsi l'homme & les animaux, qui par leur organisation ressemblent le plus à l'homme, sont les êtres les plus sensibles; plus l'organisation de ces derniers diffère de la nôtre, moins ils ont de sentiment.

Mais quelle est dans l'homme & dans les animaux qui lui ressemblent le siège ou le centre du sentiment ? Ce n'est pas le cerveau, dit M. DE BUFFON, c'est le Diaphragme. Pour le faire comprendre il distingue la sensation du sentiment. La sensation n'est, dit-il, qu'un ébranlement dans le sens, mais le sentiment c'est cette sensation devenue agréable ou désagréable par la propagation de cet ébranlement dans tout le système sensible. Or c'est à la région du Diaphragme, que toutes les émotions vives & toutes les affections intimes s'exécutent, au lieu qu'on n'a dans la tête que des sensations pures, ou plutôt les représentations de ces mêmes sensations simples & dénuées de tout sentiment; seulement on se souvient que telle ou telle sensation a été agréable ou désagréable; & si cette opération qui se fait dans la tête est suivie d'un sentiment vif & réel, alors on en sent l'impression au dedans du corps & toujours à la région du Diaphragme.

Sans rien décider sur la matière qui sent
de

de véhicule au sentiment, l'Auteur convient que c'est par les Nerfs & par les Méninges ou enveloppes des Nerfs que le sentiment se propage & se communique en un instant d'une extrémité à l'autre du système sensible; mais de cela même il conclut que, si le siège des sensations étoit dans la tête comme on le croit communément, il seroit dans les méninges & non dans la partie médullaire du cerveau, dont la nature est toute différente. Selon cette nouvelle Physiologie, ce qui en a imposé & a fait regarder le cerveau comme le siège des sensations, c'est que tous les nerfs y aboutissent; mais bien que le fait soit vrai, la conséquence qu'on en tire est aux yeux de l'Auteur manifestement fautive. D'un côté il ne croit pas possible qu'une substance molle, inactive, insensible, telle qu'est la cervelle, soit l'organe du sentiment & du mouvement, qu'elle en reçoive les impressions & qu'elle en propage les ébranlemens dans toutes les parties solides insensibles. Encore moins d'un autre côté peut-on, d'après *Descartes* ou d'après *M. de la Peyronnie*, placer le principe du sentiment dans la glande pinéale ou dans le corps calleux. Ils ne tiennent point aux nerfs. Environnés de la substance insensible de la cervelle ils ne sauroient participer à leurs mouvemens.

Mais à quoi sert donc le cerveau? Ne se trouve-t-il pas dans tous les animaux?

Chaque animal n'en a-t-il pas une portion d'autant plus grande qu'il est doué de plus de sentiment ? Et n'est-il pas avéré que dès qu'on le comprime toute action cesse, tout mouvement est suspendu ? **M. DE BUFFON** répond à cela, voyez le cerveau, mais ne voyez que ce qui y est. La cervelle n'est qu'un mucilage à peine organisé. Les petites artères qui y aboutissent en très-grand nombre, n'y portent pas du sang, mais une lymphe blanche & nourricière. Et pour les nerfs ils ne la pénètrent pas ; ils s'arrêtent à sa surface, & là on voit leurs extrémités molles & presque mucilagineuses. Il paroît donc que le cerveau, nourri par les artères lymphatiques, fournit à son tour de la nourriture aux nerfs. Il est aux nerfs ce que la terre est aux plantes ; il est un organe de sécrétion & de nutrition ; sans lui les nerfs ne pourroient ni croître ni s'entretenir ; ils y pompent par leur extrémité les parties les plus subtiles de l'humidité du cerveau. Si on le comprime, c'est un poids qui en les engourdissant en amortit le sentiment ; si on le déchire, si on le blesse jusqu'au corps calleux, on les dérange, on les déracine, on les blesse tous ensemble & dans leur origine.

Il est bien vrai que dans l'homme, dans les quadrupèdes, dans les oiseaux, le cerveau est plus grand que dans les poissons & dans les insectes, parce que le nombre

bre ou le volume des nerfs est plus grand dans les premiers, ce qui fait que les derniers sont moins sensibles; mais l'Auteur observe qu'il y a des espèces de Singes & de Cétacées qui proportionnellement au volume de leur corps ont plus de cerveau que l'homme, sans avoir plus de sensations & de sentimens que lui, nouvelle preuve que cet organe n'est ni le siège des sensations ni le principe du sentiment. Ce qui le confirme, c'est qu'on a vu des animaux & même des enfans, naître sans tête & sans cerveau, qui cependant avoient sentiment, mouvement & vie; c'est que les insectes & les vers n'ont point de cerveau, mais seulement une partie correspondante à la moëlle allongée & à la moëlle epinière, les quelles ne manquent à aucun animal. Ainsi, dit Mr. DE BUFFON, il est „ moins difficile de voir la nature telle „ qu'elle est que de la reconnoître telle qu'on „ nous la représente. Elle ne porte qu'un „ voile, nous lui donnons un masque, „ nous la couvrons de préjugés”.

Il n'y a pas selon notre profond Naturaliste jusqu'à la vöye des expériences qui ne nous trompe. Depuis trois mille ans que l'on dissèque des cadavres humains, l'Anatomie n'est encore qu'une nomenclature. On s'est appesanti sur des détails, on a voulu trouver des différences où tout étoit semblable; en créant de nouveaux noms on a cru donner des choses nou-
vel-

velles ; on a décrit avec une exactitude minucieuse les plus petites parties , & la description de quelque partie encore plus petite oubliée ou négligée par les Anatomistes précédens s'est appelée découverte ; les dénominations elles-mêmes , ayant souvent été prises d'objets qui n'avoient aucun rapport avec ce qu'on vouloit désigner , ont souvent augmenté la confusion. Mais ce qui a sur-tout empêché que l'on fît quelques progrès dans la science de l'économie animale qui doit être l'objet de l'anatomie , c'est qu'on ne s'est pas assez appliqué à l'anatomie comparative , & qu'en négligeant d'étudier de près le corps des autres animaux pour fixer tous ses regards sur la structure du nôtre , on a eu le double désavantage , d'avoir d'abord attaqué le sujet le plus compliqué , & ensuite d'avoir raisonné sur ce même sujet sans fondement de relation , & sans le secours de l'analogie. Faute d'avoir comparé dans la dissection , du moins tous les genres d'animaux différens , on a nommé & décrit dans l'homme des parties qui peut-être ne se trouvent pas dans les animaux , on a attribué certaines fonctions à de certains organes , sans savoir , si dans d'autres êtres , quoique privés de ces organes , les mêmes fonctions ne s'exercent pas. Et de là que de préjugés , que d'erreurs ! „ L'absolu s'il existe , ajoute M. DE „ BUFFON , n'est pas du ressort de nos „ connoissances ; nous ne jugeons & ne „ pou-

„ pouvons juger des choses que par les
 „ rapports qu'elles ont entr'elles.

On est surpris bien agréablement de voir l'usage que le savant Académicien fait de cette théorie pour réfuter le singulier Système que Mr. *Roussseau* de Genève a tâché d'établir dans son *Discours sur l'inégalité des conditions*. Si jamais ce Philosophe, *l'un des plus fiers censeurs de notre humanité*, comme parle M. DE BUFFON, a trouvé un antagoniste digne de lui sur ce sujet, c'est en Mr. DE BUFFON lui-même. Il prétend pouvoir montrer par des faits, que, dans l'état de nature, l'homme ne s'est jamais borné à vivre d'herbes, de graines ou de fruits, & qu'il a dans tous les tems, aussi bien que la plupart des autres animaux, cherché à se nourrir de chair; que par une nécessité physique l'espèce humaine n'a pu durer & se multiplier qu'à la faveur de la société; en un mot que l'état de nature, c'est le sauvage vivant dans le désert, mais vivant en famille, connoissant ses enfans, connu d'eux, usant de la parole & se faisant entendre. Quant à la nourriture, l'Auteur est assez singulier lui-même. Il est persuadé que, si l'homme étoit réduit à l'abstinence de la chair, il ne pourroit, du moins dans nos climats, ni subsister ni se multiplier. Il périroit d'inanition, il manqueroit de *molécules organiques*, il traineroit à peine une vie foible & languissante.

On

On peut juger par-là de l'estime que l'Auteur fait des descriptions de *l'âge d'or*, dont l'énergique pinceau du Philosophe de Genève a rendu les traits si saillans & les couleurs si brillantes. Ce n'est à ses yeux qu'un apologue, une fable où l'on n'emploie l'homme comme un animal que pour nous donner des leçons & des exemples. Aussi peu goûte-t-il l'horrible tableau que dans tous les tems certains *Philosophes austères & sauvages par tempérament* ont fait du *siècle de fer*, & de l'homme en société. „ Ils ont, dit-il, réhaussé leur orgueil individuel par l'humiliation de l'espèce entière. Ce tableau ne vaut que par le contraste & peut-être parce qu'il est bon de présenter quelque fois aux hommes des *chimères de bonheur* ”.

Pour revenir à la nutrition, M. DE BOURBON ne doute point que les animaux mêmes qui ne vivent que d'herbes ne pussent malgré leur conformation se faire à manger de la chair; il observe que les moutons, les vœux, les chèvres, les chevaux, avides à manger du lait & des œufs qui sont des nourritures animales, ne se refusent nullement à la viande hachée & assaisonnée de sel; & sa conclusion est, que le goût pour la chair & les nourritures solides, qui au reste servent de lest dans le corps avant de servir à la nutrition, est pour ainsi

ainsi dire l'appétit général de tous les animaux & fut toujours plus ou moins nécessaire à l'homme.

On objecte la manière de vivre de certains Religieux. „ Mais, répond l'Académicien, aussi Orateur que Philosophe, „ voyez ces pieux Solitaires qui s'abstiennent de tout ce qui a vie, qui, par des saints motifs, renoncent aux dons du Créateur, se privent de la parole, fuient la société, s'enferment dans des murs sacrés contre lesquels se brise la nature. Confinés dans ces asyles, ou plutôt dans ces tombeaux vivans où l'on ne respire que la mort, le visage mortifié, les yeux éteints; ils ne jettent autour d'eux que des regards languissans; ils semblent ne se soutenir que par efforts: ils prennent leur nourriture sans que le besoin cesse: quoique soutenus par leur ferveur (car l'état de la tête fait à celui du corps) ils ne résistent que pendant peu d'années à cette abstinence cruelle: ils vivent moins qu'ils ne meurent par une mort anticipée, & ne s'éteignent pas en finissant de vivre, mais en achevant de mourir. Si ce n'est pas là lever l'objection, il faut au moins avouer que c'est y répondre avec bien de l'éloquence. Il n'y a pas un Châtreux qui, en lisant cette ingénieuse description, ne doive rougir d'être gros & gras, sur-tout

s'il n'a pas eu honte de passer les cinquante ans.

Une autre objection se tire de l'exemple des Brachmanes. Nous serions tentés de croire que Mr. DE BUFFON n'a pas été fâché d'avoir à la résoudre. Il dit, que les Brachmanes sont plutôt une secte qu'un peuple, que leur Religion, quoique très-ancienne, ne s'est guère étendue au de-là de leur climat. Cela le conduit à une digression très-piquante sur cette Religion, digression dont à la vérité nous ne pénétrons pas trop les vues, & dont peut-être on pourroit faire un mauvais usage, mais que par cela même il convient de ne pas passer sous silence.

„ On a sçu avant nous, dit M. DE
 „ BUFFON, que tous les Etres animés con-
 „ tenoient des molécules indestructibles,
 „ toujours vivantes, & qui passaient de
 „ corps en corps. Cette vérité adoptée
 „ par les Philosophes & ensuite par grand
 „ nombre d'hommes ne conserva sa pu-
 „ reté que pendant les siècles de lumiè-
 „ re : une révolution de ténèbres ayant
 „ succédé on ne se souvint des molécules
 „ organiques vivantes, que pour imagi-
 „ ner que ce qu'il y avoit de vivant dans
 „ l'animal étoit apparemment un tout in-
 „ destructible qui se séparoit du corps a-
 „ près la mort. On appella ce tout une
 „ *ame* qu'on régarda bientôt comme un
 „ être

„ être réellement existant dans tous les a-
 „ nimaux , & joignant à cet être fantasti-
 „ que , l'idée réelle , mais défigurée du
 „ passage des molécules vivantes , on dit
 „ qu'après la mort cette ame passoit suc-
 „ cessivement & perpétuellement de corps
 „ en corps. On n'excepta pas l'homme ;
 „ on joignit bientôt le moral au métaphy-
 „ sique : on ne douta point que cet Etre
 „ survivant ne conservât dans sa transmi-
 „ gration , ses sentimens , ses affections ,
 „ ses desirs : les têtes foibles frémirent.
 „ Quelle horreur en effet pour cette ame ,
 „ lorsqu'au sortir d'un domicile agréable il
 „ falloit aller habiter le corps infecté d'un
 „ animal immonde ! On eut d'autres fra-
 „ yeurs , (chaque crainte produit sa su-
 „ perstition) : on eut peur en tuant un ani-
 „ mal d'égorger sa maîtresse , ou son pè-
 „ re : on respecta toutes les bêtes ; on les
 „ regarda comme son prochain ; on dit
 „ enfin qu'il falloit par amour , par devoir
 „ s'abstenir de tout ce qui avoit eu vie ”.
 Telle est au jugement de notre Auteur
 l'origine & le progrès de la Religion des
 Brachmanes , la plus ancienne des Indes.
 Si nous ne nous trompons pas , il croit que
 dans cette Religion l'ame humaine & cel-
 le des animaux , n'étoit qu'un être fantasti-
 que , forgé par la multitude ignorante sur
 la notion défigurée des *molécules organiques*
vivantes. La découverte est neuve sans
 Tome XII. Part. II. I dou-

doute ; mais les réflexions que le Philoſophie y fait, & la conclusion qu'il en tire ne nous paroissent pas moins remarquables.

„ Cette origine, dit-il, indique assez
 „ que la vérité livrée à la multitude est
 „ bientôt défigurée ; qu'une opinion philoſophique ne devient opinion populaire
 „ qu'après avoir changé de forme, mais
 „ qu'au moyen de cette préparation elle
 „ peut devenir une religion d'autant mieux
 „ fondée, que le préjugé sera plus général, & d'autant plus respectée qu'ayant
 „ pour baze des vérités mal entendues elle
 „ sera nécessairement environnée d'obſcurités, & par conséquent paroitra
 „ mystérieuse, auguste, incompréhensible ; qu'ensuite la crainte se mêlant au
 „ respect, cette religion dégènera en superstitions, en pratiques ridicules, lesquelles cependant prendront racines,
 „ produiront des usages qui seront d'abord scrupuleusement suivis, mais s'altérant
 „ peu à peu changeront tellement, avec le
 „ tems, que l'opinion même dont ils ont
 „ pris naissance ne se conservera plus que
 „ par de fausses traditions, par des proverbes, & finira par des contes puériles
 „ & des absurdités. D'où l'on doit conclure, que, toute Religion fondée sur
 „ des opinions humaines est fautive & variable, & qu'il n'a jamais appartenu
 „ qu'à Dieu de nous donner la vraie Religion,

„ gion , qui ne dépendant pas de nos opi-
 „ nions est inaltérable, constante & tou-
 „ jours la même ”.

Rien de plus judicieux assurément que cette conclusion, & elle l'est d'autant plus par rapport à la Révélation, que, loin d'être fondée sur des opinions humaines, sur des systèmes, sur des notions métaphysiques, de l'existence des molécules organiques vivantes ou d'autres semblables, cette divine Religion porte ou sur des notions d'une évidence avouée, ou sur des faits d'une certitude inébranlable, & n'est mystérieuse, incompréhensible, obscure, que quand elle parle de l'infini à notre faible raison, ou quand elle ne montre qu'en partie à notre esprit des vérités qu'il n'est pas nécessaire, que nous connoissions entièrement ici bas, ou enfin qu'au jugement de ceux qui périssent, de ceux dont le Dieu de ce siècle a aveuglé l'entendement.





ARTICLE HUITIEME.

L'ORACLE DES NOUVEAUX PHILOSOPHES, pour servir de suite & d'éclaircissement aux Oeuvres de Mr. DE VOLTAIRE. Octavo de 326 pp. sans l'avertissement. Berne 1759.

LE but du livre dont on vient de voir le titre est bien différent de l'idée que ce titre même donneroit au premier coup d'œil. A en juger sur l'étiquette on seroit tenté de croire que l'Auteur de cet ouvrage cherche à appuyer les sentimens qu'on trouve répandus dans plusieurs des écrits de Mr. DE VOLTAIRE; qu'il le destine à défendre ces sentimens, à y ajouter du poids, & à les placer dans un plus grand degré d'évidence. Cependant il ne s'y agit de rien de semblable. C'est dans des vues tout opposées que l'anonyme a pris la plume; loin de s'en eacher il s'en glorifie. Décélons, dit-il, à la fin d'un avertissement où il s'élève avec une juste indignation contre le déchainement des ennemis du Christianisme, „ décélons en particulier les erreurs monstrueuses, établies „ dans le plus insidieux & le plus répandu „ de tous les livres; dans celui qui a don-

„ né

„ né le ton à une infinité d'autres venus à
 „ sa suite; où les pernicieuses leçons du
 „ maître sont fréquemment répétées com-
 „ me des Oracles, & comme les maxi-
 „ mes fondamentales de la nouvelle Phi-
 „ losophie. Eventons le poison subtil &
 „ mortel, renfermé presque dans toutes les
 „ pages de cet ample recueil. Montrons
 „ à la jeunesse (& de cette espèce il en est
 „ à tout âge) montrons l'écueil où les
 „ partisans du bel esprit & de la préten-
 „ due raison humaine courent faire nau-
 „ frage. Mettons en garde contre des at-
 „ traits séducteurs ceux qui ne voudroient
 „ pas être surpris. C'est vers eux princi-
 „ palement que mes vues sont tournées;
 „ & ces vues, c'est à la Religion que je
 „ les consacre ”.

L'intention est excellente, les motifs qui
 ont engagé notre Auteur à prendre la plu-
 me pour apprécier les sentimens de l'Or-
 cle des *petits Philosophes* de notre siècle lui
 font honneur, mais ce qui doit faire sa
 gloire c'est l'exécution, & s'il nous est per-
 mis d'en dire notre pensée, elle ne répond
 pas tout à fait à la manière avantageuse
 dont son ouvrage a été annoncé. On y
 trouve des connoissances, du raisonnement,
 du feu, de l'esprit, des graces, mais quel-
 quefois peu d'exactitude dans la diction,
 encore moins de cette précision logique
 qu'on demanderoit dans un écrit de ce
 genre, & en quelques rencontres beaucoup

moins sur-tout de cette impartialité si indispensable quand on manie les importantes controverses qui intéressent la vérité & la divinité de notre Sainte Religion.

L'Auteur a pris le ton de la conversation. La Scène est à Lauzanne. Un Gentilhomme admirateur de Mr. DE VOLTAIRE le lui présente. Il écoute cet Oracle, il raisonne avec lui, il dispute avec son disciple, & de là neuf entretiens consécutifs. Rien de mieux que d'introduire ainsi Mr. DE VOLTAIRE exposant lui-même ses sentimens, & tirant de ses propres ouvrages ce qu'il dit pour les exprimer; mais il auroit fallu garder soigneusement le décorum, ne mettre dans sa bouche que ce qu'il oseroit avouer, ne lui opposer que des réponses auxquelles il n'y eût point de réplique à faire.

La I. conversation roule sur la Religion Naturelle. L'Oracle en fait presque tous les frais. Il prononce que le vrai Sage ne connoit qu'une Religion, celle qui est naturellement gravée dans tous les cœurs, que toutes les autres sans en excepter le Christianisme sont parfaitement indifférentes, & que Payens, Juifs, Mahométans, Sectaires, quels qu'ils soyent, tous, pourvu qu'ils observent cette Loi naturelle, auront également part au salut. Si l'on n'y avoit rien ajouté, jamais on n'auroit entendu parler d'hérésies, ni de disputes;
dispu-

disputes chimériques où la raison ne comprend rien, dont l'objet n'existe que dans l'imagination, & qui ne sert que de prétexte pour se damner mutuellement. Après l'avoir dit en prose, l'Oracle le confirme par ces vers tirés de son Poëme sur la Religion Naturelle & dédié au Roi de Prusse.

D'où vient que deux cent ans cette pieuse
rage,

De nos Ayeux grossiers fut l'horrible par-
tage?

C'est que de la nature on étouffa la voix;

C'est qu'à sa Loi sacrée on ajouta des Loix;

C'est que l'homme amoureux de son sot
esclavage

Fit dans ses préjugés Dieu même à son
image,

Nous l'avons fait injuste, emporté, vain,
jaloux,

Séducteur, inconstant, barbare comme
nous.

. . . . Nous dampons à la fois

Le peuple circoncis Vainqueur de tant de
Rois.

Londres, Berlin, Stokholm, & Genève,
& vous-même

Vous êtes, ô grand Roi, compris dans l'a-
nathème.

Mr. de V. n'est pas si inhumain; il sau-

ve toute la terre jusqu'à Julien l'Apôstat.

Julien s'égarant dans sa religion ,
Infidèle à la Foi , fidèle à la Raïson ,
Scandale de l'Eglise & des Rois le modèle ,
Ne s'écarta jamais de la Loi naturelle.

Hé ! pourquoi non ?

Usages, intérêts, culte, loix, tout diffère,
Qu'on soit juste, il suffit, le reste est arbitraire.

L'homme agit en machine, & c'est par sa
nourrice

Qu'il est Juif ou Payen, Fidèle ou Musulman,
Vêtu d'un juste-au-corps ou bien d'un Doliman.

Mais delà que s'ensuit-il ? Il s'ensuit qu'on
ne doit damner personne, persécuter personne,
qu'il faut ouvrir la porte à toutes
les Religions, à toutes les Sectes, & mettre
les choses sur le pied où elles sont, dit-on,
en Angleterre.

Un Anglois comme un homme libre va au
ciel par le chemin qui lui plaît ; & c'est, assure
l'Oracle, ce qu'il a persuadé à un Roi
dont il avoit gagné la faveur „ Graces aux
„ vives exhortations que je lui ai faites,
„ on est aujourd'hui tout ce qu'on veut dans
„ ses Etats, & j'ose me glorifier que c'est
„ mon ouvrage. II. Pen-

II. Pendant que Mr. de Voltaire débitoit ce beau Systême, l'anonyme se taisoit: on vint annoncer le diner & cette première conversation finit. Mais après le repas & en retournant au logis avec le Gentilhomme qui l'avoit conduit, il en commença une seconde dont il fut le tenant principal & sur un ton bien différent de celui de M. de V. Les charmes du langage de ce dernier l'avoient frappé mais ne l'avoient pas ébloui. „ Il déclara franchement à son ami qu'il ne pouvoit goûter „ le Systême de l'Oracle sur la religion naturelle & la liberté de choisir telle religion que l'on voudra; il s'offrit à lui en „ faire sentir tout le faux”. Mais ce qui nous surprend un-peu, c'est qu'il lui demanda le secret. Le Gentilhomme le lui promit. Il entra en matière, & tout de suite il s'étendit à prouver l'existence d'une Loi naturelle, puis son imperfection, son insuffisance, & la nécessité d'une révélation, enfin les effets divins qu'elle produit dans le monde.

Sur le premier de ces articles rien de nouveau, car il n'est plus nouveau d'entendre préconiser les *idées innées* de l'existence de l'Etre suprême, de ses perfections & de nos devoirs. Pendant plus de seize siècles on a passé pour très-bon Chrétien sans admettre cette supposition. Aujourd'hui point d'idées innées, point d'Orthodoxie. Locke

est un Dérègle parce qu'il les a combattues. Heureusement Mr. de V. les a si bien prêchées dans son Poëme sur la Religion naturelle qu'on ne peut l'entreprendre là-dessus. Notre Auteur s'en venge sur *Hobbes*, sur Mr. J. J. *Roussseau*, sur Mr. *Helvetius*.

De-là il passe au second article & prouve parfaitement l'insuffisance de la Religion naturelle, en peignant les horreurs travers de l'idolâtrie & les excès crians de la corruption du Paganisme, en faisant voir que les Philosophes eux-mêmes ne purent ni y remédier, ni s'en défendre, & qu'encore aujourd'hui les Dérègles incertains savent si peu à quoi s'en tenir, que „ qui a „ lu leurs Ecrivains ne fait plus celui qu'il „ doit croire. C'est, dit-il, une mêlée „ d'ennemis, (qui font jouer toutes leurs „ batteries l'un sur l'autre, & qui s'égor- „ gent mutuellement &c. Tout ce tableau est dessiné d'après nature & de main de maître.

Nous avons là de même avec une extrême satisfaction tout ce qu'on trouve ici rassemblé sur le troisième article où notre Auteur démontre en peu de mots la vérité, la divinité & l'efficacité de la révélation. Voici l'esquisse de ce bon morceau, elle est de la plume même de l'Anonyme.

„ Reprenons en deux mots ce que je vous „ ai dit sur la certitude & la Divinité de „ la Religion Chrétienne. Les livres de „ l'an-

„ l'ancien Testament qui en forment la
 „ baze sont authentiques. Ils contiennent
 „ des Prophéties qui ont eu leur accom-
 „ plissement ; ceux qui les ont écrits é-
 „ toient donc inspirés. Ces Oracles an-
 „ nonçoient un Messie , à qui ils don-
 „ noient les caractères de la divinité, &
 „ tous ces caractères se trouvent en Jesus-
 „ Christ ; Jesus-Christ est donc Dieu. S'il
 „ est Dieu, donc la Religion qu'il a éta-
 „ blie est divine ; donc elle est pour nous
 „ d'une même obligation que la Loi natu-
 „ relle ; donc celle-ci ne suffit pas. Dis-
 „ moi quels paralogismes il y a dans ces
 „ conséquences ".

III. Ainsi finit le second entretien. Dès
 le lendemain matin les deux amis re-
 nouèrent cette importante conversation,
 & le disciple de Mr. de V. ayant entrepris
 de défendre le Tolérantisme ; „ Je ne veux,
 „ lui dit notre Auteur , qu'un exemple
 „ pour vous convaincre de l'incompatibi-
 „ lité des Religions contradictoires, que
 „ votre Religion Naturelle prétend alier
 „ toutes indifféremment. Laissons-là le
 „ Mahométisme, le Wicléfisme, & le
 „ Spinozisme. Je ne citerai que la pré-
 „ tendue Réformée, exempte certaine-
 „ ment de toutes ces horreurs, & je dis:
 „ Si Jesus-Christ est dans l'Eucharistie,
 „ tous les Chrétiens sont obligés de l'y ad-
 „ orer, comme ils l'auroient adoré du-
 „ rant

„ rant sa vie mortelle, & ceux qui lui re-
 „ fusent ce culte ne le peuvent sans re-
 „ noncer à leur religion. S'il n'y est pas,
 „ les Catholiques sont donc non seulement
 „ dans l'erreur, mais encore des grossiers
 „ Idolâtres. Dieu est donc nécessairement
 „ outragé par les uns ou par les autres. Il
 „ est impossible qu'il agrée ni qu'il tolère
 „ les deux partis sans approuver l'impie-
 „ té; ce que l'on ne peut entendre qu'a-
 „ vec horreur. D'où vous devez conclu-
 „ re que le Tolérantisme n'est point fait
 „ pour les Religions contradictoires". Ne
 voilà-t-il pas une réponse bien convaincan-
 te? Assurément Dieu ne sauroit approuver
 le Papisme & le Calvinisme tout à la fois;
 ni aucun mortel qui a le sens commun
 souscrire à l'un sans abjurer l'autre; mais
 que fait cela au tolérantisme? Demander
 si l'on doit tolérer toutes les Religions, est-
 ce demander si on les doit tenir toutes pour
 également bonnes ou seulement pour in-
 différentes? He! qui est l'homme con-
 vaincu de la Divinité du Christianisme
 qui le pensa jamais de la sorte? Quand on
 demande si l'on doit tolérer des Religions
 opposées à celle qu'on professe, on deman-
 de uniquement si l'on doit permettre que
 ces Religions soyent publiquement exer-
 cées, ou si au contraire on doit l'empê-
 cher, & en cas de besoin y employer la
 violence? Le Gentilhomme répond fort
 bien

bien à notre Auteur *que c'est l'affaire des Souverains.*

A ces mots il étoit naturel de repliquer en discutant les droits des Souverains sur les consciences & sur le culte ; mais que fait l'Auteur ? Il se jette sur l'article du *Calvinisme* dans le *Siècle de Louis XIV.* où Mr. de V. dit *que la différence des Religions dans un Etat est toujours dangereuse, & que les Souverains qui l'ont changée ont été des tyrans.* On auroit cru que dans ce passage Mr. de V. attaquoit uniquement la persécution, point du tout ; selon notre Dialogiste „ c'est changer la „ religion que de permettre qu'il s'en introduise d'autres différentes de celle qui „ avoit été connue de tous les tems, & „ d'exposer tout citoyen à les embrasser „ quand il voudra ". En vérité la découverte est admirable ! Il en résulte que les *Tolérans sont des persécuteurs*, & que c'est aux cruelles complaisances de *François I. de Henri II. & surtout de Catherine de Médicis* pour „ les Protestans, qu'on doit „ s'en prendre des violences affreuses & „ des impiétés qu'ils ont selon notre Auteur commises de toutes parts en „ France durant près d'un siècle ". Il en fait un détestable tableau ; & ne le trouvant pas encore assez noir, il renvoie à celui qui se trouve des „ sacrilèges & des „ horreurs dont il parle dans le Xe. Livre „ de

„ de l'Histoire des Variations , que les
 „ Protestans, ajoute-t-il , n'ont jamais pu
 „ contredire ni effacer ". Pour l'effacer
 passe, car ce qui est écrit est écrit, mais pour
 le contredire, oh! franchement le trait est
 hardi. Si l'auteur n'a jamais lu la réponse
 triomphante du célèbre *Rasnage*, qu'il ou-
 vre du moins ses oreilles au cri général des
 Protestans contre les calomnies de son po-
 litique Prélat.

Le Gentilhomme, dont notre Anonyme
 a composé à son aise les réponses, réplique
 ici que „ la liberté de religion est fondée
 „ sur l'équité naturelle & sur le droit des
 „ gens. Quoi de plus injuste & de plus
 „ cruel, s'écrie-t-il, que de vouloir forcer les
 „ hommes à croire ce qu'ils ne pensent
 „ pas! C'est un projet insensé dont tous
 „ les Souverains, tous les Docteurs, & tous
 „ les supplices de la terre ne viendront ja-
 „ mais à bout.

„ Eh ! qui s'en est flatté ? reprend l'Auteur.
 „ Qui de nous entreprit de faire croire à un
 „ homme ce qu'il ne veut ni connoître ni
 „ penser? Nous savons, comme vous,
 „ que la Religion & les sentimens ne sont
 „ pas l'ouvrage de la contrainte; & que la
 „ persuasion, fondée sur de justes & solides
 „ motifs, peut seule gagner l'esprit & le
 „ cœur. C'est la voye que les Prédicateurs
 „ de l'Evangile ont toujours suivie depuis
 „ les Apôtres jusqu'à nous. Ils ont eu la
 „ dou-

„ douce consolation de voir que les Payens,
 „ les Hérétiques & autres Incrédules, qui
 „ ont voulu écouter la Raison, se sont
 „ rendus à sa voix, & qu'ils n'ont cru que
 „ par ce qu'ils étoient sincèrement persua-
 „ dés. En moins de deux siècles, tout
 „ l'Univers connu embrassa l'Evangile;
 „ & qu'on nous cite les violences emplo-
 „ yées pour forcer les Payens à croire ".

Pour le coup voilà ce qui s'appelle par-
 ler. Voilà la vérité toute pure. C'est par
 la persuasion que ce par Evangile a triom-
 phé en tous lieux & attiré sous ses éten-
 darts avec les nations entières, l'élite des
 beaux Esprits qui en faisoient l'ornement.
 Et comme les motifs, qui déterminèrent
 ces grands hommes à croire, n'ont reçu au-
 cun affoiblissement, il deyroit suffire en-
 core aujourd'hui de les présenter avec é-
 vidence pour convaincre les plus indoci-
 les.

Mais répond le Gentilhomme de Lau-
 zanne, qui apparemment avoit été dis-
 trait, car ce n'est pas ce qu'il devoit ré-
 pliquer, „ pourquoi voulez-vous que je
 „ professe une Religion qui meparoit con-
 „ traire à la raison que le Ciel m'a don-
 „ née pour me conduire? " A cette in-
 stance la réponse étoit facile. Si l'Evan-
 gile nous appelle à croire des choses supé-
 rieures à nos connoissances naturelles, des
 mystères auxquels la raison ne sauroit at-
 tein-

teindre, il ne nous propose rien qui y répugne, rien qui y soit opposé. On le prouve par une suite de réflexions, communes, il est vrai, mais sans réplique & parfaitement bien présentées. Seulement voudrions-nous qu'on eût laissé à l'écart les éloges perfides que Bayle a fait de la foi. On ne fait que trop quel esprit les lui dictoit. C'est prendre les gens pour des dupes que d'employer contre eux de pareils arguments.

Le disciple de Mr. DE VOLTAIRE n'en paroît pas autrement frappé. Il revient à sa thèse. Il dit que les motifs de persuasion qui déterminent ceux-ci, peuvent n'être d'aucun poids sur ceux-là, que chaque esprit a sa trempe, qu'il doit être permis à tous, de dire ce qu'ils ont dans l'âme, & que la condition des uns doit être égale à celle des autres sur ce droit capital. Mais on lui représente 1. qu'on laisse à chacun la liberté de penser *sans obliger personne de déclarer s'il est Socinien, Spinosiste ou Athée, & à quelle Religion il donne la préférence*; 2. que ce qu'on refuse de tolérer dans les ennemis de la Religion, c'est *l'enseignement de l'erreur*, par la publication de leurs Livres; 3. que leur doctrine est nouvelle, que le Christianisme est en possession depuis XVII siècles, que ce sont eux qui l'attaquent & avec fureur, qu'à moins de n'avoir ni sentiment ni zèle
les

les Chrétiens ne sauroient en abandonner la défense; 4°. que toutes les Sectes pourroient tenir le même langage, & que de cette manière il n'y auroit point d'extravagances, fussent-elles pires que les infamies des Gnostiques, qui ne s'accréditaient dans le monde.

C'est-à-dire en deux mots, qu'on ne persécute personne en France purement & simplement pour cause de Religion, que, pourvu qu'on n'écrive ni ne dogmatise, on n'y est, ni molesté pour n'être pas Catholique, ni inquiété pour n'aller pas à la Messe, ni chagriné pour n'être pas du nombre de ceux qui font la fête du patron du lieu; enfin qu'on ne veut autre chose qu'empêcher que le Catholicisme ne s'altère & ne souffre par la multiplication des Sectes, quid d'ailleurs déchireroit l'Etat. Tout cela certes est bien édifiant, mais aussi bien nouveau. Seulement souhaiteroit-on que l'Anonyme vînt se rendre personnellement caution, pour la sûreté de ceux qui voudront se fier à lui.

Le Gentilhomme Suisse porte ses réflexions d'un autre côté. Il en appelle à „ l'expérience. „ Voyez, dit-il, l'Angle- „ terre, toutes les Sectes y publient hau- „ tement leurs opinions; il est permis d'y „ écrire indifféremment pour & contre, & „ tout y est tranquille dans le Gouverne- „ ment ". L'Auteur lui réplique, 10. qu'il

Tome XII. Part. II. K Y

y a toute apparence que les nouveaux Philosophes ne toléreroient pas le Christianisme s'ils étoient les maîtres; 2°. qu'il n'est pas vrai que les différentes Sectes vivent en paix dans la Grande Bretagne, ce qu'il prouve par les très respectables décisions de l'Anteur des *Lettres Juives*; 3°. Et comme tout tolérant qu'il est, il ne laisse pas d'être un peu chaud dans son zèle, il fait ici contre l'Angleterre une des plus véhémentes sorties. „ Renaissez, s'écrie-t-il, renaissez donc „ de vos cendres, infames Gnostiques, „ blasphémateurs, Manichéens, Idolâ- „ tres insensés! Cette Isle fortunée vous „ ouvre ses ports, & vous offre un asyle „ & un théâtre, où vous pouvez prêcher „ aussi librement vos dogmes impies, que „ le Wicléffite & le Quaker. Le beau „ sujet d'éloge pour un Royaume, qui, „ en admettant toute Religion, autorise „ les monstres mêmes qui la mettent „ en pièces ”.

Mais, dit à son tour l'ami de l'Oracle, qu'est ce que l'Etat peut sur la croyance de ses citoyens? Quel droit a-t-il sur les opinions de sujets soumis aux loix du Royaume & tranquilles? „ si je suis dans l'ex- „ reur, ce sont mes affaires, j'en porterai „ la peine, mais vous n'avez nul droit de „ me contraindre & de me damner”. Voici les réponses. 1°. On ne refuse de tolérer que ceux qui dogmatisent; ce ne sont pas

pas les *omissions*, mais les *commissions* qu'on punit. 2°. Le Christianisme étant une Loi du Royaume ce n'est pas être un sujet soumis, & tranquille que de l'attaquer; on a toujours es^t par tout puni, dit notre Auteur, les particuliers qui ont entrepris d'attaquer la Religion établie ou d'en introduire une nouvelle. 3°. Le Christianisme étant d'une divinité démontrée par des miracles avérés, ses ennemis devroient avoir de leur côté des miracles réels à produire pour autoriser leurs oppositions & leurs insultes. „ Où nous conduira-t-on si tout
 „ particulier a droit de s'ériger de sa propre
 „ autorité en dogmatiste & en prédicant,
 „ pour renverser l'ancienne croyance & en
 „ établir une nouvelle?" 4°. Les plaignans ont au contraire tout lieu de se louer de l'Etat, qui ne sévit que contre leurs écrits, & qui ne blesse leurs personnes que quand ils se sont témérairement présentés sous ses coups. 5°. Enfin qu'importe à ces Messieurs qu'on les damne ou non? S'ils ne croient pas à l'Evangile, pourquoi s'effrayent-ils aux dénonciations de ses Ministres? C'est qu'ils les jugent d'après la Loi de l'Evangile, & que leurs craintes même attestent la vérité de cette Loi. „ J'en ap-
 „ pelle, dit l'Auteur, en dernier ressort,
 „ à la première maladie sérieuse dont vo-
 „ tre Oracle sera attaqué; c'est alors que
 „ l'on verra encore mieux, (& je le de-

„ mande au Ciel par *l'estime très-réelle* que
 „ j'ai pour lui) combien sa conscience est
 „ en opposition avec sa plume.

„ Vous me paroissez bien aigri con-
 „ tre notre Oracle ”, reprit avec feu le
 Gentilhomme. Il nous semble pourtant
 qu'il avoit tort; Car outre que l'Anonyme
 venoit de déclarer qu'il a *une estime très*
réelle pour l'Oracle, il n'y avoit rien de si
 aigre dans ses dernières réponses. Il y es-
 quive de nouveau le combat, en se refu-
 sant à une discussion ultérieure du droit des
 Souverains sur les opinions de leurs sujets,
 & ce qu'il y affirme n'est point si dur.
 Convenir que le Souverain n'a aucun droit
 d'inquiéter le Dèiste & l'Athée, dès qu'ils
 ne dogmatisent pas, & laisser à ces enne-
 mis du Christianisme l'espérance qu'en cas
 qu'ils s'émancipent on ne touchera qu'à
 leurs écrits, sans leur faire d'ailleurs la
 moindre peine à eux-mêmes, à moins
 qu'ils ne se mettent totalement à décou-
 vert & qu'ils ne se présentent téméraire-
 ment sous les coups, c'est, semble-t-il, être
 d'assez bonne composition. D'autres gens
 moins débonnaires soutiendroient, que,
 puisque l'Athéisme renverse les fondemens
 de la société & que le Dèisme les ébran-
 le, il ne devoit point y avoir de toléran-
 ce, dans un pays policé, pour le Dèiste &
 pour l'Athée lorsqu'ils écrivent en lan-
 gue vulgaire, dans des livres où appli-
 quant

quant leurs détestables principes à la pratique ils attaquent la vertu, recommandent le vice & donnent des leçons de perversité. Mais ils ajouteroient, que l'intolérance civile ne peut jamais s'étendre à aucune Secte sous prétexte d'aucune erreur de spéculation. Il est surprenant que notre Auteur moins rigoureux envers les ennemis du Christianisme témoigne à son conducteur, „ qu'il seroit très-faché que les ré-
 „ flexions qu'il vient de lui confier par-
 „ vinssent jusqu'à Mr. DE VOLTAIRE, par-
 „ ce qu'il compte de lui faire sa cour tou-
 „ tes les fois qu'il voudra le permettre”. La précaution est singulière vis-à-vis d'un homme qu'on fait profession d'attaquer comme l'Oracle des ennemis les plus en-venimés de la Religion.

IV. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'étoit qu'une terreur panique. On rapporta tout à Mr. DE VOLTAIRE, il n'en témoigna pas le moindre chagrin; au contraire, dans une *quatrième conversation* il s'ouvrit avec une franchise que bien des gens ne regarderoient que comme une fiction sans vraisemblance. Il y avoue tout net au Gentilhomme, qu'il ne croit rien de tout ce qu'il a dit de favorable à la Religion dans ses écrits; il „ lui raconte que
 „ dès sa jeunesse, il n'a pensé qu'à se dis-
 „ tinguer en secouant le joug de tout ce
 „ qui peut contraindre l'esprit & la natu-

„ re; que son bon homme de Père en
 „ versa des larmes amères, & qu'un jour
 „ le P. le Jay fit son horoscope en lui di-
 „ sant en pleine classe, *malheureux, tu seras*
 „ *le drapeau des Incrédules & des Impies.*

Il fait plus, il a l'affreuse complaisance d'indiquer au Gentilhomme divers endroits de ses propres ouvrages où soit à la faveur de quelques éloges, soit sous le voile de l'allégorie, il n'a eu d'autre dessein que de déchirer le Christianisme & de se moquer de la vertu. Peu à peu il prend l'essor, & de traits en traits il en vient enfin à se glorifier d'avoir attaqué la divinité de J. C. sur les traces, dit-il, des immortels *Wolf, Leibnitz, Newton, Clarke, Bollinbroke &c.*

C'étoit là que notre Gentilhomme l'attendoit. Il lui répondit qu'il savoit de bonne part, sur le compte de Mr. Clarke & de ses ouvrages, des Anecdotes qui ne s'accordoient nullement avec ce qu'il venoit de dire. L'Oracle curieux le pria de lui apprendre ces Anecdotes, & voici entr'autre ce que le Gentilhomme lui raconta.

„ On convient que Mr. Clarke a été
 „ longtems dans le parti des Ariens, lors
 „ même qu'il étoit déjà Curé de la Pa-
 „ roisse Royale de St. Jaques de Londres.
 „ A ce titre il étoit odieux aux vrais Pro-
 „ testans; & par la même raison, grand
 „ ami de la Reine Caroline, Femme du
 „ Prin-

„ Prince aujourd'hui regnant, qui jouoit
 „ l'esprit-fort pour faire croire qu'elle avoit
 „ beaucoup d'esprit. Une des Dames
 „ d'honneur, fatiguée par les instances de
 „ la Reine qui la pressoit de renoncer au
 „ Catholicisme, promit d'embrasser sa
 „ doctrine, si on lui prouvoit que le Ver-
 „ be n'est pas Dieu. Elle pria M. Hooke
 „ de lui procurer une conversation entre
 „ M. Clarke & un Théologien Catholique
 „ où l'on discuteroit la matière. M. Hooke
 „ lui amena le D^{ct}eur Hawarden de la
 „ Faculté de Douai, qui commença la con-
 „ férence par demander à M. Clarke, s'il
 „ croyoit que le Verbe de Dieu put être
 „ anéanti; s'il le peut, ajouta-t-il, il est
 „ au rang des simples créatures; s'il ne le
 „ peut pas, il est donc Dieu, consubstan-
 „ tiel à son Père. M. Clarke fut tellement
 „ embarrassé & interdit par la question,
 „ qui alloit droit au fait, qu'il ne put pas
 „ répondre une seule parole. Mr. Hibson
 „ Evêque de Londres, présent à la confé-
 „ rence, éclata tellement de rire, en voyant
 „ le grand Docteur des Ariens réduit au
 „ silence dès le premier mot, qu'il se re-
 „ tira pour ne point augmenter sa honte
 „ & alla publier l'aventure par toute la
 „ ville. Il y eut d'autres conférences qui
 „ ne firent pas moins de tort à la réputa-
 „ tion du Curé de St. Jaques. M. Ha-
 „ warden les a fait imprimer en Anglois.
 „ M. Clarke étoit de bonne foi dans l'A-

„ rianisme, parce qu'il croyoit y voir la
 „ vérité. Mais dès qu'il en eut reconnu
 „ l'erreur par sa propre défaite, il l'abju-
 „ ra. Il eut même la droiture de chan-
 „ ter publiquement la palinodie dans les
 „ Sermons ou Lectures qu'il fit en chaire,
 „ pour concourir au prix des 50 livres
 „ Sterling, ou environ 50 Louis pour qui
 „ prouveroient mieux la Religion Chré-
 „ tienne, contre les Athées, les Déistes, les
 „ Payens, les Juifs, les Mahométans, &
 „ autres Incrédules. Digne fondation d'un
 „ homme tel que M. Boyle; qui produit
 „ tous les ans d'excellens Ouvrages en An-
 „ gleterre & qui mériteroit bien d'avoir des
 „ imitateurs en France, pour y animer
 „ les Apologistes de la Religion.

„ M. Clarke prêcha dans l'Eglise de St.
 „ Jaques ses fameux Sermons de Contro-
 „ verse, où il suivit, dit son Editeur, tout
 „ le plan d'Abadie, & qui ont été réduits
 „ en son Traité sur la Vérité de la Reli-
 „ gion Chrétienne. Lisez le Chap. XVII.
 „ sur la Trinité & vous verrez comment
 „ il y parle de la Divinité du Verbe qui
 „ s'est incarné. *Le second Article de no-*
 „ *tre Foi*, dit-il, „ *porte que cet Etre existant*
 „ *par lui-même (la Cause Suprême &c le Pé-*
 „ *re de toutes choses) a engendré une Person-*
 „ *ne Divine qui est émanée de lui avant tous*
 „ *les Siècles &c cela d'une manière incompre-*
 „ *hensible; Que cette personne est appelée*

„ Le

„ Logos, la Parole, la Sageſſe, ou le Fils de
 „ Dieu; Qu'elle eſt Dieu de Dieu & qu'en
 „ elle habite toute la plénitude de la Divini-
 „ té, c'eſt-à-dire qu'elle poſſède tous les At-
 „ tributs divins dans toute leur perfection;
 „ Qu'elle eſt l'Image du Dieu invifible, la
 „ ſplendeur de la gloire du Père, & l'em-
 „ preinte de ſa Perſonne.

„ Que cette Perſonne étoit au commence-
 „ ment avec Dieu; qu'elle jouiſſoit avec Dieu
 „ de ſa gloire avant que le monde fut fait;
 „ qu'elle ſoutient toutes choſes par ſa parole
 „ puiſſante; qu'elle eſt enfin, pour tout dire,
 „ Dieu ſur toutes choſes, béni éternellement
 „ par communication de la gloire du Père.
 „ J'avoue, continue M. Clarke, que la rai-
 „ ſon toute ſeule n'eſt pas capable de nous
 „ donner la connoiſſance de ce dogme; mais
 „ elle aquieſce à la découverte qui en eſt fai-
 „ te par la Révélation, & elle n'y trouve
 „ rien qui ſoit abſurde, ou contradictoire. On
 „ ne ſauroit aſſez s'étonner de la hardieſſe
 „ de certains partifans prétendus de la Rai-
 „ ſon, qui ſe récrient étrangement contre ce
 „ Dogme & qui s'efforcent, &c.

„ Après une Profeſſion de Foi auſſi am-
 „ ple & auſſi précife, je ſoutiens que Mr.
 „ Clarke n'a été dans l'Arianifme ou le
 „ Déiſme que pendant un tems; & que
 „ mieux inſtruit il abandonna l'erreur en
 „ conſéquence de ſes Conférences avec
 „ M. Hawarden. Témoignage authenti-
 „ que, qui prouve la force victorieuſe de

„ nos Raïsons sous lesquelles le plus savant.
„ des Ariens d'Angleterre succomba.

Le passage que nous venons de rapporter est bien long, mais il est placé ici avec tant d'affectation, & si peu d'adresse, qu'il faudroit se crever les yeux pour ne pas voir, que l'Auteur a sacrifié toutes les vraisemblances de sa prétendue conversation avec Mr. de VOLTAIRE au plaisir de noircir la mémoire du Dr. *Clarke* par le récit du Roman qu'il a la hardiesse de donner pour des Anecdotes respectables, & dont il s'applaudit avec un air de triomphe qui va jusqu'à l'insulte. On l'aura déjà remarqué, ce n'est pas le seul endroit de ce livre où en faisant semblant d'attaquer le Déisme on dirige ses coups sur de tout autres ennemis.

Nous ne voulons point relever ici la témérité de l'Anonyme & de ses calomnies contre la grande Reine dont il ose attaquer la Religion avec tant de fiel. Des traits lancés du sein des ténèbres par des mains aussi foibles que suspectes ne sauroient s'élever jusqu'à cette Princeesse.

Nous n'insisterons pas non plus à faire remarquer que l'Anonyme parle de l'Arianisme en homme qui n'entend rien à la matière. Quand on est capable de confondre l'Arianisme avec l'Athéisme, il est tout naturel d'ignorer qu'on distingue entre Ariens & Demi-Ariens; que les premiers n'auroient jamais tenu le langage du Dr.

Dr. *Clarke* parce qu'ils regardoient J. C. comme la plus excellente des Créatures, celle dont Dieu s'est servi pour produire toutes les autres, mais pourtant comme une simple créature formée avant toutes les autres pour produire ces dernières; au lieu que les Demi-Ariens enseignoient ce que le Dr. Anglois a enseigné à leur imitation dans les termes de l'Écriture, & qui revient à ceci, que le Fils a essentiellement toutes les perfections du Père à l'exception de l'existence par soi-même, & de l'indépendance absolue, mais qu'il n'y a jamais eu un tems du quel on puisse dire qu'il n'existoit pas; ce que *Clarke* avoit d'autant moins de peine à croire, que selon ses principes philosophiques, une création éternelle n'implique pas contradiction. Tels étoient ses sentimens, sentimens qu'il n'a jamais rétractés de l'aveu même de l'Anonyme, dont le Roman porte ainsi la réfutation avec foi.

Mais passons lui pour un moment tout ce qu'il y a de doctrinal dans les Anecdotes qu'il nous débite, au moins doit-on convenir que la simple parole d'un Auteur qui cache son nom ne suffit pas pour authentifier les faits qu'il y avance. Il faudroit des preuves, ou juridiques, ou de notoriété publique pour persuader 1^o qu'il y ait eu chez la feue Reine d'Angleterre une Dame d'honneur Catholique Romai-
 „ ne,

ne, contre les Loix du Royaume ; 2^o. que cette Dame pressée de se faire Protestante ait exigé pour toute condition de ce changement qu'on lui prouvât une fausseté odieuse, selon l'Anonyme lui-même, *aux vrais Protestans*, & que les Théologiens de l'Eglise Anglicane ayent été assez stupides pour accepter la condition ; 3^o. que le Dr. Clarke ait été muet à une objection à laquelle la réponse est si facile selon ses principes ; 4^o. que l'Evêque de Londres Mr. Gibson, dont l'Anonyme estropie le nom, joyeux de la défaite du Dr. Clarke dont il fut témoin se retira pour ne point augmenter sa honte, & néanmoins pour aller la publier par toute la ville.

Ce qui nous autorise à demander des preuves directes de ces faits, ce n'est pas seulement leur nature, ce n'est pas simplement parce que nous les jugeons incroyables sur l'étiquette, & à la simple inspection des circonstances dont l'Anonyme les a revêtus ; trois raisons principales nous y obligent.

1^o. Ce que dit l'Auteur en ces termes, *il y eut d'autres conférences qui ne firent pas moins de tort à la mémoire du Curé de St. Jacques. Mr. Harwarden les a fait imprimer en Anglois. Qu'est-ce que cela signifie ?* L'Anonyme veut-il dire, que Mr. Harwarden a fait imprimer en Anglois le récit de la conférence où il rendit le Dr. Clarke muet

muet sur l'Arianisme? Si cela est, que ne le dit-il sans équivoque? que ne cite-t-il l'endroit du livre? que n'en donne-t-il la traduction comme il donne celle du prétendu désaveu du Dr. *Clarke*? Ou si jamais le Dr. *Harwarden* n'a fait imprimer le récit de son triomphe, qu'on nous apprenne d'où vient qu'il a dérobé aux yeux du public un si beau fleuron de sa gloire?

20. La seconde raison de nos doutes, c'est qu'ayant pris la peine de consulter à Londres les personnes les plus à portée de nous instruire de la vérité du fait, & celles-ci ayant eu la générosité de remonter aux sources les plus pures & les plus respectables, nous avons en main des preuves sans réplique, que les gens les mieux au fait de ce qui concerne le Dr. *Clarke*, sa vie, ses écrits, ses controverses, n'ont jamais entendu parler jusqu'ici de l'Anecdote qu'on répand aujourd'hui avec tant de confiance. L'Anonyme n'a qu'à poser le masque; nous lui produirons avec des noms illustres, des preuves qui, bienque simplement négatives, suffiront pour lui fermer la bouche, jusqu'à ce que, comme il le doit, il en ait produit de positives sur ce qu'il a avancé.

30. Nous allons plus loin, & notre défiance ainsi que celle du public est d'autant plus grande, qu'un énorme anachronisme renverse ici de fonds en comble toute la
nar-

narration de l'Auteur. Selon lui le Dr. Clarke terrassé par *Howarden* abjura son erreur, & eut la droiture de chanter publiquement la palinodie dans les Sermons ou Lectures qu'il fit en chaire pour concourir au prix des 50 Livres sterling fondé par Mr. *Boyd*. Or ces Lectures ou Sermons de *Clarke* parurent pour la première fois & avec le passage du Chap. XVII. sur la Trinité en 1704 & 1705, cinq ans avant qu'il fut fait Curé de St. Jacques à Westminster, (& nous croyons assez bien savoir que ce fut ce passage même qui donna les premiers soupçons contre l'Orthodoxie du Docteur, tant l'Anonymie est mal au fait), mais les conférences avec *Howarden* n'eurent lieu pour le plutôt qu'en 1727. si la Reine Caroline étoit déjà sur le trône comme le récit de l'Anonyme paroît le supposer. Pouvons-nous après cela y ajouter quelque créance? Et l'Auteur de l'anecdote quel qu'il soit n'auroit-il pas mieux fait pour son honneur de la garder par devers soi, que de la produire sans l'appuyer de meilleures preuves?

Insensiblement la discussion de ces preuves nous a entraînés au-delà des bornes qui nous sont prescrites. Il ne nous est plus possible de continuer l'analyse des conversations suivantes. Il faut pourtant en donner le sommaire. Le voici copié mot à mot d'après notre Auteur.

Ve. Conversation. Sous prétexte de liberté de penser, Mr. DE VOLTAIRE se contredit par-tout. Il ne veut plus reconnoître l'Immortalité de l'Âme. Il nous égale aux Bêtes, ou même nous place au-dessous d'elles. Il blasphème contre le Créateur & contre ses Ouvrages. Il voudroit détruire la liberté pour établir le Fatalisme. Tout son système prouve qu'il est Manichéen.

VIe. Conversation. Idée des Nouveaux Philosophes sur la Vertu. Mr. DE VOLTAIRE ne la voit que chez des Payens; & il n'en apperçoit aucun trait dans les Chrétiens. Selon lui elle compatit avec tous les vices. Satyres & maximes affreuses contre les Rois. Il se déclare ennemi de tous les Tribunaux, de toutes les nations, de tous les Etats, & du genre humain.

VIIe. Conversation. Il déclare la Guerre à tous les Ecrivains Célèbres.

VIIIe. Conversation. Examen de son Essai sur l'Histoire Générale.

IXe. Conversation. Examen de son Siècle de Louis XIV.





ARTICLE NEUVIEME.

ARISTOPHANIS *Comoediæ undecim Græcæ & Latine, ad fidem optimorum codicum MSS. emendatæ, cum nova octo Comoediarum interpretatione latina, & notis ad singulas ineditis STEPHANI BERGLERI, nec non CAROLI ANDRÆ DUCKERI ad quatuor priores. Accedunt deperditarum Comoediarum fragmenta a THEODORO CANTERO & GUL. CODDÆO collecta; earumque indices A JOH. MEURSIO & JOH. ALB. FABRICIO digesti. Curante PETRO BURMANNO SECUNDO, qui præfationem præfixit. Lugduni Batavorum. Apud Sam. & Joh. Luchtmans Academiæ Typographos. MDCCLX.*

C'est-à-dire,

LES COMÉDIES D'ARISTOPHANE &c.
Nouvelle Edition, donnée par les
soins de M. PIERRE BURMANN.
A Leyde chez Samuel & Jean Lucht-
mans

mans Imprimeurs de l'Académie.
MDCCLX. 2 vol. in 4. pagg. 1259.
sans la préface du savant Editeur.

CE n'est pas seulement par les productions de sa plume que M. BURMAN se distingue, c'est encore par ses soins généreux à transmettre à la postérité les ouvrages des Gens de Lettres qu'il croit dignes de cet honneur. En rendant compte de son *Anthologie Latine*, nous avons déjà eu occasion de parler de divers MSS. qu'il a tirés de l'oubli & qu'il n'a acquis que pour enrichir le public des trésors littéraires qui y étoient renfermés; aujourd'hui en annonçant la nouvelle édition d'ARISTOPHANE dont on vient de lire le titre, nous avons à la célébrer comme un nouveau présent dont les connoisseurs ne fauroient manquer de sentir tout le prix. Dédicée à deux de nos célèbres Professeurs Messr. *Wesseling* & *Roël*, dont le premier fait un des principaux ornemens de l'Académie d'Utrecht, & le second de l'école illustre d'Amsterdam, le moindre de ses titres pour attirer les regards des Savans est qu'elle est très bien-exécutée.

Quelque estime que l'on fit de la magnifique édition que *Kuster* a donnée, du Prince des Comiques Grecs, il méritoit certainement de paroître d'une manière
Tome XII. Part. II. L enco-

encore plus avantageuse. Non seulement le texte n'y étoit pas de la plus grande correction, mais *Kuster*, content d'avoir publié les onze pièces d'ARISTOPHANE que le tems a épargnées, avoit négligé les fragmens de ce Poëte, fragmens recueillis par *Theodorus Canterus*, & ensuite augmentés par *Guillaume Coddæus*, mais que M. BURMAN croit qu'il seroit facile d'augmenter de beaucoup & avec fruit pour l'intelligence de l'Auteur. Outre cela personne n'avoit jusqu'ici travaillé à éclaircir toutes les Comédies d'ARISTOPHANE. On avoit les notes de *Charles Girard* sur le *Plutus*, de *Sept. Florens Christianus* sur les *Guèpes*, sur la *Paix*, sur la *Lyfistraté*, d'*Isaac Casaubon* sur les *Chevaliers*, de *Taneguy le Febvre* sur les *Harangueuses*, d'*Ex. Spanheim* sur les trois premières, de *Bentley* sur le *Plutus* & sur les *Grenouilles*. *Kuster* lui-même, si capable de bien éclaircir ARISTOPHANE, s'étoit arrêté à neuf de ses pièces, & avoit donné les *Guèpes* & la *Paix* sans notes de sa façon. Ce n'est pas tout. Le fameux Comique avoit été mal traduit en Latin. Long tems on en avoit été réduit à la traduction barbare & fautive de *Divus*. De celles qui vinrent ensuite, les unes étoient en vers souvent fort obscurs ; les autres en prose ne s'étendoient qu'à trois comédies. On avoit par conséquent à souhaiter une édition plus cor-

correcte d'ARISTOPHANE, un commentaire plus complet, une meilleure traduction; & tout cela existoit dans l'obscurité, de la main d'un Savant assez peu connu dont M. BURMAN a eu le bonheur d'acheter le MS.

Ce Savant c'est *Etienne BERGLER*. Quand nous disons qu'il est peu connu, nous voulons parler des particularités de sa vie, car du reste, il est illustre entre ceux des Gens de Lettres de notre siècle qui ont porté le plus loin l'étude de la Critique, & la connoissance de la langue Grecque. Le célèbre Professeur d'Amsterdam en a recueilli diverses preuves dans une docte Préface qu'on trouve ici à la tête de l'Ouvrage. Nous ferons plaisir sans doute à quelques-uns de nos lecteurs d'en donner du moins le précis.

BERGLER étoit originaire de Cronstadt en Transylvanie. Il s'étoit établi à Leipzig, où il paroît qu'il gagnoit sa vie principalement à corriger les Auteurs Grecs qui sortoient des presses de *Thomas Fritsch*, l'un des plus riches & des plus gros Libraires de son tems. Deux Savans très-respectables & qui ont bien connu BERGLER, (MM. *Vollius* & *J. Christoph. Wolff*,) attestent que l'impolitesse & la grossièreté de ses manières éloignoient de lui tous les gens de lettres de cette Académie; que c'étoit un homme tout Grec depuis les pieds

jusqu'à la tête, ne sachant que le Grec, mais en possédant supérieurement toutes les finesse & les beautés.

De Leipsick BERGLER se rendit à Hambourg où il présida à la correction de *Sextus Empiricus* que *Fabricius* publia en 1718; & on assure que ses lumières ne furent nullement inutiles au célèbre éditeur. Trois ans auparavant il avoit donné lui même une nouvelle Edition des Epîtres d'*Alciphron* accompagnées de notes qui lui avoient fait infiniment d'honneur; & dès l'an 1712. il avoit rendu compte dans les *Acta Eruditorum* pour les mois de Janvier, Février & Juillet, de l'Edition de l'*Homère* de *Barnès*, avec tant de savoir & de goût, qu'on ne put s'empêcher de reconnoître dans ses observations un Critique parfaitement instruit & qui possédoit à fonds la matière.

Attiré à Amsterdam par *Kuster* & *Wetstein*, BERGLER y donna non seulement une nouvelle Edition d'*Homère* en 2 vol. in 8°. mais ce fut lui qui y dirigea la belle Edition de l'*Onomasticon* de *Polbux*, qu'il corrigea & qu'il enrichit des Indices qui s'y trouvent. Il retourna ensuite à Hambourg, & il yaida encore une fois de ses lumières le célèbre *Fabricius*, en se prêtant à composer & à arranger avec lui l'ouvrage immortel de la *Bibliothèque Grecque*.

De retour à Leipsick il s'y occupa plus que

que jamais de cette savante Littérature dans la maison de *Fritsch*, qui l'avoit rappelé pour le charger d'une nouvelle édition d'*Aristophane*. On voit dans les *Acta* de 1712. pour le mois de Juillet qu'il se proposoit dès lors de publier un Scholiaste d'*Homère*. En 1716. il avoit aussi orné ce Journal, pour les mois d'Août & de Septembre, d'une docte critique de l'Edition d'*Hérodote* par *Gronovius*, qui avoit prévenu celle qu'il en préparoit. Déjà en 1711 il y avoit mis ses observations sur les fragmens de *Ménandre* & de *Philémon* du Dr. *Bentley*. On fait que les *Acta Eruditorum* contiennent bien d'autres articles de la façon de BERGLER; les Gens de Lettres qui l'ont connu pourroient sans doute les indiquer s'ils vouloient en prendre la peine.

Ce qu'on fait avec certitude, c'est que BERGLER, toujours occupé principalement d'*Hérodote* & d'*Aristophane*, avoit travaillé pareillement sur les *Épîtres d'Élien*, sur l'*Atticiste de Mæris*, sur l'*Histoire Byzantine de Genesius*, &c. Ce dernier ouvrage a vu le jour dans le XXIII. volume de l'*Histoire Byzantine* de l'Edition de Venise. BERGLER avoit traduit cet Auteur à la sollicitation de J. *Burk. Menkenius* qui avoit dessein de l'enrichir d'un commentaire de sa façon: le traducteur y avoit joint quelques notes; on les a imprimées avec le texte, mais le tout très-fautivement.

Le dernier ouvrage que BERGLER publia à Leipſik, ce fut une édition in 4°. d'un Abrégé de morale, écrit en Grec par le Prince de Valaquie *J. Nic. Maurocordato*, abrégé qu'il accompagna d'une traduction Latine ſous le titre de *Officiis* ou des *Devoirs*. Nous connoiſſons une excellente traduction Françoisé de ce bon ouvrage, faite par un homme qui poſſédoit très-bien les deux langues & qui eſt toute prête pour la preſſe. Celle de BERGLER plut tellement à l'illuſtre Auteur, que ce Prince, non content de l'en avoir richement récompénſé, l'attira à Bukareſt lieu de la Valaquie où il faiſoit ſa réſidence, & où BERGLER devoit s'occuper à traduire les nombreux Ouvrages tant de *Nicolas Maurocordato* que de ſon Père *Alexandre*. Il y auroit ſûrement tiré de l'oubli divers MSS. renfermés dans la Bibliothèque de ces Princes. Déjà il y avoit trouvé la Préface & les trois premiers Chapitres de la *Démonſtration Evangélique d'Eufèbe*, & en ayant donné avis à Mr. *Fabricius*, ce Savant les obtint ſans peine de la généroſité de *Maurocordato*, & les fit imprimer à la tête de l'Ouvrage Latin qu'il publia à Hambourg en 1725 ſur les Auteurs qui ont traité de la Vérité de la Religion Chrétienne, avec une Préface où il reconnut publiqûement, qu'il devoit ces morceaux précieux à la libéralité du Vaivode par une ſuite des ſoins officiels de BERGLER.

Mais

Mais les révolutions par lesquelles passa *Nicolas Maurocordato*, successivement chassé, déposé, rétabli, renversèrent un établissement qui auroit pu avoir les suites les plus avantageuses, & la mort de ce Prince acheva de l'anéantir. BERGLER passa à Constantinople, peut-être pour y aller enseigner la langue Grecque dans le collège qu'*Alexandre Père* de son illustre bienfaiteur y avoit fondé à grands frais. Le bruit courut qu'il s'étoit fait Musulman, & qu'il étoit mort dans cette Capitale; mais ce n'est qu'un bruit dont on n'a aucune preuve, & si l'on veut s'en tenir à l'exacte vérité il faut se contenter de dire, qu'on ne fait ce qu'il devint.

Heureusement ses MSS. sur *Hérodote* & sur *Aristophane* conservés en bon lieu, sont passés dans les mains les plus habiles, pour les faire valoir à la gloire de leur Auteur. Quand le célèbre Mr. *Wesseling* aura achevé l'Edition d'*Hérodote* que les Savans attendent de lui avec tant d'impatience, on y verra jusqu'où BERGLER avoit porté ses recherches & ses travaux pour rendre au texte du Père de l'Histoire toute sa pureté originale. Ici Mr. BURMAN nous apprend ce qu'il avoit fait sur *Aristophane*, & en nous l'apprenant il le donne au public, avec des embellissemens qui rendent le présent doublement précieux.

Par rapport au texte d'*Aristophane*, BERGLER n'avoit pas cru devoir toucher à ce-

lui de la belle édition de *Kuster*. Seulement il l'avoit corrigé en le collationnant avec le texte des Editions d'*Alde*, de *Bernard Junte*, de *Brubachius* & de *Farreus*, sur-tout de la dernière qui est très-rare, & qu'il estimoit autant qu'un MS. Ce n'est pourtant pas de cet œil que l'a vue l'un des plus grands Critiques de notre siècle Mr. *T. Hemsterbuys*. Il l'a trouvée exactement faite sur celle que *Cratandre* & *Bebelius* avoient publiée à Balle en 1532. pleine des mêmes fautes, & plus fautive encore que celles-là. Ainsi il eût été à souhaiter que BERGLER se fût plutôt attaché à collationner le texte de son Auteur avec les Variantes de quelques MSS. que *Kuster* avoit copiées aux marges de son exemplaire & dont on ne fait pas trop la destinée, non plus que celle des Variantes que *Vossius* avoit recueilli du MS. que le célèbre *Emanuel Martin* avoit déterré. Comme *Kuster* lui-même n'a pas fait de ces Variantes l'usage qu'il auroit pu en faire, BERGLER auroit donné au texte d'*Aristophane* encore plus de correction qu'il n'y en a mis, s'il eut porté son attention de ce côté-là.

Mais il y a en quelque sorte suppléé par ses excellentes notes, qui, bien que courtes & peu nombreuses, sont véritablement savantes. Elles ont en effet un double mérite. D'un côté BERGLER s'y attache surtout à répandre du jour sur les endroits difficiles

ficiles de son Auteur , non par une érudition recherchée & prodiguée, mais en indiquant les passages des Poètes Tragiques auxquels *Aristophane* fait des allusions, qu'il faut absolument saisir, si l'on veut trouver du sel & de l'esprit dans la plupart de ses badinages, dont la finesse sans cela ne paroît que grossièreté & platirude, ou se trouve enveloppée dans une obscurité impénétrable. D'un autre côté les notes de BERGLER contiennent malgré leur brièveté une critique perpétuelle du Scholiaste Grec, & il a si bien eu l'art d'y faire entrer tout ce qu'il y a de bon dans ses Scholies, que M. BURMAN a pu se passer de les faire imprimer sous le texte, ce qui auroit de beaucoup augmenté le volume & le prix de cet Ouvrage.

Enfin la traduction de BERGLER est au jugement de l'Editeur, dont vraisemblablement il n'y aura pas d'appel, excellente à tous égards. Elle rend littéralement les termes du Grec en bon Latin, elle exprime fidèlement les pensées de l'Auteur; & tout-à-fait dans le goût de l'original elle en imite admirablement la manière. Au reste BERGLER n'a traduit que huit Comédies, le *Plutus*, les *Nuées*, les *Grénouilles*, les *Chevaliers*, les *Acharniens*, les *Guêpes*, la *Paix* & *Lyfistrata*. Il a conservé la traduction des Harangueuses par *Taneguy le Febvre* quoiqu'il ne la trouvât que supportable, & celle des Fêtes de Cérès par *Kuster*, avec

celle des Oiseaux par le célèbre Mr. *Hemsterbuys*, parce qu'il les a jugées excellentes. Cependant M. BURMAN a trouvé le secret de rendre cette édition d'*Aristophane* encore plus digne d'être recherchée que le docte Transylvain ne l'avoit projeté. Outre l'élégance des caractères & l'avantage du format en 2 vol. in 4°, au lieu de deux in 8°. selon le plan de BERGLER, on trouve ici de savantes notes de feu Mr. *Duckler* le célèbre éditeur de *Thucydide*, sur les quatre premières Comédies. Mr. *Roel* actuellement Professeur d'Anatomie à Amsterdam & digne héritier des MSS. de *Duckler* les a généreusement communiquées à son Collègue, & Mr. *Nicolas Bondt*, dont le savoir est déjà si connu dans la République des Lettres, a bien voulu se prêter à en faire un choix, qui, trop sévère, au gré de M. BURMAN lui-même, en a plutôt exclus qu'admis un trop grand nombre.

Enfin ce qu'on trouve ici de bien précieux, c'est un long morceau de critique de la façon de notre célèbre Professeur sur les Fragmens d'*Aristophane*, qu'il a mis à la fin du second Tome, en suivant l'Edition de Coddæus. Ce morceau remplit les seize dernières pages de la Préface. On y verra des preuves remarquables de l'usage qu'on pourroit faire de ces fragmens pour faciliter de plus en plus l'entière intelligence du Poëte Grec. En invitant les Savans de ces Provinces à y travailler

Mr.

M. BURMAN fait souhaiter qu'il lui fût possible de se charger de ce soin. Le tems seul peut mettre des bornes aux productions littéraires d'un homme dont l'érudition immense est nourrie de tout ce que l'Antiquité a produit de meilleur pour former un Critique consommé.



ARTICLE DIXIEME.

LE PHILOSOPHE PAYEN ou Pen-
sées de PLINE avec un Commen-
taire Littéraire & Moral, par M.
FORMEY. A Leide de l'Imprimerie
de l'Élie Luzac Fils. in-12. Vol. I.
pp. 301. Vol. II. pp. 432. Vol.
III. pp. 447.

C'EST plutôt les Pensées de M. FOR-
MEY que celles de *Plin*, & le Lecteur
la plupart du tems ne perd rien au chan-
ge. Une sentence prise de chaque Lettre
de l'Auteur Latin fournit au Professeur de
Berlin un sujet, sur lequel il laisse prome-
ner sa plume féconde, dont nous avons eu
plus d'une occasion d'admirer la facilité &
l'abondance. On voit bien que le champ
que M. FORMEY s'est ouvert dans cet ou-
vrage est très-vaste & infiniment diversifié,
car

car *Pline* écrit sur tout. Belles Lettres, Histoire, Talens, Caractères, Mœurs, Coutumes, Devoirs de tous les états, Tableaux différens des passions, Faits & Evénemens frappans qui font naître les réflexions les plus intéressantes, rien n'échappa à cet élégant Romain, & rien de tout cela n'échappe à son Commentateur. Son ouvrage auroit à la vérité plutôt mérité le titre de Discours sur quelques pensées de *Pline* que celui qu'il porte, car ce sont en effet de petits Discours dans le goût du Spectateur, du moins dans ce genre, & auxquels les Pensées de *Pline* ne servent que de Texte.

L'Ouvrage est précédé d'une Préface, dans laquelle M. FORMEY donne des règles pour la lecture des bons auteurs de l'antiquité; expose la pédanterie de ces mauffades Grammairiens, dont les recherches accumulées dans les Editions des *Variorum* sont mille fois plus arides que les fables de la Lybie; parle de la bonne manière d'instruire la jeunesse, en recommandant à chaque Maison de distinction deux Pédagogues, un pour la grammaire, l'autre pour le goût; & explique enfin le dessein qu'il s'est proposé dans la publication de son Philosophe Payen. Les *Pensées de Ciceron* & de *Senèque*, données par Messieurs d'Olivet & de la Beaumelle, ont fait naître à notre Auteur l'idée de donner des *Pensées de Pline*; mais dans la manière de
les

les présenter il renchérit sur la méthode de
 ces deux auteurs, en accompagnant chaque
 pensée des réflexions qu'elle a fait naître
 dans son esprit. „ En écrivant ces réflé-
 „ xions, *dit-il*, je ne gênerai point mon
 „ esprit, je n'alembiquerai point mon
 „ cerveau pour en tirer ce qu'on appelle
 „ aujourd'hui *de l'Esprit*. J'écrirai comme
 „ je pense ou comme je parleroïs à un a-
 „ mi, sans effort, en disant d'une manière
 „ claire & naturelle ce que je croirai le
 „ plus propre à faire plaisir à mes Lec-
 „ teurs. — Je n'ai aucunes prétentions en
 „ qualité d'Auteur (on lui contestera bien
 „ cette proposition), & le rang qu'on peut
 „ m'assigner dans la République des Let-
 „ tres ne m'a jamais causé un moment
 „ d'inquiétude; mais je suis fort jaloux
 „ de la qualité de citoyen, d'ami du genre-
 „ humain, de Défenseur des saines notions
 „ de la Morale & de la Religion. — Si
 „ je puis engager quelqu'un de mes sem-
 „ blables à s'occuper de ces notions & à
 „ les aimer, je m'applaudirai infiniment
 „ du succès de mes écrits; & ne me sou-
 „ ciant d'aucune fumée de vaine gloire,
 „ je croirai pourtant, qu'il me convient
 „ mieux qu'à la plupart de ceux qui
 „ s'enyvrent de cette fumée, de dire: *sub-
 „ limi feriam sidera vertice*. Je suis l'or-
 „ dre des *Lettres de Plin*e, afin que ceux
 „ qui voudront lire une Edition de cet
 „ auteur en y joignant mon commentai-

„ re puissent le faire, . . Je mets le texte
 „ Latin avec la version de Sacy à côté &
 „ ensuite mes Réflexions. Voilà tout le
 „ plan de cet ouvrage ”.

Le Plan est bon, & pour faire juger jusqu'à quel point l'exécution y répond, nous donnerons quelques échantillons du travail de notre Auteur, qui serviront en même tems à montrer la variété qui règne dans cet ouvrage, variété qui fournira du délassement aux Savans, & de l'occupation à ces esprits légers qui aiment à voler d'objets en objets, sans en contempler aucun d'un regard fixe & soutenu.

Dans la II. Lettre du Livre I. *Pline* dit *Il faut bien mettre au jour quelque chose*: de là M. FORMEY prend occasion de faire des réflexions très-justes, quoique un peu sévères, sur les Auteurs, „ le prurit qu'ils
 „ ont de mettre leurs ouvrages au jour,
 „ & leur facilité à gober les applaudissemens sans beaucoup de choix, ni d'examen ”. Il avoue pourtant que „ dans
 „ tout siècle où la *Grabbomanie* règne, il
 „ n'y a point de tentation plus difficile à
 „ surmonter, pour un homme qui croit
 „ savoir écrire, que celle d'en donner des
 „ preuves ”. Les Libraires aussi & leurs viles manœuvres sont bien dépeints dans ce Discours, qui paroît être en partie dicté par l'expérience.

Pline dans la III. Lettre du même Livre recommande à *Caninius Rufus* l'étude des

des belles Lettres.—Cela fournit à notre auteur le sujet d'un discours assez étendu, dans lequel il apprécie les Eloges qu'on donne à l'Étude en général. Ses leçons là-dessus sont intéressantes. Tirons-en quelques unes de la foule pour confirmer ce jugement." D'abord, *dit notre auteur*, „ tout le monde ne sauroit „ étudier; les personnes destinées aux tra- „ vaux mécaniques, à la culture des „ terres &c. ne s'acquittent jamais mieux „ de leurs devoirs, que quand elles joignent „ simplement aux notions communes ce „ gros bon sens qui suffit pour les conduire. Ouvrez leur davantage l'esprit : „ vous ne ferez que les distraire de leurs „ devoirs; les demi-lueurs de connoissance qui se répandront dans leur cerveau, „ leur donneront de la suffisance & de la „ fatuité ". . . Le Philosophe de Berlin va plus loin, & s'expose à des critiques en soutenant, que par rapport même à des personnes qui peuvent disposer de leur tems & qui ont les moyens nécessaires de se procurer une bonne éducation, les désavantages attachés à leurs prétendues études sont infiniment plus considérables que les avantages, si tant est qu'il y en ait. La généralité de ce jugement révolte d'abord, puisque rien ne paroît plus propre à embellir le loisir des personnes qu'un état d'abondance dispense d'un assujettissement aux travaux mécaniques, que des études bien dirigées, qui d'ailleurs prennent la

la place de cette méprisable fainéantise qu'on appelle avec raison la mère de tous les vices. Mais on voit bien que M. FORMEY n'a pas voulu porter un jugement si général, & qu'il n'a eu en vue que ces gens „ qui se jettent à corps perdu dans „ cette immensité de Livres de tout ordre, dont les trois quarts sont frivoles, „ ou pernicious, qui se chargent la tête „ d'une foule d'idées incohérentes & pervertissent par là la dose de jugement sain „ dont ils étoient redevables à la bonne „ nature. L'effet des Lectures superficielles ou dangereuses” continue notre Auteur, „ a des suites qu'on ne sauroit „ assez déplorer. On peut dire qu'elles „ ont véritablement ravagé la France ; & „ que ces individus des deux sexes, qui „ se sont érigés en arbitres du goût & des „ écrits, sont les plus ridicules, les plus „ méprisables de toutes les créatures. . . „ La Toilette d'une Dame est un Aréopage littéraire, d'où sortent des décisions „ irréfragables, & un Café a l'air d'un „ Concile, où l'on dresse des Canons. . . „ Je plains particulièrement le sexe d'être „ sorti de sa sphère, car on a beau avoir „ comblé d'éloges quelques Dames illustres par leur savoir, les réflexions d'*Arnolphe* & de *Cbrysalde* demeureront „ toujours vraies. . . Qu'y a-t-il sur-tout „ de plus triste que de voir une femme „ malheureusement infectée de ce poison „ qui

„ qui se répand si abondamment de nos
 „ jours, de cette détestable incrédulité,
 „ qui rompt tout bien, détruit tout senti-
 „ ment, & met une espèce de vernis sur
 „ les plus grandes horreurs”. Les réflexions que M. FORMEY fait sur ceux qui font profession d'étudier & qui y sont appelés par le genre de vie qu'ils ont embrassé, sont encore plus sensées. Il exige d'eux, qu'ils ne s'écartent pas trop dans leurs études de l'objet principal de leur vocation, puisqu'un Ecclésiastique qui se mettroit en tête d'être un profond Mathématicien, devint-il un *Newton*, s'il en devient moins propre aux devoirs de son état, seroit beaucoup moins estimable qu'au paravant; il exige aussi d'eux, „ que lors
 „ même qu'ils font des études relatives à
 „ leur profession, ils ne s'en servent jamais
 „ comme d'un prétexte à négliger leurs
 „ fonctions ordinaires, qui sont les plus
 „ importantes. Les Paroissiens de l'Evê-
 „ que d'*Aaranches* avoient raison, lorsque
 „ leur Prélat octogénaire étoit invisible
 „ pour eux & qu'on leur répondoit tou-
 „ jours que Monseigneur étudioit, de sou-
 „ haiter que le Roi leur donnât un jeune
 „ Evêque qui n'eût pas besoin d'étudier”. Après ces remarques notre Auteur jette un coup d'œil général sur les sciences & les études pour fixer leur prix, qu'on ne l'accusera certainement pas de mettre trop haut. Il reconnoît les charmes de l'étude,

mais il soutient en même tems que, si l'on recherche par là la gloire ou la vérité, on manquera souvent son but. „ La République des Lettres, sur le pied où elle est „ aujourd'hui, exposée à des tracasseries & „ des persécutions sans nombre, & le „ terme des plus longues études est souvent „ le vif sentiment de notre insuffisance & de „ notre ignorance (1)”. Nous ne déciderons pas sur la justesse de ces observations; mais nous osons dire, que, si les Auteurs daignoient faire attention aux règles excellentes que M. FORMEY a semé en différens endroits de son commentaire, sur la manière d'écrire & la façon de perfectionner soit les ouvrages du goût soit les productions scientifiques, ils marcheroient dans une route plus assurée à cette gloire littéraire qui est souvent l'objet principal de leurs travaux. *Plin*e avoit dit, *qu'il ne lisoit pas ses propres ouvrages volontiers*. „ Il s'agit, dit son judicieux Commen- „ tateur, d'une lecture de révision & de cor- „ rection. Ce travail a ses épines, mais „ il a aussi ses agrémens. Il faut de l'ex- „ actitude, mais il ne faut pas trop de „ sévérité dans de semblables révisions, de „ peur d'ôter à un ouvrage l'air naturel & „ facile qu'une première composition lui „ avoit donné. *PLIN*E retouchoit quelques „ plai-

(1) Tome I. p. 16. 17.

„ plaidoyers qu'il auroit mieux fait de
 „ laisser à l'écart. Il y a des Auteurs qui
 „ ne veulent rien perdre de ce qu'ils ont
 „ écrit, & qui mettent un tems inutile à
 „ recueillir des productions, dont le sort au-
 „ roit dû être d'abord décidé par une pru-
 „ dente proscription. . . Tout ce qui est
 „ de nous paroît toujours beaucoup plus
 „ considérable à nos yeux qu'il ne l'est ef-
 „ fectivement. Cette prévention a défigu-
 „ ré des recueils d'Auteurs très-célèbres
 „ qui, s'ils avoient mieux entendu les
 „ intérêts de leur gloire, auroient fait
 „ beaucoup plus de retranchemens que
 „ d'additions à leurs œuvres (2)”.

Les morceaux de ce commentaire qui
 regardent la morale & les devoirs attachés
 aux différentes conditions de la vie humaine,
 surpassent tous les autres autant par la
 manière délicate & pathétique dont ils
 sont touchés que par l'importance & l'ex-
 cellence de leur objet. Ces morceaux sont
 en si grand nombre que le choix embarras-
 seroit, si les bornes qui nous sont prescri-
 tes nous permettoient d'en rapporter quel-
 ques-uns. Rien de plus sage entr'autres
 que les directions que Mr. FORMAY don-
 ne à ceux qui sont appelés à consoler les
 affligés. „ Il n'y a, *dit-il*, qu'un moyen de
 „ consoler, c'est d'entrer dans l'état &
 „ dans la douleur des affligés par des dé-
 „ monstra-

„ monstrations affectueuses , qui seront
 „ d'autant plus d'effet qu'elles seront plus
 „ sincères. Quand on a affaire à des person-
 „ nes qui parlent avec véhémence du
 „ sujet de leurs larmes , il ne faut point
 „ les interrompre , ni les contredire ; on
 „ doit au contraire les engager , par l'atten-
 „ tion qu'on leur prête & par quelques
 „ questions placées à propos , à répéter
 „ jusqu'à extinction ce qu'elles ont tant
 „ d'envie de dire. A la fin elles décharge-
 „ ront un peu leur cœur & se trouveront
 „ moins angoissées... Les douleurs muet-
 „ tes donnent beaucoup plus de peine , &
 „ demandent encore plus de circonspection.
 „ Il faut étudier la personne affligée , suivre
 „ ses mouvemens , se contenter pendant
 „ quelque tems de partager son morne si-
 „ lence , & sa profonde consternation ; ha-
 „ zarder ensuite quelques réflexions sim-
 „ ples , la mettre sur la voye de répon-
 „ dre , observer ce qui prend le plus sur
 „ elle , & , quand on l'a découvert , suivre
 „ cette espèce d'indication ". (†)

On trouve dans le I. Vol. (3) un ex-
 cellent discours *sur les pressentimens* que
 certaines personnes prétendent avoir eu
 de l'avenir par des songes. Notre
 Auteur détruit ce système visionnaire
 d'une manière victorieuse , & pose

(†) Tom. II. Pag. 54.

(3) Pag. 65.

des principes qui fuffifent pour expliquer d'une façon toute naturelle les faits les plus frappans qu'on peut alléguer dans ce genre. Mais pour conſerver le fruit que la lecture de ce diſcours ſenſé eſt propre à produire, on fera bien de ne pas lire celui ſur les *Fantômes* qui ſe trouve dans le Volume ſuivant (4). Il nous ſemble que les *Préſſentimens* & les *Fantômes* ſont cauſe commune, & doivent triompher ou tomber enſemble. Quelques faits rapportés par des témoins oculaires, (c'eſt-à-dire qui ont vu avec les yeux de l'imagination) ont ébranlé M. FORMEY, & nous auroient auſſi ébranlé peut-être, ſi nous ne venions pas de retirer ſon diſcours ſur les préſſentimens. Mais on n'eſt pas toujours dans la même affiette, & il arrive ſouvent que la force de l'imagination influe beaucoup ſur les impreſſions que fait l'évidence ſur nos eſprits; tantôt elle les augmente, tantôt elle les diminue.

Dans le III. Volume, notre Auteur ne conſerve pas la même méthode qu'il avoit ſuivie dans les précédens. „ Il ſeroit di-
 „ ſicile, dit-il, de tirer de chacune des Let-
 „ tres du neuvième Livre quelque ſenten-
 „ ce remarquable, qui ſervit de texte à
 „ un commentaire”. M. FORMEY ſe contente donc de donner une indication ſuc-

(4) Pag. 257. 264.

ſucceſſive du contenu de chaque Lettre de ce dernier Livre, & d'y ajouter par-ci par-là quelques Réflexions. La Lettre à Trajan & la Réponſe qui concernent les Chrétiens, occupent notre Auteur d'une manière proportionnée à leur importance. Mais le moyen de dire du neuf ou même du peu commun ſur cette matière !

A la ſuite des Penſées de Plin on trouve deux morceaux très-propres à figurer dans un ouvrage qui a pour titre le *Philofophe Payen*. Le premier eſt le *Traité des Dieux & du Monde par Salluſte le Philoſophe, traduit du Grec avec un Commentaire littéraire & moral*; il fut publié pour la première fois en 1748. Le ſecond eſt un *Traité des ſources de la Morale, où l'on fait voir que tous les devoirs de l'homme ſont fondés dans la Nature, & que la Nature nous conduit à tous les devoirs de la Religion*. Ce dernier eſt la production d'un habile Théologien, dont la modéſtie l'empêcha de le mettre au jour pendant ſa vie, & que M. FORMEY a voulu préſerver du ſort qu'éprouvent tant d'excellens ouvrages par la négligence de ceux qui en ſont les Dépôtaires. Il y a de la ſolidité, de la clarté & de la précision dans ce Traité, enſorte qu'on ne peut que ſavoir bon gré à notre eſtimable Auteur d'en avoir fait préſent au Public.

Si dans le Commentaire ſur les *Penſées* de

de Plin nous avons une nouvelle preuve, que M. FORMEY fait mettre tous les momens à profit & qu'il est toujours également laborieux, nous y apprenons aussi avec un sensible plaisir combien ce goût qu'il a pour le travail contribue à son bonheur. „ L'Homme, dit-il, (5) n'est „ réellement heureux qu'autant qu'il s'oc- „ cupe, & qu'à proportion que les occu- „ pations laissent moins de vuide dans „ sa vie. . . . S'il m'est permis de „ parler de moi & de ma propre expé- „ rience, j'ose dire, que, malgré une „ longue suite d'infirmités & quelques unes „ des traverses inséparables de la vie, j'ai „ trouvé le secret de me faire un sort vé- „ ritablement délicieux, & que je ne tro- „ querois pas contre les situations les plus „ brillantes, & cela uniquement en ne „ passant aucun jour sans un travail assez „ considérable, en prenant des précau- „ tions exactes pour n'en manquer jamais, „ & en augmentant par degrés la dose de „ ce travail. Aussi n'ai-je garde de faire „ des vœux pour la cessation d'un tel gen- „ re de vie, dût-ce être par l'opulence la „ plus complète. Je sçai que j'y perdrois „ infiniment, & je ne demande autre „ chose à la bonne Providence, en me „ soumettant néanmoins à toutes ses dis- „ pensations,

„ penfations , que de mte faire arriver au
 „ dernier terme de ma carrière par la rou-
 „ te que j'ai fuivie jufqu'à préfent ". Ain-
 fi foit il , difons nous de bon cœur , fans
 vouloir néanmoins priver M. FORMEY des
 diftinctions & des avantages qui pourront
 être ajoutés à ceux que fon mérite , fes ta-
 lens & fes travaux lui ont déjà procurés .



ARTICLE ONZIEME.

Philosophical Tranfactions, &c.

C'est-à-dire,

Tranfactions Philosophiques. Vol. I. Part.
 II. pour l'année 1758. Londres 1759 ,
 4°. pp. 396.

Cette Partie comprend 58 Articles,
 dont le premier eft le 59^e de ce Vo-
 lume. Cet article contient quelques effais de
 l'électricité faits fur des paralytiques en
 Penfylvanie par Mr. *Franklin*. Il n'en ré-
 fulta point d'avantages permanens pour
 ceux qui avoient été électrifés ; mais Mr.
Franklin ne décide pas pour cela qu'ils
 n'euffent pû en tirer de pareils dans d'au-
 tres circonftances.

Mr.

Mr. *Patrick Brydone* a été plus heureux. Dans l'article 94. il rend compte de plusieurs guérisons constantes opérées par l'électricité.

Les Articles 60. 88. 104. 110, appartiennent à l'Astronomie & sont peu susceptibles d'extrait. Les trois premiers sont des observations de comète & d'éclipses; le dernier contient une théorie très-fine sur les irrégularités produites dans un satellite par la figure sphéroïdale de la principale planète.

Art. 61. 67 & 102. contiennent des observations sur la chaleur; les deux premiers sur la très-grande différence de celle qu'on éprouva en Juillet 1757 à Edystone & à Plimouth éloignés l'un de l'autre seulement de 16 miles; le 3e. sur la chaleur excessive observée dans la Georgie en Juillet 1758, par Mr. *Ellis* Gouverneur de cette province, qui vit le mercure monter à 105 degrés en plein air sous l'ombre d'un parasol; tandis que dans le même tems, il ne montoit qu'au 97, le Thermomètre étant appliqué à la partie la plus chaude de son corps.

Les Art. 62. 64 & 82 contiennent des observations sur des tremblemens de terre sentis à Sumatra en Novembre & Décembre 1756, dans l'Ouest de Cornouailles en Juillet 1757, & en Surrey & en Kent en Janvier 1758. On peut rapporter à cette classe les observations faites par Mr. *Peyssonel*

dans l'Art. 89. sur de légers tremblemens de terre partiels causés à la Guadeloupe par des vagues qui s'enfoncent sous la terre, & font sortir avec quelque violence l'air qu'elles compriment, par des ouvertures qui se trouvent en plusieurs endroits de l'Isle. Ce phénomène peut aider à l'explication des tremblemens de terre plus considérables.

Les Art. 63. 70. 73. 74. 85. 103. appartiennent aux mathématiques, & ne sauroient être abrégés.

Les Art. 65. 86. 90. 91. 105. 114. 116. traitent de la Botanique; le premier contient des observations sur le sommeil des plantes, & l'énumération de plusieurs plantes qui sont soumises à cette loi; le 2^e. est une description de l'algue marine à larges feuilles; le 3^e. est le Catalogue des 40 plantes du jardin de Chelsea, présenté selon l'usage à la Société Royale; le 4^e. est un mémoire sur les Mousses, ou *Lichen*; Mr. *Watson* y décrit plusieurs espèces appartenantes à ce genre, & en indique les usages; le 5^e. contient quelques observations sur le fruit de l'arbre appelé Manchenille, par où il paroît, qu'il n'est pas toujours un poison mortel; dans le 6^e. Mr. *Watson* rend compte de nouveaux effets funestes de la plante appelée *Oenanthe aquatica furco virgata crocanta Lobeli*; le dernier est un discours sur la Cannelle & la Casse, qu'on fait soupçonner être la même plante.

Nous

Nous rapprocherons les articles 66. & 111. & nous nous y arrêterons quelques momens. Il s'agit d'un jeune garçon du Comté de Norfolk qui dès son enfance avoir été sujet à des convulsions, supportables jusqu'à ce qu'il eut près de sept ans. Il en fut attaqué alors de la manière la plus variée qu'il soit possible de concevoir. Tantôt il étoit renversé par terre; tantôt emporté en tournoyant comme une toupie; d'autrefois il sautoit à une hauteur considérable, & une fois entr'autres il s'élança par-dessus une barrière de fer qu'on avoit placée exprès devant le feu pour l'empêcher d'y tomber; il fut bien brûlé, mais ses accès l'avoient rendu si stupide, qu'il n'exprima aucun sentiment de douleur après cet accident. Il ne reconnoissoit plus son père & sa mère; s'il s'échappoit de la maison, il ne savoit plus retrouver son chemin; il fut perdu une fois pendant une nuit entière, & l'on le trouva le matin enfoncé dans un marais jusqu'à la poitrine. Il mangeoit tout ce qu'il trouvoit; il n'avoit plus que la peau sur les os, & son corps étoit devenu tout contre-fait. Il avoit pris inutilement des remèdes, trop foibles sans doute, contre les vers, quand, après avoir languï dans cet état jusqu'à l'âge de 11 ans, il avala par hazard un quart de pinte d'un

mè-

mélange d'huile de céruse & de noir de lampe qu'on avoit préparé pour peindre quelque chose. Il fut purgé violemment par haut & par bas pendant 24 heures, & rendit une infinité de vers presque aussi petits que des fils. Il survécut à ces violentes opérations contre toute espérance, & chaque jour il se porta mieux de corps & d'esprit, il devint gras, & droit, & acquit en quatre mois autant de connoissances que les enfans en acquièrent ordinairement dans quatre ans.

Il est remarquable que le père, la mère & la sœur de cet enfant ont été souvent attaqués de vers; la mère plus singulièrement que les autres; il y a environ vingt ans qu'on lui trouva sous les bras des petits paquets de vers qu'on supposa être sortis par la peau.

L'article CXI. contient des observations du Dr. *J. Wall* occasionnées par cet événement. Sans nier que la céruse ait eu part à cette guérison, il l'attribue principalement à l'huile qu'on fait être mortelle pour un grand nombre d'insectes, & il rapporte plusieurs essais qu'il a faits avec succès de l'huile employée contre les vers. Il remarque de plus qu'on peut conclure de l'histoire de l'enfant de Norfolk, que quand la tête n'est pas idiopathique, ou que son dérangement a sa source dans d'autres parties, il ne faut pas désespérer de la guérison, quel-

quelque long qu'ait été ce dérangement. Il ajoute à ces observations l'histoire d'une jeune fille, qui, après avoir été incommodée long-tems d'un rongement d'estomac, en fut délivrée enfin par un violent vomissement, dans lequel elle rendit plus d'un millier d'animaux en vie ressemblans à des millepieds.

Les articles que nous n'avons pas encore indiqués, sont :

LXVIII. Description de l'os femur d'un grand animal, trouvé en terre à Stonesfield près de Woodstok.

LXIX. Discours sur l'utilité de l'inoculation des bêtes à cornes &c.

LXXI. Deux cas extraordinaires de pierres de la cyste biliaire.

LXXII. Cas remarquable de la cohésion de tous les intestins &c.

LXXV. Effets des vésicatoires pour diminuer la vitesse du pouls dans des toux &c.

LXXVI. Exemple singulier de 4 pierres saboteuses trouvées dans la vessie d'un homme &c. Cette observation très importante apprend aux Chirurgiens à ne pas se fier trop à l'opinion reçue, selon laquelle les pierres de la vessie sont toujours lisses & polies quand il y en a plusieurs.

LXXVII. Observations sur le *limax nou coccleata purpuram ferens*.

LXXVIII. Nouvelles observations sur les vers qui forment les éponges.

LXXIX.

LXXIX. Expérience qui prouve que le fer n'entre pas dans les vaisseaux lactés sous une forme saline &c.

LXXX. Dissertation sur l'antiquité de l'usage du verre dans les fenêtres. Cette dissertation est occasionnée par un morceau de verre blanc trouvé à Herculanéum; l'Auteur, Mr. *Nixon*, trouve quelque probabilité à ce que le verre fut employé dans les fenêtres déjà du tems de *Plin*e; mais il ne trouve aucune certitude d'un pareil emploi avant la fin du troisième siècle auquel tems *Lactance* en parle en termes exprès.

LXXXI. Exemple extraordinaire de l'efficace du Quinquina dans le délire de la fièvre.

LXXXII. Récit d'un cas où la première jointure du pouce a été arrachée avec le tendon flexeur dans toute sa longueur.

LXXXIV. Dernières découvertes faites à Herculanéum &c. C'est un indice des principales choses trouvées dans cette ville souterraine l'an 1757. inscriptions, livres de papyrus, bustes, &c.

Dans l'art. **LXXXVII.** Mr. *Chapman*, Capitaine de vaisseau, rend compte d'une opération dont l'humanité peut tirer un grand usage. Il se procura de l'eau fraîche dans son vaisseau simplement en faisant distiller de l'eau de mer sur des cendres de bois. Une cueillerée de ces cendres suffit pour 7. bouteilles d'eau, en sorte que

que tant qu'il y a quelque bois à brûler dans un vaisseau, on ne doit pas craindre d'y manquer d'eau fraîche.

Dans l'art. XCII. on donne la figure & la description des os d'un Alligator trouvés en terre sur le bord de la mer dans le Comté d'York.

L'art. XCIII. présente la figure & la description d'une espèce rare d'Orthoceratite trouvé en Suède.

XCIV. Histoire des *affixes noires* tenues à Oxford, tirée des registres du Collège de Merton dans cette Université &c. Il s'agit des maladies & des morts causées, à ce qu'on crut, par l'infection apportée des prisons par les prisonniers qui furent jugés à Oxford au mois de Juillet 1577; il y mourut plus de 300 personnes. Le Dr. Birch ajoute à cet extrait des registres quelques autres exemples de pareils événements.

XCVI. Description d'un plan de Pekin envoyé par le Père Gaubil Jésuite à la Société Royale.

XCVII. Essai pour perfectionner l'opération des Ventilateurs par le moyen du feu &c. A la faveur de la machine tracée & décrite dans cet article, on peut faire servir pendant toute l'année cet utile instrument inventé par le Dr. Hales, mais qui, mû par le vent, ne peut servir qu'environ un tiers de l'année, & est immobile dans

dans les tems calmes & chauds, qui sont ceux où l'on a le plus besoin de son assistance.

XCVIII. Expériences sur la différente réfrangibilité de la lumière. *Mr. Dollond*, Artiste distingué auteur de cet article, y rend compte de quelques essais qu'il a faits pour remédier au défaut que la différente réfrangibilité des rayons produit dans le télescope à réfraction, & qui jusqu'ici a empêché qu'on ne put porter cet instrument au delà d'un certain point de perfection, à cause de la confusion que la séparation des couleurs cause dans l'image.

Ou avoit cru jusqu'à présent que la divergence des couleurs étoit à même sous d'égales réfractions, par quelque milieu que la lumière fût rompue, & que par conséquent tous les verres objectifs sphériques des télescopes devoient être également affectés par la différente réfrangibilité de la lumière, à proportion de leurs ouvertures, de quelque matière qu'ils fussent formés.

Mr. Dollond a commencé par douter de ce principe; & en combinant un prisme d'eau avec un prisme de verre, il s'est convaincu qu'on pouvoit produire une grande réfraction sans couleur. Ce qui lui avoit réussi sur des milieux aussi différens que l'eau & le verre, il soupçonna qu'il pourroit l'effectuer en employant dif.

différentes espèces de verres. Il découvre effectivement une différence par rapport à la divergence des couleurs dans les qualités réfractives du verre d'Angleterre appelé *crown glass*, & du crystal ou verre blanc appelé *flint English glass*, & il est venu enfin à bout de les combiner de façon qu'il a évité entièrement la différente réfrangibilité de la lumière.

Il semble d'abord qu'après avoir ainsi surmonté le principal obstacle qui s'oppose à la perfection des télescopes à réfraction, rien ne peut plus arrêter leurs progrès, & qu'on peut se flatter de voir bientôt des mouches dans la lune. Nous n'en sommes pas cependant tout-à-fait à ce point là. Les verres qu'il faut combiner sont des segmens de sphères très-profondes, où l'aberration de la surface sphérique devient très-considérable, & nuit beaucoup à la distinction de l'image, mais Mr. Dollond ne désespéra pas de trouver un remède à cet inconvénient, parce qu'il n'y a point d'impossibilité à faire que les aberrations de deux verres soient égales, & qu'en ce cas leurs réfractions étant contraires, ces aberrations s'évanouiront entièrement.

„ Ainsi, ajoute notre ingénieux Artiste,
 „ je suis parvenu à une théorie parfaite
 „ pour faire des verres objectifs à l'ouver-
 „ ture desquels je pouvois à peine conce-
 „ voir des limites: car si la pratique peut
 „ atteindre à la théorie, ils doivent néces-
 „ *Tome XII. Part. II.* N „ *fai-*

21 fairement admettre des limites fort é-
 22 tendues, & par conséquent grossir con-
 23 sidérablement.

24 „ Mais les difficultés qui accompagnent
 25 la pratique sont très-grandes. 1. Les dis-
 26 tances des foyers, aussi bien que les sur-
 27 faces particulières, doivent être très-exac-
 28 tement proportionnées aux densités ou
 29 pouvoirs réfractifs des verres, qui sont
 30 fort sujets à varier dans la même espèce
 31 de verres faits en différens tems. 2. Les
 32 centres des deux verres doivent être pla-
 33 cés précisément sur l'axe commun du
 34 télescope, sans quoi l'effet désiré sera
 35 détruit en grande partie. Ajoutez à ce-
 36 la, que les quatre surfaces doivent être
 37 parfaitement sphériques: & toute per-
 38 sonne médiocrement versée dans les
 39 opérations d'Optique, conviendra que tout
 40 l'ouvrage demande la plus grande exac-
 41 titude.

42 „ Malgré tant de difficultés, après de
 43 nombreux essais, & par une persévé-
 44 rance obstinée, j'ai enfin amené les cho-
 45 ses au point que je puis construire des
 46 télescopes à réfraction, d'une longueur
 47 limitée tels, que selon l'opinion des
 48 meilleurs juges qui en ont fait l'épreu-
 49 ve, ils surpassent de beaucoup par leurs
 50 ouvertures, & par leur pouvoir magni-
 51 fiant, tout ce qui s'est fait jusqu'ici, re-
 52 présentans les objets très-distinctement &
 53 avec leurs vraies couleurs. ”

XCIX. Effets extraordinaires produits par des convulsions &c.

C. Tempête accompagnée d'une grêle extraordinaire arrivée à la Virginie &c.

CI. Cas singulier d'une maladie de l'œil &c.

CVI. Sur le magnétisme du cuivre jaune &c. Mr. *Arderon*, auteur de cet article, a trouvé que plusieurs morceaux de leton & la boîte d'une boussole de même métal attiroient l'éguille aimantée; il ne croit point que ce soit le fer mêlé au cuivre qui cause cet effet. Il n'a rien pu trouver de pareil dans le cuivre rouge, dans le plomb, dans l'étain; il résulte du moins sûrement de ses expériences, qu'il ne faut pas se fier à des boussoles dont la boîte est de cuivre jaune.

CVII. Description d'un Polype de mer &c.

CVIII. Description d'un Squelette fossile d'un animal trouvé dans le roc près de *Witby* &c. Il paroît presque démontré que cet animal doit être antedéluvien.

CIX. Dissertation sur les caractères Phéniciens employés anciennement pour nombrer à Sidon &c. Par le moyen de plusieurs médailles Phéniciennes, dont on trouve ici les desseins envoyés à la Société Royale par Mr. *Swinton* auteur de cet article, cet Auteur ingénieux a trouvé le moyen de fixer les caractères numériques de cette nation, qui se trouvent être à peu près les

mêmes que ceux dont on se servoit à Palmyre.

CXIII. Description de plusieurs espèces rares de Barnacles &c.

CXV. Extrait d'une lettre du Dr. Forbes de Bermude, qui envoie à un de ses amis le dessein de deux poissons singuliers qu'il a trouvés-là.



ARTICLE DOUZIEME.

PETRI BURMANNI Orationes,
antea sparsim editæ, & ineditis
auctæ. Adcedit Carminum Adpendix.

C'est-à-dire,

Recueil des Harangues de PIERRE BURMAN, dont les unes avoient paru séparément, & dont les autres n'avoient pas encore été publiées. On y a joint quelques Pièces de Vers. La Haye, chez P. G. van Balen 1759. Vol. in 4. de 459 pp.

L'Editeur de ce précieux Recueil se nomme à la tête de l'élégante Epître
Dc.

Dédicatoire, qu'il adresse à Mr. JEAN HUDDE DEDEL, Magistrat de la Haye, plus distingué encore par son amour pour les Belles-Lettres, qu'il cultive lui-même avec tant de succès, que par les dignités dont il est revêtu. Cet Editeur est donc Mr. NICOLAS BONDT, le même dont nous parlions tout à l'heure en rendant compte de la nouvelle Edition d'Aristophane, & bien connu dans la République des Lettres par son excellent Traité sur l'Union d'Utrecht (1). Depuis long-tems tous ceux qui ont quelque goût pour la belle Littérature, souhaitoient qu'on rassemblât en un Volume les Harangues de feu Mr. PIERRE BURMAN, qui ayant été imprimées chacune à part couroient risque de se perdre quelques excellentes qu'elles fussent. Ce soin sembloit regarder particulièrement le célèbre Professeur d'Amsterdam Mr. PIERRE BURMAN, qui soutient si bien le grand nom qu'il porte, & l'on espéroit qu'il feroit pour les Harangues de son Oncle ce qu'il avoit déjà fait pour ses Poésies dont il a donné une Collection qui est entre les mains de tous les Gens de Lettres. Mais cet habile Homme, travaillant sur l'*Anthologie* dont nous avons fait connoître le premier Tome dans la Partie précédente de cette Bibliothèque, sur Aristophane & sur

(1) *Biblioth. des Sciences* Tom. VI. page 48.

sur d'autres Auteurs, a engagé Mr. BONDY son Ami à former le Recueil que l'on desiroit. Celui-ci s'y est porté d'autant plus volontiers que Mr. BURMAN l'a mis en état de faire un présent considérable au Public, en lui remettant quatre Harangues de son Oncle qui n'avoient pas encore été imprimées. En voici les sujets :

I. *De sapientia Romanorum in constituenda Republica.*

II. *De feliciori vivendi conditione in Rebus publicis, quam in Regnis.*

III. *De Artibus liberalibus, solis olim Academicarum & scholarum ornamentis, hodie vero ex dignitate in infimum locum dejectis.*

IV. *De Bibliothecis publicis, earumque Præfectis.*

Ces quatre Harangues qui paroissent aujourd'hui pour la première fois, ne sont en rien inférieures à celles qui avoient déjà été publiées, & qui ont mérité à Mr. BURMAN la réputation d'être un des premiers Orateurs de ce siècle, comme il en étoit incontestablement un des plus grands Littérateurs, & des meilleurs Poëtes. Outre que la Latinité de ces Discours Académiques est comparable à celle du siècle d'Auguste, le Sel Attique qui y règne & qui les caractérise particulièrement, les rend si agréables & si piquans, que nous serions fort trompés si aucun Homme de goût pou-

pouvoit s'en tenir à une seule lecture de la plupart de ces Harangues.

Celle qui est destinée à prouver qu'on est plus heureux dans les Républiques que dans les Royaumes, peut faire penser au bruit qui a couru que Mr. BURMAN en avoit fait une de *Præfeto Hollandiæ*, où il s'exprimoit fort librement sur le Stadhouderat. Mais Mr. BONNET assure que cette prétendue Harangue ne s'est point trouvée parmi les papiers du défunt, & qu'il est plus que vraisemblable qu'elle n'a jamais existé. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans celle qui a pour titre de *felliciori vivendi conditio in Rebuspublicis quam in Regnis*, il n'y a rien qui concerne de près ni de loin le Gouvernement des Stadhouders.

Aux Harangues de Mr. BURMAN, le sçavant Editeur a très à propos joint l'Oraison funèbre que Mr. OBSTERDYK SCHACHT, Professeur en Médecine à Leyde, prononça à la mort de son illustre Collègue. Nous allons en extraire quelques particularités qui pourront faire plaisir aux Biographes.

PIERRE BURMAN naquit le 6 Juillet 1668. à Utrecht où son Père François Burman, célèbre par divers Ouvrages, étoit Pasteur & Professeur en Théologie. Il eut le malheur de le perdre dès l'âge d'onze ans. Mais sa Mère, Fille du grand Théologien Abrabam Heydanus, lui resta & prit des soins tout particuliers de son éducation. Il commen-

ça ses études académiques sous la direction de *Graevius*, qui pour lors faisoit le principal ornement de l'Université d'Utrecht. Cet excellent Littérateur ne tarda pas à découvrir les heureuses dispositions de son Disciple, & voyant les grandes espérances qu'il donnoit, il se plut à le former, il l'admit à sa familiarité & ne cessa jamais dans la suite d'être son Protecteur & son ami. Sous un tel maître le jeune BURMAN fit ses humanités avec un succès extraordinaire, après quoi il s'attacha à la Jurisprudence & eut pour guides dans cette nouvelle carrière *Luc van de Poll*, *Gerard Noodt*, *Jean van Muyden* & *Henri Cocceius*. L'étude du Droit ne lui fit cependant pas perdre de vue les Belles-Lettres pour lesquelles il étoit né. Il savoit qu'elles sont la clef des sciences & que sans elles il est impossible de parvenir à aucune solide érudition.

Quelques excellens que fussent les maîtres qu'il avoit à Utrecht, il voulut profiter aussi des lumières des habiles gens qu'il y avoit alors à Leyde. Il s'y rendit donc, & depuis il s'est toujours félicité d'y avoir fréquenté les leçons de *Burcher de Volder*, de *Théodore Ryckius*, & particulièrement du grand *Gronovius*.

Au bout d'un an il revint à Utrecht où il s'attacha plus que jamais à *Graevius*, & où il fut reçu Docteur en 1688. La Dissertation de *Transactionibus* qu'il composa

&

& qu'il défendit à cette occasion, fut trouvée également docte & élégante.

Un Voyage qu'il fit en Allemagne & en Suisse pour y visiter les plus célèbres Académies & les plus belles Bibliothèques, lui procura la connoissance & l'amitié de plusieurs Savans distingués.

De retour dans sa Patrie, il y suivit le Barreau, plaida plusieurs fois avec le plus grand succès, & se concilia si bien l'estime publique que dès 1691. il fut fait Receveur des Dîmes qu'on payoit autrefois aux Evêques, emploi très-honorable mais qui donne beaucoup d'occupations, de sorte que, pour pouvoir satisfaire la passion qu'il continuoît toujours d'avoir pour les Belles Lettres, il lui arrivoit souvent de travailler une grande partie de la nuit.

L'illustre *Graevius* voyoit cependant avec joye les talens & les succès de son Disciple favori, & les éloges, qu'il ne cessoit d'en faire, ne contribuèrent pas peu à lui procurer en 1696. la Chaire d'Eloquence & d'Histoire, ensuite celle de la Langue Grecque, enfin celle de Politique. Il les remplit toutes supérieurement, & quelques multipliées que fussent ses fonctions, il trouva encore moyen de publier divers Ouvrages dans l'espace de quelques années, entr'autres un excellent *Traité de Vectigalibus Populi Romani*, un autre intitulé *Jupiter Fulgurator*, de savans Com-

mentaires sur *Péire* & sur *Pétrone*; les Lettres de *Marynara Gade* & de *Claude Sernin*; des Harangues, des Poésies &c. Tous ces Ouvrages lui firent beaucoup d'honneur & lui acquirent une brillante réputation, qui s'étendit dans toute l'Europe, & qui attira à Utrecht une multitude de jeunes gens qui venoient pour étudier sous lui.

Il eut une preuve bien flatteuse de l'estime que les Etrangers faisoient de lui, dans un Voyage de six semaines qu'il fit à Paris pour y acquérir pendant les Vacances de nouveaux trésors d'érudition dans les Bibliothèques & dans la compagnie des Savans. Se trouvant un jour avec le célèbre *Montfaucon*, celui-ci, qui ne le connoissoit pas, fut si charmé de sa conversation & le trouva si profondément versé dans la belle Littérature & dans l'Histoire, qu'il le pressa de lui dire qui il étoit. A peine Mr. BURMAN se fut-il nommé, que le docte *Bénédictin* se leva subitement de sa chaise, courut l'embrasser, & se félicita beaucoup de ce qu'il voyoit un Homme dont il admiroit depuis longtems les Ouvrages, & qu'il regardoit comme un des premiers Savans de l'Europe. Pendant tout le tems que le Professeur d'Utrecht fut à Paris, le P. *Montfaucon* lui fit mille politesses, & lui procura toute sorte d'agréemens. Il lui dit même que, s'il vouloit parcourir les Provinces de France, il lui donne.

donneroit des Lettres de recommandation pour tous les Couvens de son Ordre, afin qu'il y fût logé sans qu'il lui en coûtât rien, & qu'il pût y voir les Livres & les Manuscrits les plus rares. Mr. BURMAN fut sensible comme il le devoit à une offre si obligeante, mais il ne put pas en profiter parce que ses emplois le rappelloient dans sa Patrie.

Il comptoit d'y passer le reste de ses jours. Mais en 1715. le célèbre *Perizonius* vint à mourir à Leyde, & les Curateurs de cette Académie ne connoissant personne qui fût plus en état de le remplacer que Mr. BURMAN, lui en adressèrent la vocation à des conditions très-avantageuses. Il balança assez longtems, & peut-être n'auroit-il jamais pû se résoudre à quitter Utrecht qu'il aimoit beaucoup, si les instances qu'on lui fit pour l'y retenir avoient été plus vives. Mais quoique l'on dût sentir que son éloignement seroit une perte irréparable pour l'Académie, quelques personnes qui ne l'aimoient pas empêchèrent qu'on ne lui fit les offres aux quelles il avoit lieu de s'attendre, ou du moins firent traîner si longtems les délibérations à ce sujet, qu'il s'impatienta & se détermina enfin à aller à Leyde. Il y fut reçu avec la plus grande joye, & il prit possession des Chaires d'Histoire, d'Eloquence & de la Langue Grecque, par une belle Harangue de *Publici humanioris disciplinae Professoris* pro-

proprio officio & munere. On ne tarda pas à recueillir les fruits qu'on s'étoit promis en appelant cet habile Homme; la plus brillante jeunesse accouroit de tous côtés pour profiter de ses lumières, & pendant les 26 ans qu'on eut le bonheur de le posséder, ses auditoires ne discontinuèrent jamais d'être extrêmement fréquentés.

Vers l'an 1725 il fut nommé Bibliothécaire de l'Université, & cet emploi lui fit d'autant plus de plaisir qu'il lui fournissoit les moyens de satisfaire la passion qu'il avoit toujours eue pour les Livres.

A peu près dans ce même tems les Curateurs le chargèrent encore d'enseigner l'Histoire des Provinces-Unies, & la Poésie.

Deux fois il fut décoré de la dignité de Recteur. La Harangue *in Studia Humanitatis*, qu'il prononça en déposant son premier Rectorat, est un Chef d'œuvre. Paroissant déconseiller l'étude des Belles-Lettres, il en prouve la nécessité & il en inspire le goût avec un art infini. Nous ne connoissons point de Discours plus fort de pensées & de style, & où l'ironie soit mieux soutenue sans avoir cette amertume qu'on a trouvée dans quelques autres de ses productions.

Le favorable accueil, qu'on avoit fait aux Editions qu'il avoit données de quelques Auteurs Classiques pendant qu'il étoit encore à Utrecht, l'encouragea à travailler
suc

ſucceſſivement ſur *Vellejus Paterculus*, *Quintilien*, *Valerius Flaccus*, *Suetone*, *Lucain*, *Virgile*, &c. Ceux qui ne l'ont pas connu perſonnellement croiront, ſans doute, qu'un homme qui ſa tant travaillé étoit toujours renfermé & ne voyoit perſonne. Ils ſe tromperoient; Mr. BURMAN avoit beaucoup d'Amis & les voyoit ſouvent. Il aimoit la Société & les plaiſirs. Quelquefois même on trouvoit qu'il ſ'y livroit un peu trop, & certaines faillies qui lui échappoient dans des momens de galeté & de belle humeur, donnèrent lieu à ſes ennemis de répandre qu'il penſoit aſſez librement ſur la Religion. Mais il parut bien dans ſa dernière maladie, qu'il reſpectoit les grandes vérités de l'Evangile & qu'il les croyoit ſincèrement. Ce furent-elles qui le ſoutinrent dans cette maladie ſcorbutique qui fut longue, triſte & extrêmement douloureuſe. Conſtamment il y montra les plus beaux ſentimens, & peu avant ſa mort ayant fait prier Meſſieurs *van den Honert*, & *Oſterdyk Schacht* ſes Collègues, de ſe rendre chez lui, il leur parla de Dieu, de Jeſus-Chriſt, de la conversion des pécheurs à Dieu, de la vie éternelle & de l'eſpérance qu'il avoit d'y arriver par les mérites du Sauveur, & ſur tous ces articles il ſ'exprima de la manière la plus édifiante & la plus chrétienne. Il mourut le 31 Mars 1741.

Quelques jours avant ſa mort il reçut
un

un présent qui lui fit un sensible plaisir. L'illustre *Bignon* lui envoya par ordre du Roi de France, un Exemplaire du Catalogue de la Bibliothèque Royale, & y joignit une Lettre où il lui disoit que Louis XV. lui faisoit ce présent comme à celui qui tenoit alors le premier rang entre les Savans.

De son mariage avec *Eve Clotterbake*, fille d'un Magistrat de la Brille, il avoit eu dix Enfans, dont deux lui ont survécu : *François*, qui ayant embrassé l'état militaire n'a pas laissé de cultiver les Sciences avec beaucoup de succès & de publier quelques Ouvrages qui lui ont fait honneur; & *Gaspard* illustre Magistrat d'Utrecht, dont l'Etat & les Lettres déplorent encore la mort arrivée le 22 Août 1755. Nous avons parlé ailleurs des Ouvrages de ce dernier (2).

(2) *Biblioth. des Sciences*, T. IV. Part. I. page 253.



~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~

ARTICLE TREIZIEME.

ÉTABLISSEMENT DE L'ACADEMIE ELECTORALE des Sciences & des Arts de Bavière.

ON ne scauroit disconvenir que l'établissement des Académies n'ait contribué au progrès des Sciences. Convaincu de cette vérité S. A. S. MAXIMILIEN JOSEPH, Electeur de Bavière, a fondé dans sa Capitale une Société, dont on a lieu d'attendre les plus heureux effets. Il convient à l'Histoire des Sciences & des Arts, & par là même à notre Journal, de rendre compte d'un établissement, qui immortalisera le Prince qui l'a fait; & qui se déclare le Protecteur des Sciences dans un Pays, qu'elles illustreront à leur tour. Un abrégé des loix de cette Académie, établie dès le 28 Mars 1759, ne peut qu'intéresser le Public; voici le titre de ce Recueil: *Gesetze der Churbayerischen Academie der Wissenschaften*. in 4^o. de 24 pages.

DU DESSEIN DE L'ACADEMIE.

1^o. Toutes les questions de Religion ou de Droit, contestées entre les diverses

COM-

communions ou les différens Etats, doivent être bannies d'une Académie, dont le but est la perfection des Sciences & des Arts utiles.

2°. Munich sera le lieu des assemblées, où tous les Membres ordinaires présens auront séance & voix.

3°. Avancer les Sciences utiles, cultiver les Arts libéraux, choisir de nouveaux Membres, proposer annuellement deux questions à traiter à ceux qui ne sont pas de la Société, l'une sur l'Histoire Allemande, l'autre sur la Philosophie, lire les écrits communiqués, entretenir une correspondance utile, voilà les principaux objets de ces assemblées.

4°. L'Académie aura entre les Membres demeurans à Munich un Président, un Vice-Président, deux Directeurs avec un Secrétaire, qui, joints à deux autres Membres, formeront un Sénat.

5°. Ce Sénat soutiendra l'Académie, choisira les Chanceliers & les autres Officiers nécessaires, fera rendre compte au Trésorier, &c.

6°. A la fin de chaque année l'Académie priera son A. E. de choisir entre ses Ministres un Président, ou de confirmer celui qui aura été une fois établi.

DU PRÉSIDENT.

1°. Le Président soutiendra les loix, en proposera de nouvelles, selon le besoin, pour les faire approuver de Son A. E.

2°. Le Président n'est pas tenu de se trouver à toutes les assemblées. Lorsqu'il y est il a la préséance & la voix ponderative.

3°. Il signe les Lettres & les écrits aussi souvent que l'importance des personnes ou des choses le demandent.

DU VICE-PRÉSIDENT.

1°. Le Vice-Président assistera à toutes les assemblées.

2°. Il sera élu par l'assemblée, ou confirmé chaque année.

3°. Il ordonnera & règlera les assemblées ordinaires.

DES DIRECTEURS.

1°. Chaque Classe aura un Directeur choisi par la Compagnie: chaque année il peut être confirmé.

2°. Il aura une inspection particulière pour tout ce qui regarde la Classe à laquelle il est assigné.

3°. Les deux Directeurs & le Secrétaire doivent à la fin de chaque année représenter au Sénat un Etat de l'Académie.

DU SECRETAIRE.

1°. Le Secrétaire, choisi entre les membres ordinaires, continuera ses fonctions aussi longtems que les circonstances le lui permettront.

2°. Il assistera à toutes les assemblées, ou il substituera quelqu'un à sa place, en cas d'absence nécessaire.

3°. Il tiendra les registres, lira les Lettres & les écrits, composera, signera & cachetera les Missives, &c.

4°. Il est obligé de composer un Mémoire historique sur les Membres qui mourront, & après l'avoir lu de le faire imprimer.

DU TRESORIER.

1°. Chaque année on élira un Trésorier, ou on le confirmera.

2°. Il prendra soin des rentes, & de la Caisse, conjointement avec les deux Directeurs, & il rendra compte annuellement au Sénat.

3°. Rien ne peut être payé sans l'ordre du Sénat.

4°. Les objets de dépenses seront la correspondance, les frais de copies, l'achat de curiosités naturelles du Pays, l'impression des livres, les appointemens du Chancelier & des Officiers, & les pensions pour les Membres, qui les auront méritées & obtenues de Son A. S. E.

DES

DES MEMBRES DE L'ACADEMIE.

1°. Les Membres seront partagés en Honoraires, Ordinaires & Etrangers.

2°. Les Membres ordinaires seront choisis ensuite d'une pièce d'épreuve. Les honoraires & les étrangers sur leur réputation.

3°. On expediera aux nouveaux élus un diplôme latin, signé du Président, ou du Vice-Président, du Directeur de la Classe & du Secrétaire, avec un exemplaire des loix. Après la réception de sa réponse son nom sera inscrit dans la matricule.

4°. Le nouveau Membre doit envoyer à l'Académie un abrégé de sa vie, & un catalogue de ses ouvrages. S'il est regnicoles il enverra les ouvrages mêmes.

5°. La Compagnie peut avoir outre cela des Correspondans dans tous les lieux.

DEVOIRS DES MEMBRES.

1°. Les Membres honoraires ne sont tenus à aucun travail; les ordinaires se déclareront pour une classe; les étrangers sont obligés dans le cours de l'année de leur réception d'envoyer un Mémoire; tous doivent s'intéresser au bien de la Société & à sa gloire. &c.

2°. La compagnie aidera de ses conseils

& de ses lumières un membre qui la consultera sur un ouvrage qu'il projette.

3°. Un membre injustement attaqué dans une chose qui regarde l'Académie sera défendu.

OBJETS DU TRAVAIL.

1°. Tout ce qui a une connexion utile avec l'Histoire des Allemands, & celle des Bavaois en particulier, & avec la Philosophie, peut être du ressort de la Compagnie.

2°. Mais il n'y a que les vérités démontrées qui doivent être jugées dignes de son attention.

3°. Les pièces seront reçues en latin ou en allemand.

4°. Elles seront imprimées, si elles paroissent le mériter.

5°. La classe des ouvrages historiques embrassera les anciens Auteurs, les Chartres, les Lettres, les Inscriptions, les Traités &c. La Critique, celle en particulier de la langue allemande, la Chronologie, la Géographie & les Généalogies importantes se rapportent à cette classe.

6°. Dans la classe des ouvrages philosophiques on traitera l'histoire critique de la Philosophie. Attentifs à purger cette Philosophie des inutilités scholastiques & des anciens préjugés, les Auteurs s'attacheront à éclaircir les points les plus importants de
la

la science des mœurs & de la politique. Découvrir par des expériences utiles les vérités physiques, & par l'étude des faits l'histoire de la nature, voilà quelles doivent être les vues des Académiciens.

70. On travaillera à rassembler un Cabinet des curiosités naturelles du Pays & de celles des contrées voisines. Par des expériences sûres on cherchera à découvrir les propriétés & les usages des choses naturelles qui appartiennent à la Bavière. &c.

80. Chaque année il devra se faire un recueil des découvertes anatomiques & des maladies du Pays, des hommes comme des bêtes.

DES ASSEMBLÉES.

10. Il y aura annuellement deux assemblées solennelles. La 1^e. le 28^e. de Mars, jour de la naissance de son A. S. & celui de la fondation de la Société: la 2^e. le 12^e. Octob., jour dans lequel les prix seront adjugés, & de nouvelles questions choisies.

20. Les assemblées ordinaires se feront tous les Jeudis depuis 4 à 6 heures, après midi. Dans la semaine des cendres, de Pâque, de la Pentecôte & de Noël il n'y a point d'assemblée.

30. Là on lira les Lettres & les Dissertations reçues, des extraits intéressans &c.

LA SAGESSE de ces loix semble déjà

annoncer les succès d'une Académie qui veut se borner à ce qui est utile. Déjà plusieurs Savans étrangers ont été appelés comme Membres de cette Société à la correspondance & associés à ses travaux. La seule ville de Berne en a fourni quatre qui ont été prévenus, Messieurs *Haller*, *Bertrand*, *Tschärner* & *Schmids*.



ARTICLE QUATORZIEME.

FATA ECCLESIAE CHRISTIANÆ inde ab *Ecclesia Apostolica usque ad Initia Reformationis, sive Commentarii in Apocalypsin Johannis*. PARS I. continens quinque Epistolas, Sigilla & Tubas, sive Capita II: -- III: 6. VI: 1. -- II, VIII: 2. -- IX: 12. explicata &c. PARS II. *Fata Ecclesiae Christianæ inde ab Apostolis sub persecutione gentilium, ortu & progressu, Bestiæ orientalis & occidentalis, nec non Muhamedis, usque ad tempora Wiclefitarum, Waldensium & Hussitarum vel Initia Reformationis, una cum causis, quæ Justitiam Judicii in Anti-Christum*
men-

monstrant, sive Commentarii in Apocalypsin &c. continens Capita XII: XIII: XIV: usque ad vs. 5 & Cap. XVII. integrum explicata.

C'est-à-dire,

COMMENTAIRE sur l'APOCALYPSE, dans lequel on voit les Destinées de l'Eglise Chrétienne, depuis les tems Apostoliques jusqu'au commencement de la Réformation, &c. par FEN M. BERNARD SEB. CREMER Professeur en Théologie à Harderwyck, Publié par Mr. FRANÇOIS LOUIS CREMER Fils & successeur du Défunt. A Zutphen, chez A. J. van Hoorn, in 4. de 725 Pages pour la Ire. Partie & 208 pour la II^e.

Scaliger loua la sagesse du grand Calvin de ce qu'il n'avoit pas commenté l'Apocalypse, (1) mais un Théologien d'Angleterre, (2) incapable de retenir ses faillies

(1) Calvinus sapit quod in Apocalypsin non scripsit, Scaligeran. secund. p. 41.

(2) Le Docteur South.

lies, même en traitant les sujets les plus graves, alla plus loin, & soutint hardiment, que tout homme qui écrivoit un commentaire sur l'Apocalypse, s'il n'étoit pas fou avant que de l'entreprendre, le deviendroit nécessairement avant que de l'achever. Feu M. CREMER, un des plus savans Théologiens de ces Provinces n'a pas pensé de la sorte, & cela nous a valu le volume bien nourri d'érudition & d'hypothèses que nous venons d'annoncer. Le digne Professeur, aux soins duquel nous sommes redevables de la publication de cet ouvrage, nous en présente le Plan dans une préface assez étendue, où il a su insérer adroitement plusieurs fragmens du défunt, dont l'un qui roule sur 1 Theff. V. 20. étoit destiné à servir de Préface à un système de *Théologie Prophétique*. On voit par tout ceci, que Feu Mr. le Professeur CREMER s'occupoit beaucoup de cette partie de la Théologie qu'il est le plus permis d'ignorer, parce qu'il est presque impossible de la savoir avec certitude, & assez inutile de ne la savoir que par conjecture. M. son Fils paroît être héritier de ce goût, aussi bien que des talens qui l'accompagnoient, & l'on voit dans sa Préface un grand nombre de traits qui caractérisent également le fils tendre & le Disciple zélé du commentateur de l'Apocalypse.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage en question renferme du neuf & même beaucoup de
neuf,

neuf, non seulement dans l'explication des passages particuliers, mais aussi dans les principes généraux dont notre Auteur se sert pour déchiffrer l'Apocalypse. D'ailleurs la marche de M. CREMER est celle d'un homme qui a toujours devant lui le flambeau de l'évidence, ou qui du moins se l'imagine. Rien ne l'arrête, il va bride abattue par ces précipices escarpés, ces chemins raboteux, & ces labyrinthes sans issue, où les embarras, & les chutes de ses avantcoureurs excitoient la compassion ou la risée des spectateurs. Il y a peut-être des gens qui attribueront à la témérité de notre Auteur ce que nous attribuons à son courage, & ne verront que les efforts d'une imagination peu réglée, où d'autres croient appercevoir les découvertes d'un esprit supérieur. Laissons là les censures des uns & les panégyriques des autres, & par un coup d'œil sur les principes de notre Auteur, & un échantillon de sa manière d'interpréter, justifions ce que nous avons déjà dit, c'est qu'il y a du neuf dans cet ouvrage, & dans le plan & dans le détail.

Il est divisé en deux Parties. Voici l'Hypothèse qui règne dans la première. M. CREMER croit d'abord, avec les Cocceiens, que les sept *Epîtres Apocalyptiques*, quoique susceptibles d'une explication Historique & Littérale, qui les rapporte aux

sept Eglises de l'Asie, renferment pourtant un sens prophétique qui est bien le principal & le plus important, puisqu'il présente un tableau de l'Eglise Chrétienne dans sept Périodes distinctes, par lesquelles elle doit passer avant que d'arriver à son état triomphant dans la Jérusalem céleste. Chacune des Eglises Asiatiques représente une des périodes de l'Eglise Universelle, son caractère distinctif dans cette période, ses vertus & ses défauts, avec la promesse des biens relatifs au genre des tentations dont elle auroit triomphé.

Mais puisqu'on n'apprend pas de ces Epîtres, comment l'Eglise s'est effectivement conduite dans chaque période en conséquence des admonitions, des promesses & des menaces que ces Epîtres contiennent, il faut chercher tout cela dans l'ouverture des *Sceaux*, dont chacun fait connoître l'état de l'Eglise, ses victoires, ou ses chûtes, son progrès ou son déclin dans la période auquel il appartient. On voit par-là que les *Sceaux* renferment l'histoire & les vicissitudes de l'Eglise dans les tems postérieurs à l'envoi des *Epîtres*, ils renferment aussi certains jugemens de Dieu, mais des jugemens *secrets*, & par conséquent différens de ces peines annoncées publiquement par les *Trampettes*, qui faisoient retentir l'Univers des maux attirés par les prières des Saints sur les ennemis de l'Eglise & sur les pécheurs endurcis.

Il n'y a que les V. premières *Epîtres*, les V. premiers *Sceaux*, & le même nombre de *Trompettes*, qui exercent la sagacité merveilleuse & la brillante imagination de notre savant Auteur, parceque les choses qui s'y trouvent prédites sont déjà accomplies. Sa modestie l'empêcha de porter ses regards sur l'avenir, quoique M. son Fils croie qu'il y auroit fait une ample moisson, vu les secours qu'il pouvoit tirer de l'analogie, des parallèles prophétiques & du fonds immense de sa propre érudition. Nous croyons en effet que M. CREMER auroit été en état de répandre le même jour sur l'avenir, qu'il a fait sur le passé, & par là sans doute il auroit beaucoup contribué à l'édification de ces saintes ames qui, en travaillant à leur salut, aiment aussi à satisfaire à leur curiosité.

La Méthode que le docte Professeur a suivie dans cette première Partie de son Commentaire, mérite notre attention, comme une nouvelle preuve de la profondeur & de l'étendue de ses connoissances. En expliquant chaque *Epître* avec le *sceau* & la *trompette* qui lui appartiennent, dans des Chapitres distincts, M. CREMER employe d'abord une section pour en indiquer le sens littéral & historique, une autre pour en développer le sens prophétique ou mystique, qu'il déduit de certains traits marqués & caractéristiques, qu'il trouve dans
les

DU SECRETAIRE.

1°. Le Secrétaire, choisi entre les membres ordinaires, continuera ses fonctions aussi longtems que les circonstances le lui permettront.

2°. Il assistera à toutes les assemblées, ou il substituera quelqu'un à sa place, en cas d'absence nécessaire.

3°. Il tiendra les registres, lira les Lettres & les écrits, composera, signera & cachetera les Missives, &c.

4°. Il est obligé de composer un Mémoire historique sur les Membres qui mourront, & après l'avoir lu de le faire imprimer.

DU TRESORIER.

1°. Chaque année on élira un Trésorier, ou on le confirmera.

2°. Il prendra soin des rentes, & de la Caisse, conjointement avec les deux Directeurs, & il rendra compte annuellement au Sénat.

3°. Rien ne peut être payé sans l'ordre du Sénat.

4°. Les objets de dépenses seront la correspondance, les frais de copies, l'achat de curiosités naturelles du Pays, l'impression des livres, les appointemens du Chancelier & des Officiers, & les pensions pour les Membres, qui les auront méritées & obtenues de Son A. S. E.

DES

DES MEMBRES DE L'ACADEMIE.

1°. Les Membres seront partagés en Honoraires, Ordinaires & Etrangers.

2°. Les Membres ordinaires seront choisis ensuite d'une pièce d'épreuve. Les honoraires & les étrangers sur leur réputation.

3°. On expediera aux nouveaux élus un diplôme latin, signé du Président, ou du Vice-Président, du Directeur de la Classe & du Secrétaire, avec un exemplaire des loix. Après la réception de sa réponse son nom sera inscrit dans la matricule.

4°. Le nouveau Membre doit envoyer à l'Académie un abrégé de sa vie, & un catalogue de ses ouvrages. S'il est regnicoles il enverra les ouvrages mêmes.

5°. La Compagnie peut avoir outre cela des Correspondans dans tous les lieux.

DEVOIRS DES MEMBRES.

1°. Les Membres honoraires ne sont tenus à aucun travail; les ordinaires se déclareront pour une classe; les étrangers sont obligés dans le cours de l'année de leur réception d'envoyer un Mémoire; tous doivent s'intéresser au bien de la Société & à sa gloire. &c.

2°. La compagnie aidera de ses conseils

qu'il soit allé infiniment plus loin qu'eux tous pour en chercher le sens. *Grotius* croit qu'il s'agit ici d'une famine dans l'Empire; *Mede* est d'opinion que le Cavalier avec la Balance représente *Septime Severe* dont le règne fut distingué par une exacte administration de la justice, & par l'abondance de froment & d'autres choses nécessaires à la vie, qu'il avoit procurées au Peuple Romain. *Vitringa* entend par le Cheval noir, ce temps de discorde & de trouble qui affligea l'Eglise depuis *Constantin le Grand* jusqu'au IX. siècle, & par le Cavalier avec la balance il entend les gouverneurs de l'Eglise, qui dans les Synodes & les Conciles déterminoient la mesure de Foi & de Discipline, qui devoit servir de règle au peuple chrétien. *Abbadie*, dont notre Auteur ne fait pas mention, a cru voir *Marc Antonin* sous la figure du Cavalier dont il est question, & dit mille belles choses là-dessus. Le célèbre *March* enfin prenoit ce Cavalier pour le Diable. *M. CREMER* regarde avec pitié toutes celles de ces interprétations qu'il examine; il ne respecte pas davantage celle de *Cocceius* qui conjecturoit que les fidèles parfaits étoient représentés par le froment, les enfans en Christ par l'orge, que le tout annonçoit la multiplication des Chrétiens sous des Evêques mercenaires, qui usurpoient une autorité mondaine & despotique

la science des mœurs & de la politique. Découvrir par des expériences utiles les vérités physiques, & par l'étude des faits l'histoire de la nature, voilà quelles doivent être les vues des Académiciens.

70. On travaillera à rassembler un Cabinet des curiosités naturelles du Pays & de celles des contrées voisines. Par des expériences sûres on cherchera à découvrir les propriétés & les usages des choses naturelles qui appartiennent à la Bavière. &c.

80. Chaque année il devra se faire un recueil des découvertes anatomiques & des maladies du Pays, des hommes comme des bêtes.

DES ASSEMBLÉES.

10. Il y aura annuellement deux assemblées solennelles. La 1^e. le 28^e. de Mars, jour de la naissance de son A. S. & celui de la fondation de la Société: la 2^e. le 12^e. Octob., jour dans lequel les prix seront adjugés, & de nouvelles questions choisies.

20. Les assemblées ordinaires se feront tous les Jeudis depuis 4 à 6 heures, après midi. Dans la semaine des cendres, de Pâque, de la Pentecôte & de Noël il n'y a point d'assemblée.

30. Là on lira les Lettres & les Dissertations reçues, des extraits intéressans &c.

LA SAGESSE de ces loix semble déjà

le plus grand détail pour donner du poids à son explication mystique de ce sceau mystérieux. Il montre que *la Balance*, qui par sa construction ne panche d'aucun côté, est l'emblème le plus frappant du libre arbitre, que cette même balance entre les mains d'un marchand, signifie la Justice commutative, ou le commerce, & par conséquent représente bien *Pélagé* qui troquoit les bonnes œuvres contre le salut. Il va plus loin & trouve dans la nature & dans les qualités du *froment* & de l'*orge*, & dans les différens ordres des personnes auxquelles ils servoient de nourriture, les diverses qualités de la *justice imputée*, les différens degrés de la *grace salutaire* communiquée aux fidèles, & les traits caractéristiques qui distinguent l'économie Evangélique de celle de Moïse.

Les Parallèles tirés de l'Histoire Typique, dont notre Auteur appuie son Système, sont tous un peu obscurs, si on excepte celui de 2 Chron. II. 10. où l'on apprend que *Salomon* promettoit aux serviteurs de *Hiram*, qui coupoient du bois pour la construction du temple, du froment, de l'orge, de l'huile & du vin. Les gens de *Hiram* étoient (prophétiquement) les *Evêques* & *Docteurs* des Gentils qui servoient le *Salomon Mystique*. Ils coupoient des *Cèdres*, des *Sapins* &c. c'est-à-dire, ils abattoient des Hommes fiers & superbes, pour en faire des vases d'Élection & de Grace,

&

& pour en construire le Temple par excellence, c'est-à-dire, l'Eglise de Christ, & ils recevoient pour récompense le froment & l'orge, l'huile & le vin, c'est-à-dire, la justice de Christ, & les dons du St. Esprit. Tout le monde ne comprendra pas d'abord la justesse de ce parallèle, encore moins sentira-t-on la convenance de celui qui est tiré des corbeaux dont il est fait mention *Levit. XI. 15.* Il est pourtant bien vrai que ces corbeaux sont noirs comme notre cheval, & comme le mérite des œuvres de Pélagé. Mais à mesure que nous nous enfonçons dans les preuves typiques de notre Auteur, l'obscurité paroît augmenter de tout côté; quittons-les donc à tems.

Cette première Partie, dont nous venons de donner une légère idée, contient 725 pages remplies de la même espèce d'érudition qui se trouve dans l'échantillon que nous en avons pris. La seconde Partie renferme un développement de plusieurs choses qui n'ont été touchées que légèrement dans la première. Elle commence par le XII. Chapitre de l'Apocalypse, qui n'ouvre pas, selon notre Auteur, une nouvelle scène des merveilles de la Providence dans le gouvernement de l'Eglise, mais présente seulement la suite de certains événemens importans qui ne pouvoient être traités dans toute leur étendue dans les Chapitres précédens, quoiqu'ils appartiennent aux

Epitres, aux sceaux & aux trompettes, si on les range selon l'ordre du tems, dans lequel ils sont arrivés. Ces événemens en effet ne sauroient être considérés comme postérieurs aux trompettes, puisque, quand le septième ange avoit sonné, le Mystère de Dieu est représenté comme consommé, & on voit les Royaumes du monde soumis à notre Seigneur & à son Christ. Quoi qu'il en soit, les objets sur lesquels M. CREMER a répandu le feu de son imagination dans cette seconde Partie, sont, *L'Eglise Apostolique* sous l'emblème d'une *Femme revêtue du Soleil*; le Pouvoir & la séduction du Dragon, la Bataille entre Michel & le Dragon; la première Bête, l'origine & la fin du Mahométisme; la seconde Bête, l'origine des Vaudois, l'état de l'Eglise Anti-Chrétienne jusqu'à la Guerre des Hussites & la bienheureuse Réformation. Quelle riche variété de matières, quel vaste champ que celui qu'elles ouvrent à une imagination aussi féconde que celle de M. CREMER! Nous n'osions entreprendre de l'y suivre crainte de nous égarer.





ARTICLE QUINZIEME.

*LETTRE du Traducteur de Diogène
Laërce aux Auteurs de la Bibliothèque
des Sciences.*

MESSIEURS,

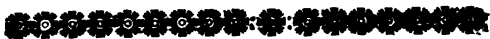
J'espère que, quoique cette lettre vienne un peu tard, vous voudrez bien y faire honneur en l'insérant dans votre Journal. Je ne comptois pas d'abord de répondre à ce que vous avez dit dans un des derniers volumes de votre Bibliothèque sur la traduction Françoisse de Diogène Laërce; mais on m'a fait comprendre que je devois du moins vous tirer d'erreur sur l'Auteur du Discours préliminaire, qui est à la tête de cet ouvrage: j'ai donc l'honneur de vous dire, Messieurs, que ce n'est point moi qui ai fait ce discours & que je n'en ai pas même eu communication. Quant aux endroits que vous avez relevés dans l'ouvrage même, ils sont pris des cinq premiers livres, que je n'ai point traduits, & que je me suis chargé seulement de revoir: je l'ai fait avec autant de soin qu'il m'a été possible; ayant fait cette révision en consultant le texte Grec, les commentaires

sept Eglises de l'Asie, renferment pourtant un sens prophétique qui est bien le principal & le plus important, puisqu'il présente un tableau de l'Eglise Chrétienne dans sept Périodes distinctes, par lesquelles elle doit passer avant que d'arriver à son état triomphant dans la Jérusalem céleste. Chacune des Eglises Asiaticques représente une des périodes de l'Eglise Universelle, son caractère distinctif dans cette période, ses vertus & ses défauts, avec la promesse des biens relatifs au genre des tentations dont elle auroit triomphé.

Mais puisqu'on n'apprend pas de ces Epîtres, comment l'Eglise s'est effectivement conduite dans chaque période en conséquence des admonitions, des promesses & des menaces que ces Epîtres contiennent, il faut chercher tout cela dans l'ouverture des *Sceaux*, dont chacun fait connoître l'état de l'Eglise, ses victoires, ou ses chûtes, son progrès ou son déclin dans la période auquel il appartient. On voit par-là que les *Sceaux* renferment l'histoire & les vicissitudes de l'Eglise dans les tems postérieurs à l'envoi des *Epîtres*, ils renferment aussi certains jugemens de Dieu, mais des jugemens *secrets*, & par conséquent différens de ces peines annoncées publiquement par les *Trompettes*, qui faisoient retentir l'Univers des maux attirés par les prières des Saints sur les ennemis de l'Eglise & sur les pécheurs endurcis.

Il n'y a que les V. premières *Epîtres*, les V. premiers *Sceaux*, & le même nombre de *Trompettes*, qui exercent la sagacité merveilleuse & la brillante imagination de notre savant Auteur, parceque les choses qui s'y trouvent prédites sont déjà accomplies. Sa modestie l'empêcha de porter ses regards sur l'avenir, quoique M. son Fils croie qu'il y auroit fait une ample moisson, vu les secours qu'il pouvoit tirer de l'analogie, des parallèles prophétiques & du fonds immense de sa propre érudition. Nous croyons en effet que M. CREMER auroit été en état de répandre le même jour sur l'avenir, qu'il a fait sur le passé, & par là sans doute il auroit beaucoup contribué à l'édification de ces saintes ames qui, en travaillant à leur salut, aiment aussi à satisfaire à leur curiosité.

La Méthode que le docte Professeur a suivie dans cette première Partie de son Commentaire, mérite notre attention, comme une nouvelle preuve de la profondeur & de l'étendue de ses connoissances. En expliquant chaque *Epître* avec le *sceau* & la *trompette* qui lui appartiennent, dans des Chapitres distincts, M. CREMER employe d'abord une section pour en indiquer le sens littéral & historique, une autre pour en développer le sens prophétique ou mystique, qu'il déduit de certains traits marqués & caractéristiques, qu'il trouve dans
les



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

I T A L I E.

CREMONA. On a imprimé ici un ouvrage très-intéressant de M. VALCARENHO. Il est intitulé *Riflessioni Medico-Pratiche &c.* & roule tout entier sur l'abus que l'on fait dans la Médecine du Quinquina & de la Rhubarbe.

AREZZO. Il paroît chez *Bellori*, un petit ouvrage plein d'érudition. En voici le titre *Zenobii PERELLI Investigationes antiqui Juris, institutiqua Romani*. 8. pag. 485.

LUQUES. Le Dr. TARGIONI TOZZETTI a fait imprimer in 8. *Ragionamenti &c.* c'est-à-dire, *Réflexions sur l'Agriculture de Toscane*. Il les a dédiées à l'Académie d'agriculture. Elles roulent principalement sur la manière de cultiver la Vigne, le Lin, le Chanvre &c.

S U I S S E.

LAUSANNE. L'Eglise & l'Académie de cette ville viennent de faire une de ces pertes, qu'on ne répare jamais que très-difficilement & après en avoir longtemps senti les fâcheuses suites. La mort vient d'enlever le célèbre M. POLIER, Professeur des Langues Orientales. Quoique parvenu à l'âge de 80 ans, il étoit encore d'une utilité infinie, & dans la longue carrière qu'il a fournie si glorieusement, il s'étoit rendu si respectable par sa piété, par son zèle, par sa modération, par son savoir, qu'il faudroit bien des

années pour rendre à l'Eglise un Pasteur aussi digne d'y servir de modèle, & à l'Académie un Professeur aussi capable d'en faire la lumière & l'ornement. On a de lui quelques Ouvrages, qui sont souhaiter avec ardeur la publication de ceux qu'un excès de modestie l'a empêché de donner au public. Il laisse dans tous les cœurs un souvenir plein de vénération & de reconnaissance. Tant que Lausanne subsistera la mémoire de cet excellent homme y sera en bénédiction.

GENÈVE. Le I. Tome de l'*Histoire du Czar Pierre I.* est imprimé; on le demandoit avec impatience, mais M. DE VOLTAIRE a souhaité qu'on ne le publiât que quand il aura mis la dernière main à cet Ouvrage.

F R A N C E,

PARTS. I. Guillaume Després vient de donner la *Sainte Bible, contenant l'ancien & le nouveau Testament, traduite en François sur la Vulgate par M. LE MAÎTRE DE SACY.* Nouvelle Edition avec de courtes notes pour l'intelligence du sens littéral & prophétique, in folio.

On n'a jamais tant écrit ici contre le Déisme que depuis quelques années. Il est naturel de multiplier les contrepoisons à mesure que le venin contagieux de l'incrédulité gagne & infecte les esprits. Un Anonyme a publié depuis peu chez Lotin rue S. Jacques, *Précis historique de la vie de J. C. de ses miracles & de l'établissement de son Eglise, accompagné de réflexions & de pensées choisies sur la Religion & sur l'Incrédulité.* C'est un in-douze d'environ 120 pages, & composé de divers morceaux de prose & de vers, extraits de meilleurs Auteurs anciens & modernes, soit Catholiques Ro-

qu'il soit allé infiniment plus loin qu'eux tous pour en chercher le sens. *Grotius* croit qu'il s'agit ici d'une famine dans l'Empire; *Mede* est d'opinion que le Cavalier avec la Balance représente *Septime Severe* dont le règne fut distingué par une exacte administration de la justice, & par l'abondance de froment & d'autres choses nécessaires à la vie, qu'il avoit procurées au Peuple Romain. *Vitringa* entend par le Cheval noir, ce temps de discorde & de trouble qui affligea l'Eglise depuis *Constantin le Grand* jusqu'au IX. siècle, & par le Cavalier avec la balance il entend les gouverneurs de l'Eglise, qui dans les Synodes & les Conciles déterminoient la mesure de Foi & de Discipline, qui devoit servir de règle au peuple chrétien. *Abbadie*, dont notre Auteur ne fait pas mention, a cru voir *Marc Antonin* sous la figure du Cavalier dont il est question, & dit mille belles choses là-dessus. Le célèbre *March* enfin prenoit ce Cavalier pour le Diable. *M. CREMER* regarde avec pitié toutes celles de ces interprétations qu'il examine; il ne respecte pas davantage celle de *Cocceius* qui conjecturoit que les fidèles parfaits étoient représentés par le froment, les enfans en Christ par l'orge, que le tout annonçoit la multiplication des Chrétiens sous des Evêques mercenaires, qui usurpoient une autorité mondaine & despotique

que dans l'Eglise, & que *la voix qui sortit du milieu des 4 animaux* étoit la voix de l'Eglise adressée aux Evêques, les exhortant de ne point nuire *au vin ni à l'huile*, c'est-à-dire, de ne point condamner la saine doctrine, & persécuter ceux qui avoient véritablement reçu l'Esprit de Dieu pour édifier & consoler le corps de Christ. Notre Auteur voit tout-àutre chose dans les paroles que nous avons citées.

Dans le *Cheval noir* il voit le triste état de l'Eglise couverte de ténèbres. Dans le *Cavalier avec la Balance* il voit *Pélage*, qui soumet les dons de la Grace à la Balance du Libre Arbitre, & dans la voix qui crioit du milieu des 4 animaux *un cheuix de froment pour un denier*, il entend la voix de l'Eglise qui expose sarcastiquement la conduite des Pélagiens, en ce qu'ils vendoient pour un *denier*, c'est-à-dire, pour de chétives bonnes œuvres, le froment & l'orge qui représentent les trésors de la vie éternelle. Un Chrétien sincère qui chercheroit la vérité parmi tous ces Interprètes, seroit cruellement embarrassé en apprenant que *l'homme monté sur le Cheval noir* signifie ou *Septime Severe* ou les *Gouverneurs de l'Eglise*, ou *Marc Antonin*, ou le *Diable* ou *Pélage*; mais les éclaircissemens sans nombre, dont M. CREMER se sert pour confirmer son hypothèse, décideroient bientôt du parti qu'il faudroit prendre. Notre docte Commentateur entre en effet dans
le

ment d'une infinité de secrets particuliers & de spécifiques pour toutes sortes de maladies. Par M^r. L. . . ancien Médecin des Armées du Roi & M^r. de B. . . Médecin des Hôpitaux. A Paris chez Vincent 1759. 2 vol. in 8. Chaque article de ce bon Dictionnaire, présente d'abord la définition, le caractère, le diagnostic, les causes prochaines & les symptômes de la maladie. Ensuite vient le traitement. D'amples tables des matières avec le tarif des drogues & des médicaments achèvent de faire de cet Ouvrage un Livre des plus utiles & des plus commodes, sur tout à la campagne & dans tous les lieux où l'on est éloigné d'habiles Médecins.

Le commencement de l'année 1760. verra sortir de dessous les presses de Dijon le Tome VIII. de la *Collection Académique composée des Mémoires, Actes & Journaux des plus célèbres Académies & Sociétés Littéraires de l'Europe*, in 4. Nous saurons l'occasion de donner du moins la notice du plan & des matériaux qui forment cet important Recueil.

L'Abbé DE LIGNAC, Auteur à ce qu'on croit des fameuses *Lettres Américaines* sur les premiers Volumes de l'Histoire Naturelle par M. M. de Buffon & d'Aubenton, a fait l'honneur à M. Helvétius de réfuter son Livre de l'*Esprit*. L'ouvrage a paru chez Vilette en 2 vol. in 8. sous ce titre, *Examen sérieux & comique des discours sur l'Esprit*, &c. Le premier Tome composé de six Lettres est sérieux. L'Auteur y examine proprement la physique de l'esprit & les maximes du Discouteur, sur ce qui le rend juste, sur ce qui le distingue du jugement, &c. Le début pourtant en est ironique; c'est une apologie où l'on fait semblant de justifier l'Auteur

tour de l'Esprit du soupçon de jeter du ridicule sur la Religion Chrétienne ou se moquaient des fausses religions. Le II. Tome, qui contient de même six Lettres, est la partie comique de l'ouvrage. Le monologue de M. H. y est discouru devant une société chrétienne, & jugée par un Sauvage dont l'histoire est rapportée à la fin du Livre, au quel on reproche d'être un peu diffus dans le détail, mais où l'on trouve beaucoup de finesse, d'esprit, & de feu.

Essai Théorique & Pratique sur la Phobie in 12. de 260 pages. Il se trouve chez Durboscq. L'Auteur paroit avoir fait une étude tout à particulière de cette maladie, mais que jugerai-t-on quand on l'entendra dire & prétendre d'avoir démontré que l'usage du lait y est très-pernicieux?

Le Bon Jardinier; Almanach pour l'année 1760, chez Guillyn in 16. pag. 224. Depuis quatre ans, si nous nous ne trompons pas, que cet Almanach est connu, on l'a considérablement bonifié. Dans cette édition, il paroît grossi de la main d'un Amateur qui l'a enrichi de tout ce qui peut faire plaisir à un Fleuriste. On y trouve la liste des Fleurs pour chaque mois, la description de chaque plante, avec la manière de la cultiver, & l'indication de diverses plantes rares qui produisent de belles fleurs.

Il y a quelque temps que nous célébrions quatre belles planches anatomiques de M. CHARLES NICHOLAS JENTU, Professeur d'Anatomie & de Chirurgie à Londres. Il vient d'en donner de nouvelles, qui se trouvent chez Charpentier rue St. Jacques, & qui ne sont en rien inférieures aux précédentes. En voici le titre, *Démonstration de l'état intérieur d'une femme grosse & de son enfant à terme; en six planches peintes d'après nature, & disposées de façon à donner l'idée la plus exacte de l'état de grossesse*, &c.

Les

Les Discours qui accompagnent ces Planches , & dont la lettre est aussi gravée , sont ornés de cadres & d'accompagnemens de très-bon goût. L'Auteur est François. Il dédie cette précieuse production à l'Académie Royale de Chirurgie , où il a puisé les premiers principes de son art.

IV. On a recueilli en 2 vol. in-12. sous le titre d'*Histoire des Inquisitions &c.* chez Savoye , *l'Histoire de l'Inquisition* par l'Abbé Marsollier , imprimée en 1693 , les *Mémoires pour servir à l'Inquisition* publiés en Hollande en 1717 & où entrent le *Discours de Fra Paolo sur l'Inquisition de Venise* , *l'Histoire de l'Inquisition de Portugal* , & la *Relation de celle de Goa* toutes deux par Delion. On y a joint 1. un Discours sur quelques Auteurs qui ont traité la matière , particulièrement sur l'Histoire Latine de l'Inquisition par Pb. de Limborch. 2. Les sentimens de quelques Ecrivains célèbres au sujet de l'Inquisition. A la faveur de cet Ouvrage qu'on ne croit pas rédigé par un Moine , la Congrégation de l'Index pourra sévir tout d'un coup contre les adversaires du Tribunal le plus efficace pour abréger les controverses.

Il paroît chez Ganeau six *Lettres Historiques pour servir de suite à l'Histoire des Révolutions de la Grande-Bretagne & à l'Histoire militaire & civile des Ecossois au service de France* , en 1. vol. in-8. Ces Lettres se sentent de la conjoncture où elles voyent le jour , & portent les mêmes empreintes de passion que les *Lettres d'un Officier Irlandois* auxquelles on convient qu'elles servent de pendant. Ce mot cât tout.

L'Histoire d'Angleterre de M. SMOLETT est déjà connue. Elle va l'être plus généralement par la traduction qu'en donne Mr. TARGE Correspondant de

de l'Académie Royale de Marine, & dont les deux premiers volumes, qui ont paru à Orléans chez *Rouzeau-Montaut*, se trouvent chez *Duchefne, Deburé, Defaint & Saillant*, &c. & s'étendent des tems les plus reculés jusques aux premières suites de la conquête des Normands & à la mort du Roi Jean. Le Traducteur a joint des notes de sa façon à celles de Mr. SMOLETT. Son but est d'y corriger ce que les Préjugés Nationaux, & ceux de la Religion ont pu faire hazarder dans l'original. Il faudra voir si ce ne seront point des préjugés réels opposés à des préjugés apparens. M. TARGE écrit bien. Sa Traduction pourra aller jusqu'à 16 volumes in 12.

Le Prieur rue St. Jaques débite, sous le titre d'Amsterdam chez *Arkstée & Merkus*, *Mémoires de M^{me} pour servir à l'histoire du XVIIe. Siècle* publiés pour la première fois 1760. 3 vol. in 8. On a tout lieu de croire que ces curieux Mémoires viennent d'une main respectable & sont effectivement originaux. Ils commencent à l'année 1643. époque de l'avènement de Louis XIV. au Trône, & finissent avec l'année 1690.

Il ne faut pas que nous oublions d'annoncer un autre recueil, considérable par la main à qui on le doit, & par la manière agréable dont il est écrit. Ce sont des *Lettres de Madame la Marquise de Villars, Ambassadrice en Espagne dans le tems du mariage de Charles II.* in 12. de 244. pages. Ces Lettres au nombre de 37. sont toutes adressées à Mad. de Coulanges si connue par ses liaisons avec Mad. de Sévigné. Celle qui les écrit étoit Mère de feu M. le Maréchal de Villars. Elle ne s'y est pas faite une loi de donner une idée fort avantageuse de la Cour de Madrid telle qu'elle étoit de son tems. Sur ce qu'elle en dit, nos Poètes qui construi-

sent

sont si volontiers des Temples, pourront peindre si dédaigneusement le Temple de l'ennui.

Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France en 3 vol. in 4. C'est une collection considérable dont les Libraires assurent qu'ils ont tiré peu d'exemplaires.

On va être redevable à M. BERTERA Interprète du Roi d'un *Nouveau Dictionnaire Universel, François, Latin, Italien & Espagnol*, en 2 vol. in fol. par souscription à raison de 24 Livres le volume. Cette annonce n'a pas empêché de paraître chez Fombert rue Dauphine *Nouveau Dictionnaire Espagnol - François & Latin & François-Espagnol, composé sur les Dictionnaires des Académies Royales de Madrid & de Paris*. Par M. de SEJOURNEANT Ecuyer Interprète du Roi pour la langue Espagnole, &c. 2 vol. in 4. à trois colonnes en caractères de petit texte imprimés proprement. C'est pour l'Espagnol un bon Abrégé du Grand Dictionnaire de l'Académie Royale de Madrid qui est de 6 vol. in fol.

On propose aussi par souscription un ouvrage qui, bien exécuté, seroit d'un très-grand usage. C'est une *Bibliothèque Chorographique & Historique de la France*, où l'on trouvera un détail circonstancié de tout ce qu'il y a de plus intéressant & de plus curieux dans ses différens Gouvernemens, par M. MAZOIER, 4 vol. in 8. de 6 à 700. pages chacun. L'Ouvrage de Mr. Piganol de la Force est plus volumineux & a pourtant grand besoin de suppléments.

Héroïdes nouvelles précédées d'un Essai sur l'Héroïde en général, par M. DE LA HARPE, in 12. de 30 pages. C'est effectivement un essai sur un genre de Poésie qui a repris faveur depuis quel-
que

quel tems. L'Auteur donne ici deux piéces; la première est *Montezuma Empereur du Mexique, à Cortès Général Espagnol*; la seconde *Elizabeth de France à Don Carlos, Infant d'Espagne*. On y voit du talent, on y sent du travail, on y souhaite plus de feu & quelque fois aussi plus de justesse. Dans la seconde piéce se trouve un affreux tableau de l'Inquisition, ce n'est pas l'endroit où le feu manque; eh le moyen!

La mort du Maréchal Comte de Saxe, Poème par M. D'ARNAUD, 4e. Edit. Le Poème & l'Auteur sont très-connus & très-estimés. On n'a pas laissé de faire quelques critiques même de cette nouvelle Edition considérablement augmentée. S'il s'en fait une cinquième, le Poète pourra peut-être un peu adoucir ces huit vers :

Albion qui comptant sur ses nombreux vaisseaux
S'en est fait un rempart, un trône sur les eaux,
Verra sous leurs débris s'écrouler sa puissance.
Que l'indocile mer, qui servant sa vengeance
L'entoure de ses flots d'un vain orgueil ému,
La demande au rivage & ne la trouve plus.
François, souvenez vous de cet heureux présage!
Et que Rome, en un mor, dut renverser Carthage.

Il est beau de voir les Poètes prendre un vol hardi à l'imitation de Pindare, & s'élever dans la région du sublime, mais le langage prophétique réussit rarement, & ici pourroit bien s'appliquer sans aigreur l'avertissement d'Horace.

D A N N E M A R C K.

COPENHAGUE. L. N. Svare débite avec succès
Kong Christian den Femtes Krigs-Historie &c.
c'est.

c'est-à-dire, *Histoire Militaire du Roi Chrétien V. depuis 1675 jusqu'en 1679. où la Paix fut conclue. Première Partie.* 1758. in 4. pp. 330. Cet Ouvrage sera fort volumineux si l'Auteur, Mr. FRIEDENREICH, continue sur le même pied, car on ne trouve dans ce premier Tome que l'Histoire d'une année & demie.

Il y a du sentiment, de l'esprit, du feu, de l'éloquence, & peut-être un peu d'enthousiasme dans les *Pensées sur l'Amour de la Patrie* que Mr. TYCHO ROTHE vient de faire imprimer (en Danois) chez N. Möller 1759 in-8. pp. 312.

On ne sauroit dire trop de bien de la *Philosophie Pratique pour tous les états*, par Mr. JEAN BERNARD BASEDOW, Professeur à Sorø. Cet excellent Ouvrage (Allemand) se vend ici & à *Leipsick* chez Ackermann, in-8.

Mr. le Professeur C. HORREBOW, le Fils, s'est fait beaucoup d'honneur par une Dissertation Latine qu'il a publiée sur *la hauteur de l'Atmosphère*.

A. H. Godiche a fait rouler ses presses sur *Eutropii Philadelphii Oeconomiske Balance &c.* c'est-à-dire, *Balance Oeconomique, ou supputation impartiale des moyens naturels & artificiels que le Danemarck fournit à ses habitans pour être heureux.* 1759. 8. pp. 344. Cet Ouvrage plaît fort à la Nation & ne pouvoit manquer de lui plaire, puisque l'Auteur tâche d'y prouver d'un côté que les Danois d'aujourd'hui sont plus heureux que ne l'étoient leurs Ancêtres, & de l'autre qu'il n'y a point de Peuples dans l'Europe dont ils doivent envier le sort.

Mr. HANS EGEDE, que sa Mission en Groenlande & la Description qu'il a faite de ce Pays ont rendu si célèbre, mourut le 5 Novembre 1758. à
Stubø-

Strubekiöbing dans l'Isle de Falster. Il étoit âgé de 72 ans.

On distribue enfin le magnifique Recueil de Coquillages gravés en couleurs, annoncé depuis longtemps & que le Public attendoit avec tant d'impatience. En voici le titre: *Auserlesene Schnecken, Muscheln, und andere Schalthiere, &c. Choix de Coquillages & de Crustacés, peints d'après nature, gravés en taille douce, & enlumines de leurs vraies couleurs, par FRANÇOIS MICHEL REGENFUSS, Graveur du Roi, un vol. in folio, formé d'Atlas. Mr. REGENFUSS s'est immortalisé par cet Ouvrage, où il a montré jusques où l'art d'imprimer des estampes coloriées peut être porté. Les 78 Coquillages qu'il nous offre ici sont si parfaitement représentés, & enlumines de tant de couleurs qu'ils paroissent n'être que la production du seul pinceau. Jamais la nature n'a été rendue avec plus de vérité. Les Curieux qui n'ont pas l'occasion de former des Cabinets de Coquilles, pourront désormais suppléer aux originaux par ces belles copies. Elles sont accompagnées d'explications très-bien faites, & précédées d'un excellent Discours préliminaire sur la Conchyliologie & sur les Auteurs qui en ont traité. Ce Discours est anonyme. Pour les explications des figures, la description des cabinets de coquillages qu'on trouve à Copenhague, les tables des dénominations, &c. on les doit à Messieurs *Kratzenstein, Ascanius & Spengler* très-versés dans l'Histoire Naturelle. N'oublions pas d'avertir qu'on a joint une Traduction Française à l'Original Allemand.*

L'Inoculation introduite ici dès l'an 1754, continue à être pratiquée avec beaucoup de succès, particulièrement dans la Maison, qui, par la munificence du Roi, a été appropriée pour que les Enfants des Pauvres y soient inoculés.

On regrette beaucoup ici Mr. ROGER Secrétaire de Mr. le Baron de Bernsdorff, & Auteur de divers Ouvrages estimés, entr'autres de celui qui a pour titre *le Traducteur* (1), & des excellentes *Lettres sur le Dannemarck* (2) qui ont été si bien reçues dans toute l'Europe. Cet habile homme généralement aimé & estimé, tant pour les qualités du cœur que pour celles de l'esprit, alloit dans le mois d'Octobre en Angleterre chargé d'une commission importante de la Cour & du Ministère, qui mettoit une grande confiance en ses lumières & en sa droiture; mais étant près de Hambourg il eut le malheur de verser avec sa voiture & de se blesser à la tête. On le transporta à Hambourg où il mourut trois jours après sa chute.

S U E D E.

STOCKHOLM. Deux Ouvrages considérables viennent de paroître ici en langue Suédoise: la *Mine-ralogie* de Mr. CRONSTEDT; & la *Chymie* de Mr. D. WALLERIUS.

Mr. le Professeur *Charles Jesper Benzelius* fait actuellement imprimer la *Correspondance Epistolaire* du célèbre *Erich Benzelius* avec divers Savans en deux volumes. Le premier qui est sur le point de paroître contiendra les Lettres de *Leibnitz*, de *Wolff*, de *Fabricius*, de *Boerner*, de *Fecht*, de *Loescher*, de *Baier*, & de quelques autres doctes Allemands. Le Commerce de Mr. Benzelius avec des Savans

Frac-

(1) *Biblioth. des Sciences*, T. III. Part. I. p. 261.

(2) *Ibid.* T. VIII. Part. II. p. 302. & T. IX. Part. I. p. 36.

François, Italiens, Hollandois, &c. remplira le second Volume.

Le Chevalier LINNÆUS ayant dédié au Comte DE TESSIN la dixième Edition de son *Système de la Nature*, ce généreux Mécène lui en a témoigné sa satisfaction en faisant frapper une Médaille à son honneur. D'un côté paroît l'illustre Naturaliste décoré de l'Etoile Polaire & cette Légende : C. LINNÆUS EQU. AUR. ARCHIAT. ET PR. UPS. Sur le revers le soleil éclaire trois Couronnes dont les symboles montrent qu'elles représentent les trois Règnes de la Nature, le Règne animal, le végétal & le minéral; au-dessus on lit ce mot : ILLUSTRAT. Cette Médaille a été inventée par Mr. le Conseiller *Bersch*, & frappée par l'habile Médailleur *Febrman*.

Le grand Homme que ses Ouvrages plus encore que cette Médaille immortaliseront est actuellement Recteur de l'Académie d'*Upsal*. Pendant que la Cour y étoit en dernier lieu, il a eu l'honneur de prononcer le 25 Septembre 1759. en présence de L. L. M. M. & de la Famille Royale, une belle Harangue sur les avantages que les Sciences procurent à la Société Civile. Elle a été imprimée par ordre du Roi, & l'on y trouve ce qu'on s'attendoit bien d'y voir, de l'éloquence, de l'érudition, du patriotisme, quelques singularités même, & quelques traits satyriques lancés sur-tout contre les Pattisans de la transmutation de l'avoine en seigle.

A L L E M A G N E.

LEIPSICK. *Langenbeim* a imprimé depuis peu : CHRISTIANI ADOLPHI KLOTZII *Carminum Liber unus*. 8. 1759. Ces Poësies sont estimées.

On fait cas aussi d'une nouvelle Logique qui se

vend ici & à Francfort chez Metzler. En voici le titre: *Principia cogitandi, que in usum Auditorii sui conscripsit M. HENR. GUL. CLEMMIUS, Prof. Coll. Duc. & Past. Monast. Bebenbus. prope Tubingam.* 8. pp. 236.

Mr. J. G. L. Sembek Pasteur à Lindau a publié un Traité Allemand où il essaye de prouver par l'Ecriture Sainte, que les Saints glorifiés remplaceront dans le Ciel les Anges tombés, & que la fin du monde arrivera lors qu'il y aura assez de bienheureux pour remplir les places que Satan, & ses suppôts ont laissées vacantes. Il y a de l'esprit, du savoir & surtout beaucoup d'imagination & quantité de paradoxes dans ce Traité que J. Otto Libraire à Lindau a imprimé, & qui se trouve ici & à Francfort 1759. in 8.

WITTEMBERG. Schlomach débite avec succès un Poëme Latin sous ce titre: *Sympathiam Attractioni & Gravitati substituit &c. G. M. BOSE, Ordinis Philos. b. t. Decanus.* in 4. Le célèbre Mr. BOSE, qui a déjà exercé plusieurs fois ses talents poétiques sur des matières de Philosophie, explique dans ce nouveau Poëme les causes de la révolution des Planètes autour du soleil. Voici comment il expose son sujet :

*Pingere fuscipio, retinens amor anne Planetas
Conjungat Soli? num gravitate fluant?
Attrahat Oceanum surgens argentea Phoebe?
Viribus occultis mutuus estus eat?
Querant amplexus, dum corpus menstrua solvunt?
An vis attraxitrix hec ferat, illud agat? &c.
Hoc opus aggredior. Labor improbus omnia vincit.*

Mr. le Professeur WEICKMANN a publié depuis peu une savante & judicieuse Dissertation Latine
sur

sur le fameux passage de *Job* XIX: 25 -- 27. Il y réfute l'Auteur des *Observations mêlées sur le Livre de Job*, (3) qui a prétendu que ce passage doit être mis au nombre des Oracles typiques, qu'à la vérité *Job* n'y parle que de son rétablissement temporel, & qu'il n'y pense en aucune sorte à la résurrection dont il n'avoit pas la moindre idée; mais que dans les vues de l'Esprit Divin cet Oracle se rapportoit à la résurrection & à la félicité du Monde à venir. Mr. WEICKMANN soutient au contraire que ni *Job*, ni les Patriarches de l'A. T. n'ignoroient le dogme de la résurrection future & que spécialement dans les paroles en question, le saint Homme exprime l'espérance qu'il avoit que son corps sortiroit un jour de la poussière, & seroit réuni à son ame pour vivre heureux avec elle pendant tous les siècles.

BERLIN. Le célèbre Mr. HENCKEL, Docteur en Médecine & en Chirurgie, & Membre de l'Académie Royale de Paris, continue à publier de temps en temps d'excellens Ouvrages de Chirurgie. Au *Traité des Bandages* que nous annonçames, il y a quelques années (4), succède à présent un *Traité des Fractures & des Luxations*. Le Libraire Lange l'a imprimé sous ce titre, JOACHIM FRIEDERICH HENCKELS *Abhandlung von Bein-Brüchen und Verrenkungen*. 1759. in 8. pp. 271.

HELMSTAD. Il y a beaucoup d'érudition dans un petit Ouvrage que le célèbre Mr. HÆBERLIN a publié sous ce titre: *Selecta quedam de S. Michaële Archangelo, ejus apparitionibus, Festis & Cultu*,
in-

(3) *Biblioth. des Sciences*, T. IX. Part. II. p. 457.
& *Tom. X. Part. I. p. 88.*

(4) *Biblioth. des Sciences*, Tom. VII. pag. 255.

*inprimis in Monte Gargano, atque in Monte Tumba, illucque factis peregrinationibus. In solenni Die Anniversario S. Michaëlis A. R. S. 1758. P. P. & D. Francisco Dominico HÆBERLIN A. cademia Julia Carolina b. 1. Vice-Rettore. Lit. vis Vidua B. Schnorrii in 4. pp. 82. Le P. Charles Stengelius, Bénédictin, fit imprimer en 1629 un savant Traité sur S. Michel l'Archange, sur ses apparitions, ses Temples, son Culte & ses Miracles(5). Ce Traité étant devenu extrêmement rare, Mr. HÆBERLIN en donne le précis dans l'Écrit que nous annonçons, & il y ajoute bien des choses curieuses, particulièrement sur les prétendues apparitions de S. Michel au *Mont Gargan* (dans la Pouille) & au *Mont de Tembe* (Mont Saint-Michel en Normandie).*

ALTENBURG. Mr. BUCHNER, qui paroît composer avec une merveilleuse facilité, vient de publier deux nouveaux Ouvrages, imprimés l'un & l'autre chez Richter. Le premier est en Allemand & forme un vol. in 4. de 170 pp. sous ce titre: *Ob der Baum &c. c'est-à-dire, L'Arbre de la science du bien & du mal avoit-il une vertu nuisible? Ce Monde est-il le meilleur des Mondes?* Ces deux questions, auxquelles l'Auteur répond négativement, paroissent avoir si peu de rapport, qu'on sera peut-être curieux de savoir comment il s'y est pris pour les lier ensemble. „ Quand on demande, dit-il, „ à

(5) *S. Michaëlis Archangeli Principatus, Apparitiones, Tempia, Cultus & Miracula, ex Sacris Literis, SS. PP. & Historiis Ecclesiasticis eruta. in 12.* On voit à la fin de l'Épître Dédicatoire que ce Livre a été imprimé à Augsbourg en 1629.

„ à ceux qui soutiennent que le fruit de l'Arbre
 „ défendu étoit physiquement nuisible à l'Homme ,
 „ & qu'il renfermoit un principe de mort, quand
 „ on leur demande pourquoi donc Dieu avoit mis
 „ un Arbre si funeste dans le Paradis, ils ne man-
 „ quent pas de répondre : *parce que cet Arbre ap-*
 „ *partenoit au meilleur des Mondes, & que si*
 „ *Dieu ne l'avoit pas planté, ce Monde ne seroit*
 „ *pas le meilleur des Mondes possibles* ". Il n'en
 a pas fallu davantage pour engager Mr. B. à réfuter
 de toutes ses forces le fameux principe des Wolf-
 fiens, & il faut avouer qu'il leur oppose quelquefois
 des difficultés qui ne sont pas à mépriser. Pour ce
 qui est de l'examen de la première question, c'est
 bien peu de chose, & l'on n'y voit rien que de
 fort commun, si ce n'est peut-être le sentiment assez
 bizarre, que la mort temporelle n'étoit pas comprise
 dans la menace que Dieu fit à nos premiers parens,
 sentiment au reste que notre Auteur avoit déjà avan-
 cé dans un Livre dont nous parlames il y a trois
 Mois (6).

L'autre Ouvrage de Mr. BUCHNER est Latin & a
 pour titre : *An omnia, quæ extant in Scriptura*
sacra, & revelata & inspirata sint? Disquiris
 M. G. BUCHNER. Non, si male nunc, & olim sic
 erit. 1759. in 4. pp. 34. L'Auteur défend ici le
 sentiment insoutenable, que tout dans l'Ecriture Sain-
 te, jusques aux mots, & aux accens, a été inspiré aux
 Ecrivains sacrés, & les argumens qu'il produit sont
 les mêmes qui ont été formés & réfutés cent &
 cent fois. Au reste il y a long-tems que Mr. BUCH-
 NER met à la tête de ses Ouvrages, l'épigraphe qu'on
 lit

(6) *Biblioth. des Sciences*, Tom. XII. Prem. Part.
 pag. 259.

lit sur le titre de celui-ci, mais nous ne voyons pas encore que l'espérance qu'il y donne se ratifie bien sensiblement.

FRANCFORT. *J. A. Raspe* vient d'imprimer *Der Herr und der Diener geschildert mit Patriotischer Freyheit*, c'est-à-dire, *Le Prince & le Ministre représentés avec une liberté patriotique*, par Mr. F. C. DE MOSER. 1759. petit 8. de 422 pp.

Le Cardinal de Richelieu ayant demandé au fameux Evêque de Bellay, ce qu'il pensoit du *Prince de Balzac*, & du *Ministre d'Etat de Silhon*, il répondit malignement, *Monseigneur, l'un ne vaut guère, & l'autre rien du tout*. On ne pourra pas dire la même chose de l'Ouvrage de Mr. MOSER, son Prince & son Ministre sont de très-honnêtes gens, & la plupart des Etats de l'Europe seroient tout-à-trement heureux qu'ils ne le sont, si les maximes de notre estimable Auteur y étoient mieux suivies. En parcourant ce bon Livre nous sommes tombés sur un endroit intéressant, mais où il y a une petite inexactitude. „ Un Souverain, *dit Mr. MO-*
 „ SER pag. 14. qui n'a qu'un esprit & des talens
 „ médiocres, mais un bon naturel & un cœur bien
 „ placé, est infiniment plus respectable que celui
 „ en qui l'on voit briller toutes les Vertus héroïques
 „ & tous les caractères d'un grand Génie, mais qui
 „ n'ayant pas les vertus ordinaires & communes de
 „ l'humanité, érige des monumens à sa gloire sur les
 „ ruines des maisons de ses sujets — Le grand
 „ Bayle écrit: *J'ai autrefois ouï prouver un para-*
 „ *doxe au Roi de Suède, qui revenoit assez à ce*
 „ *que je dis. Quelqu'un louoit ses grands-progrès*
 „ *en Allemagne, & soutenoit en sa présence, que*
 „ *sa valeur, ses grands desseins, & ses hauts*
 „ *faits d'armes étoient les ouvrages les plus ac-*
 „ *tile*

„ *complis de la Providence qui furent jamais ; que*
 „ *sans lui la Maison d'Autriche s'acheminoit à la*
 „ *Monarchie universelle , & à la destruction de*
 „ *la Religion des Protestans ; qu'il paroissoit bien*
 „ *par les miracles de sa vie , que Dieu l'avoit fait*
 „ *naître pour le salut des Hommes , & que cette*
 „ *grandeur démesurée de son courage , étoit un*
 „ *présent de la Toute-puissance , & un effet visible*
 „ *de sa bonté infinie. Dites plutôt , repartit le Roi,*
 „ *que c'est une marque de sa colère. Si la guerre*
 „ *que je fais est un remède , il est plus insupportable*
 „ *que vos maux. Dieu ne s'éloigne jamais*
 „ *de la médiocrité pour passer aux choses extrêmes,*
 „ *sans châtier quelqu'un. C'est un coup de son a-*
 „ *mour envers les Peuples quand il ne donne aux*
 „ *Rois que des ames ordinaires. Celui qui n'a*
 „ *point d'élevation excessive , ne conçoit que des*
 „ *desseins de sa portée. La gloire & l'ambition*
 „ *le laissent en repos. S'il s'applique à ses affai-*
 „ *res , ses Etats en deviennent plus heureux ; &*
 „ *s'il se décharge de ses soins sur quelqu'un de*
 „ *ses sujets , à qui il fait part de son autorité ,*
 „ *le pis qu'il en peut arriver , est qu'il fait sa*
 „ *fortune aux dépens de son Peuple , qu'il impose*
 „ *quelques subsides pour en tirer de l'argent , &*
 „ *pour avancer ses amis , & qu'il fait gronder ses*
 „ *égaux , qui ont peine à souffrir sa pouvoir.*
 „ *Mais ces maux sont bien légers & ne peuvent*
 „ *être en aucune considération , si on les compare*
 „ *à ceux que produisent les humeurs d'un grand*
 „ *Roi. Cette passion extrême qu'il a pour la gloi-*
 „ *re , lui faisant perdre tout repos , l'oblige né-*
 „ *cessairement à l'ôter à ses sujets. Il ne peut*
 „ *souffrir d'égaux dans le monde. Il tient pour*
 „ *ennemis ceux qui ne veulent point être ses vass-*

„ faux. C'est un torrent qui désolé les lieux par
 „ où il passe, & portant ses armes aussi loin que
 „ ses espérances, il remplit le monde de terreur,
 „ de misère & de confusion ". Ce passage est sans
 doute curieux, mais surpris qu'on y fît dire à Bayle
 qu'il s'étoit trouvé avec un Roi de Suède, ce que
 nous ne nous rappellions pas d'avoir vu dans son
 Histoire, nous avons consulté l'endroit (7) cité par
 Mr. MOSER. Le passage s'y trouve tel que nous
 l'avons rapporté, mais ce n'est pas Bayle qui parle,
 c'est un *Officier François fort habile homme*, & à
 la marge on cite *Mr. de Caillere, Fortune des gens*
de qualité 2 part. chap. 10.

PROVINCES-UNIES.

UTRECHT. Les van Pada'enburg ont mis en
 vente: *Brief van den Wel-Eerw. Heere JAN JACOB*
BRAHE, &c. c'est-à-dire, Lettre de Mr. BRAHE,
Pasteur de l'Eglise Flamande de Flessingue, écri-
te à un Ami pour le mettre au fait des différens
qui se sont élevés au sujet du Livre que ce même
Mr. BRAHE publia en 1758. sous le titre de Re-
marques sur les cinq Articles de la Classe de Wal-
cheren. 1759. grand 8. de 44 pp. Nous parla-
mes l'Année dernière (8) du Livre intitulé Remar-
ques, &c. & nous dîmes que Mr. BRAHE s'y
montrait grand Zélateur & très-digne Neveu du fa-
meux Mr. Nicolas Holsius, ce vigoureux défenseur
de la rigide Orthodoxie, aux yeux de qui le célé-
bre

(7) *Pensées sur la Comète* T. I. §. 95. Edit.
 de Rott. 1704.

(8) *Biblioth. des Sciences*, T. IX. Part. II.
 pag. 527.

bre Professeur *van den Haert* lui-même n'étoit pas assez orthodoxe. Or il se trouve à présent par une étrange catastrophe, que ce même Mr. BRAHE est à son tour soupçonné d'erreur, & qu'on l'a dénoncé à ses Supérieurs Ecclesiastiques comme entiché de la très-vilaine hérésie des *Antinomiens*. C'est pour se justifier du mieux qu'il peut qu'il a écrit la Lettre que nous annonçons.

H. & J. *Besseling* ont heureusement achevé l'entreprise qu'ils avoient faite de donner en Hollandois les *Lettres du Comte d'Esdrades*, &c. ils viennent d'en publier le IX. & dernier Tome.

LEEWARDEN. *Wigerus Wigeri* vient d'imprimer *Brieven over Doenemarken, betreffende de Regeeringswijze, Wetten, Regtspleeging, Belastingen, Koophandel, Handwerken, en Krygsmagt van dat Koninkryk. Uit het Fransch vertaald.* 1759. grand 8. de 268 pag. Nous ne doutons pas qu'on ne fasse un favorable accueil à cette Traduction des intéressantes & judicieuses *Lettres* de feu Mr. ROGER sur le Danemarck.

Les Lettres ont fait tout nouvellement une perte très-considérable dans Mr. JEAN PIERSON, Recteur de l'Ecole Latine de cette Ville. La petite Verole l'a enlevé le 29 Octobre, à la fleur de son âge, car à peine avoit-il 23 ans, quoique son mérite & ses Ouvrages lui eussent déjà acquis une belle réputation depuis plusieurs années. Il étoit fils unique de Mr. *Jacques Pierson*, actuellement Pasteur à Harlingen, & néquit en 1731 à *Holswert* en Frise. Presque encore enfant il alla à l'Académie de Franeker & y fit les plus rapides progrès sous la direction particulièrement du célèbre Mr. *Walckenaer*. Au bout de quelques années il se rendit à Leyde pour y achever ses études sous l'illustre Mr. *Hewster*.

Herbuis. Bientôt il donna des preuves publiques qu'il étoit un digne Disciple de ces grands Maîtres, & il fit concevoir les plus hautes espérances par un Ouvrage plein d'érudition & de saine Critique qu'il publia en 1752 sous le titre de *Verifimilium Libri duo*. En 1755 il fut appelé ici & il y prit possession de la charge de Recteur par un élégant Poëme de *laudibus humaniorum literarum & Poëscor*. On a eu tout lieu de se féliciter de l'acquisition qu'on avoit faite en sa personne; constamment il s'est acquité de la manière la plus distinguée des pénibles fonctions de son emploi, & les heures de loisir qui lui restoit ont valu au Public la belle Edition de *Moeris* dont nous avons donné une idée il y a trois mois, bien éloignés pour lors de penser que ce seroit le dernier Ouvrage de cet habile homme. On vient d'appeler à sa place Mr. H. J. ARNTZENIUS, fils de Mr. N. *Arntzenius*, Professeur en Eloquence & Histoire à Franeker.

AMSTERDAM. *Dirk onder de Linden* a imprimé & débite *De Hollandische Wysgeer*, &c. c. à d. *Le Philosophe Hollandois*, Tome 1. avec figures 1759. grand 8. de 282. pp. L'Auteur anonyme de cet estimable Ouvrage ayant recueilli ce qu'il a trouvé de plus utile & de plus curieux dans les meilleurs livres qui ont été publiés depuis quelques années, offre à présent à ses Compatriotes le premier Tome de sa Collection accompagnée des remarques & des observations qu'il a faites lui-même. Soixante Articles, plus ou moins longs, forment ce volume. La plupart son intéressans & roulent sur diverses matières de Philosophie, de Théologie, de Morale, de Littérature, d'Histoire Naturelle, de Médecine, &c. Les Gens de Lettres qui voudront publier quelques Pièces, trop courtes pour être imprimées à part,

pour

pourront les envoyer à l'Auteur qui se fera un plaisir de les insérer dans les volumes suivans, elles s'y trouveront en bonne compagnie.

Les Tomes XX. & XXI. de l'*Histoire de la Patrie (Vaderlandsche Historie)* paroissent depuis peu chez *Isaac Tirion*, & terminent ce grand Ouvrage, que l'Auteur, Mr. JEAN WAGENAAR, a poussé jusqu'à la mort du Prince Stadhouder GUILLAUME IV. en 1751. C'est où finit le Tome XX. Quant au XXI. il contient une Table générale des Matières pour les vingt volumes précédens, Table très-bien faite & qui sera d'une grande utilité. Dans un court Avertissement l'Auteur, très-reconnoissant du favorable accueil que l'on a fait à son ouvrage, en remercie le Public, & lui promet une *Description de la ville d'Amsterdam*. Il y travaille depuis quelque tems sous les auspices de Messieurs les Bourguemaîtres qui lui ont gracieusement donné accès aux Archives & aux Registres de la Ville.

On apprendra sans doute avec plaisir que F. *Cbanguion* a mis en vente: *Sermons & Panegyriques* par JACQUES ABBADIE, Docteur en Théologie, & Doyen de Killalaw. Auxquels on a joint quatre Lettres du même Auteur, & un Essai Historique sur sa Vie & ses Ouvrages. 1760. 3 vol. in 8. Nous en dirons quelque chose le Trimestre prochain.

HAERLEM. Le bon Ouvrage de Mr. BASTER sur les Plantes Marines & sur les Insectes de Mer, qui a paru en Hollandois il y a quelques mois, & que nous avons annoncé le Trimestre précédent, se distribue à présent en Latin chez J. Bosch sous ce titre: JOBI BASTERI, Med. Doct. Acad. Cæs., Societat. Reg. Lond. & Holland. socii Opuscula
sub

subceſſiva, Observationes Miſcellaneas de Animalculis & Plantis quibuſdam Marinis. eorumque Ovariis & ſeminibus continentia. Liber Primus 1759. in 4. pagg. 46 avec figures.

LEYDE. T. Haak a donné une nouvelle Edition du curieux Traité de feu Mr. MEAD ſur les principales maladies dont il eſt fait mention dans l'Ecriture Sainte: *Medica Sacra: ſive de morbis inſignioribus, qui in Bibliis memorantur, Commentarius. Auctore RICHARDO MEAD, Colleg. Medicor. Londin. & Edinburg. Socio, Reg. Societ. Sodali, & Medico Regio. Editio nova correctior. 1756. grand 8. de 68. pagg.*

LA HAYE. Nicolas van Daalen débite *Les propriétés remarquables de la route de la Lumière par les Aïrs & en général par pluſieurs milieux reſfringens ſphériques & concentriques, avec la ſolution des Problèmes qui y ont du rapport, comme ſont les reſractions aſtronomiques & terreſtres & ce qui en dépend. Par J. H. LAMBERT 1759. pp. 116.* A quelque point de perfection que l'Optique ait été portée, l'Auteur croit qu'il y a encore des éclairciſſemens à deſirer, 1. ſur le cas où la lumière paſſe ſucceſſivement par pluſieurs milieux ſphériques & concentriques, c'eſt ce qui l'occupe dans ce Traité; 2. ſur ce qu'il appelle la *Photométrie*, c'eſt-à-dire, cette partie de l'Optique qui s'occupe de l'éclat de la lumière, de ſa denſité, de ſa force illuminante, de ſes modifications dans les couleurs & dans l'ombre, de ſes degrés, des accroiſſemens & diminutions qu'elle ſouffre dans tous les cas. Mr. LAMBERT promet d'en traiter dans un Ouvrage auquel il travaille actuellement.

Ceux qui aiment le genre poſſard dont feu Mr. VADE' a été créateur, ſeront bien aïſés d'apprendre

que le Sr. Gasse a imprimé en 4 vol. les Oeuvres de cet Auteur calottin : *Oeuvres de Mr. VADE, ou Recueil des Opera Comiques, & Parodies qu'il a données depuis quelques années. Avec les Airs, Rondes, & Vaudevilles notés; & autres Ouvrages du même Auteur.*

Le même Libraire vient de faire rouler ses presses sur un important Ouvrage dont nous ne manquons pas de rendre compte : *Institutions Politiques par Mr. le Baron DE BIELFELD, 1760. 2 vol. in 4.*

Sur le point d'envoyer ces Nouvelles à l'Imprimeur, nous en apprenons une qui affligera tous ceux qui s'intéressent à la Religion & aux Lettres. C'est la mort de Mr. DAVID RENAUD BOULLIER, ci-devant Pasteur à Londres & à Amsterdam, & Auteur de divers Ouvrages qui l'ont fait regarder dans toute l'Europe comme un des premiers Théologiens, des plus profonds Métaphysiciens & des meilleurs Ecrivains de ce siècle. Il est mort à Utrecht à l'âge de 59 ans, le 23 Décembre après trois semaines d'une douloureuse maladie. Si sa Famille ou ses Amis veulent nous communiquer quelques mémoires sur sa vie, nous nous empresserons à en faire usage dans cette Bibliothèque.





T A B L E
D E S
M A T I E R E S
Contenues dans le Douzième Tome
D E C E T T E
B I B L I O T H E Q U E .

A.

- A**bbadie (Jacq.). Ses Sermons & Panegyriques annoncés, 521.
Abregé Chronologique annoncé, 242.
Academie (Etablissement de l') Electorale des Sciences & des Arts de Bavière, 475.
Æpinus (Mr.) Son Mémoire concernant quelques nouvelles expériences électriques, extrait, 212.
Affligés (les) comment à consoler, 447 suiv.
Aiguille aimantée. Sur sa déclinaison. Voy. Euler.
Aiman (l') appliqué au bras guerit des convulsions, 237.
Alembert (Mr. d') Extrait de la nouv. édition de ses Melanges de Litterature, d'Histoire, & de Philosophie, 303.

Anato.

TABLE DES MATIERES.

- Anatomie* (l') Sur le peu de progrès qu'elle a fait jusqu'ici, 391.
- André J.* (le P.) *Essai sur le Beau, avec un discours préliminaire & des Réflexions sur le Goût, par Mr. Formey.* Extrait, 147.
- Angleterre* (l'histoire d'). Voy. *Smolett*.
- Animaux* (les). Leur vénération & l'abstinence de leur chair chez les Egyptiens, d'où vient-elle? 137. suiv.
- Annales Camaldulenses* (les) Le 3^e. Tome de cet ouvrage annoncé. 237.
- Apocalypse* (Commentaire sur l') Voy. *Cremer*.
- Ariens & Demi-Ariens* (Distinction entre) 420 suiv.
- Aristophanis Comædiæ* Gr. & Lat. curante P. Burmanno II. Extrait, 428.
- Arminiens* (les disputes des) avec les Gomaristes occasionnent de grands troubles, 190. suiv.
- Arnaud* (Mr. d') Nouvelle édition de son poëme *La mort du Maréchal Comte de Saxe* annoncé, 507.

B.

- B** *Accbus* Dieu des Grecs est l'Osiris des Egyptiens, 132. D'où lui vient le nom de Dionysus, 135. Explication de la fable de ce Dieu sorti des cuisses de Jupiter, 142.
- Barthélemy* (Mr. l'Abbé) *Précis de son mémoire sur les lettres Phéniciennes.* Extrait, 113.
- Bafedov* (Mr.) Sa *Philosophie pratique* annoncée 508.

Tome XII. Part. II.

R

Ba.

T A B L E

- Baſter* (Mr.) Ses *Recreations Phyſiques*, &c. annoncées, 263. Son ouvrage *ſur les plantes marines & ſur les infeſtes de mer* en latin, annoncé, 521.
- Battarra* (Mr.) Son *biſtoire des champignons du territoire de Rimini* annoncée, 235.
- Beau* (ſur le). Voyez *André J.*
- Bellegarda* (Mr. l'Abbé de) Le nom du véritable Auteur de ſon art de *connoître les Hommes* découvert. 98.
- Benzelius* (Erich). Sa *Correſpondence Epiſtolaire avec divers Savans* eſt ſous preſſe, 510.
- Berglet* (Etienne). Particularités de ſa vie, ou plutôt ſes travaux littéraires, 430 ſuiv.
- Bernſou* (Mr.) Sa *Harangue ſur la certitude dans la Theologie* annoncée, 246.
- Bertrand* (Mr.) vient de donner une *Diſſertation ſur les Belemnites*, 237.
- Bertrand* (Mr. Jean) Neveu du précédent, vient de prendre poſſeſſion de la nouvelle chaire de Belles Lettres à Neuſchatel, &c. 239.
- Bible* (la Sainte) avec un *Commentaire Littéral* &c. par Mr. Chais, Tome 5. première Partie. Extrait. 58. --- Nouvelle édition par Sacy, annoncée, 499.
- Boſe* (Mr.) Son Poëme Latin *Sympſianæ attractioni & gravitati ſubſtituit*, annoncé 512.
- Boullier* (Mr.) Sa mort annoncée, 523.
- Boyer* (Paul). Idée de la *Bibliothèque Univerſelle*. 104.
- Brachmanes*. Origine & progrès de leur Religion, 396 ſuiv.
- Brube* (Mr.) Sa *Lettre* au ſujet de ſes Remarques

DES MATIERES.

- ques sur les cinq articles de la Classe de Walcheren, annoncée, 518.
- Bruguier** (Mr.) Ministre Reformé, a mis l'Oraison Dominicale en vers burlesques, 99.
- Büchner** (Mr.) Idée de son *Traité de ceux qui sont morts deux fois*, 259. Ses Ouvrages sur l'Arbre de la science du bien & du mal, &c. & sur l'inspiration de l'Ecriture Sainte aux Ecrivains Sacrés, annoncés, 514. 515.
- Burman** (P.) Extrait du *Recueil de ses Harangues*, 464. Quelques particularités de sa vie, 467.
- Burmanni** (Petri) *Anthologia Veterum Latinorum Epigrammatum & Poëmatum*, &c. Extrait, 165.
- Butler** (Mr.) Ses fragmens & pièces anecdotes annoncés, 231.

C.

- C**ampagne de Hollande en 1672 nouveau livre, annoncé, 259.
- Carleton.** *Lettres, Mémoires & Negotiations (du Chevalier)*. Extrait, 183.
- Cassali** (Mr.) vient de publier une *dissertation sur des Fumeaux*, 237.
- Cerveau** (Si le) est le siège des sensations. 389.
- Charleval.** Anecdote sur cet Ecrivain, 377.
- Cbâtelet** (Me la Marquise du). On vient d'imprimer ses *Principes mathématiques de la Philosophie naturelle*, 240.
- Cbinois** (les) sont une colonie Egyptienne. Voyez *Guignes*.

R. 2

Clar-

T A B L E

Clarke (Mr.) Anecdotes sur son compte, ré-
futés, 418 & suiv.

Clemmius (Mr.) Sa nouvelle Logique annon-
cée, 512.

Convulsions extraordinaires, 455.

Crammer (Thomas) dépeint par les Jansenis-
tes, 373.

Cremer (B. S.) Extrait de son *Commentaire*
sur l'*Apocalypse*, 482.

D.

D'Alembert. Voy. *Alembert (d')*.

Dargenville (Mr.) vient de donner *Appendi-
ce de trois nouvelles planches aux anciennes*
de la Conchyliologie, 240.

Desmares. Anecdote sur ce Prédicateur, 377.

Dictionnaire Encyclopedique (le) supprimé de
la part du Gouvernement, & pourquoi.
304 & suiv.

Dictionnaire historique, littéraire & critique.
Extrait de cet ouvrage, 369.

**Dictionnaire (Nouveau) universel Franç. Lat.
Ital. & Espagnol**, par Bertera, annoncé,
306. Un autre Espagnol, François & Latin,
par Mr. de Sejourneant, ib.

Dictionnaire Pbyfique portatif annoncé, 241.

Dictionnaire portatif de Santé &c. annoncé,
501.

Dictionnaires Historiques. Recherches sur (les).
123 suiv.

Dodson (Mr.) Voyez *Mountaine*.

Drelincourt (Charles) Nouvelle edition de
ses *Consolations de l'ame fidelle &c.* par de la
Riviere, annoncée, 258.

E.

DES MATIERES.

E.

- Eau fraîche.* Moyen d'en avoir en mer. 458.
Ebenbitar. Son *Traité sur les limons* est reproduit par M. Ghiff, 236.
Ecosse (Histoire d'). Voyez Guil. *Robertson*.
Ecossois (Caractère des) 12.
Education des Grands en France (Reflexion sur l') 310. Sur celle des femmes, 230.
Egede (Mr.) Sa mort annoncée, 508.
Egyptiens (les) ont porté leurs sciences &c. dans les Indes. Voyez *Schmidt*.
Electricité (sur la cause physique de l') Voy. *Euler* le fils.
Electriques (Experiences). Voyez *Æpinus*.
Eller (Mr.) Son *Mémoire sur la force de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus*, extrait. 209. Précis de son mémoire sur la conservation du sang &c. 272.
Enfer (l'Eloge) Idée de ce livre, 261.
Euler (Mr.) idée de ses *Recherches sur la déclinaison de l'aiguille aimantée*, 277.
Euler le Fils (Mr.) Idée de ses *Recherches sur la cause physique de l'Electricité*. 276.

F.

- F** *Agel* (Mr.) Sa dissertation inaugurale sur la *Guarantie des Alliances*, annoncée, 257.
Fassoni (le P.) vient de publier une dissertation sur *Jean Baptiste treffaillant* dans le sein d'Elizabeth, 235.
Faucheux (Michel le). Anecdote sur ce Ministre, 378.

T A B L E

- Febure de la Bellaude* (Mr. le). Son *Traité général des Droits d'Aides* annoncé, 501.
- Femmes enceintes*. Sur la force de leur imagination sur le fœtus. 29.
- Fenelon*. Portrait de ce Prelat fait par des Jansenistes, 371.
- Fontaine* (la). Anecdote sur ce Poëte, 379.
- Fontaine* (Nicolas) est auteur des figures de la Bible de Royaumont. 379.
- Fontenelle* (Mr. de) Ses *Oeuvres*, Nouvelle Edition Tom. IX & X. Extrait. 40.
- Formey* (Mr.) Son *Philosophe Payen* &c. annoncé, 258. extrait, 439. De ses *Réflexions sur le goût* voy. *André J.*
- Foucquet* (le Surintendant) dans sa disgrâce prôné par les Gens de Lettres &c. 379.
- François* (le genie des) 11.
- Friedenreich* (Mr.) Son *Histoire militaire du Roi de Dannemarck Chrétien V.* annoncée 508.

G

- G***enie* (du). Voy. *Sulzer*.
- Gerard* (Mr.). Extrait de son *Essai sur le Goût*, 227.
- Gesner* (Mr.) Sa Dissertation intitulée *Phytographia Sacra* annoncée, 238.
- Ghisi* (Mr.) Voy. *Ebenbiter*.
- Gomaristes* (les) Voyez *Arminiens*.
- Goût* (Sur le) Voyez *André J.* & *Gerard*.
- Gouvernement féodal* (Sur l'origine & sur la nature du) 6.
- Grande-Bretagne* (*Lettres historiques pour servir*

DES MATIERES.

- Vir de suite à l'histoire des Révolutions de la*
annoncées. 504.
- Grands (Sur le commerce des) avec les Sa-*
vans. 312 suiv.
- 's Gravesande (Mr.) Son jugement sur le*
Mouvement perpétuel. 108 suiv.
- Grotius (Hugues). Sa Lettre à l'Evêque de Win-*
chester, du château de Louvestein. 200 suiv.
Nouvelle édition de son *Droit de la Guerre*
& de la *Paix* par Barbeyrac, annoncée;
254.
- Guerre de Bobême (Origine & progrès de la*
fameuse) 185.
- Guignes (Mr. de) Mémoire dans le quel on prou-*
ve que les Chinois sont une colonie Egyptien-
ne; &c. Extrait, 113.
- Gustave Adolphe Roi de Suede. Voy. Harte.*

H.

- H**æberlin (Mr.) a donné un *Traité sur S.*
Michel l'Archange. 513.
- Haller (Mr.) le fils. Son Premier Essai criti-*
que sur les Ecrits qui regardent la Suisse,
extrait 82. Ses ouvrages sur l'*irritabilité, &*
sur la formation des Os, &c. annoncés,
238.
- Hardion (Mr.) Les Tomes XI & XII. de son*
Histoire Universelle annoncés, 241.
- Harpe (Mr. de la) Ses Héraudes nouvelles &c.*
annoncées, 506
- Harte (Mr.) Son Histoire de Gustave Adolphe*
Roi de Suede, extraite. 22.
- Henckel (Mr.) Son Traité des fractures & des*
luxations annoncé, 513.

T A B L E

Hercule (la fable d') rapportée à Jésus-Christ
337 suiv.

Herodiani (Ælii) *Philetærus* e MS. editus
Voy. *Moeridis*.

Hill (Mr.) Sa *Botanique* exotique annoncée,
232.

*Histoire de l'Académie des Sciences & Belles-
Lettres*, année 1756. Extrait , 208. année
1757. Extrait, 269.

Histoire (l') de l'histoire. 45 suiv.

- Sur l'utilité qu'on peut en retirer. 47
suiv.

*Histoire Naturelle &c. avec la description du
Cabinet du Roi. Tome VII.* Extrait, 382.

Homme (si l') dans l'état de nature a cherché
à se nourrir de chair. 393.

Horrebow (Mr.) le fils. Sa *Dissertation sur la
hauteur de l'Atmosphère*, annoncée 508.

I.

J *Acques I.* Roi d'Angleterre, abandonne son
gendre, sa fille &c. & les intérêts de sa
Religion, 186.

Idsinga (Mr. van). Idée de sa *Reponse à la se-
conde Lettre de Mr. van Greven*, 246.

Jenty (Mr.) Sa *Démonstration de l'état inté-
rieur d'une femme grosse* &c. annoncée, 503.

Jeux publics de la Grèce (les) furent insti-
tués pour représenter l'état où se trouve-
roient les Fidèles. 343.

Imagination (l') des femmes enceintes. Voyez
Femmes.

Indiens (les) doivent leurs sciences &c. aux
Egyptiens. Voyez *Schmidt*.

In-

DES MATIERES.

Inquisitions (Histoire des) annoncée 504.
Journal Littéraire (un nouveau) Hollandois
 annoncé, 245.

K.

K *Empis de imitatione Christi &c.* nouvelle
 édition annoncée, 500.
Klotzii (C. A.) Carminum liber annoncé, 511.

L.

L *ambert (Mr.) Son Ouvrage les propriétés*
de la route de la Lumière &c. annoncé, 522.
Landen (Mr.) Son Discours sur l'Analyse Rési-
duelle annoncé, 234.
Lee (Mr.) Son Traité des Prises en tems de
guerre annoncé, 233.
Lettre du Traducteur de Diogène Laërce aux
Auteurs de ce Journal, 495
Lettres Phéniciennes. Voy. Barthélemy.
Lignac (l'Abbé de). Notice de son Examen
des Discours sur l'Esprit, 502.
Linnaeus (Mr.) vient de donner une nouvelle
 édition de son *système de la nature*, & est
 honoré d'une médaille, 511.
Locke (Mr.) On vient de publier contre lui
Traité de l'origine de l'ame &c. 240.
Lubin (le P.) Bévue singulière de cet Auteur. 94.
Lumière. Sur sa différente refrangibilité. 460.
Luther insulté par des Jansenistes, 375.
Luzac (Mr.) Libraire de Leide vient d'être
 créé Docteur, 257.
Lyons (Mr.) Son *Traité des Fluxions* annon-
 cé, 234.

T A B L E

M.

- M**ackenzie (Mr.) Extrait de son *Histoire de la Santé* &c. 345.
- Maillard** (Mr. Desforges,) Ses *Oeuvres en vers & en prose*, annoncées, 252.
- Mairan** (Mr. de.) Ses *lettres contenant diverses questions sur la Chine* annoncées, 242.
- Mannery** (Mr. de). Le quatrième volume de ses *Plaidoyers* &c. est sous presse, 500.
- Marcband** (Prosper) *Second Tome* de son *Dictionnaire historique* extrait 87.
- Mariani** (Andr. Franc.) Sa mort annoncée, 235.
- Majeres** (Mr.) Sa *Dissertation sur l'usage du signe negatif en Algebre* annoncée, 233.
- Martiniere** (de la) *Abregé de son Dictionnaire Geographique* annoncé, 243.
- Maupertuis** (Mr. de) Son *Examen Philosophique de la preuve de l'existence de Dieu employée dans l'Essai de Cosmologie*, extrait, 213.
- Mazoier** (Mr.) propose par souscription une *Bibliothèque Chorographique & Historique de France*, 506.
- Mead** (Mr.) Nouvelle édition de ses *Medica Sacra* annoncée, 522.
- Meckel** (Mr.) *Précis de ses observations sur l'Epiderme & le Cerveau des Nègres*, 273.
- Melanges** la *Litterature, d'Histoire, &c.* Voy. *Alambert*.
- Melzi** (le P.) Son *traité de Physique* annoncé, 236.
- Ménage** accusé de Plagiat. 101.
- Merian** (Mr.) Extrait de son *Mémoire intitulé*

DES MATIERES.

- Idé Parallèle de deux principes de Psychologie*,
 278.
Moridis Atticista. Lexicon Atticum, &c. Ex-
trait 35.
Monro (Mr.) Son *Traité d'Osteologie* est tra-
 duit en François par Mr. de Sue, 241.
Montesquieu (Mr. de) Nouvelle édition de
 ses *Oeuvres* avec des Remarques d'un Ano-
 nyme, censurée, 249. *Le Genie de...* Idée
 de cet ouvrage, 250.
Moser (Mr. de) Idée de son ouvrage Alle-
 mand *Le Prince & le Ministre*, 516.
Mountaine (Mr.) & Dodson viennent de pu-
 blier une *Relation des méthodes pour décri-*
re des lignes sur la Carte terrestre, &c. 232.
Mouvement perpetuel (le). Voy. *Orffyreus*.
Muratori (Mr.) défendu par un Anonyme,
 236.
Musæum Britannique (le). Quelque notice de
 cette grande Collection, 229.
Musique (Nouvelle invention d'imprimer la)
 annoncée, 253.

N.

- N** *Egres (les)* Sur leur épiderme & cer-
 veau. Voy. *Meckel*.
Nôtre (André le). Anecdotes sur lui, 380.

O.

- O** *Racle (l') des nouveaux Philosophes, &c. Ex-*
trait de cet ouvrage, 400.
Oraison Dominicale (l') en vers burlesques.
Voyez Bruguier.

Orffy.

T A B L E

Orffyreus. Notice de cet excellent Mechaniste, & de sa machine qu'il prétendoit être le Mouvement perpetuel, 107 suiv.

Origival (Mr. l'Abbé Lemoine d') Son Ecrit sur les progrès de l'éloquence, annoncé, 244.

Osiris Dieu des Egyptiens est le Bacchus des Grecs, 132.

P.

P*erelli* (Zenobii) *Investigationes antiqui Juris Romani*, ouvrage annoncé, 498.

Pballus. Usage de ce symbole de Priape, 133.

Pbiladelphii (*Eutropii*) *Balance Oeconomique* &c. annoncée, 508.

Philosophe Hollandois (le) annoncé, 520.

Phtisie (la) *Essai théorique & pratique* sur cette maladie, annoncé, 503.

Pierſon (Mr.) Sa mort annoncée, 519.

Platonisme dévoilé (le). De l'auteur de ce livre, 95 & suiv.

Polier (Mr.) sa mort annoncée, 498.

Pott (Mr.) Ses *Dissertations chymiques* sont recueillies & traduites en François par Mr. de Machy, 240.

Presentimens (sur les) 448.

R.

R*ajeunissement* (du) par la transfusion du sang, 367.

Rancbin (Guil.) Notice de son livre intitulé *Revision du Concile de Trente*, &c. 88.

Rædern (Mr. le Comte de) Jugement sur ses
Com-

DES MATIERES.

- Confiderations sur le Globe*, 270.
Reformation (Réflexion sur les progrès de la) dans le 16 Siecle, 12.
Regenfuss (Mr.) Notice de son Recueil de coquilles gravés en couleurs, 509.
Religion Chretienne. Sa certitude & sa divinité, 406 suiv.
Religion naturelle. (Réflexions sur la) 402. Son insuffisance, 406.
Robertson (Guil.) Son *Histoire d'Ecosse* extraite, 1.
Robertson (Jac.) Sa *Grammaire Hebraïque* annoncée, 234-
Roger (Mr.) Sa mort annoncée, 513. Ses *Lettres sur le Dannemarc* viennent d'être traduites en hollandois, 519.
Rois, Si le pouvoir absolu & arbitraire (des) est fondé dans l'Ecriture Sainte, 77.
Rossignol (*Traité du*) annoncé, 248.
Rothe (Tycho) Ses *pensées sur l'amour de la patrie*, annoncées, 508.
Rouffet (Mr.) Ses *principes sur l'Eglise*, &c. annoncés, 500.

S.

- S***aint-Foix* (Mr. de) La dernière partie de ses *Essais Historiques* annoncée, 241.
Saint-Réal (l'Abbé). Quelques particularités sur cet Auteur. 90 suiv.
Samuel (sur l'apparition de) chez la Pytho-nisse, 66 suiv.
Santé (*Histoire de la*). Voy. *Mackenzie*.
Schmidt (Mr.) Extrait de sa *dissertation sur une Colonie Egyptienne établie aux Indes*. 130.
Scien-

T A B L E

Sciences (Si les) font funestes au genre-humain, 331.

Sembek (Mr.) a publié un *Traité*, où il essaye de prouver que les Saints glorifiés remplaceront dans le Ciel les Anges tombés, 512.

Sentiment. Sur le siège ou le centre (du) 388.

Serres (Jean de). S'il a abandonné la Religion Reformée, 94 suiv.

Smolett (Mr.) La traduction françoise de son *Histoire d'Angleterre* annoncée, 504.

Some (Mr.) La traduction françoise de son *Examen de l'incubation de la petite-Vérole* annoncée, 248.

Souverain Ecrivain François. Quelques particularités de lui, 96 suiv.

Spectacles (sur le danger des) pour les mœurs, 322 suiv.

Stapfer (Mr.) Le second tome de la morale annoncé, 238.

Struchtmeyer (Mr.) Extrait de son Ouvrage intitulé *la Jeunesse d'Hercule*, 334.

Suisse, sur les Ecrits qui regardent (la). Voyez *Haller* le fils.

Sulzer (Mr.) Extrait de ses *Recherches sur un principe fixe, qui sert à distinguer les devoirs de la Morale, de ceux de Droit naturel*. 225. Précis de son *Memoire* intitulé *Analyse du Génie*, 280.

Suze (Madame de la). Quelques particularités de sa vie. 99.

DES MATIERES.

T.

- T**héatre (le) Voy. *Spe&acutes;acles*.
Thou. (J. A. de) Sur un abrégé de son *Histoire Universelle*, 282.
Tissot (Mr.) vient de répondre aux questions proposées par Mr. de Haen touchant l'inoculation de la Petite-Verole; 238.
Tolerantisme (sur le) 407.
Torrent&acutes;nus (Herm.) a le premier donné un Dictionnaire Historique, 103.
Tourmaline (la). Expériences électriques faites avec cette pierre, 212.
Tozzetti (Targ.) Ses *Reflexions sur l'agriculture Toscane* annoncées, 498.
Transactions Philosophiques, Vol. 1. Part. 2. pour l'année 1758. Extrait, 452.
Twells (Mr.) Notice de ses ouvrages, & annonce de son échantillon d'un grand ouvrage pour la Chronologie Asiatique & Egyptienne, 230 suiv.

V.

- V**ad&acutes; (Mr.) Ses *O&acutes;uvres* annoncées, 523.
Valart (Mr. l'Abb&acutes;) Sa *Méthode pour la traduction du François en Latin*, annoncée, 244.
Valcarengbo (Mr.) Son ouvrage sur l'abus du Quinquina & de la Rhubarbe, annoncé, 498.
Velly (l'Abb&acutes;) Sa mort annoncée, 243.
Venema (Mr.) Son *Commentaire sur le Prophe&acutes;te Malachie* annoncé, 247.
Ventilateur (le) perfectionné par le moyen du feu, 459.

Vil-